Et rien d'autre

Irmgard Rosina Bauer

"J'aime les montagnes. Je n'ai pas toujours su cela. Et de toute façon, je ne savais pas grand chose de ce que j'aimais et n'aimais pas. La vie m'a submergé, sans filtre, pendant des décennies j'ai dit oui à tout, et c'était en quelque sorte bien comme ça - jusqu'à ce que je sois contrarié par un burnout. Donc ça ne s'est pas passé comme ça, mais comment ?

Rosi a 52 ans et a élevé quatre enfants au cours des trois dernières décennies, en aidant son mari dans son épicerie fine. Elle n'avait pas le temps de s'occuper d'elle-même et de ses propres besoins. Elle réalise maintenant un vieux souhait et part seule dans le sud de la France. Avec Merkür, son mini-van, avec beaucoup de peur de sa propre spontanéité et avec peu d'argent : elle veut dépenser seulement 10 euros par jour. Bien qu'elle atteigne souvent ses limites, elle laisse libre cours à sa soif d'aventure et peut reconnaître et relativiser bon nombre de ses peurs ; et se défait négligemment de son ancienne vie. Son mauvais sens de l'orientation n'est qu'un des nombreux obstacles dans sa recherche constante de conditions optimales.

Biographie de l'auteur

Irmgard Rosina Bauer est née à Munich le 10 janvier 1956. Ici, elle a étudié les sciences de l'éducation à l'Université Ludwig Maximilian, mais est rapidement entrée dans l'entreprise gastronomique de son premier mari, avec qui elle a élevé quatre enfants jusqu'à son divorce. Par la suite, elle a conservé son statut d'indépendant et a exercé différentes fonctions: en tant que rédactrice, au service de la communication de plusieurs entreprises, en tant que rédactrice pour des magazines d'employés et en tant que formatrice pour des actions de team building. Elle vit à Munich et dans le sud de la France avec son deuxième mari.

Imprimer

Cette publication a été publiée par les conseils de l'auteur et
L'agence Claudia Feldtenzer soutient.
Crédits photo: FinePic®, Munich
Conception de la couverture: zero.media.net, Munich
Relecture: Dr. Claudia Kuzla, Brême
Photo de l'auteur: Kitty Fried, Neubiberg
Composition, production et édition
BoD - Livres à la demande
ISBN: 978-3-7504-8051-3

Irmgard Rosina Bauer

Et rien d'autre

Roman de voyage d'une femme allemande dans le sud de la France

Montagnes

J'aime les montagnes.

Je n'ai pas toujours su que c'était comme ça. Et de toute façon, je ne savais pas grand chose de ce que j'aimais et de ce que je n'aimais pas. La vie m'a submergé, sans filtre, j'ai dit oui pendant des décennies, et c'était en quelque sorte bien comme ça - jusqu'à ce qu'un mauvais burnout me ralentisse.

Pas comme avant, mais alors comment ?

Il a fallu longtemps avant que je me permette d'aller plus souvent dans les montagnes. Ce n'était pas productif, c'était mon conditionnement. Entre-temps, cependant, les montagnes sont devenues un symbole de la vie telle qu'elle vit et respire :

- Quand je fais une randonnée en montagne, j'ai un seul but, le sommet.
- Dans les montagnes, je me sens libre.
- Là, il monte en courbe.
- Et surtout, les montagnes représentent le fait qu'elles ne peuvent pas être redressées de la manière dont j'aimerais que mon chemin soit parfois dans la vie. Pour atteindre le sommet là, derrière les premiers sommets de la forêt, on ne sait pas combien de fois le chemin nous renvoie en bas au lieu de nous faire remonter. Et vous dites : "Ça ne va pas, parce que je veux monter. Néanmoins, je dois suivre le chemin.

Oui, j'aime les montagnes. Surtout quand ils sont rudes, rocailleux et désolés. J'aime l'effort naturel qu'ils font pour moi. Comme je l'ai dit, je n'ai pas toujours su cela. Afin de découvrir cela et bien d'autres choses qui m'aideraient à mieux contrôler ma vie, je me suis permis un solo. C'est ainsi que les éducateurs l'appellent, et ils le tiennent de Jésus avec ses 40 jours et 40 nuits dans le désert, ou des tribus indiennes ou des Aborigènes, où les jeunes sont envoyés dans la solitude de la nature pour franchir le seuil de l'âge adulte. Il me semblait que j'en avais besoin : Pour devenir adulte. A 52 ans.

LA MONTAGNE NUMÉRO UN

Recherche par lieu

Je prends la première sortie de Mulhouse avec Merkür et je me retrouve au pays de Peugeot : une usine à la fois, un garage prend le relais de l'autre, beaucoup de places de parking pour les camions, personne sur la route à cette heure de la journée, donc je ferais mieux de continuer à conduire, un peu en dehors de la ville peut-être, mais comment sortir de la ville, le soleil est parti, je ne vois pas les points cardinaux, oups, je voulais laisser parler mes sentiments dans ce voyage, que me disent mes sentiments, rien, il n'en a aucune idée. Pendant une heure. Il est maintenant une heure.

Ma concentration est à bout après le long voyage. Mes paupières ont cessé de fonctionner depuis longtemps. Je teste différents endroits dans mon esprit, si mon cher Merkür veut s'arrêter et se garer là. Il ne veut pas.

Il y a beaucoup d'endroits où il ne veut pas aller. Ni dans le quartier industriel (qui sait combien de camionneurs pourraient sortir de leur camion et monter dans ma voiture !), ni dans le centre ville dans une rue non éclairée (qui sait quel genre de jeunes gens s'y émeuvent !), ni dans le quartier des villas (qui sait combien leurs propriétaires me regarderont de travers le matin !) Jusqu'à ce que nous trouvions tous les deux, d'une manière ou d'une autre, la limite de la ville. Timidement, nous tournons plusieurs fois autour d'un grand hôtel. Est-ce qu'on se tient là sur le parking ? Serons-nous chassés par le portier de nuit parce que nous ne sommes pas des clients de l'hôtel ? Ma fatigue me facilite la décision, et nous nous positionnons un peu à l'écart, au bord du parking, qui est bordé par une large prairie. Je me faufile furtivement de la porte du conducteur côté pelouse jusqu'au hayon et j'enlève le couvre-lit Ikea à rayures jaunes et bleues qui couvre merveilleusement mon chaos - non, le pyjama n'est pas nécessaire - stop, une autre lumière s'engorge dans la prairie -

A l'envers, je me retrouve sur le marchepied. Quand je me baisse, je peux mettre ma tête en arrière et mon corps peut la suivre jusqu'à ce que je m'allonge.

On est à l'étroit ici ! La première fois que j'ai testé mon lit en carton il y a quelque temps, le plan de couchage était vide, donc je pouvais me tourner sur le côté à l'horizontale, mais maintenant : Le sac isotherme bleu partage le lit avec moi, la lourde boîte à livres, quelques vêtements, le sac de lavage, j'ai mis tout ça ici parce qu'il y avait beaucoup de place, alors que toutes les boîtes sous mon lit de pension débordent de choses dont je pourrais avoir besoin dans les semaines à venir.

Non, je ne peux pas le faire de cette façon.

Sous de fortes contorsions, je prends en main la poignée de la porte arrière, je l'appuie, je me tire, je m'arrête dans le pré, je dégage le plateau du lit. J'apporte le sac isotherme, toujours en silence pour que personne ne m'entende, vers le siège passager. Je mets le coffre à livres sur le plancher du passager, les vêtements et le sac de lavage sur le dessus. Je vais à l'arrière, je remonte en rampant et je m'arrête, j'appuie sur le bouton de verrouillage de la porte.

Non, pas bon non plus, tout le monde peut me regarder en face le matin parce que je dors directement au niveau de la fenêtre.
Ai-je soudainement un problème ?
Je sors en rampant et je creuse dans l'intérieur de Merkür pour trouver les tissus colorés pour les rideaux que j'avais apportés de la maison à la hâte, avec un plan peu clair - d'une manière ou d'une autre, je pourrais les attacher. Mais je suis tellement fatiguée ! Comme elle ne tenait pas la bande et qu'elles continuaient à tomber, je les ai coincées dans les portières et les fenêtres de la voiture. Que personne n'entende cela seulement de l'hôtel ! Fermez toujours les portes en douceur et en douceur ! Ce n'est pas si facile de fermer les portes arrière de l'intérieur, et certainement pas si silencieusement, car la poignée, que je peux tirer, est à la hauteur de la planche à coucher. Il faut encore que je retire ma main à temps avant le claquement, pour ne pas l'écraser.
Et voilà que je recommence. À côté de moi se trouve le spray au protoxyde d'azote. Et le spray au poivre pour les animaux.
Mais vous ne pouvez pas l'utiliser dans la voiture quand quelqu'un vous dérange - ça vous frappe !, ça me tire dans la tête. Il me faut au moins un couteau ! Une fois de plus, je me tourne en position horizontale pour m'allonger la tête vers la porte du coffre, je manipule la poignée de la porte arrière pour l'ouvrir - dès que je peux l'ouvrir - et j'utilise la torche pour chercher mon couteau du désert dans une boîte, celui dont je suis si fier, pointu, court et dur, la poignée étant faite du meilleur bois d'olivier.
Avant de l'allonger à côté de mon oreiller, je fais une brève pause, en ouvrant le bouton-pression de la gaine en cuir. Dans quel cas l'utiliserai-je ? Peut-être en donnant un coup de main à quelqu'un ? Quand le danger serait-il assez menaçant pour qu'on poignarde ? Ou bien je paniquerais et commencerais trop tôt ?
Je sens enfin ma tension s'apaiser, le silence tout autour de moi.
Et soudain, ouf, la panique est là.

Vieux trucs

La panique ! Non ! Pas encore ! La panique ! Comme avant ! Au secours ! De l'air ! –
Cette tension, comme à l'époque, je suis capable de tout casser, j'ai besoin d'espace ! Impulsivement, je voudrais sauter, lever le haut de mon corps, mais le toit de la voiture ! Il n'est pas possible de se lever et de sortir de la voiture. Au secours ! Soudain, ma gorge se ferme, je ne peux plus respirer, je sais exactement, je vais étouffer ! Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas respirer ! Je ne peux pas respirer. Je ne peux pas respirer par la bouche, elle est trop sèche. J'ai envie de crier, mais je ne peux pas. Le plafond de la voiture se gonfle sous mon bras - je dois sortir d'ici ! De l'air ! Je vais mourir si je ne sors pas d'ici ! Mon cœur bat fort.
Restez calme ! Vous devez, vous devez vous ressaisir, cela n'est possible qu'avec un esprit clair ! Vous avez fait de la place, vous pouvez vous tourner sur le côté.

Les lèvres serrées sous de courtes respirations, je parviens à me retourner sur le ventre sans me cogner contre le toit de la voiture qui se ferme de façon menaçante, à tourner le haut de mon corps à l'horizontale au-dessus du large matelas de la planche de lit pour que le reste de mon corps puisse suivre, les jambes maintenant dans le sens de la marche, la tête et les mains vers la poignée de la porte - la poignée, où est cette foutue poignée ? Je vais tout déchirer, j'étouffe ! Je vais éclater ! J'étouffe ! Je vais casser la portière de la voiture ! Restez calme, cela n'est possible qu'avec la raison, sinon vous allez étouffer, il faut avoir la raison, vous êtes arrivé jusqu'ici, restez calme, voilà la poignée.
J'étouffe ! Pousser vers le haut ou vers le bas ? J'étouffe ! Je dois arracher la poignée maintenant ou je ne sortirai jamais d'ici. À l'aide !
Vous pouvez le faire, vous l'avez fait à l'époque. Vous y êtes presque. Poussez vers le bas. Plus fort, vous pouvez le faire, vous y êtes presque ! Plus fort ! Clack - claque à droite de la même manière -
Avec une forte poussée, une moitié de la porte arrière, une autre poussée pour la seconde - libre, je peux respirer, sur le ventre, lever la tête, toute la prairie libre devant mes yeux, libre ! Il sent l'herbe fraîche. J'entends mon cœur grogner.

Je ne peux pas croire que cela puisse se reproduire.
Mais je l'avais surmonté, la claustrophobie ? Le souvenir de la Nuit du Millénaire sur la Mile de la Fête de Munich entre Odeonsplatz et Siegestor. J'avais pensé qu'il ne pourrait jamais revenir.
Pah, comment est-elle, j'ai pensé à une femme qui s'est précipitée vers moi dans la foule. "Laissez-la passer", cria-t-elle d'une voix stridente, ses yeux étaient grands et dirigés vers moi avec crainte, ses bras ondulaient sauvagement à travers les gens. "Laissez-les passer ! Je suis trop serré !" Mon sourire devait être méprisant, je me vois encore secouer la tête par incrédulité et manque de compréhension.
Pas une minute ne s'était écoulée avant que je me sente soudain pressé dans la foule. À gauche, le mur de la maison, à droite le mur de béton menant à la station de métro a limité le goulot d'étranglement qu'apparemment tous les gens qui voulaient fêter pensaient passer en même temps. Ceux qui sont revenus de la Ludwigstraße et ceux qui sont montés du métro et ont voulu aller à la Ludwigstraße.
Certains m'ont poussé de l'arrière vers l'avant, là où je voulais aller, mais les autres sont venus vers moi de l'avant et m'ont poussé en arrière, poussé, et soudain je n'avais plus de libre choix, il n'y avait plus de marge entre les deux, ni devant, ni derrière, ni sur le côté, ils m'ont poussé encore plus, il n'y avait plus de place, plus de place pour s'écarter - je ne pouvais plus respirer, ça m'a soudain traversé la tête complètement sobre. Puis, la réflexion s'est arrêtée. Je ne peux plus respirer, je crie. Ma tête est sur le point d'éclater, je le sens. Je ne peux pas respirer. Je veux juste crier, je déchire ma veste devant, je veux pousser en avant. Je ressens une puissance irrépressible, je veux les enfermer tous, je veux seulement respirer librement, avoir de l'air, les enjamber, les porter sur les épaules, les soulever -

Laissez-moi passer ! De plus en plus de gens veulent venir à moi, tous veulent venir à moi, je ne peux plus respirer, je crie "Je ne peux plus respirer !" et je regarde des visages incompréhensibles. Ma tête est sur le point d'éclater, je sens que ma poitrine éclate, le soutien-gorge me serre la poitrine, je dois ouvrir le soutien-gorge, je ne peux pas respirer, je veux juste plonger sur les gens. "Je ne peux pas respirer", je ne peux pas ouvrir le soutien-gorge, j'ai la bouteille de champagne dans la main, elle doit partir, la laisser tomber, peu importe, je l'entends siffler. J'ai l'impression de sentir des gouttes et des éclats sous mes pieds, maintenant j'ai les deux mains libres pour ouvrir le soutien-gorge, c'est un peu mieux, mais "je ne peux pas respirer !", je crie sans cesse dans les visages étroits. "Partez, je veux partir !"
J'entends une voix masculine calme à côté de moi :
"Regardez en haut ! Il suffit de lever les yeux. Regarde, il y a tellement de place pour toi dans le ciel ! Vous voyez les étoiles ? Regardez toujours en haut. - oui, venez - je vais vous montrer le chemin".
Comme un ange, un homme étrange m'a fait sortir de l'étroitesse avec des mots calmes, quelques mètres plus loin seulement, où elle est redevenue plus aérée.
Il m'avait fallu huit ans avant de pouvoir retourner dans les foules, me glisser dans un métro plein à l'heure de pointe ou aller à nouveau à l'Oktoberfest.

Dans certaines régions du cerveau, la mémoire s'était probablement installée de façon indélébile.

"Je dois laisser les portes de derrière ouvertes ce soir", me dit-il en me tirant dans la tête depuis cette partie de mon cerveau.

Inverser
Mon menton est posé sur l'assiette, mon cœur palpite encore dans le matelas pneumatique et se détend lentement pendant que mes yeux s'efforcent de vérifier l'hôtel. Seule la vue de la grande prairie devant moi me rend calme. Laisser la porte ouverte ? Dormir avec la porte ouverte ? Dormir ici ? Le parking de l'hôtel ? La nuit, quand je dors ! Demain matin à 5 heures, les premiers invités passent ma porte arrière ! Non ! Non, je ne le ferai pas. Que pourrait-il arriver !
Mes bras tremblent lorsque je tire un peu le haut de mon corps vers l'extérieur, que je rattrape mes jambes à l'horizontale, que je peux le poser d'abord sur le marchepied et ensuite sur la prairie. Respirez d'abord profondément, très profondément, comme l'herbe est fraîche, à nouveau profondément, étirez les bras, plus d'oxygène, soupirez, mais quand même ! En silence ! Respirez, respirez enfin à nouveau correctement ! Au-dessous de la prairie, au-dessus du ciel, un ciel étoilé haut et large.
Complètement hébétée, je m'appuie sur le corps de Mercure.

Tous les jours maintenant ? Dormir avec la porte ouverte pendant cinq semaines ? Partout ? Que dois-je faire maintenant ? Aller à l'hôtel ?
Je suis déçu à l'idée. Ce n'est certainement pas un hôtel. Ce n'était pas le plan. Faire demi-tour ? Quel était le plan ? Rentrer chez soi ? Pas question ! Je suis trop fatigué maintenant de toute façon. Il doit y avoir une solution.
Mon cœur bat à nouveau doucement. Je vais à la porte arrière et je regarde le mécanisme de la poignée. Il est exactement à la même hauteur que le tableau, sans espace entre les deux. J'observe en détail la zone légèrement éclairée devant l'hôtel. Tout est calme et gérable. Que pourrait-il arriver ?
Pendant ce qui m'a semblé être une demi-heure, je suis resté là comme ça jusqu'à ce que je me tire à l'envers, la tête la première, sur mon lit de camp. Ensuite, je tourne le haut de mon corps horizontalement vers la porte arrière, je ferme la deuxième partie de la porte arrière divisée en deux qui aurait dû être fermée et je penche la moitié ouverte plus courte sur la moitié fermée plus large. Je me retourne à nouveau, je pose ma tête derrière le siège du passager, où j'avais déjà poussé mon oreiller. D'un coup de pied puissant, je peux pousser la porte de ma position couchée, et cela me donne la sensation d'espace, oui, devant moi s'étend la nuit une large prairie qui n'appartient qu'à moi, tandis que les clients de l'hôtel doivent dormir dans des chambres étroites. Je suis tellement libre ! Et soulagé. Avec un sourire aux lèvres sur ma couchette de pré, je peux enfin m'endormir.

Quand je me réveille, il est 7 heures et il fait clair. Personne autour de moi. Partez vite avant que quelqu'un ne me parle ! Je transforme la Merkür en une voiture normale en étalant le couvre-lit sur mon lieu de couchage et je pars.
Mais où suis-je ? Quelle est la direction de l'autoroute ?
J'utilise ma stratégie habituelle qui consiste à demander aux gens dans la rue leur chemin. Un homme s'approche de moi sur le trottoir, probablement en allant travailler dans une usine. Il me dit volontiers le chemin en dialecte alsacien. Et "Vive l'Europe !" crie-t-il en me voyant partir. Sont-ils tous comme ça ici, ou est-il fou ?
Après avoir tourné plusieurs fois autour du centre ville dans le trafic Peugeot, je trouve une artère, qui se trouve dans une prairie, avec une aire de stationnement. Ici, je peux me faire du café sur la cuisinière à gaz et badigeonner le pain que j'ai apporté de la maison avec la confiture que j'ai apportée de la maison.

Quand l'âne est trop bien

"Si l'âne va trop bien, il va sur la glace", a commenté mon père lorsque je lui ai fait part de ma décision de voyager. Il voulait en fait dire que cette décision était un non-sens - ou peut-être que : "Vous êtes trop bien. Ce n'est pas bon" !
"Que faites-vous en France depuis si longtemps ? Mais avec un peu de chance, le travail", a déclaré ma mère, inquiète que moi, sa fille de 52 ans, je sois occupée par des choses insignifiantes et que je sois encore couchée sur son sac quand elle sera vieille.

"Je n'oserais pas, seul si longtemps dans un pays étranger !" disaient des amis. Et leurs maris ont réagi avec horreur. "Prenez soin de vous", disaient-ils avec un regard plein de sens.
Mais mon mari Peter a dit : "Si tu as besoin de ça, tu dois le faire."
Et pour cela, je l'aime infiniment.
C'est déjà le soir que je quitte Munich, car outre les nombreux examens finaux des dernières semaines, je n'ai pu faire correctement mes bagages que ce jour-là. Peu importe. Mon seul plan est d'arriver en France aujourd'hui. Aujourd'hui, ce qui signifie : Passez le panneau "France" avant zéro heure.
Peter m'a aidé à mettre toutes mes boîtes dans ma petite camionnette et à fixer la planche du cadre de couchage par-dessus. Il a gonflé pour moi le matelas pneumatique du lit et a essayé une autre solution avec moi, comment je peux fixer la bâche verte du magasin de bricolage aux rails du toit quand il pleut - en supposant un arbre à l'autre bout. Mais bon, je veux aller dans les Cévennes sauvages, alors je suis sûr que j'y trouverai un arbre si jamais il pleut !
Peter avait toujours commenté mes projets de voyage sur un ton encourageant. Je lui en ai été très reconnaissant.
Mais ensuite, j'ai eu pitié de lui, car il semblait si courbé et se tenait là, avec sa petite stature élancée, pas beaucoup plus grande que la mienne, avec ses cheveux pleins, qui étaient de plus en plus colorés en gris, avec ses beaux yeux bleu acier dans le visage étroit et remarquablement découpé. Il semblait plus excité que moi lorsque mon cher break à toit haut, comme on l'appelle dans le langage technique, a rempli boîte après boîte. Peter m'a fait un signe d'adieu affectueux alors que je sortais du jardin, il avait l'air pensif.
Qu'est-ce qui pourrait arriver !

Quarante jours et quarante nuits

J'ai fait le calcul : Dix euros par jour. Je ne peux pas dépenser plus que ça pendant les cinq premières semaines de ma vie. Mais pourquoi l'argent ? Depuis un certain temps, je ressens le besoin de réduire l'achat fréquent de nouveaux vêtements de style. Pour avoir simplement du temps pour moi, je veux apprendre à consacrer moins de temps à la vie quotidienne.
Mais bien sûr, j'ai toujours besoin d'argent.
Pour l'essence (qui est extrêmement chère cette année) et pour la nourriture. Mais bonjour, je vais dans les Cévennes, dans la solitude sauvage française. Pourquoi ai-je besoin d'argent ? Je passe la nuit dans la voiture. Je n'ai pas besoin d'un terrain de camping. Une fois par semaine au maximum pour faire la vaisselle. Je prends une bâche pour Eineurofufzig à la quincaillerie, afin de pouvoir m'asseoir à l'extérieur de la voiture même quand il pleut. C'est l'été ! Matériel de camping normal : table, chaises (une pour moi, une pour Peter quand il viendra en train après mon voyage en solo). Cuisinière à gaz. Boule de vaisselle. Les papiers de la voiture. Je suis autorisé à profiter des avantages de l'UE, je n'ai plus besoin d'avoir changé d'argent comme avant, je n'ai plus besoin de m'arrêter à un quelconque poste

frontière et je dois me demander avec anxiété si j'ai vraiment tous les documents d'identité importants sur moi. Non, je n'ai pas besoin de faire des préparatifs élaborés pour la France à cet égard. Cela semble si simple.
Mais bien sûr, des craintes se sont également élevées en moi.
Je n'ai pas à... puis-je... devrais-je vraiment... que ferai-je si...
Comme barrière de protection contre ces questions, j'ai emballé tout un camion de sécurité environnant : une boîte de livres (au cas où je m'ennuierais) et de CD de musique (au cas où je me sentirais seul), une boîte de vêtements (au cas où il ferait froid, au cas où il ferait chaud). Une boîte avec des plats et les premiers aliments que je prends dans notre garde-manger.
Je déteste admettre que je suis mal à l'aise.
Mais n'ai-je pas acheté ce minivan pratique au début de l'année, surtout pour de tels souhaits, oui, dans le fond, parce que je n'osais pas vraiment y penser, et pourtant je l'ai acheté ? N'ai-je pas demandé à mon fils Markus, techniquement doué, de me construire un cadre en planches spécial pour dormir qui s'adapte exactement à mes huit boîtes pliantes ?
Hé, maintenant la peur ?
Oui, la peur. La peur de mes propres désirs. De mon propre courage. Oui, et je le ferai quand même. Je vais rassembler tout mon courage. Mon voyage dans les Cévennes a commencé. Tout seul avec moi, pendant quarante jours et quarante nuits.
Et mon inquiétude s'est transformée en une excitation d'anticipation.

Une maison en pierre

Pendant des années, j'ai été préoccupé par cette question : Comment puis-je y trouver une maison abordable, une vraie maison de pierre qui ne soit pas seulement un tas de pierres, quelque part dans la pampa froide. Pas une que je dois passer ma vie à réparer, mais une qui est immédiatement habitable et prête à s'installer. Avec peu de travail préparatoire et peu de dépenses d'argent ; et toujours ensoleillé et sec et avec un endroit ombragé et reposant sous les pins. Où prendre le temps de passer tout un été dans le sud de la France pour y trouver une si petite maison ?
Entre-temps, des décennies ont passé sur ces questions.
Et maintenant aussi cette perte de commandes.
J'étais très inquiet d'être confronté à un énorme déficit de ventes. Je gagnais ma vie en tant que pigiste qui soutenait une grande variété d'entreprises avec des projets d'équipe limités dans le temps. Ils m'ont parfois réservé pour un an, parfois pour six mois, parfois pour trois mois. Créer des transitions fluides d'une mission à l'autre sans perte de chiffre d'affaires était pour moi une évidence.
Et maintenant, plus d'argent pour les prochains mois !
"Comment vas-tu couvrir tes frais de fonctionnement, Rosi ?", me demandait encore ma mère. Loyer, assurance, téléphone, voiture, obligations. Comme ma mère aurait raison !

"Vous avez maintenant plus de cinquante ans ! Pensez à votre pension ! Vous serez vieux avant même de vous en rendre compte !
Elle a également raison sur ce point.
Un dragon, ce quotidien dévorant. Consommant mes journées, ma vie. Et jette de nouvelles têtes de feu Je suis à sa merci. Son sacrifice. Je ne veux pas l'être, mais je le suis.
J'ai passé de nombreuses nuits blanches ces derniers temps. Mais la solution est venue dans mon sommeil, et une nuit, je suis arrivé en voiture :
Ne dépensez pas d'argent ! Construction d'un lit dans la voiture. En glissant des boîtes ouvertes sous le couvercle au lieu de valises fermées. Aller seul en France quand Peter a besoin de vacances - pas moi. C'est très simple !

J'ai lu des choses merveilleuses sur les paysages fantastiquement stériles et sauvages des Cévennes. C'est là que j'aimerais aller, oui, cette perte de commandes n'est-elle pas une énorme opportunité ? Le don du temps ? Ce souhait ne sommeille-t-il pas en moi depuis longtemps, tel un volcan sous le couvercle de la supposée infaillibilité ? Soudain, je n'ai plus besoin de réfléchir.
Oui, je veux y aller seul. Oui, je veux être seul. Oui, pour moi, juste pour moi. Enfin, pour moi. Oui, je le fais. Oui, je veux le Sud de la France. Oui, je le fais. Je veux vivre mon propre rythme. Pour me lever quand je suis éveillé et m'endormir quand je suis fatigué. Manger quand j'ai faim, pas quand le déjeuner est obligatoire. Je m'arrête dans les prairies ensoleillées et je m'y étends quand j'en ai envie. Je gare ma voiture dans un endroit idyllique pour y passer la nuit et prendre le petit déjeuner avec Bellevue le matin. Oui, je prends quarante jours pour cela, de juillet à août. Même pour Jésus, une si longue absence semblait être une chose importante, et je suis moi aussi très tendue.
Le départ du premier juillet, oui, c'est bien. Mon mari, Peter, nous rejoindra à la mi-août lorsqu'il sera en vacances. Oui, tout peut être très bien organisé.

Et une fois de plus, je ressens le pouvoir de la certitude : quand je sais enfin ce que je veux, tout commence à couler. Tout à coup, il m'est facile de tout organiser en détail, même les plus petits travaux qui doivent se poursuivre pendant mon absence. Je vais probablement devoir transférer de l'argent d'un compte à l'autre pendant mon séjour en France, alors je n'emporterai que mes numéros de compte.

Ce que les enfants peuvent faire

N'avais-je pas été trop longtemps occupé à cultiver mes expériences poussiéreuses ? Pour leur donner plus de valeur que de nouvelles expériences et de nouvelles expériences ? Ce n'est pas parce que le monde s'est mis d'accord sur le fait qu'il fallait mieux connaître plus de 50 fois ?
L'argent, enfin, l'argent. Je n'ai plus vraiment d'argent, car il faudra trois mois ou, selon le moral du prochain client, encore plus longtemps avant que l'argent ne soit à nouveau sur

mon compte. Mais il y a mes quatre fabuleux enfants dont je peux apprendre tant de choses. Non pas qu'ils puissent me prêter de l'argent, non. Mais au lieu de cela, ils peuvent me prêter le courage de la légèreté.
Où ils ont été partout ! Dominik a maintenant 29 ans et il est mon aîné. Pendant ses six semaines à Istanbul, au Caire et au Sahara, à l'âge de 24 ans, il n'avait besoin que de l'argent pour le vol, le reste se faisait en auto-stop. Ce qu'il a dit sur les nuits claires et tranquilles au milieu du désert ! En attendant, il m'a donné une belle-fille adorable et une petite-fille mignonne, le prochain enfant est en route.
Markus a 27 ans et, à 25 ans, il est allé à Valence pendant six mois pour faire une pause. Un temps mort ! A 25 ans ! Il séjourne tour à tour chez des amis et des amis d'amis et se nourrit de son charme. Un temps mort ! A 25 ans !
Lisa a voyagé seule aux États-Unis pendant un quart d'année, a fêté ses dix-huit ans sans moi et sans sa famille, a conduit de Portland à Los Angeles avec un gros sac à dos et le soi-disant dangereux Pacific Greyhound, pourquoi sa mère avait-elle des cousins et des amis du temps de son école là-bas, vous pouvez y passer la nuit, génial, et les enfants de son âge en avaient aussi, donc le peu qu'elle avait économisé était suffisant. Elle est maintenant, avec ses 25 ans, une personne sûre d'elle. Depuis deux ans, je suis autorisée à être grand-mère pour son petit fils.
Ce qui manque, c'est Raphaël, mon plus jeune et plus grand fils - il mesure 1,85 m - qui a récemment parcouru l'Inde avec sa jolie amie blonde Cora pendant huit semaines avec un sac à dos, le pays si lointain, si interminable, si étranger, juste comme ça, et tous deux n'avaient pas peur des infections, des vols et autres expériences désagréables. "Je suis au moins un tiers plus grand que la population indienne", a-t-il ri au téléphone, "ils vont nous laisser tranquilles !"
Lui aussi était si jeune, si entreprenant, que son voyage avait eu lieu il y a un an, à l'âge de 21 ans. Et moi, avec mes cinquante-deux ans, je me cachais derrière de sombres prévisions : Oh mon Dieu, je ne peux pas partir en vacances cette année. J'ai perdu un emploi. Je dois travailler dur sur les acquisitions. Je suis dans une situation très difficile. Je dois servir les tables.
Mais attendez ! Arrêtez ! Ce que mes enfants peuvent faire, je peux le faire. À vingt ans, n'admirais-je pas déjà tous ceux qui s'aventuraient dans les pays étrangers avec des sacs à dos et des tentes après avoir obtenu leur diplôme de fin d'études secondaires ou pendant les vacances semestrielles ? N'avais-je pas déjà l'envie de le faire à l'époque, mais pas le courage ? Par exemple, j'étais encore soumis à notre ancien mantra familial : "Il faut toujours travailler quelque chose. Il faut arriver à quelque chose. Le travail est le seul moyen de progresser. Si vous voulez aller quelque part, vous ne pouvez pas rester là sans rien faire.
J'ai apprécié le sourire malicieux de mes lèvres lorsque je me parlais doucement à moi-même :
"Je suis un rôdeur."
Et encore, un peu plus fort.

Et enfin, bruyant, sans retenue, joyeux :
"Je suis un clochard !"

Chevaucher avec Dieu en France

Quarante kilomètres jusqu'à Mulhouse.
Que serait ma voiture heureuse qu'elle soit enfin autorisée à entrer dans le pays de sa famille d'origine. Mercure m'est venu à l'esprit, vénérable compagnon et dieu des marcheurs et des voyageurs. Oui, après lui, je baptiserais mon compagnon, ma bonne voiture, mon break, ma Dacia Logan MCV : Mercure, en français bien sûr. Ou bien ai-je pris à la fois Mercure et Mercure avec moi ? Merkur pour la femme allemande, et Mercure pour la femme allemande en France.
Les vols sont devenus Mercure et Mercure en union personnelle un Mercury. "Par la présente, je te baptise, voiture, bleu cobalt et chaperon unique pour les quarante jours et quarante nuits à venir, je te baptise Mercure." J'ai klaxonné trois fois avec le plat de la main sur l'autoroute à peine fréquentée la nuit. "Viens avec moi, mon bon Mercure", lui ai-je dit.

Peter

Lorsque nous nous sommes rapprochés en 2002, Peter a quitté son emploi dans l'éducation des adultes à Oldenburg et a trouvé quelqu'un pour enseigner dans une école Montessori avec moi à Munich. Bien qu'il ait déjà 54 ans à l'époque. Je lui étais et je lui suis reconnaissant de ne pas nous avoir obligés à avoir une relation longue distance.
Pendant cinq semaines, il sera désormais seul, allant à son école tous les jours et s'asseyant le soir devant son PC pour produire le rapport annuel - qui est dû chaque année -, demandant des articles et des photos à ses collègues, se plaignant de leur formatage impénétrable, les adaptant aux formats d'impression. Ensuite, écrivez des témoignages.
Pour moi, cela signifie chaque année : deux mois avant le début des vacances, il n'y a rien à faire avec mon mari. Je n'ai donc pas mauvaise conscience. L'année dernière, je suis déjà parti spontanément en voyage dans les dernières semaines de l'année scolaire dans la même situation. Mais alors seulement jusqu'au lac de Garde et seulement pour quatre jours. Il a été très contrarié lorsque je lui ai écrit un SMS depuis l'Autriche : Je suis en route pour le lac de Garde, je serai de retour lundi soir.
Tout est différent cette fois-ci. Peter est impliqué et impliqué. Et à cause de la mission raccourcie, qui au début semblait être une horreur, j'ai un délai surprenant de deux mois. Ces dernières années, je n'avais fait l'expérience de ma destination de rêve que de manière isolée : quelques jours à Strasbourg ou un week-end à Paris de temps en temps ; le merveilleux voyage avec Peter en Bretagne l'année précédente était formidable, mais ne durait que quinze jours ; et l'année précédente, les vacances dans la Bourgogne historique. Toujours merveilleux, toujours trop court. Même dans ma vie antérieure, à l'époque avec Karl-Hubert, j'aurais aimé vivre davantage de ma France.

Karl-Huberts France

En fait, oui, je devrais connaître la France comme le fond de ma poche. Oh, oui, j'en savais un peu. Comme le fromage et comme le vin.

Il y avait le Livarot rond, très épicé, avec les banderoles rouge orangé autour de son frottis rouge dans la boîte à chips, qui peut porter une appellation d'origine contrôlée de Normandie, tout comme le carré aromatique de Pont l'Evêque. Le mini-cylindrique Crottin de Chavignol, un fromage de chèvre à pâte grossière de la vallée de la Loire, d'où provient le célèbre vin blanc Sancerre au merveilleux arôme de genièvre.

Le Roquefort est fabriqué à partir du lait de brebis d'Auvergne, qui est ensuite infecté dans les grottes de Roquefort par les nobles cultures de champignons qui y vivent, ce qui lui donne son goût si particulier. Le Munster vient d'Alsace, le Reblochon de Savoie, l'Ami du Chambertin de Bourgogne. C'est aussi un miracle du fromage traditionnel : affiné à point, il ravira les papilles des connaisseurs lorsqu'il sera réuni sur la langue avec le Chambertin rouge de Bourgogne, son homonyme.

Je voyageais beaucoup de ces paysages français avec Karl-Hubert. Manger du foie gras primé en Gascogne ou savourer l'incomparable parfum de la truffe noire du Périgord sur un poulet de campagne bien charnu.

Et maintenant : deux mois de congé d'affilée. En été ! Pour moi, pour mes besoins et pour la France qui me convient. J'irai dans son sud à ma guise, et je n'y mangerai et n'y boirai pas seulement Dans mon esprit, il y a longtemps qu'une nature sauvage s'est constituée, à travers laquelle je vais errer. ...dont je chercherai les montagnes. Ses formations bizarres m'émerveilleront, que j'aimerai - car elles ressemblent à ma nature intérieure, que je ne veux plus cacher derrière une façade planifiée.

Il y a environ deux décennies, Karl-Hubert et moi étions souvent dans le sud de la France avec nos enfants encore jeunes, d'où il importait les vins de pays français qui étaient à la mode à l'époque pour notre commerce de gros. Pendant les trajets en voiture, j'étais occupé à faire plaisir à nos enfants de plus en plus nombreux avec des chansonnettes, des jeux de bouilloire et des cassettes Pumuckl. Leur fournir de tels biscuits, qui ne s'effritent pas dans la belle Mercedes SE neuve 300, ainsi que boire, mais seulement au point qu'ils n'aient pas besoin de faire pipi tout le temps. Karl-Hubert dirigeait la voiture, s'occupait du trajet, qui menait ensuite directement à l'endroit où il pouvait prendre ses rendez-vous d'affaires.

Comme Karl-Hubert a acheté des camions articulés entiers remplis de palettes de vin pour le commerce du vin, nous avons été gâtés princièrement avec les délices de la région par les viticulteurs lors des dégustations.

Il s'est plaint de la grande responsabilité qu'il avait dans le choix du bon vin. Qui se vendrait alors également bien. Et sur le fait que je ne me suis pas entièrement concentrée sur la traduction, car je voulais m'occuper de la satisfaction de nos deux, bientôt trois puis quatre enfants.

Ma France à l'époque ne correspondait pas à mon rêve de France. Il n'avait jamais été aussi riche en nourriture et en boisson. Malgré tous les délices culinaires que je pouvais apprécier, rester assis pendant des heures à un repas, surtout avec des enfants agités, avait toujours été une abomination.
D'abord la sélection minutieuse de l'apéritif, accompagné d'un petit hors d'œuvre.
Puis l'entrée chaude, souvent composée de poisson, avec un blanc assorti. Puis le plat principal, toujours une viande spéciale du bœuf local, du poulet local, de l'agneau, de la chèvre ou du lapin, sur lequel on pourrait dire beaucoup de choses. Toujours choisi avec des formes de préparation spéciales, qui ne pouvaient bien sûr être conquises qu'avec un rouge qui complète exactement l'expérience gustative. Il est suivi d'un plateau de fromages généralement opulent, composé d'au moins plusieurs sortes de ris et de camembert, de divers fromages à pâte rouge, de fromages à pâte dure, d'au moins un Bleu et de quelques vieux chênes frais et secs de la taille d'une paume de main. Bien sûr, même le fromage bien tempéré ne peut développer son arôme optimal que s'il est dégusté avec un rouge velouté assorti de la région.
Aucun vrai repas n'était complet sans un dessert. Et il y avait - et cela m'intéressait beaucoup - les variations les plus délicieuses. Crème brûlée ou crème caramel, flan, tarte aux fruits, profiteroles, charlotte à la framboise ou mousse au chocolat fouettée, pour ne citer que quelques exemples de la sélection toujours opulente. Un vin blanc doux était volontiers servi avec. Pour compléter le dîner avec un, selon la région où nous étions : Cognac Vieille Réserve ou un Marc de Bourgogne noble ou une eau de vie claire. Celle-ci est de préférence distillée à partir de fruits rares, tels que la baie de Houx, la baie de houx.
Oui, nous étions très admirés et enviés dans notre environnement lorsque nous parlions de nos expériences en France - et cette reconnaissance a certainement été la cause de nombreux moments de motivation pour moi.
Mais je suis là et je ne peux pas m'en empêcher : la nourriture ne me fascine plus.

Venez de la même façon et restez longtemps

Dois-je ou non le faire ? Vous ne pouvez pas... Pourquoi pas ? Je me sens mal à l'aise. À la maison, j'avais tous les numéros de téléphone de mes petites amies françaises découverts et emballés.
Seulement maintenant, en route vers la France profonde, je pense bien à appeler Danielle, qui - j'ai fait le calcul - est retournée dans son pays d'origine il y a douze ans. Je ne l'ai pas revue depuis. Je vais le faire. Je vais appeler.
"Allo, Danielle, c'est Rosi d'Ismaning, tu te souviens ? Je suis à Mulhouse et j'aimerais être avec vous ce soir, si cela vous convient."
Un rire chaleureux à l'autre bout de la ligne.
"Rosi, c'est toujours toi, toujours spontanée", dit-elle en riant, "mais naturellement", dit-elle avec son accent français, "tu peux venir, je suis à Ause. Je dois travailler maintenant, je ne

peux rien préparer, mais je suis très heureux, vous pouvez dormir dans mon seau aussi longtemps que vous le souhaitez. Sarah ouvrira la porte jusqu'à ce que je vienne".
Je suis au septième ciel.
Pour revoir Danielle, qui avait quitté Ismaning si soudainement avec de nombreux problèmes, elle a fait ses valises avec ses trois enfants, a laissé son mari derrière elle et est rentrée en France. À l'époque, elle ne pouvait pas en parler, elle ne m'a dit au revoir que très brièvement, plus par souci de forme que chaleureusement. Elle a été émaciée en quelques mois - et je ne pouvais que deviner ce qui lui était arrivé, à elle et à son mariage.
Et maintenant, un ton ouvert et chaleureux au téléphone. Je suis vraiment très heureux. L'aventure commence vraiment maintenant, avec le plaisir que j'ai eu avec elle.
Je décide de prendre les Routes nationales afin d'économiser le péage autoroutier et de m'offrir une carte de France à la station-service.
Comme je me rends de Munich en Italie plus souvent "rapidement" ces derniers temps, je connais bien les panneaux verts des autoroutes et je suis allègrement les panneaux bleus des Routes nationales. J'ai des difficultés avec la numérotation des routes, mais plus je roule longtemps, plus la routine s'installe. Je suis le panneau bleu "Belfort" et je finis presque sur l'autoroute, encore et encore.
"Oh, ces stupides Français !" Je m'entends me plaindre, "comme il est difficile de suivre les panneaux pour ceux qui ne connaissent pas la région !"
Pendant longtemps, je me suis mis en colère - jusqu'à ce que je remarque enfin ma confusion : les panneaux d'autoroute en France sont aussi bleus qu'en Allemagne. Et les routes nationales sont marquées en vert. Mon système était encore programmé pour l'Italie, où les autoroutes sont signalées en vert.
J'ai un peu honte maintenant, parce que je leur ai tous reproché, aux Français, à mes Français bien-aimés et estimés, d'avoir enfin retrouvé la RN 83, mais aussi ma bonne humeur. Néanmoins, il y a encore et toujours des endroits et des petits endroits que je ne trouve pas sur ma carte. Comment conduire ? Quelle est la différence entre un RN et une route D ? Quelle est la logique derrière les chiffres ? Comment se fait-il que sur cette fichue carte, les endroits où je me retrouve ici sans que ce soit ma faute n'y figurent pas ? Quelle direction dois-je choisir à ce carrefour et à cette place de village sans panneaux ? J'utilise la tactique de trouver mon chemin sur la route, qui a fait ses preuves dans ma vie précédente : Je demande aux gens dans la rue. Ils me regardent avec stupéfaction, comme s'ils n'avaient jamais vu un étranger auparavant, mais donnent toujours des informations avec un vif engagement, en français, si rapidement et si naturellement que le plus que je puisse faire est d'utiliser les mouvements de bras d'accompagnement jusqu'au prochain virage pour avancer. Je vous remercie néanmoins avec une politesse radieuse.
Dans le passé, chez Karl-Hubert, je m'occupais des enfants en voiture et non en voiture. Je ne l'ai pas appris de mes parents non plus, ils n'ont jamais eu de voiture. Et si je voyageais seul jusqu'à présent ? Oh, combien de fois me suis-je perdu !

Tant de villages. Tant de noms de villages bizarres. Et le soleil est si chaud. Je me demande pourquoi, lorsque j'ai acheté la voiture en janvier de cette année, j'ai économisé sur la climatisation ! Il y a longtemps, j'ai mis une serviette sur le siège pour absorber ma sueur. Il y a longtemps que j'ai vraiment faim. Il y a déjà longtemps que Sarah, dont on m'a déjà annoncé l'arrivée pour l'après-midi, m'attendra. Et je suis toujours en train de parcourir la province de Bourgogne. Les poules blanches prophétiques avec leur peigne rouge et leurs pattes noires, elles ne peuvent pas m'impressionner aujourd'hui. Ni les nombreux épis de maïs accrochés pour sécher dans les greniers des maisons avec lesquels ils nourrissent les fameux Poulets de Bresse, que je vendais alors au Gourmetrion, cueillis propres et enveloppés dans du papier d'aluminium avec une étiquette d'origine, sans les avoir rencontrés aussi vivants qu'ici.
Je veux juste me sortir de ce pétrin.
Quelques jours plus tard seulement, je comprendrai mieux pourquoi je me perds tout le temps ici. Quand je découvre les cartes locales à l'échelle merveilleuse de 1:100.000 à la caisse du supermarché, qui montre aussi les villages.
Finalement, je décide de prendre l'autoroute à Bourg en Bresse. Et ici, je me sens à nouveau en sécurité, comme d'habitude. Autoroute ! La large autoroute avec ses directions claires. Il est déjà cinq heures du soir. J'arrive à prendre le virage à droite de l'autoroute autour du Moloch Lyon et je sors à Vienne. Danielle m'avait décrit au téléphone, en français, comment la rejoindre depuis la sortie d'autoroute.

Métamorphose

Ce qui m'arrive ici m'arrivera plus souvent au cours de mon voyage : Que mon imagination orientée vers l'allemand est souvent insuffisante pour la prononciation française. Tu trouves un Maquedonalle à la droite, puis tu tournes à gauche.
Maquedonalle ? Elle ne cesse de dire que c'est une marque, je le sais, elle est aussi disponible en Allemagne, elle est disponible dans le monde entier, maquedonalle. Je ne comprends toujours pas. Je laisse faire, j'écris maquedonalle et je soupçonne derrière lui un personnage publicitaire surdimensionné en forme de noix de macadamia. Une fois qu'il est en place, il clique : Je pense qu'elle voulait dire McDonald's. Bien sûr ! Les Français et leurs relations avec les Anglais autrefois hostiles ! Mais ne parlez pas anglais. Je suis en France ! La France a été à couteaux tirés avec l'Angleterre pendant des siècles pour la domination de l'Atlantique. Ce sont les jeunes Français qui apprennent l'anglais à l'école. Quand j'ai regardé l'Internet français, j'ai remarqué que les termes que nous, en Allemagne, reprenons simplement de l'américain sont bien traduits en France. Un téléchargement n'est pas un téléchargement mais un "téléchargement". Un PC n'est pas un ordinateur personnel mais un "ordinateur personnel", une sauvegarde est une "sauvegarde". J'ai donc acheté un dictionnaire actualisé, dans lequel la langue Internet est répertoriée dans une pièce jointe séparée. Un @ est un "arrobas". Vous devez le savoir dès que vous voulez donner ou noter

une adresse électronique. Et déjà l'année dernière, lors d'un court voyage à Paris, j'ai eu le plaisir enfantin de traduire le "Ouaou !" sur une affiche publicitaire par "Wow !
L'adresse de Danielle dans la rue Henri Jacquier n'est pas loin du centre, ce qui explique la rareté des places de parking.
Mais j'ai de la chance. Quand je tourne dans la rue étroite, une voiture plus grosse sort d'un trou. J'ai un public enthousiaste. Soudain, deux hommes en costume d'artisan cessent de gesticuler, ne parlent plus, tirent leur cigarette avec concentration. Ce qu'ils ne peuvent pas savoir, bien sûr : Cette femme est une gardienne de parking formée par la ville, et elle peut parfaitement garer sa voiture au premier coup d'œil, malgré l'étroitesse de la rue et malgré la pente et aussi malgré le côté gauche dans la rue à sens unique. Vous ne pouvez pas savoir que Merkür est toujours du côté des femmes.
Je sors et j'enregistre secrètement des regards relaxants. Comme si cela allait de soi, je me rends directement à la plaque d'immatriculation avec un sourire amical et je trouve rapidement le nom de Danielle.
Je lis deux noms sur la cloche : Dupont et Lecomte. Lecomte était le nom sous lequel je l'avais rencontrée à Ismaning, et qu'elle s'appelle maintenant Dupont, j'ai remarqué dans une lettre dans laquelle elle me donnait son adresse et son numéro de téléphone il y a des années. Je n'en sais pas plus, peut-être s'est-elle remariée entre-temps et a-t-elle pris le nom de son nouveau mari ? Je suis très curieux de savoir à quoi m'attendre.

Danielle

En raison de mes recherches dans les rues pendant toute une journée, je ne suis arrivé qu'à sept heures, et Danielle est déjà à la maison. Elle a l'air en forme, c'est Danielle telle qu'on se la rappelait il y a douze ans, à peine plus âgée. Cheveux châtains foncés, courts, droits et vifs comme à l'époque, la silhouette est restée la même, toujours une demi-tête plus haute que moi avec mes 1,63 cm, l'expression de son visage, qui avait toujours été un peu strict, maintenant joyeux. Un profond baiser à droite et à gauche et un troisième à droite sont nos salutations. "O Rosi, tu es belle, tu ressembles encore à une femme espagnole racée et si mince !" "Merci", dis-je en riant, "aussi bien !" Je suis vraiment heureux de la voir et d'être avec elle maintenant. Sarah regarde attentivement en dehors de sa chambre, ne veut pas être découverte, mais ne peut pas cacher sa curiosité envers moi, l'étranger. Qui est-ce, est-ce que je connais encore cette femme d'Ismaning ? Elle devait avoir 3 ans lorsqu'elle a déménagé en France.
Totalement en sueur à cause du long trajet par des températures estivales sans climatisation dans la voiture, je demande à Danielle de pouvoir prendre une douche avant - quel soulagement.

Danielle a des côtelettes dans le frigo, et elle les fait griller sur sa terrasse, avec un gril électrique. Je remarque qu'il n'y a pas de grillardin dans la maison qui aime allumer des charbons. J'admire sa terrasse pittoresque, elle est aussi spacieuse qu'un salon, des pots de

fleurs de bon goût devant un mur mi-hauteur l'entourent, de sorte que les regards curieux des balcons des maisons voisines n'ont aucune chance.
Oui, la terrasse est très jolie, dit-elle. Il s'agit d'une copropriété et elle s'est meublée au fil des ans pour se sentir chez elle. "Luc a eu la gentillesse de me laisser cet appartement comme pension", dit-elle. Cela semble serein et distant à mes oreilles. Luc était si gentil ! Après tout, il avait une obligation légale, car à l'époque, ils avaient tous les deux trois enfants en bas âge. Entre-temps, bien sûr, les deux adultes avaient déjà quitté la maison. Mais vous pouvez le voir ainsi : Reconnaissants, en fin de compte. Ou est-ce l'expression fondamentalement polie des Français que je remarque toujours si agréablement ? Luc était si gentil...

Danielle avait été ma cliente chez Gourmetrion. Pas très bonne, "Votre boutique est très chère !", m'avait-elle avoué une fois, mais en tant que Française, elle s'intéressait aux fromages français, qu'elle ne pouvait se procurer qu'à proximité immédiate. En tout cas, elle achetait un "Saint Marcellin" presque à chaque fois, mais seulement s'il avait le degré de maturité qu'elle préférait, avec la peau ridée. Elle aimait aussi le petit Saucisson de l'Ardèche.
"Vous parlez bien français", m'a-t-elle dit en m'entendant au téléphone dans le magasin, une fois, avec un marchand de vin français. Dès lors, nous nous sommes salués amicalement, et peu après, je lui ai demandé si je pouvais prendre un cours de conversation avec elle chaque semaine pour pratiquer mon français.
Le lendemain, nous nous sommes rencontrés dans son appartement, qui se trouvait dans le même complexe d'immeubles que notre Gourmetrion. Nos conversations en français sont devenues de plus en plus confidentielles. Danielle venait souvent chez moi. Son mari travaillait comme astrophysicien à l'ESO, l'Observatoire européen austral, qui avait un site dans notre communauté voisine, ainsi que dans de nombreux autres instituts de recherche internationaux. D'autres femmes françaises qui ont également travaillé à l'ESO elles-mêmes ou leur mari nous ont rejointes, nos discussions transfrontalières ont toujours été très intéressantes. Reconnaître les différentes façons de penser dans les cultures respectives et les expliquer les unes aux autres. J'ai beaucoup apprécié que la nourriture et la boisson ne soient pas le sujet des conversations avec "mes Françaises".
Danielle avait accompagné son mari à l'étranger, s'était occupée des trois enfants et il s'était occupé de l'argent. Son temps était le sien. C'est ce qui m'a intrigué, j'étais novice en la matière. Pour moi, il était évident que je devais aider mon mari.
Son appartement à Ismaning a été meublé sans fioritures - spacieux, mais pratique, il peut être dissous à tout moment et transféré dans un autre pays. Je lui ai exprimé mon admiration. Les magnifiques meubles d'Herzeige ne lui semblaient pas importants. Il contenait de nombreux livres, une intéressante collection de coquillages de ses vacances annuelles de plongée à Saint-Raphaël, qu'elle passait toujours sans son mari.
Mais mon mari Karl-Hubert était jaloux de ces amitiés.

Un jour, Karl-Hubert a commencé à cuisiner, lorsque nous, les femmes, nous nous sommes assises ensemble et avons échangé des idées en français, qu'il ne comprenait pas. Il a fait apparaître un plat après l'autre de notre réfrigérateur toujours bien garni, a offert un vin blanc frais avec de la lotte au homard et un vin rouge fort avec un ragoût d'agneau aux légumes grillés, et quand nous, les dames, avons atteint le fromage de chèvre à la crème, qu'il avait recouvert d'une touche de miel de forêt fort, et qu'il a récolté les rires admiratifs des femmes, il a demandé : "Quand reviendras-tu ?

Le Trion Gourmand

Dominik avait douze ans, Mark dix, Lisa huit et Raphaël cinq. Le Gourmetrion a été bien entretenu tout au long de la semaine par Karin, la vendeuse, qui a approvisionné le comptoir de produits frais à 8h30 du matin, a rempli les salades du traiteur, a rangé le pain frais et a déposé la monnaie dans la caisse.

Elle a sorti le vieux chariot à échelle grinçant mais décoratif devant le magasin, l'a rempli d'offres saisonnières pour attirer les passants de la petite zone piétonne, a placé les bouteilles de vin annoncées sur l'épais tonneau de vin en bois foncé, qui a servi d'accroche-regard devant le magasin jour et nuit.

Aussitôt que l'étalage à l'extérieur, sous l'auvent bordeaux largement déployé portant l'inscription "Gourmetrion", le premier client a souvent voulu acheter. Et un autre qui est sorti avec un sac de courses plein. De tels sentiments de réussite font monter en flèche le plaisir au travail et la motivation.

Certains jours, cependant, Karine avait mis le pain frais sur l'étagère à neuf heures pile, comme d'habitude, le comptoir était meublé de façon soignée et appétissante, l'étalage devant la porte du magasin était terminé depuis longtemps - et pendant deux heures, aucun client ne s'est présenté, et la bonne humeur du matin s'est installée dans la cave. Quelqu'un viendrait-il ce jour-là ? Cela valait-il la peine de faire une autre salade ? Pour rafraîchir les morceaux de jambon, les salamis, dans les marmites à pâté, qui avaient fondu entre-temps ?

Le comportement des clients ne peut être planifié directement. Néanmoins, vous deviez y être tous les jours à onze heures et demie,

Lorsque les employés des bureaux environnants pensaient à leur pause déjeuner, ils s'attendaient à une grande ruée, alors je me suis éloigné de la comptabilité et des autres travaux de bureau à la maison et j'ai commencé à faire du vélo ou à prendre la voiture sous la pluie pour soutenir Karin dans ses ventes à ce moment-là. Une autre phase d'augmentation de la fréquence des clients a de nouveau eu besoin de mon soutien, généralement de 16h00 à 19h00. Ensuite, l'heure de fermeture était conforme à la loi sur la fermeture des magasins de l'époque. Les enfants étaient à l'école, en maternelle, en garderie l'après-midi. Quand je suis rentré à la maison le soir, ils avaient, je l'espère, fait leurs devoirs. J'ai rapidement préparé les toujours très appréciés spaghettis à la sauce tomate, une autre fois Dominik car le plus ancien avait déjà été commandé pour préparer quelque

chose. Il a suivi les traces de son père et aimait cuisiner - mais pas pour ses jeunes frères et sœurs.
Avec Karl-Hubert comme gourmet enthousiaste, je suis devenu au fil des ans un connaisseur des raffinements culinaires français. Pendant un certain temps, cela m'a fasciné et nous a également valu un respect considérable de la part de nos amis et de nos clients.
"Je ne peux pas préparer notre dîner aussi bien que vous", nous avons souvent entendu lorsque nous étions invités. Ou :
"J'ai des invités importants qui arrivent ce soir. Veuillez me conseiller. Quel type de fromage est servi sur un plateau de fromages mixtes ? Oh, ça a l'air intéressant, de la façon dont vous le décrivez. J'espère pouvoir m'en souvenir. Et quel vin dois-je servir avec ? Je ne veux pas me mettre dans l'embarras".
Oh oui, j'ai reçu beaucoup de respect et de reconnaissance pour mon expérience, pour mes conseils, mes connaissances, pour ma personne, de sorte qu'avec notre offre, nous avons aidé les clients à gagner le respect et la reconnaissance de leur cercle d'amis et de partenaires commerciaux. J'étais heureux d'être utile et de pouvoir entrer en contact direct avec les gens rapidement et directement.
Pour ce sentiment d'encouragement et aussi de confirmation fréquente, j'avais travaillé dur, géré notre magasin, surveillé la fraîcheur des aliments, qui étaient naturellement toujours en danger, j'avais affecté le personnel. En outre, j'étais l'assistante qui prenait parfois la relève du magasin pendant des jours, des semaines ou des mois entiers lorsque le personnel de vente était absent, que ce soit pour cause de vacances ou de maladie soudaine. Cela a malheureusement souvent été le cas. Combien de fois a-t-on reçu un appel à huit heures du matin : "Je suis malade aujourd'hui, je ne me sens pas bien. "J'ai besoin de quelqu'un pour ouvrir le magasin, prendre les produits frais et remettre les comptoirs en place." Ou bien une vendeuse s'était coupée avec les couteaux fraîchement aiguisés ou, malgré un briefing sur la sécurité, avec le coupe-saucisses aiguisé - avec un doigt qui saignait abondamment, elle ne pouvait pas être là pour les clients une seconde de plus et devait être soignée immédiatement puis remplacée pendant des jours, ce qui n'est malheureusement pas rare non plus. Que je prépare les enfants pour la maternelle ou l'école le matin ou que j'aide à faire les devoirs l'après-midi, j'étais toujours prête à intervenir, le magasin était toujours en avance, il fallait finalement l'occuper pendant les heures d'ouverture.
L'une des plus grandes difficultés a été de trouver du personnel de vente approprié, qui soit prêt à apprendre et à entretenir la vaste gamme de produits proposés, à satisfaire les souhaits des clients dans toute leur diversité et qui soit également disposé et capable de faire beaucoup de nettoyage. Encore et toujours, un nouveau vendeur a répondu à mes espoirs : maintenant, c'est plus facile pour moi et je gagne plus de temps pour la famille. Mais dès que les femmes ont réalisé la quantité de travail qu'il y avait à faire - eh bien, elles ont trouvé des emplois plus faciles, peut-être au supermarché. Il n'était pas nécessaire de savoir comment traiter les fromages français au lait cru ridés de manière à ce qu'ils restent

ridés et ne deviennent pas pâteux. Et ils pouvaient les prononcer correctement. Les clients acceptaient simplement que le jambon de Parme ne soit pas coupé en tranches très fines ou mis en tas sans feuille de séparation, qu'ils ne pourraient plus jamais séparer en tranches. En tant que force de vente derrière le comptoir, il n'était pas nécessaire de connaître quoi que ce soit sur les vins, ni français, ni italien, ni allemand. Vous avez simplement été autorisée à être une vendeuse, ni plus ni moins.

Vie de l'entreprise

Sarah, la fille de Danielle, entre maintenant sur la terrasse en taille réelle, c'est une adolescente qui a du mal à se faire une place, mince comme un os, pressée dans un jean moulant. Son visage me rappelle immédiatement son père Luc. Elle a fait du shopping en ville, elle parle avec enthousiasme d'une paire de jeans qu'elle a vue. "C'est chouette !" dit-elle. Quand Danielle voit mon visage interrogateur, elle dit simplement : "C'est comme ça que les jeunes parlent." Je vois. C'est ainsi que les jeunes parlent. J'ai beaucoup à apprendre.

Puis Danielle appelle son ami Josèphe et lui raconte ma visite. Combien de temps je serais encore là, s'il pouvait nous prendre tous les trois pour dîner demain soir dans un restaurant original sur une montagne du Vivarais.

Une visite dans un restaurant ! Je me concentre très fort pour ne pas montrer mon regard effrayé. Vous allez au restaurant ? Je peux sentir ma gorge se resserrer. Ce n'est pas dans mon budget. Mais je suis gêné de le dire. Comment suis-je censé expliquer à Danielle que je ne vis plus dans le passé, que j'ai trouvé que la manipulation désinvolte des objets coûteux de l'époque était un bracelet de cheville dans ma vie et que maintenant je le vois comme un symbole de quelque chose dont je ne veux absolument plus ? Cette ancienne vie est toujours aussi véhémente en moi. Économisez sur une visite au restaurant ! C'est antisocial !

Il m'arrivait si souvent de devoir prendre des dîners obligatoires avec Karl-Hubert, à la fois élaborés à la maison et extrêmement souvent dans des restaurants branchés et haut de gamme le soir où j'aurais préféré rester en paix avec mes enfants. Aujourd'hui, je n'aime plus aller manger au restaurant. Je ne voudrais donc pas dépenser de l'argent pour "rien". Quand je vois le regard de Danielle, qui attend un enfant, fixé sur moi, je sais que je dois dire oui.

Charlotte

Peu après, elle m'a dit qu'elle était avec Josèphe depuis neuf ans. Elle a quitté Ismaning très tristement. Sa vie s'est effondrée. Je sais cela.

"Non", dis-je. "Je ne peux que supposer que c'est parce que vous étiez si maigre à l'époque et que vous vous êtes soudainement éloigné la tête par-dessus les talons."

"Qu'il m'a trompé avec ma petite amie ! Avec la marraine de mes enfants. Tu la connais, Charlotte."

Avec Charlotte !

Elle était séduisante, la jeune femme de l'époque, sans attaches, travaillant à l'ESO, comme Luc. Mes enfants l'aimaient beaucoup, car elle allait souvent avec eux l'après-midi au Feringasee derrière Ismaning, lorsque je devais travailler au Gourmetrion.
Je hoche la tête.
Notre conversation est la même qu'à l'époque : nous essayons tous les deux de parler dans l'autre langue, et dès que le contenu devient plus délicat, nous utilisons la nôtre avec un vocabulaire plus large et plus subtil. Sachant que l'autre comprendra.
"Vous êtes vous-même de Vienne, je suppose ?"
"Non, je suis né à Lille, dans le nord de la France. Mon père y vit toujours. Ici, à Vienne, vivent mes beaux-parents. Bien sûr que je suis venu ici. Ils m'ont beaucoup aidé avec les enfants".
Bien sûr ? je me pose la question en secret.
J'aurais été naturel à l'époque avec mon propre divorce ! pas emménagé chez mes beaux-parents. Qu'est-ce qui est naturel ? Mais je ne voulais pas en parler ici et maintenant.
Je lui demande pourquoi elle s'appelle Dupont, et au bas de la cloche, il y a aussi Lecomte.
"Mes enfants s'appellent encore Lecomte, tout comme Luc. "J'ai moi-même dû renoncer au nom de Lecomte", explique-t-elle, "Luc l'a demandé".
Pardon ? Je la regarde d'un air interrogateur.
"Oui, quand nous avons divorcé, Luc a demandé que je lui rende son nom."
"Peut-il ?", je demande. "C'est comme ça en France ?"
"Oui, il le peut. Son nom de famille lui appartient, il a le droit de le réclamer".
"Et toi ?" demande Danielle. "Raconte-moi ton histoire. Karl-Hubert est-il toujours aussi gros ? Il avait un beau visage et était beau, avec ses boucles blondes et ses yeux bleus brillants. Mais la boutique était pleine de lui, il n'y avait pas de place à côté de lui quand il était là", dit-elle en riant. "Pourquoi porte-t-il toujours une cravate ? Chaque jour, il a une cravate différente. Beaucoup de cravates !"
Souriant heureusement à cette observation, je commence maintenant aussi par l'histoire de mon passé.

Karl-Hubert

"Moi aussi, je suis divorcé depuis dix ans", dis-je, "nous avons rompu l'année même de ton départ".
"Oh, vous vous disputez beaucoup, je m'en souviens", ajoute Danielle, qui continue d'écouter.
Oui, nous nous sommes beaucoup battus. Et pourtant : je n'ai jamais réussi à m'affirmer contre Karl-Hubert. La raison ne m'a pas aidé. J'ai été influencé : Il faut toujours travailler dur, et alors seulement, on vaut quelque chose. Ce n'est que lorsque nous nous sommes disputés que les mots "Je ne veux plus travailler dans ce secteur" m'ont échappé.
Que je ne voulais plus faire ça, je me sentais depuis longtemps, je me sentais faible et sans énergie depuis deux ans déjà, je me suis vite fatigué. Bien que je n'avais que 38 ans !

Il ne manquait pas grand-chose et je serais devenu psychosomatiquement malade sous mon poids. Mais je ne voulais certainement pas devenir comme ma mère et m'allonger maladivement sur le canapé aussi souvent qu'ils le devaient. Malheureusement, il n'a pas fallu longtemps avant que je souffre de ce que l'on appelle aujourd'hui un burnout.
Karl-Hubert, cependant, n'a pas remarqué les signes et a réagi bruyamment et agressivement, comme je le craignais.
Il m'a crié que je voulais faire de l'argent avec quoi d'autre.
J'étais fatiguée, ai-je dit, et si je n'arrêtais pas, le magasin continuerait comme ça pendant encore vingt ans, mais je ne pouvais pas continuer à faire ce magasin pendant encore un an, je voulais rester plus longtemps avec les enfants, je voulais leur donner quelque chose qui m'appartenait.
Le manque de compréhension attendu s'est abattu sur moi. Maintenant que les enfants étaient sortis du bois, je ne voulais plus travailler ! Et lui, que devrait-il dire ? Il devrait probablement continuer à travailler comme ça ! J'aimerais tellement, je pense, que ce soit impitoyable !
J'ai pensé qu'il fallait que je lui fasse comprendre que c'était sa profession, que je l'avais soutenu ces dernières années pour réaliser le rêve de sa vie de construire et de financer une épicerie fine, que j'y avais mis beaucoup d'énergie, que cela s'était fait au détriment de mes souhaits et de ma joie de vivre.
"Et ma joie de vivre ! Personne ne parle plus de moi. Vous ne remarquez même pas que je travaille dur pour ma famille. Et maintenant, je suis censé tout faire seul, et ma femme va se promener !"
Qu'il avait simplement peur qu'avec mon changement il ne puisse plus nourrir la famille, je ne m'en suis rendu compte que plus tard avec l'éloignement de nombreuses années. Mais dans la situation de l'époque, j'étais aveuglé par l'apitoiement sur soi-même. De mon point de vue, c'est moi qui me suis sacrifiée pour la famille, qui n'a même pas commencé sa carrière après ses études, parce qu'elle était déjà enceinte de Dominik et parce que Karl-Hubert avait déjà une épicerie - où il pouvait toujours m'utiliser et où j'étais heureuse d'être utilisée.
De mon point de vue, c'est moi qui ai mis de côté mes propres désirs, qui suis allée au magasin tous les jours - je voulais être maman pour les enfants ! Je voulais les soutenir, leur donner moi et mon amour et ne pas toujours les organiser pour faire le travail.
Un jour, une 500 SE vert foncé se tenait devant notre garage.
Quand j'ai vu les yeux clignotants de Karl-Hubert, j'ai su que mon horreur était inappropriée et qu'il me mépriserait pour cela. Pour le fait que je n'ai ressenti aucune joie à un prix encore plus élevé que celui que j'avais déjà.
"Je l'ai eu à bon marché, c'était une voiture annuelle et une affaire, alors j'ai dû la prendre", a-t-il dit. Et puis juste : "Les enfants grandissent, ils ont des jambes plus longues et ont besoin de plus d'espace".
La nouvelle Mercedes n'entrait pas dans notre garage en terrasse et se tenait désormais

devant lui. Les voisins m'ont fait part de leur mécontentement lorsqu'ils ont trouvé l'allée étroite bloquée. Je n'ai jamais entendu personne en parler à Karl-Hubert.
De plus en plus, je me suis rendu compte que je ne pouvais pas le changer. J'ai préféré économiser de l'argent et travailler moins pour avoir plus de temps pour moi et les enfants. Alors, quand il a dépensé l'argent si généreusement et qu'il ne s'est pas laissé ralentir, j'ai aussi commencé à dépenser plus d'argent par défi, en achetant des vêtements pour enfants et des objets personnels coûteux, qu'il trouvait à son tour absolument inutiles.
Les années de querelles sur l'argent ont atteint leur paroxysme. Et dans d'autres domaines de la vie, où nous avions des opinions différentes et ne pouvions pas être d'accord. Une issue était de moins en moins en vue. Mon vœu de mariage "... jusqu'à ce que la mort vous sépare" ne m'a pas donné plus de plaisir. Malgré nos quatre enfants ensemble, je pensais de plus en plus souvent que je devais le quitter, et en même temps cette pensée me déprimait énormément : "Comment puis-je faire cela aux enfants ! Je savais que ce ne serait pas facile. Je savais que ce serait si difficile. L'espoir d'une vie meilleure m'a donné la force de me rebeller d'une manière que je ne pouvais pas imaginer.

Karl-Hubert dirigeait depuis plusieurs années un commerce de gros de vin, avec Patrice de Bordeaux, quelques années plus jeune, qui étaient devenus partenaires. Cependant, Karl-Hubert avait pris la relève lorsqu'il a persuadé Patrice d'acheter un autre commerce de gros en Italie. Ils avaient beaucoup spéculé.
Nous avions trouvé un bon acheteur pour le Gourmetrion, qui s'est très vite identifié à lui et a accepté presque tout ce que Karl-Hubert lui demandait. Oui, c'était un bon match, le magasin se portait bien.
Mais j'étais si naïve ! Karl-Hubert pouvait simplement utiliser l'argent qu'il avait gagné pour compenser le commerce de gros, et donc mon profit, que j'avais gagné grâce à ma participation active dans le magasin, s'est envolé. Il y a de nombreuses façons pour les entrepreneurs d'amortir leurs profits, c'était lui l'homme d'affaires, je le croyais dans toutes ses affaires, aussi que tout cela était nécessaire pour notre progrès.
Il a réussi à faire croire cela au juge du divorce. Et qu'il lui était impossible de payer une pension alimentaire pour les enfants. Bien sûr, j'ai également consulté le bureau d'aide sociale et de la jeunesse, pour lequel j'ai reçu un profond mépris de la part de Karl Hubert. Mais avec quels chiffres pourrais-je alimenter les formulaires interminables ? Rien n'est venu de lui. Il a pu fournir des preuves qu'il ne méritait rien.
"Vous feriez mieux d'aller travailler", ont déclaré des amis à moi qui avaient plus de connaissances que moi sur nos finances, "vous avez plus de chances de gagner de l'argent".

Danielle avait tristement froncé les sourcils.
"Ce n'était pas facile, hein ?" dit-elle.
"Non, ce n'était pas facile".
"Ni avec Luc et moi. Mais maintenant, c'est bien".

"Moi aussi !"
Je pourrais sourire à nouveau.
"En attendant, rien ne peut me faire tomber. Et j'ai appris quelque chose de très important pour moi : je ne cède jamais, jamais le contrôle de mon propre argent à quiconque".
"Vous en faites assez ?" demande Danielle.
On sonne à la porte.
Josèphe est un grand homme aux cheveux foncés, aux épaules larges et aux jambes larges, à l'aspect douillet. Il embrasse Danielle et m'embrasse aussi.
"Sarah ?" appelle-t-elle dans la chambre de l'adolescent, et "Allez !"

Dans le restaurant

Être soudain confronté à un français de tous les jours marmonné rapidement - c'est encore assez incompréhensible pour moi. J'ai probablement besoin de quelques jours de plus pour activer mes synapses afin de traiter la langue française. Mais Josèphe pense que je parle très bien, et il en conclut que je le comprendrais sans plus attendre.
"Plus doucement, s'il te plaît !" - Je lui demande sans cesse de parler plus lentement, mais il revient vite à son rythme normal et je ne me sens pas à l'aise de lui demander sans cesse ce qu'il vient de dire.
Je me résigne au sourire poli de l'étranger, qui est autorisé à être là, mais n'est pas vraiment impliqué. Mais comme lui aussi ne cesse de dire "C'est chouette !", je veux que Danielle me dise ce que cette chouette signifie réellement.
"Il mange de la chouette, petite chouette. C'est ce qu'ils disent...", explique-t-elle en haussant les épaules.
Je m'imprègne donc aussi de cette expression. Au lycée, il y a plus de trente ans, les sujets politiques difficiles étaient discutés dans la langue étrangère plutôt que de pratiquer des expressions idiomatiques courantes.
Sans que je m'en aperçoive, Josèphe est allé au comptoir et a payé pour nous quatre. Je n'ai maintenant plus la possibilité de payer ma part moi-même et je demande à Danielle si je peux lui donner l'argent plus tard, je n'avais qu'un billet de cinquante euros sur moi. "Mais non", dit-elle, "c'est bien, tu es invitée".
"Ici en France, il est naturel que l'on paie pour l'ensemble du cycle. La prochaine fois que quelqu'un d'autre paie, vous changez. J'ai remarqué qu'en Allemagne, tout le monde paie le poisson. En français - non. Vous mangez et payez ensemble".
"C'est mieux chez nous", ajoute-t-elle. Elle trouve la solution française meilleure quand elle va au restaurant.
Cela me laisse un sentiment d'accoutumance. Non verrouillé. Il reste quelque chose à régler à l'avenir et je ne veux pas avoir à m'en occuper.
Je suis balayeur, pas infirmier - oui, c'est moi, je le sais.

Comment puis-je lui rendre la pareille ? Une invitation à Munich en retour est facile à dire pour moi et vraiment sérieuse, mais Josèphe ne voyage pas, dit Danielle, il aime rester à la maison. Dois-je maintenant être incroyablement reconnaissant à Josèphe ?
"J'ai tant fait pour vous. Maintenant, vous pouvez faire quelque chose pour moi aussi ! La phrase du père et de la mère, pas seulement prononcée une fois ! ...m'a seulement dégoûté. Je l'ai même entendu de la bouche de mes amis : "Elle me doit encore une faveur." N'ont-ils pas aidé de leur plein gré ?
Je ne veux pas avoir cette culpabilité et je ne peux toujours pas y échapper en ce moment, je ne peux pas penser à une solution
Il y a tant de choses que j'aimerais clarifier pour moi au cours de ce voyage. Il reste tant de choses à faire. Par exemple, apprendre à accepter - dans des conditions différentes qu'auparavant. Avec autant de temps dans mes bagages, vais-je apprendre à reconnaître de tels obstacles et à les repousser ?
Josèphe a payé exactement le montant calculé au guichet, ai-je observé.
"Ne donne-t-il pas un pourboire à la serveuse ?", je demande.
"Non", dit-elle, "c'est inclus".
Il n'est pas habituel en France de donner des pourboires supplémentaires, m'explique-t-elle.
"Tout au plus, mettez quelques petits centimes dans un plateau quand vous vous ramifiez. Mais il n'est pas attendu, comme dans Germanyö".
Pour savoir comment me comporter quand je suis seul, j'aime apprendre.
Josèphe nous conduit du restaurant de montagne sur les routes sinueuses de la vallée jusqu'à Vienne. Avec amour, il dit au revoir à Danielle quand nous sommes arrivés devant son appartement, et à moi avec des baisers polis à gauche et à droite et à gauche.
"Vous pouvez rester avec moi", dit-elle ce jeudi soir, "après-demain est samedi et je ne dois pas travailler".
"Non. Merci, Danielle. Je veux aller dans mes Cévennes. La nature sauvage de la France".
Là, elle rit fort et fort.
"Wilderness ! Le Frankreisch est situé au milieu de l'Europe et est une nation culturelle, vous ne l'avez pas remarqué ? Où trouverez-vous la nature sauvage ?
Elle tremble encore de rire.
Après tout, elle ne connaissait même pas les Cévennes. Josèphe a d'abord dû lui expliquer pendant le dîner que c'était une chaîne de montagnes qui commençait bientôt au sud de Lyon et se poursuivait ensuite jusqu'à Nîmes.
"Vous êtes souvent en Ardèche le week-end", lui dit Josèphe, "l'Ardèche fait partie des précurseurs des Cévennes".
C'est vrai, Josèphe, c'est comme ça que je le lis dans mes guides des Cévennes. Merci, Josèphe.

Nous sommes vendredi matin. Danielle m'a dit très gentiment au revoir autour d'un café, et Sarah dort encore quand je fais mes valises et que je ferme tranquillement la porte derrière moi.

Fouiller les Cévennes avec l'âme

Oui, je voulais aller dans les Cévennes, les Cévennes sauvages. Quelque part, je retrouverais bientôt mes Cévennes sauvages.
Mes Cévennes. Je pensais que cela correspondrait au côté sauvage de mon âme.
Grâce à la description de Danielle, j'ai assez bien trouvé mon chemin pour sortir de Vienne. J'aimais bien conduire dans les petites ruelles, mais une fois de plus, mon mauvais sens de l'orientation me rend désespéré, comme d'habitude. Sur ma carte, toutes les petites places et les rues n'étaient pas marquées. Je me rends à Yssingeaux, un endroit un peu plus grand, où j'utilise le distributeur de billets par précaution pour me préparer à d'autres itinéraires inconnus. Mais ce quelque part ne me donne aucun plaisir au début, au contraire, je suis très mécontent de mon choix. Le paysage ne diffère guère de celui de nos Préalpes. Inconsciemment, je cherche à l'horizon le majestueux paysage de montagne qui s'y trouve, comme chez moi. Rien. Doux, vallonné, beau, beaucoup de paysage agricole. Des prairies fleuries très accueillantes, assez charmantes, des champs assez cultivés, assez agréables - mais pas sauvages. Bien que Danielle ait dit que c'était sauvage ici. La fantaisie des gens, combien elle est différente ! Sauvage n'est pas sauvage de la même façon. Par le mot "sauvage", Danielle entend cette nature amicale, probablement en dehors de la ville - et je veux dire quelque chose de complètement différent. Mais quoi, qu'est-ce que je veux dire en fait ? Qu'est-ce que je cherche ?
Ma destination est le sud, du moins je le sais. La prochaine grande route, pour aller plus au sud, est encore assez loin. De plus, le soleil brûle sans relâche. L'idée de continuer à rouler devient un fardeau, et j'ai faim aussi.
Faites ce que vous voulez, ça me vient tout à coup à l'esprit.
Qui vous a dit de persévérer ?
Vous n'avez pas besoin de demander une concession à qui que ce soit.
Sauf peut-être moi-même ?
Je comprends l'allusion à mes pensées. Ma prochaine décision est donc la suivante : oui, je cède à mon besoin. S'arrêter quelque part avec Mercure pour manger un peu. Asseyez-vous confortablement, regardez à nouveau la carte, recueillez mes pensées, répondez à la question : Qu'est-ce que je veux ?
Je veux aller dans les Cévennes sauvages.
Où ai-je le sentiment d'être arrivé ?
Je ne sais pas. Je veux vérifier les paysages pour voir si je m'y vois reflété.
Et jusque là ?
Je peux faire ce que je veux.

Oui, mais où est l'arrêt ?
Suis-je au moins le bienvenu dans ce quartier ? Je me sens comme un intrus. J'aimerais m'installer sur un bout de terrain et manger mon casse-croûte, me passer de toute culture de table, c'est ce que je veux - mais j'ai du mal à me donner la permission pour cela.
J'avais préparé la voiture à la maison en toute hâte. L'essentiel était de se mettre en route. Et maintenant : dans quelle boîte vais-je trouver une assiette ? Et peut-être même des couverts ? Dans ma glacière, j'ai encore un fromage trop mûr qui a dû être retiré du réfrigérateur à la maison parce que Peter ne l'aime pas. Quel genre de performance serait-ce ? Je suis assis dans la ferme de quelqu'un d'autre et je mange du fromage avec mes doigts parce que je ne trouve pas le couteau ? Est-ce une façon de se comporter ?
Le joli petit village de Tènce avec son accent étrange, mais aussi avec ses belles maisons en pierre grise, m'offre aussi une jolie petite rivière, le Lignon, qui était à l'avant du pont. Lentement, je descends la petite route d'accès à la rive. Et je suis étonné de trouver ici déjà un camping-car et une autre voiture.
Qu'est-ce que j'attendais ? Que je suis le seul à avoir découvert cet endroit idyllique ? Dans un pays qui, comme Danielle l'a dit à juste titre, est civilisé et situé au milieu de l'Europe, où vivent cinquante millions de personnes ? Et puis j'y découvre aussi une voiture allemande. Bayreuther. Personne n'est assis dans aucune des voitures.
Non. Non, je ne peux pas rester ici. L'homme de Bayreuth pourrait revenir juste au moment où je trouve le couteau à l'avant gauche de la voiture après une longue recherche, sortir une tasse de là-bas à droite, prendre une assiette dans l'une des deux boîtes arrière après une recherche intensive, et prendre la glacière sur le siège avant. Quatre poignées de porte signifieraient cela. Et pas de table dressée avec des délices - et pas de nappe blanche que j'ai l'intention de mettre ici. Je n'arrive pas à m'asseoir sur la rive vraiment pittoresque. J'ai honte devant cette voiture de Bayreuth, dans laquelle personne n'est assis. Asseyez-vous à nouveau avec Merkür et continuez à rouler.

Programme de contraste

À l'époque de Karl-Hubert, nous avions beaucoup de visiteurs, beaucoup de visiteurs. Très tôt et très spontanément invité. Je préférais encore plus les invités spontanés, parce que je pouvais alors créer quelque chose à partir de la situation, j'ai apprécié cela, et parce que je n'avais pas à préparer et à nettoyer la maison pendant des jours. Il nous a été facile de nous procurer simplement quelques délices de toutes sortes dans le Gourmetrion et d'en faire un menu à plusieurs plats. Karl-Hubert aimait cuisiner, je mettais et décorais la table et je faisais la vaisselle qui débordait. Toujours, oui toujours, sans exception, nous avons réussi à enchanter nos invités. Presque aucun de nos invités ne pouvait nous faire l'honneur de la variété, de la qualité, de l'originalité et du détail des menus multi-services basés sur le modèle français. Comme nous avions également un service de fête à la demande de nos clients, nous avions toujours à portée de main de la vaisselle, des verres, des couverts et des nappes blanches repassés pour une centaine de personnes, qu'il suffisait de ramener de la

cave du magasin. Vins des régions de culture les plus chaudes, vins mousseux rares, eaux-de-vie nobles spéciales, vieux cognacs - tout était simplement là et pouvait être consommé. Il fallait même les goûter. Comment pourrait-on faire des recommandations aux clients si l'on ne connaît même pas l'article ? Le bureau des impôts est également au courant de ces mesures publicitaires et fixe un montant forfaitaire annuel pour les retraits. Notre consommation a largement dépassé ce montant. Et pourrait toujours être justifiée par la détérioration des marchandises ou la chute accidentelle et le bris des bouteilles.
Le lave-vaisselle de la restauration rapide de notre cuisine nous a été d'une aide précieuse. Rangez-le, nettoyez-le quelques minutes plus tard, c'est fait. Karl-Hubert et moi avons tous deux apprécié d'avoir des invités et sommes devenus une équipe bien rodée. Et nous n'avons jamais manqué une occasion de faire la fête dans notre petite maison mitoyenne à Ismaning. Anniversaires, vacances, dimanches, samedis, ou simplement la fin de la journée de travail. Chacune des nombreuses connaissances, qui se sont même approchées de nous, a été servie en détail et avec générosité. Ce n'est qu'avec le temps, après peut-être dix ans, avec les mêmes thèmes sur la nourriture et la boisson et avec le nombre croissant de célébrations dans la sphère privée et professionnelle, mais naturellement aussi avec la croissance des enfants, que j'ai entendu des sons d'insatisfaction en moi, d'abord doucement, puis de plus en plus fort.
Fallait-il toujours que ce soit une nappe blanche amidonnée et repassée ? Fallait-il toujours qu'il y ait un couvert, un plat principal, un plat d'entrée, un plat de dessert et les multiples couverts correspondants ? Fallait-il toujours prévoir un verre d'apéritif, un verre de vin blanc, un verre de vin rouge, un verre de vin de dessert et un verre à digestif pour chaque visite insignifiante et importante ? Même un lave-vaisselle, aussi rapide soit-il, devait être mis et sorti.
Nous avons élevé les enfants pour les aider dans le ménage et les affaires. Sans réfléchir, nous avons pris la relève de nos parents. C'est ainsi que Karl-Hubert et moi avions été élevés : Dans une famille, tout le monde se serre les coudes. Mais qu'en est-il de leurs performances à l'école ? Combien de fois se couchaient-ils après minuit parce que nous avions des invités le soir qui avaient été cuisinés et servis avec soin. Et à sept heures du matin, ils devaient être en forme et vigilants à l'école. Je suis le seul à avoir semblé remarquer que ce n'était pas approprié. Dominik avait treize ans, Markus onze ans, Lisa dix ans et Raphaël six ans. Karl-Hubert voulait faire la fête, s'asseoir, cuisiner, fêter, cuisiner, s'asseoir, fêter. Et j'ai toujours voulu plus : être entendu. Non, les enfants ne doivent pas nettoyer la cuisine à onze heures du soir. Non, je ne peux pas servir les invités maintenant, je veux vraiment que les enfants soient au lit. Non, je n'aime pas les visiteurs aujourd'hui, parce que quand je sors du magasin le soir, je veux pratiquer l'anglais avec Dominik pour l'examen de demain.
J'étais jeune et très énergique, je me suis beaucoup débrouillé. Néanmoins, j'ai remarqué que je voulais moins me soucier des nappes blanches immaculées, que j'avais d'autres exigences pour ma vie et celle des enfants.

"Lequel ? demanda Karl-Hubert.
"Je veux aussi que les enfants apprennent à jouer des instruments. Un piano dans la maison..."
"Un piano ? Qui va payer pour cela ? Et les leçons ! Ils ne peuvent pas gagner leur vie en jouant du piano !
En fait, nous avons acheté un piano pour Dominik, et Markus devait apprendre l'instrument dont le grand-père de Karl Hubert avait joué dans l'orchestre : la clarinette.
"Mais il doit acheter la clarinette avec son propre argent !" proteste Karl-Hubert.
"Je lui ai demandé : "Pourquoi ? Il a besoin de notre soutien !
"Pourquoi cela ? S'il ne fait rien lui-même, il n'a aucune motivation", a déclaré Karl-Hubert. Mais, s'il vous plaît, Markus aurait assez d'argent de poche pour son aide dans le Gourmetrion ! "Les enfants doivent apprendre à gérer l'argent !"
Cela m'a rendu triste, mais je ne savais pas quoi dire. Markus, à l'âge de onze ans, a acheté une clarinette dans le magasin de musique local avec l'argent de poche qu'il a gagné dans le Gourmetrion, qu'il a obtenu par exemple en déchiquetant les cartons d'emballage. C'était beaucoup, très beaucoup.
J'ai inscrit Lisa à l'école de musique pour des cours de violoncelle. Là, vous pourriez emprunter un violoncelle. Un jour, le puissant violoncelle a jeté par terre Lisa, dix ans, qui se rendait toujours en vélo à l'école de musique - bien que je lui aie interdit de le faire, mais quand je travaillais dans le magasin, je ne pouvais pas le vérifier. Lisa s'en est tirée avec l'horreur, mais le violoncelle endommagé n'a pas été classé comme une réclamation d'assurance et a dû être remplacé par nous. Je n'ai pas eu plus de courage pour acheter d'autres instruments pour Karl-Hubert.
"Toi et tes rêves ! De ce que nous sommes censés payer pour tout cela, ne vous inquiétez pas !"
Oui, il avait raison. J'étais certain que Karl-Hubert réalisait ses rêves et a simplement pris l'argent de notre entreprise commune. J'ai donc voulu prendre la liberté de suivre mes souhaits.
Ai-je fait l'erreur de poser trop de questions ? voulait son approbation, voire son consentement ? Comme un enfant ? Vous essayez d'éviter les conflits ? Oui, je détestais les conflits.

Randonnées en voiture

À six heures du soir, je commence à m'amuser. Le soleil brille, il n'est plus aussi chaud. En fait, la région devient lentement plus sauvage, les routes ne sont plus tout à fait goudronnées, les sommets des montagnes se détachent un peu de la forêt et forment finalement un changement par rapport à la vue à laquelle je suis habitué chez moi. Au bord des routes, il y a maintenant des maisons en pierre naturelle, où seules des pierres et du ciment étaient utilisés, sans être enduits ni blanchis. D'épais rochers reposent sur les

prairies à flanc de colline. Je trouve très agréable de conduire sous cet angle d'incidence du soleil, de regarder les environs et d'en recueillir les impressions.
Je suis de plus en plus enthousiaste à propos de cet endroit. Il y a des forêts normales, des vaches normales, de l'herbe normale dans les prairies, tout comme dans ma maison normale. Et pourtant : les rochers qui s'affûtent dans les prairies, sur les collines, sont plus irréguliers ; les vaches présentent une tenue différente de celle de nos vaches bavaroises natales : certaines ne sont que brunes, d'autres que blanches. Entre tout, une ferme. Et l'herbe grise qui s'est déjà desséchée, début juillet - tout cela a un aspect stérile et, malgré les nombreux arbres, semble plus rude que notre pays pré-alpin. Je suis enthousiaste.
Je me retrouve sur une route de montagne et j'aspire le nouveau paysage en moi. La couleur des pierres naturelles au bord de la route ne se distingue pas de la couleur des troncs d'arbres couverts de lichen. Seulement que certains sont horizontaux et d'autres verticaux.
Mais là encore, quelque chose ne va pas : je suis trop souvent assis dans la voiture, je conduis trop. Après m'être enfui de la voiture de Bayreuth, je n'avais - en fait, pas observé, sans nappe blanche et sans voiture de Bayreuth ou de sonstwoher ! - a organisé mon pique-nique dans un petit étang de pêche idyllique, m'avait mis à l'ombre à cause de la chaleur, au lieu de faire un peu d'exercice. Je conduis, je conduis et je conduis, à 50-60-80 kilomètres à l'heure. Sur des routes sinueuses, des progrès lents, peu de mouvement, assis, assis, assis, assis, ouf !
Mais la région est de plus en plus conforme à mes souhaits. Des rochers, peu de maisons, et si des maisons, alors de charmantes maisons en pierre grise, garnies de fleurs colorées qui rayonnent de joie de vivre : beaucoup de violet, de jaune, de blanc. Rouge comme un drôle d'adjuvant - alors que les balcons de notre Haute-Bavière sont presque entièrement plantés de géraniums exclusivement rouges, ce qui à mes yeux les fait paraître plus calmes et plus sédatifs, plus dignes, moins vivants.
Enfin, je m'amuse vraiment. Mon premier vrai jour de congé. Est-ce que je sais ce que j'ai ? Je m'offre une lenteur totale, en parcourant le pays à quarante et cinquante kilomètres à l'heure. Personne devant moi, personne derrière moi, il n'y a que quelques personnes sur la route, personne ne me pousse. Il est presque sinistre d'avoir autant de temps.

La liberté, qu'est-ce que vous êtes ?

Je me laisse surprendre par un coup d'œil à l'horloge : il est maintenant quatre heures vingt - je veux arriver aujourd'hui à Gerbier de Jonc. Un autre objectif après tout ! Et la pression ! Mais sans aucun but - pourrais-je même faire cela ? J'oublie rapidement mes considérations sérieuses et je continue à vivre ma vie. Parce que je vais peut-être encore réussir à l'escalader. Le fait que je puisse m'arrêter, rouler lentement, regarder, je pense que c'est merveilleux, c'est exactement ce que je souhaitais, ne pas être poussé, même par une deuxième personne, quelle qu'elle soit. Peut-être même apprendrai-je à m'affirmer encore plus sur ce chemin avec moi-même : d'abord à moi-même, et plus tard aussi aux autres. Pour dire : "Toi, j'ai maintenant envie de conduire lentement. Oui, je le fais.

Il est 17 heures, et je conduis et je conduis. Je remarque sur mon corps que je respire fort, que je suis impatient, insatisfait. Je ne veux plus m'asseoir. Que dois-je faire ? Tenez bon, il n'y a que quinze kilomètres jusqu'à Gerbier de Jonc. J'aurais la liberté de m'arrêter, mais j'ai toujours l'intention d'atteindre cette montagne aujourd'hui, je veux marcher, courir, escalader. Non, si je reste assis dans ma voiture plus longtemps, je vais devenir fou. Mais il faut que j'arrive à cette montagne. Je veux monter, et à temps. Sinon, je dormirais dans le mécontentement et la colère. Ou ne pas dormir du tout. Et je ne veux plus me garer dans un mauvais endroit comme Mulhouse. J'ai envie de la campagne et de la liberté. Un endroit où je peux m'asseoir et me détendre à la lumière du jour. Maintenant, je n'ai plus d'essence. Je dois aller à une station-service ! Quand je suis déjà debout, je succomberai sûrement à la tentation de ne pas continuer à rouler. Mais sans essence, il ne fonctionnera pas non plus. Je me souviens du bidon de rechange que j'avais invité dans les prairies de France uniquement pour les urgences. Je déclare la situation d'urgence. Je suis impatient d'atteindre la montagne.
Tendu, je m'accroche au volant. Et je me demande soudain : qui me pousse comme ça ? Hé, je voulais être plus attentif à mes besoins ! Faire attention à moi, apprendre ce que je veux, voire ce que je veux, ce dont j'ai besoin pour ma satisfaction. En même temps, je suis heureux de l'avoir remarqué. Ce n'est pas si facile, je m'en rends compte. Un champ d'apprentissage jusque-là inaperçu s'ouvre devant moi. Aurai-je "appris" à la fin de mon voyage à être moi-même, seul avec mes besoins ?
Et j'ai toujours l'impression que je dois le faire. Tenez bon jusqu'à ce que j'aie fini. Sentiment de maladresse. Il est 19h15, à 3 kilomètres de Lachamp-Raphaël.
Deux minutes plus tard, j'arrive dans ce Raphaël de Lachamp et je suis agréablement surpris. Un âne ! Courir devant moi de l'autre côté de la rue ! Juste comme ça. Sans escorte. En roue libre. Un âne ! Où trouver une telle chose ! Je n'ai pas encore croisé un âne à Munich. Si l'âne va trop bien, il va sur la glace... Je vais bien, je le sais tout à coup. L'âne me rappelle le livre de Robert Louis Stevenson, que j'ai lu en préparation de mon voyage, "Voyage avec l'âne à travers les Cévennes". Mes Cévennes deviennent soudain tangibles. Et cet âne, il me réconcilie. Cela me met de bonne humeur. Il me fait respecter l'âne.

Château d'alpinisme

Et puis ma poitrine s'élargit et laisse échapper un soupir enthousiaste : un paysage de steppe s'étend devant moi, il y a des chevaux et du bétail qui paissent, monochrome, multicolore, le soleil brille sur cette terre de la manière la plus charmante, une ambiance que je veux enfermer dans mon être le plus profond de manière à pouvoir être appelée. Et voilà que cette montagne se dresse maintenant devant moi.
Lorsque je me suis garé et que je me suis placé directement devant ma voiture, mes jambes me picotaient fortement. Je veux monter là-haut ! Ce n'est pas très haut, la différence d'altitude par rapport à la station de la vallée est de cinq cents mètres au maximum, les montées et descentes semblent être gérables jusqu'à la nuit tombée, cela ne semble pas

dangereux. Il a une crête bien formée, qui est couverte de nombreux rochers énormes, sur lesquels je vais grimper avec une joie enfantine, oui, le Gerbier du Jonc, montons !
Mais quand j'arrive à l'entrée du chemin de randonnée, je vois : la montagne est bloquée. La montagne est vraiment enfermée. Où y a-t-il une telle chose, une montagne privée ? Devant la caisse d'une caravane, il y a un tourniquet haut comme un homme, sur un panneau, les droits d'entrée sont indiqués. Une chaîne verrouille le tourniquet de façon insurmontable. Ma déception est grande, mais elle est atténuée par mon étonnement face à cette nouvelle expérience. Prix d'entrée pour une montagne !
L'ascension est donc pour demain.

Taureaux, bœufs, taureaux, vaches

Il est déjà huit heures du soir, mais le soleil est encore haut dans le ciel. Je vais donc faire un voyage aux sources de la Loire, que Danielle m'a recommandé. Un panneau indicateur me conduit à un chemin forestier, par-dessus de fortes racines, de petits rochers, et enfin je peux sentir la région, et enfin je peux faire de la randonnée. Cela me satisfera pour aujourd'hui.
Je ressens aussi de la satisfaction lorsque je me rends compte que mon apparence ne m'intéresse pas. Bien sûr, le sentiment de beauté n'a pas disparu et je ne suis pas vraiment indifférent à mon apparence. Mais comment le mesurer sans miroir ? Peut-être ai-je l'air horrible, sinistre, répugnant, effrayant ? Probablement que mes cheveux sont sauvagement enroulés autour de mon visage, qui est couvert de rides dues au long voyage, que le bas de mon pantalon montre encore des traces tachées du menu sur les terres agricoles, et sûrement que de la verdure pousse encore entre mes dents, ce qui éloignerait n'importe quel nain des bois. Pour l'instant, tout ce qui m'importe, c'est que je suis pratiquement habillé, et fini !
En tout cas, je serais plus préoccupé par cette question si je voyageais avec une autre personne.
Je suis merveilleusement récompensé pour avoir persévéré dans ce long, long, long voyage en voiture, épuisant. Un joli sentier serpente à travers la forêt de feuillus, bordée de petits rochers anguleux. À ma droite, il y a un ruisseau étroit qui ne transporte presque pas d'eau, mais peu importe. La paix est en marche, personne n'est plus en marche. Cette paix, comme elle me fait du bien ! Le bruissement des feuilles en haut des arbres, le gazouillis des oiseaux que je ne connais pas soulignent l'éloignement. Seuls mes propres pas s'enfoncent silencieusement dans le silence. Ma longue ombre se balance sur les vastes prairies devant moi. Alors que la forêt se trouve derrière moi, de larges collines s'ouvrent devant mes yeux, sans qu'aucune maison ne soit visible. Et : il a l'air différent de celui de la maison. Les prairies sont un peu plus brunes, des herbes plus marquées poussent, contrairement à l'herbe verte et luxuriante que nous connaissons chez nous. Néanmoins, la zone semble douce, le soleil clair donne une touche amicale à toute dégénérescence. Devant moi

maintenant des vaches uni-brun. Et sur leur cou, les cloches des vaches sonnent en français.
Le sentier mène tout droit à travers le pâturage des vaches. Ou y a-t-il des bœufs, des taureaux, des bouvillons ? Un sentiment de malaise est tout à fait approprié, je décide, le citadin qui n'a pas de contact quotidien avec un si gros bétail. "Les créatures ne vous feront pas de mal", ont tendance à dire les agriculteurs à la légère. Mais ces cornes ! Et ces yeux ! Ils me regardent avec insistance, ils n'ont sûrement pas vu d'humain depuis longtemps, et qui sait quelles terribles expériences d'enfance a vécu ce bétail. Je me demande si elle ne va pas se rappeler ses traumatismes juste en me regardant parmi tous les gens et en se jetant sur moi ? Personne n'entendrait mes cris ici. Ne regardez pas directement dans les yeux immobiles du bétail ! Mieux vaut marcher dans les pâturages un peu plus vite qu'avant ! Quelques minutes plus tard seulement, j'arrive à destination. Je suis impressionné par ce sourire.
Dans un instant, je vais faire un pas, et - et puis j'ai traversé les sources de la Loire. L'année dernière encore, lors de nos vacances en Bretagne peu avant d'entrer dans l'Atlantique, je l'ai vécu comme un puissant fleuve. Je me réjouis en moi de ce miracle, il me semble si spécial. La puissante Loire sort de la montagne quelque part ici, on ne peut même pas voir la source, on suppose qu'il y a plusieurs petites sources qui se rejoignent ici. Ha, je fais le pas. Donnez-moi une expression digne et traversez le bassin hydrographique européen Atlantique - Méditerranée la tête haute.

Une aventure protégée

A neuf heures, je suis de retour à Merkür, le soleil ne s'est pas encore complètement couché, il y a encore quelques points lumineux qui sont éclairés par lui.
J'ai cherché attentivement un endroit approprié où Merkür et moi pourrions passer la nuit, où je me sentirais protégé, même avec la porte arrière ouverte. Avais-je été tendu ? J'ai été soudain rassuré par le fait qu'il y a des traces de vie humaine ici, un petit restaurant, et en face une autre maison avec des gens assis sur un banc.
Un petit renflement sur la route ouverte et clairement disposée absorbe complètement Merkür. Ici, il y a une grande clarté, seulement quelques arbres, une colline ouverte, je suis visible pour tout le monde - et aussi tangible, ça me traverse la tête. Je remarque que les têtes se tournent vers les tables extérieures du restaurant à la recherche de l'étrange voiture. Mais bientôt, ils retournent à leurs lunettes et à leurs conversations.
La porte arrière de Merkür doit rester ouverte ce soir, je n'ai vraiment pas besoin de revivre l'expérience claustrophobe de Mulhouse ! Puis-je rester ici ?
Quand je sors, je suis immédiatement distrait par mes soucis : des milliers de mouches. Je me regarde de haut : Non, ils étaient là avant moi. Ils me chatouilleront plutôt les pieds ce soir, personne d'autre. J'installe mon lit avant qu'il ne fasse complètement nuit et je m'assieds sur le marchepied pendant quelques minutes, d'où je peux regarder le crépuscule

se dissoudre dans la nuit et un calme immensément apaisant s'étendre sur la montagne. Les mouches ne s'endorment même pas à un moment donné ?
Avec une satisfaction sans faille, je me consacre à la racine de cheminée dans ma main gauche et à la tranche de pain dans ma main droite et je suis reconnaissant d'avoir réussi à passer mon temps à des choses plus satisfaisantes que la préparation des aliments.

Là-haut, les étoiles brillent

Une fois pendant la nuit, ici, sur le Gerbier de Jonc, je me lève pour vider ma vessie. Quel ciel ! Des milliers de gros morceaux brillants me tombent dessus. Je n'ai jamais vu un ciel aussi large, sombre et pourtant lumineux. Submergé par tant de beauté, je me sens maintenant en sécurité dans les bras de la nuit, et je n'ouvre les yeux que lorsque je suis bien éveillé le jour.
Mais ici, à ce stand, qui est ouvertement visible de tous les côtés, je ne veux pas rester plus longtemps. Sans boire de café, je pars. Hier, j'aurais escaladé la montagne, aujourd'hui je veux aller au lac. Mais quel chemin dois-je prendre ? Ce maudit lac doit bien être quelque part !
Arrêtez ! Arrêtez !
Avant la colère contre moi-même, une nouvelle pensée me vient soudain à l'esprit : "Quel est ton problème, ma fille ? Pourquoi êtes-vous si pressé ? Il n'est que 7h30. Et il fait assez froid dehors. A qui voulez-vous faire plaisir ? Seulement toi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui vous manque ?
Je remarque que les crampes au volant s'atténuent, la tension dans ma posture est relâchée. Et puis soudain, un joyeux soupir de soulagement : le signe. Le voilà !

Une mentalité de sac à main

Le lac d'Issarlès est décrit dans le mini-guide que j'ai acheté chez moi pour peu d'argent comme un lac de cratère, créé par l'activité volcanique. En fait, elle est circulaire, comme si elle avait été découpée dans les collines environnantes. Encadré par des forêts vertes, il repose là, paisiblement et doucement, brillant au soleil qui maintenant sort lentement de derrière les montagnes.
C'est mon premier petit déjeuner. De quoi ai-je besoin ?
Je suis mécontent des efforts que je dois faire pour y parvenir. Pendant que je bois encore du café, je réfléchis à la façon dont je pourrais rendre mon aventure à la maison plus pratique avec les nouvelles expériences de la route. Je place les objets fréquemment utilisés directement sur la porte arrière, d'autres plus loin dans la voiture. Et j'ai le sentiment que je n'aurai pas besoin de grand-chose. Que la voiture déborde de choses qui sont en fait juste en travers de la route. J'ai emballé un tas de livres pour la lecture, y compris mes vieux livres scolaires pour l'apprentissage des particularités grammaticales oubliées de la langue française, au moins trente CD de musique et des livres audio - ça me serre presque la gorge, parce que je ne sais pas quand je suis censé utiliser tout ça. La nature sauvage du sud de la

France et l'apprentissage de la grammaire ! Écoutez des CD. Est-ce que je le veux vraiment ? Que signifie vraiment la nature sauvage pour moi ? Que faire dans les Cévennes ? N'ai-je pas plutôt envie de grimper dans des gorges et de patauger dans des ruisseaux ? Et ce n'est pas parce que je n'ai pas la pratique et que je me sens mal à l'aise avant de l'essayer, tout seul, que je me console avec la sécurité du traditionnel, éprouvé. Je regarde avec attention le lac. Que m'arriverait-il si je n'avais rien du tout avec moi, ou seulement un sac à dos pour les deux mois ? Vais-je changer ?
Ma Merkür est un ensemble d'urgence unique, comme mon portefeuille. En gros, j'ai toujours tout ce dont je pourrais avoir besoin quelque part : toutes les cartes de distributeurs automatiques, de l'assurance maladie à la bibliothèque municipale, les cartes d'identité du métro et de la DAV, les cartes de strip-métro, les cartes de crédit de toutes mes banques, une liste d'adresses personnelles, le numéro de mon cadenas de vélo, un peigne court, un stylo plat, une bande de plâtre. Et dans les bons jours, l'argent. Je suis ouvert à toutes les idées spontanées sur la route. Les autres en sourient. Je suis d'accord avec ça. Et je suis bien avec Mercure.
Lorsque Karl-Hubert s'est offert sa prochaine pièce maîtresse, la Mercedes 600, la plus grande et la plus lourde du marché, et que je l'ai conduite dans le garage en terrasse beaucoup trop étroit et qu'une fois j'ai oublié d'appuyer sur le bouton pour replier les deux rétroviseurs extérieurs, ceux-ci se sont pliés dans l'entrée étroite du garage - coût : 500 marks. Le théâtre. Grand théâtre. "Vous n'êtes même pas capable de conduire une voiture dans un garage !"
Ce dont je suis fier aujourd'hui, c'est de pouvoir choisir ma propre voiture : une Dacia qui ne coûte que dix mille euros de prix neuf, où une égratignure ne me raye pas.

Un peu, c'est beaucoup

Le soleil ne se montre qu'à dix heures environ, et il fera probablement encore chaud aujourd'hui.
J'ai pêché mes bâtons de marche nordique dans les profondeurs de Merkür et je veux faire un tour du lac, voir si vous pouvez le contourner. Ah, ici, il est écrit sur le panneau : "Quatre kilomètres, c'est à peu près la longueur de la visite rapide chez vous, dans le parc de la ville, à trois quarts d'heure de marche. Un lac est un lac est un lac, je pense à moi-même. Soyez reconnaissants. Cependant, ce genre de lac ne me donne pas encore le moral. Chez nous, en Bavière, nous avons de tels lacs en abondance, même s'il ne s'agit pas de lacs de cratères volcaniques. Encore une fois, tout va bien ! Voyons ce que je rencontre encore aujourd'hui. Ces buissons à balais sont inhabituels, ils s'alignent dans la rangée devant les arbres qui se trouvent derrière eux.
Dans une grotte, il y a une petite exposition sur la géologie de la région. Il y a cent ans, une femme très pauvre vivait seule avec sa chèvre dans la grotte. Dans cette grotte, je me tiens maintenant, je regarde le calme panorama du lac avec de douces collines boisées derrière lui et je pense : "Pas si mal choisi du tout, Madame de la grotte. Une découpe de roche, grande

comme si elle était faite pour un dinosaure, comme une terrasse ouverte avec une ouverture à hauteur d'arbre, d'où je regarde maintenant le lac. Derrière moi, le salon, creusé jusqu'à l'arrière comme vers le haut. Bien sûr, c'est une grotte, couverte d'algues, certainement pas la meilleure pour la santé du corps. Mais peut-être pour l'âme ? Loin en dessous de moi, le sentier piétonnier, je suis pratiquement au balcon de la dame de la grotte - les Français ne sont apparemment pas aussi soucieux de la sécurité que nous, Allemands, et n'installent pas de garde en fer pour empêcher les visiteurs de tomber. Une grande singularité m'entoure. Je n'ai pas le sentiment que la civilisation s'est arrêtée ici depuis la Dame de la Grotte.
Que faut-il de plus ?
Je pense à ma voiture complète. Je voulais que ce soit plus simple ! Au lieu de cela, je me suis mis à stresser et à faire beaucoup d'efforts en faisant beaucoup de rangement, ce que je trouve finalement très ennuyeux. Chaque pièce a besoin d'un certain endroit si je veux la retrouver, tout doit être géré. Probablement que mon gène de civilisation s'est déjà tellement répandu en moi que je ne peux pas vivre sans rien. Aurais-je le courage de simplement jeter certaines choses à la prochaine station d'élimination des déchets ? Mais lesquels ? Et si j'en ai besoin ? Huit semaines, qui sait ? C'est le temps que je passerai loin de la femme des cavernes. Il ne faudrait pas qu'il soit exactement humide dans ma grotte. Mais je n'ai certainement plus besoin du souvenir de la haute couture de Karl-Hubert, des chaussures Gravati pour six cents marks, cousues à la main. Ou encore ses costumes, vestes et pantalons Ermengildo Zegna, toujours en tissu le plus fin, bien sûr aussi cousu à la main, achetés à Milan, sur le chemin du producteur de jambon de Parme. Peut-être que je veux une grotte ?

Les soins du corps font les soins de l'âme

Je vais aux toilettes depuis une heure, pourquoi j'attends si longtemps ? La raison : je ne peux pas me décider. Ce doit être le buisson le plus approprié. Il y a un peu de vent ici, mais cela va-t-il s'améliorer ? Comment le savoir, je ne connais pas le chemin. Le besoin me tourmente. Dois-je attendre plus longtemps pour ne pas avoir à me décider ? Pour qu'un arbre dans la prairie s'impose à moi parce que je n'en peux plus ? Que pourrait-il se passer ?
C'est en fait assez difficile parce que j'ai mes règles en ce moment même. Il est temps de mettre un tampon, parce que je veux nager dans le lac plus tard. Pour changer le pansement, pour emporter le vieux pansement avec soi d'une manière ou d'une autre, mais comment ? Je ne sais pas encore vraiment comment gérer la nature sauvage. Je me suis souvent demandé comment les squaws indiennes et les femmes autochtones organisent leur corps. Rüdiger Nehberg a-t-il également traité cette question de nature spécifiquement féminine dans l'un de ses livres de survie ?
J'ai probablement l'air très négligé en ce moment. Mon reflet dans le lac ne me montre pas assez clairement si mes cheveux sont bien coiffés. Je me suis souvent demandé, lors de

reportages télévisés, comment les femmes exploratrices qui passent des semaines à explorer la jungle ou à voyager dans l'Arctique le font vraiment : ont-elles vraiment un miroir dans leur sac à dos, se maquillent tous les matins, mettent du mascara et ont ensuite l'air aussi soignées que les films hollywoodiens nous le montrent ? Je me souviens de mon observation dans le film "Miss Smilla's Sense of Snow". Même quand il y a une course-poursuite rapide et sanglante sur le bateau à vapeur, Fräulein Smilla porte toujours un anorak blanc comme neige avec un capuchon en peluche, en séchant au sèche-cheveux la coupe de cheveux parfaite.
Mais je prends mes distances avec Hollywood aujourd'hui. Je prétends être un amoureux de la nature et je profite majestueusement de ma paresse grandiose en matière de style.

Ne cherchez rien

Sur mon chemin, il y a un banc attaché, sur lequel je m'assois. Il se trouve devant moi, les bois d'en face se reflètent, à gauche, il y a des maisons, à droite, j'entends clairement un ruisseau qui se jette dans le lac. Je me vois aussi poussé, non pas à remettre en cause ma paresse, mais l'amoureux de la nature dont je viens de faire l'éloge : Quel était ce son à l'instant ? Le cri d'un oiseau inconnu ? Ou le croassement d'une grenouille ? Ou la prononciation d'un crapaud ? Seule chose dont je suis sûr : les canards du jardin anglais sonnent différemment.
Je voudrais juste m'asseoir sur ce banc, être satisfait, être calme, être heureux, profiter. Non, je me sens toujours motivé, je veux faire beaucoup de choses et n'utiliser mon temps que pour les choses importantes. Bon sang. Je peux faire ce que je veux ! C'est si dur ! Je ne pouvais rien faire. Oui, je pourrais ! Je suis libre de rentrer chez moi sans avoir rien fait. Et dites à vos amis et à votre famille que je n'ai rien fait. Suis-je obligé de rendre compte à qui que ce soit de mes actes dans ce pays ?
Personne ne l'a acheté : rien n'a été fait. Et qu'est-ce qui n'est rien du tout ? Il n'y a que l'utile qui compte.
Où j'ai été partout, combien tout était grand, qui j'ai rencontré, quels lacs j'ai vus, quelles montagnes j'ai escaladées, quelles villes j'ai visitées, quels musées j'ai admirés, quelles formations rocheuses sauvages m'ont impressionné - pour en avoir vécu le plus possible, il semble que je sois sous cette pression. Le jour de mon départ, j'ai rendu visite à ma mère avec ma voiture emballée et prête à partir, pour lui dire au revoir pour au moins deux mois. Moi-même, je ne lui avais pas dit ce que j'allais faire. Tout ce que je savais, c'est qu'il avait disparu. Je ne pouvais pas lui expliquer de façon plausible ce que je voulais en France. J'étais heureuse que ma fille Lisa ait déjà informé ma mère de mon congé spontané. Elle m'a regardé sans comprendre. Mon intention était évidemment au-delà de son imagination. Oui, ma mère !

Moi, moi et ma mère

"Pourquoi allez-vous jusqu'en France, qu'allez-vous y faire pendant si longtemps ? "Je suppose que vous allez préparer un travail et trouver quelque chose pour gagner de l'argent ?"
Je n'avais pas l'intention de travailler en France. Ou alors je l'ai fait ? Du travail sur moi-même, n'est-ce pas ? "Oui, ça aussi", ai-je dit à ma mère. J'ai confirmé sa vision de la vie, à savoir qu'il faut travailler pour toujours. Vous n'avez pas besoin de prendre de congé, pas pour longtemps du tout. S'occuper n'est pas important. Elle n'en a pas besoin, dit-elle. Je le sais bien : chaque fois que ma mère avait besoin de temps pour elle, elle tombait malade, elle était clouée au lit. Elle a souvent eu une phlébite, une jambe ouverte probablement très douloureuse l'a forcée à s'allonger. Elle ne pouvait donc pas s'empêcher de nous laisser l'aider.
Le fait que je veuille mettre mes expériences dans un livre n'est pas un travail au sens où l'entend ma mère, une femme très simple, qui a économisé l'argent avec son propre travail physique que mes parents auraient dû payer à des artisans pour construire sa maison. Oui, ma mère.
Ma mère est une femme chère, elle m'a donné beaucoup de choses qui sont pratiques et significatives dans la vie. Et l'autre chose qui n'a pas de sens ? Cela ne rentre pas dans ma vie parce que je suis sa fille mais pas identique à elle ? Il faut toujours être prêt à travailler ; il faut gagner de l'argent avec tout ce qu'on fait ; rester assis n'apporte pas d'argent ; être actif apporte des bénédictions - des cadeaux de mère bien intentionnée qui prennent beaucoup de place dans l'appartement de mon cœur. Pouvez-vous juste jeter quelque chose comme ça ? Le lac - peut-être se noyer dans le lac ?

FreeLosPathFort

Je suis à un carrefour, on l'appelle *chemin conseillé, chemin* recommandé, et tout droit le *chemin s'*appelle *chemin difficile,* que je prends, je n'ai pas besoin d'y penser. Il y a, comme je le soupçonnais, des rochers passionnants ici, ça monte un peu plus haut, il faut vraiment lever la jambe et grimper sur de nombreux rochers. J'ai toujours mes bâtons de marche nordique aux poignets, ils me gênent, mais je ne veux pas m'arrêter pour les enlever et les porter d'une main. J'ai accroché mon téléphone portable autour de mon cou, il pend maintenant sur mon ventre. Mon pied droit est légèrement comprimé. Ça ne marche pas comme ça, je secoue la tête involontairement, comment j'y arrive !
Je veux que ma randonnée soit belle. Mais pour qui est-ce que je veux voler avec élégance et légèreté au-dessus des rochers, hm ? Pour toutes les personnes ici présentes qui m'applaudissent sur ce chemin solitaire ? Et sinon me refuser la reconnaissance ? Qu'est-ce que je veux ? Être satisfait de moi-même. Oh, ce serait divin. Mercure, où es-tu ?
De l'autre côté du lac, il y a un petit sentier d'exercice, encastré dans une forêt de hêtres et de chênes clairs. J'aime lire le texte des sketches de l'exercice et apprendre de nouveaux mots. Push-up : *flexion.* Pull-up : *traction sur les bras.* Squat : flexion des *genoux.*

C'est avec étonnement que je prends acte de mes libres associations. Pourquoi toutes ces vieilles histoires me viennent à l'esprit ici, loin de chez moi ?

Planification

Ce n'est que lorsque j'ai rencontré Peter, il y a sept ans, que j'ai vécu une nouvelle expérience. Je sentais qu'il y avait quelque chose de très agréable en lui : la fiabilité. Une nouvelle qualité pour moi. Il me semble que son amour est à sens unique. Il ne regarde ni à gauche ni à droite, et il n'y a pas de circulation en sens inverse sur sa route de l'amour. Il m'aime, fini. Sans avoir à me mettre d'abord dans un tiroir. Il n'en a pas besoin. Comme je suis, je suis bon. C'est une expérience fantastique pour moi.
Peter a déjà réservé le train pour Nîmes pour le 5 août. Quatre semaines à l'avance. Il viendra. Rien d'autre ne lui viendra à l'esprit. Parce qu'il est heureux. Et il est la raison pour laquelle j'ose faire confiance aux gens. Que j'ose être heureux. Merci, Peter.
Contrairement aux chemins Trim-dip de la région de Munich, qui ne sont pas très branchés et donc négligés, le chemin Trim-dip est tout à fait nouveau, bien entretenu, digne de confiance, oui, c'est donc là que je fais mes flexions et mes tractions, et c'est merveilleux. J'ai réussi à monter et à descendre la jante sans aucun problème. Je suis sûr que mes yeux brillent : je passe un bon moment. Mais en arrière-plan, la pensée : pour cela, je n'aurais pas vraiment besoin d'aller en France. À Oberschleissheim, il y en avait un à Hacklholz, où j'allais avec les enfants, et à Fürstenfeldbruck, j'ai souvent visité un parcours de santé à flanc de montagne ces dernières années, ce qui m'a vraiment donné envie d'y aller.
Il est midi, et je pars. Mais où aller ? J'ai besoin d'une meilleure carte ! Même si cela coûte dix euros, ce qui est mon budget quotidien. Ce matin, j'ai trouvé le lac grâce aux panneaux de la nuit dernière, mais il n'est pas indiqué sur ma carte. Alors je suis n'importe quelle route au hasard dans l'espoir de trouver un panneau de signalisation qui indique le chemin. Même ma tactique éprouvée qui consiste à demander des instructions aux gens ne fonctionne pas. Je ne suis pas dans une grande ville où il suffit d'ouvrir la fenêtre de la voiture pour demander le chemin aux passants. Il n'y en a pas. Mais il n'y a pas non plus de magasin où l'on peut acheter une carte.

Les choses qui pourraient arriver !

A droite une vallée, à gauche une vallée, dans toutes les directions des sommets de montagnes verdoyantes et boisées, d'où dépassent des roches blanches anguleuses et rugueuses. Loin en dessous, j'entends un ruisseau qui se précipite. Je ne sais pas si c'est la jeune Loire, ou le Gard, ou l'Ardèche, ou un tout autre cours d'eau - si j'avais enfin une carte exacte, je pourrais regarder maintenant. Mais dois-je, dois-je tout savoir ? La perception pure des impressions sensorielles, la dévotion à celles-ci, ne me rend-elle pas beaucoup plus heureux ? Le ruisseau ou la rivière est le seul son que j'entends ici, juste une voiture de temps en temps, et toujours le bourdonnement des mouches, de l'infiniment grand. Après tout, ce sont des mouches et non des moustiques. Une montagne jaune s'élève

devant moi, couverte de genêts en fleurs, aucune tache n'est découverte, la molène jaune fleurit par centaines entre les deux, un rocher qui me demande de l'escalader, mais malheureusement il y a une clôture ici aussi.
Chez moi, je serais tenté de sauter une clôture comme ça. Nos montagnes sont ancrées dans notre conscience comme le symbole de la liberté et de la responsabilité qui lui est associée, mais ici, dans un pays étranger ? Je ne sais pas quel genre de culture de la pensée se cache derrière. Pas une balustrade à la grotte au-dessus du lac, mais une clôture autour d'une montagne de brouillard si séduisante !
Bien que nous soyons samedi, il n'y a ni voiture, ni camion, ni motocycliste qui viennent vers moi sur la D 536. Dans une paix et une tranquillité indescriptibles, je me fais un café au bord de la route. Ça va tellement vite. Pot d'eau sur le feu, allumez-le, café en poudre dans la tasse, déjà fait. Il pourrait avoir un goût un peu meilleur, le lait frais serait également très bon. L'allume-cigare doit être cassé, car mon refroidisseur électrique ne refroidit plus.
"Il y a un parcours de cordes naturelles à Thueyts au-dessus de l'Ardèche ! “
J'ai appris cela en allant à l'office du tourisme par la dame qui s'y trouve, et qui est évidemment reconnaissante d'avoir fait un petit discours. Elle prononce sa place comme si on l'écrivait "Tueille". Anciens noms de lieux celtiques. Et les cartes sont disponibles ici ! Enfin l'orientation, la clarté. Je suis également intéressé par le Pont du Diable mentionné. Le Pont du Diable. C'est certainement la fameuse percée rocheuse naturelle de l'Ardèche, que des amis de chez nous m'ont recommandée : "Il faut absolument nager en dessous ! Donc je suis en Ardèche, j'étudie.
Sans raison apparente, je me sens seul malgré la discussion amicale avec la dame de l'office du tourisme. Ou juste à cause de cela ? Elle rentrera chez elle le soir, dans sa famille. Et moi ? Oui, mon projet est de m'immerger dans les profondeurs de la nature, de m'occuper de moi et de mes besoins, c'est ce que j'ai toujours voulu ! Mais est-ce que cela implique tant d'être seul ? Il reste tant de jours ! Et les nuits !

le courage de dévotion

Peut-être que j'organiserai un service demain matin ? Chanter "Closer, my God, to thee", j'en ai appris trois versets par cœur en cours de confirmation. Dites à nouveau une prière avec mes propres mots, depuis combien de temps je ne l'ai pas fait ! J'ai préféré laisser les autres prier à l'avance. Je me suis éloigné de tant de proximité et d'intimité qui accompagnent une prière auto-formulée. Pour cela, je cherche un endroit sur la montagne où il n'y a pas vraiment d'être humain, et peut-être que je chante de façon audible dans la nature, que je parle fort et clairement avec Dieu - et donc simultanément avec moi-même et mon être intérieur. Cela me ferait du bien, je me sentirais en sécurité, je serais élevé, je ne me sentirais pas si seul.
Puis-je faire cela, lancer une prière dans la nature ?
À Munich, il n'y a guère d'endroit tranquille où j'aurais pu m'exercer.

La nature sauvage ici est-elle assez sauvage pour que personne, vraiment personne, ne m'entende chanter un hymne et dire une prière en plus ?
Au lieu d'un AMEN clair, il est plutôt en vogue de laisser sonner un OM ! Et pour chanter un mantra dans une position droite de lotus. Laisser un gong en bronze avoir un effet durable sur le corps au lieu de ressentir l'effet des cloches d'église en bronze. Utiliser les pas rythmés et répétitifs de la méditation ambulante pour décoller au lieu de la liturgie de culte répétitive pour la sanctification, pour l'isolement, pour le sentiment de détachement. Aurai-je le courage de décider pour moi-même et donc contre la pratique courante ?

Se lancer dans la vie sans contrôle

Mais pour l'instant, j'ai faim. Je vais devoir trouver un endroit où me tenir.
Et tout en profitant de la montagne qui s'impose et qui se réjouit des rochers, l'Ardèche coule en bas, la route traverse un pittoresque pont de pierre, l'Echelle du Roi, et : Il y a, j'ai lu, une Via Ferrata. Cela me fascine. Je n'ai jamais entendu ce mot auparavant, mais d'après la description, il doit s'agir d'un chemin équipé de câbles métalliques, une sorte de via ferrata. Je suis très curieux de voir comment la Via Ferrata est conçue, si tout le monde peut la parcourir à pied, si elle coûtera des frais d'entrée prohibitifs.
Je m'en occuperai demain, oui, après la dévotion retirée (si ...) à nouveau activité, je me réjouis.
Où vais-je dormir ce soir ? Où Merkür peut-il se tenir discrètement et je peux me traîner sans être vu sur mon lit de camp et laisser la porte arrière ouverte ? J'aspire à ce que Peter vienne et installe un campement permanent avec lui pendant dix jours d'affilée sur un terrain de camping normal.
Pour aller à la selle, j'avais pris hier un comprimé contre la constipation, maintenant, ça veut marcher. Ici, au bord du précipice ? Non, les buissons sont trop légers. Peut-être qu'à gauche, là où la montagne s'élève un peu, il n'y a presque personne sur le chemin, et un randonneur par hasard ne regarde certainement pas en haut à cet endroit précis. Des buissons mi-hauts me couvraient en position accroupie jusqu'à hauteur de poitrine, et je pouvais en effet faire mes affaires de manière détendue. Mais juste au moment où j'avais fini et où je me suis levé pour redonner au pantalon une coupe sans plis, j'ai entendu un rire convivial - un groupe de jeunes à dos d'âne ! Au moins quinze personnes ! Asseyons-nous à nouveau ! Baissez la tête ! À cause de ce rougissement brillant ... oh, j'ai encore beaucoup à apprendre.

J'aime de plus en plus le fait que j'ai décidé de vivre une vie réduite, de m'entendre avec peu d'argent. Combien de fois ai-je été un peu frustrée à la maison de gagner assez d'argent, mais c'est reparti rapidement, whoosh, j'achète une chose et une autre, ceci et cela que je peux aussi utiliser, et avoir cela aussi serait génial ! Je parviens à m'en sortir avec très peu de choses ici, et cela me donne une grande satisfaction. Il n'y a rien qui cloche chez moi.

L'Ardèche est assez sauvage. Mais je me sens toujours chez moi. Ce n'est pas tellement différent ici que je peux le trouver à soixante-dix kilomètres au sud de Munich.

Je suis fier de m'entendre très bien avec mon wagon-lit. J'ai amélioré mon organisation ce matin et maintenant je trouve tout pratique. Je sais maintenant très souvent ce dont j'ai besoin, et tout est à portée de main. Après le dîner, je ne fais qu'essuyer mes assiettes avec un rouleau de cuisine humidifié avec une bouteille d'eau. C'est suffisant pour moi, même si cela ne correspond pas au sens de l'hygiène d'une femme de ménage. Après tout, les bactéries ne se multiplient que dans l'humidité.
Avec tous ces progrès d'un côté : il reste agaçant d'avoir autant d'accessoires dans ma voiture ! Jusqu'à ce que j'aie tout nettoyé à nouveau le matin ! Les pseudo-rideaux ont été enlevés et rangés, mon sac de couchage enroulé, mon sac isotherme et mon sac à dos géant, que j'ai disposé les uns sur les autres comme les musiciens de la ville de Brême sur le siège passager pour avoir le sentiment de ne pas être observé pendant la nuit, et qui devrait couvrir la vue de la fenêtre latérale droite vers mon lit. Je suppose que vous avez toujours un petit effort à faire avec vous-même.

La via ferrata, qui commence ici, m'intéresse beaucoup. Axes en fer, pinces en fer, échelles en fer, câbles en acier. C'est tout ce que je sais, j'ai toujours voulu essayer. Mais vais-je vraiment maîtriser les exigences ? Combien de fois mes genoux ont-ils visiblement tremblé lorsque je me tenais à haute altitude. Combien de fois ai-je pensé alors : Plus jamais ça ! Je vois tout au plus à trois mètres de mon stand. J'ai souvent vu des photos et des films et j'ai vu des grimpeurs accrochés au mur en chair et en os sur le lac de Garde. Je n'ai jamais eu l'occasion de le faire moi-même. Ou devrais-je dire : les tripes ? J'ai toujours ressenti de l'admiration. Même maintenant : Le frisson est tout autour de moi. Que vais-je faire ? Je sens soudain mon pied, il doit être légèrement foulé. Dois-je oser, tout seul ?

Je peux littéralement me sentir en train de m'adapter à la situation incertaine. La lenteur de mon approche se reflète dans ma réflexion. Sortir ma ceinture, l'étaler sur le sol devant moi, la mettre. Quelle est la bonne longueur de boucle ? Et combien de temps la chose peut-elle ou doit-elle être suspendue ? Sur la piste d'essai en haut de l'entrée, je pouvais l'essayer : Il suffit d'accrocher le mousqueton et de pousser sur la ligne. J'étais très heureux que personne ne me suive derrière moi, qu'il n'y ait personne devant moi qui me donne le sentiment que je suis trop lent. Que je pouvais me sentir inobservée. Que je n'avais pas à être gêné d'être un nouveau venu. Je ne voulais pas qu'on s'adresse à moi : que je sois effrayé par ce qui se passait, que l'on m'aide. Je veux essayer cela. Juste moi.
Mais ma peur des hauteurs, bon sang !

Le bonheur ne vient pas de la modération

Après une centaine de mètres de câbles métalliques confortables, il devient soudain risqué. Le câble d'acier qu'ils ont installé ici semble trop dangereux. Ça commence derrière un virage, je devrais appuyer mon corps contre le rocher et m'y accrocher. Déjà, pour atteindre la section suivante de la corde, je dois me pencher sur un abîme aussi haut qu'un arbre, y compris la rivière en furie. Rien que la pensée me donne le vertige. C'est au moins sept mètres d'équilibre sur le câble métallique jusqu'à ce que vous soyez de retour sur le terrain. A la hauteur du plafond, une autre corde est tendue, à laquelle vous pouvez probablement vous accrocher. Ce n'est pas pour moi, d'autant plus que j'ai une entorse à la cheville. Et le port du casque l'est aussi. Je ne suis pas assez sécurisé, je vais faire demi-tour et repartir. J'ai un haut degré de responsabilité personnelle. Je n'ai pas à surmonter ma peur juste là où quelque chose peut vraiment m'arriver. La sécurité requise sur les panneaux, je ne peux pas l'offrir avec ma cheville. Je n'ai pas besoin de faire mes preuves. Être fort, c'est aussi être capable d'évaluer le danger de manière réaliste. Pouvoir dire non. Je m'assieds sur une touffe d'herbe et je suis de nouveau heureux pendant un moment.
Quinze minutes plus tard, je suis toujours assis là. J'ai rêvé un peu plus bas dans l'Ardèche, en admirant les gigantesques rochers. Je repense aux protections des câbles d'acier qui sont attachés à la roche ici pour le shimmying élevé. Elle semble sacrément raide, haute et exposée. Mais à un moment donné de ma vie, je veux commencer à le faire. Essayer de voir comment je me sens en hauteur quand je suis en sécurité. Mon équipement ici est juste fait maison. D'un autre côté, je suis sûr que cela fonctionnerait bien. Il ne se passerait rien. J'ai un harnais, plusieurs mousquetons, j'ai noué deux huit dans la corde épaisse et j'ai fabriqué un dispositif de sécurité pour corde courte, avec lequel je pouvais m'accrocher dans la corde d'acier par mousqueton. C'est ainsi que je l'ai appris lors d'une formation de jour express que j'ai effectuée l'année dernière au Club alpin allemand. Cela fonctionnerait. Ajoutez à cela une sangle en forme de ceinture nouée aux hanches, une boucle avec une autre sangle, mettez les mousquetons et connectez-les au système d'assurage par corde, cela fonctionnerait sans me mettre en danger.
Lors des précédentes randonnées en montagne, j'ai été exposé à des zones non sécurisées, d'où la terrible peur. Serais-je plus courageux avec un dispositif de sécurité ? J'aimerais essayer à l'infini. Si je n'étais pas si seul. Qu'est-ce qui pourrait s'y passer !
Avec ces pensées, je reste assis jusqu'à environ une heure et je regarde l'eau qui coule. Puis j'entends des bruits de claquement, des pas qui s'approchent. Qui cela sera-t-il ? Dois-je me cacher ?
Il s'agit d'un guide d'escalade avec un seul élève. Et maintenant, j'ai la chance de pouvoir observer en toute tranquillité un professionnel qui explique comment la corde peut être surmontée à cette hauteur. Pour la première fois, j'observe consciemment l'aspect et le maniement d'un ensemble de via ferrata : Attaché aux solides boucles d'une ceinture de hanche, il se compose d'un support en forme de branche avec deux cordes de longueur de bras, aux extrémités desquelles pend un mousqueton avec un bouton-pression. Au point d'entrée, où le câble métallique est fixé dans la paroi rocheuse, la jeune femme attache le

premier mousqueton, puis également le second. En s'accrochant au jeu de via ferrata, qui est maintenant solidement fixé et suspendu au câble métallique supérieur tendu, elle pose avec légèreté un pas après l'autre sur le câble métallique inférieur et elle est déjà au-dessus de la rivière.
Ici, je peux aussi observer son comportement derrière ce pont de corde visible. Sur une plaque de métal fixée à la roche, je peux lire le nom du pont de corde : Pont de dien, 15 mètres. La jeune femme s'est accrochée à la corde supérieure avec les deux mousquetons, sur la corde inférieure elle marche en avant, au-dessus elle se dandine avec ses mains, et les mousquetons courent comme un dispositif de sécurité sur le câble métallique. La même procédure, encore une fois, là-bas : Là où le pont se termine et où le rocher forme une courbe, elle a accroché un des mousquetons de sa via ferrata engagée d'abord, puis l'autre, montée, terminée. Et son élève la suit gentiment. Elle semble s'ennuyer un peu, le fait probablement vingt fois par semaine, se déplace avec élégance et danse en avant, n'attend pas son élève et lui donne même des explications de fortune. Encore et toujours, il s'arrête, prend une grande respiration, réfléchit à ses préoccupations, met un pied hésitant devant l'autre. Peu après que les deux ont disparu derrière la courbe du rocher, je les vois escalader un rocher presque vertical plus haut. Ils sont à nouveau loin devant, alors qu'il se bat avec anxiété pour relever le défi.

Peur égale peur

La peur m'est soudain présentée comme quelque chose de tout à fait normal. Entre sa peur et la mienne, il semble n'y avoir que quelques nuances tout au plus.
Je vais revoir mon équipement. Oui, c'est bien. Ça peut marcher. Je vais poser mon sac à dos, me débarrasser de ce poids. Plus tôt, quand je suis arrivé ici, j'avais déjà une sensation de vertige à ce moment-là quand je l'ai regardé. Et maintenant, je m'accroche au câble métallique, j'ose passer autour de mon rocher et regarder dans le coin. Je peux prendre une photo de l'endroit où commence le pont de corde. Montez et terminez dans quelques minutes.
Indescriptiblement heureux, je m'assois dans l'herbe pendant un moment.
Que s'est-il réellement passé ? J'ai pris le temps, peut-être pour la première fois de ma vie, simplement parce que j'en avais envie, parce que le désir de le faire est ancré dans ma personnalité, d'affronter et de traverser la peur sans la pression d'un besoin. Sans la pression qui pourrait venir d'un accompagnement auquel je ne veux pas être exposé. Je ne l'ai fait que pour moi. Pour moi !
Ce que je vois d'ici me donne un nouvel enthousiasme. Il s'agit probablement de la Tyrolienne, qui était présentée dans la brochure, mais la photo ne donnait aucune idée des dimensions réelles de ce toboggan à corde. Entre-temps, Madame la guide a escaladé l'entrée de cette tyrolienne avec sa pupille sur des parois rocheuses verticales et se laisse glisser comme un elfe dans sa ceinture de suspension sur le câble métallique d'au moins

cinquante mètres de long qui enjambe la gorge, au moins aussi profonde. Elle est attrapée par un filet tendu là-bas et s'échappe par un rebord. Pendant longtemps, il ne se passe rien d'autre. J'imagine que je peux entendre le cœur de l'étudiant battre jusqu'ici, bien que je ne le vois pas. En fait, il n'a pas eu le courage de se laisser pleinement participer à la corde, son balancement ne suffit pas et il s'arrête à mi-chemin du gouffre, juste suspendu à un fil. Non, il n'y a pas de corde attachée, que Madame utilisera pour le tirer vers elle. Avec de nombreuses petites tractions de la main, il doit continuer à shimmy laborieusement sur la corde, loin en dessous de lui la gorge, au-dessus de lui le ciel, dans lequel il souhaite probablement entrer. Je ressens une légère nausée.
Sur un panneau, je lis : "Le temps de passage est de deux heures. La tyrolienne fait 90 mètres de long, dit-on.
Je prends à nouveau le temps d'imaginer les processus - et ma peur - pour le moment. Ici, sur le panneau, tout le parcours est marqué. Il y a un accès direct à la Tyrolienne, il ne faut donc pas nécessairement d'abord traverser le pont de corde sur l'Ardèche et ensuite monter sur le rocher escarpé. Je grimpe sur le rocher de départ. Juste après la plate-forme, un profond néant s'ouvre devant moi. Je m'allonge à plat ventre et j'accroche mes deux mousquetons. Juste pour s'amuser. Et je pense que même si j'avais le bon équipement pour glisser sur un câble métallique, ma curiosité s'arrêterait là.
Satisfait de cette réalisation et encouragé par mes merveilleux succès, je continue à m'amuser avec les installations les plus faciles et sur le chemin du retour au Pont du Diable, où un certain nombre de jeunes hommes pratiquent également le saut. Quelle sera sa hauteur ? Dix mètres ? Quinze mètres ? Et pourquoi ici, seuls les hommes sautent du pont haut dans la rivière ? Je me demande si les femmes laissent parfois ce bon sens nous empêcher d'éprouver des sentiments élevés. Quelque chose pourrait arriver. Nous préférons glisser sur des eaux peu profondes qui nous emmènent vers une destination ennuyeuse - parce que c'est sûr et sans danger.
Je traverse le pont de la rive gauche de la Via Ferrata vers la droite, ici je peux voir plus clairement le cheminement des câbles métalliques, sur lesquels j'ai pu suivre le guide et les élèves de loin plus tôt.
Ce que j'aime dans la structure de la voie d'escalade, c'est qu'on peut aussi choisir librement des passages individuels, sans avoir à parcourir toute la via. J'atteins le rocher où la Tyrolienne se termine et je peux maintenant admirer de près l'immense filet de sécurité. Ici commence aussi le pont de Birmanie, que j'ai vu de là-bas. Son sol est constitué de nombreuses planches parallèles d'environ deux mètres de long, chacune d'entre elles étant vissée sur un support à l'aide d'une charnière. Ces poutres sont suspendues à droite et à gauche à un câble d'acier. A la hauteur de la main droite passe la corde d'acier de sécurité, sur laquelle je peux glisser mes deux mousquetons avec corde. Le pont est suspendu à une hauteur de dix mètres, indique la description sur un panneau attaché au bord, et a une longueur de dix-neuf mètres. La longueur de mon pied correspond exactement à celle d'une telle planche, et comme les onze planches du plancher sont vissées ensemble, c'est une

entreprise qui bascule. Je traverse le pont avec aisance et un sourire enjoué. Pah, c'est du gâteau !
Mais maintenant, il y a le rocher devant moi !

Encore une fois !
Des câbles en acier avec des ancrages tous les deux à trois mètres. Je m'y accroche avec mes deux ceintures. Bien que je n'aie pas de mousquetons express. Donc, je vais juste visser et dévisser à la fois. Absolument 180 degrés, les marches. Entre les deux, un petit coup de pied où je peux me tenir - et respirer profondément. Je calcule huit de ces ancres à une distance de deux à trois mètres chacune, d'une hauteur de 16 à 20 mètres environ, et je m'interroge sur ma puissance de calcul à cette hauteur, et cela sur un rocher qui ouvre soudain la vue sur la vallée de l'Ardèche en contrebas. Que je puisse rester immobile sur les marches et profiter de la vue ! Très doucement, la connaissance pénètre ma conscience. Ce sentiment de sécurité, de cette petite aide ! Le fait de ne pas avoir à tout faire seul, je pense, fait apparemment disparaître la peur. La confiance ? Quand oui et quand non ? Eh bien, maintenant, c'est le cas.
Maintenant, un pas de plus, depuis le dernier point d'attache sur le bord jusqu'à la marche en pierre, elle ressemble à un plan horizontal en haut, on ne voit pas par-dessus le bord, juste l'idée de s'allonger avec seulement le haut du corps sur le talon et de devoir suspendre librement les deux jambes à angle droit par rapport au sol pendant un moment pour passer par-dessus - je ne ferais jamais le pas en arrière d'en haut !
Épuisé, je pose ma tête sur le talon. S'arrêter ici ? Après avoir déjà fait tant de choses ? Ne regardez plus jamais en bas ! Mes pieds griffent l'échelon supérieur de l'échelle.
Ensuite, je retourne à la verticale. Allez-y ! Mes tripes se manifestent dans mon estomac et dans ma tête. À ce moment-là, mes genoux tremblants, soudain, plus de force dans le pied, plus d'avance, plus de recul, pendant des minutes, aucun autre randonneur n'est venu à mon secours, qui a reconnu mes genoux tremblants - il n'y a pas d'autre randonneur en vue, personne n'a pu venir me chercher, mon cœur bat frénétiquement, déjà mon pied se déplace vers la prochaine marche murée, l'un après l'autre mes pieds le trouvent, peu à peu ils me descendent vers la plate-forme de départ fixe.
J'allonge la tête en arrière et je lève les yeux. J'ai été là-haut ? Moi ?

C'est l'après-midi. Personne, personne ne me pousse. J'ai le droit de prendre du temps pour réfléchir. Qu'est-ce qui m'a aidé ?
Gardez vos nerfs, restez calme, placez un mousqueton après l'autre, ouvrez un mousqueton après l'autre et placez-le derrière le prochain poste, ne prenez pas la corde qui pend entre vos jambes, non, toujours bien parallèle, donnez-moi beaucoup de temps, vérifiez encore et encore : Je peux le faire, continuez à vérifier : Je peux revenir comme je suis venu, en vérifiant toujours : Ce qui pourrait réellement m'arriver. Percevoir mon fantasme et le clarifier avec la réalité. Et puis : faites-le. Pourquoi suis-je de nouveau de bonne humeur !

Et le fait que je me sois offert la version légère sans sac à dos ne diminue en rien ma fierté. Je l'ai fait !
C'est là que mon odorat se remet en marche : Quelle est cette forte odeur ? Je suis le seul ici qui sent la sueur comme ça...
Je reste longtemps assis et j'accorde au bon sentiment de victoire le temps de se glisser par tous les pores, même vers l'intérieur.
Je suis peut-être assis ici depuis une heure quand un couple monte vers moi et me donne l'occasion d'observer comment ils gèrent ce passage. Je suis convaincu qu'ils n'utilisent pas non plus d'autres techniques. J'ai tout bien fait. Et le fait qu'il ne leur faut pas trois quarts d'heure pour le faire, mais qu'ils ne soient plus visibles après dix minutes, n'affecte en rien mon ambition. Ma conclusion est la suivante :
D'abord...
Réaliser que c'est la peur qui me retient.
Deuxièmement.
Inventer une construction qui me donnera une sécurité mentale.
Troisième -
Je vais bien.

Et je sens que d'ici tous les dirigeants du monde sont ouverts à moi. Peut-être même un jour avec un sac à dos. Je le reprendrai au point d'entrée.

Toujours / jamais dire oui

Tout à l'heure, ces sympathiques jeunes gens de ma nuitée, dont je voulais m'éloigner hier, m'ont invité à prendre un verre, "pour boire un verre", comme ils disent. Cela me serre la gorge : je n'ai rien à emporter, rien de convenable dans le coffre et aussi pas de papier d'emballage et de ruban ; dois-je acheter un cadeau demain, je ne voulais pas dépenser d'argent après tout, je n'ai pas de budget pour "quelque chose comme ça". Chez moi, n'avais-je pas toujours été l'invitante, pour ne pas me retrouver dans cette obligation ? Mieux vaut donner que prendre ... donner est plus heureux que de devoir prendre ... Oui, prendre signifie obligation, vous devez donner en retour, vous vous rendez dépendant, quelqu'un pourrait exiger quelque chose en retour de moi à un moment inopportun, quand je ne suis pas prêt, alors je dois ...
Arrêtez ! Je vais y aller !
Dites bonjour, faites-moi verser une chope de bière en plastique, échangez quelques mots amicaux avec eux. Peut-être suffit-il de s'amuser et de le montrer ?

Rien d'autre que moi

Au huitième jour, je suis ravi d'un temps fantastique, le paysage des montagnes m'édifie, les roches nues génèrent de l'énergie en moi, le soleil brille comme moi.

Mais tous ces gens ici ! J'ai de plus en plus l'impression que faire l'expérience de moi-même est un travail difficile, qui demande la plus grande concentration. Je veux être seul. Je ne peux pas vraiment profiter des merveilleux paysages de vacances, je ne me sens pas d'humeur à partir en vacances, les vacances c'est ce que je fais après mon solo, quand Peter est arrivé. Je serai probablement de nouveau d'humeur à recevoir des gens. Encore tant de semaines !
Il est maintenant 16 heures, le soleil le plus clair brille dans le ciel, une montagne appétissante trône devant moi, des rochers nus gonflent à l'arrière-plan, la tentation s'appelle. Néanmoins : j'ai été saisi par elle. Je veux enfin m'éloigner de cette belle ville touristique, des nombreux jeunes gens animés, des sauts spectaculaires du Pont du Diable. Je cherche autre chose, mais quoi ? Je veux partir, mais où ? Eh bien, j'ai un itinéraire prévu pour moi, mais voyons si je veux le conduire. Je devrais aussi relire mes e-mails (non pas que je vais rater le contrat d'un million de dollars) et prendre soin de mon téléphone portable (non pas que le monde ne puisse pas me joindre). Le fait que je ne puisse pas m'arranger techniquement bien ici me déprime un peu.
Et en effet, à 16h20, je serai prêt.
J'ai rangé mes affaires dans la voiture, mon siège passager ressemble à une décharge et il faut encore s'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, mais je suis déterminé. Je suis de bonne humeur, précisément parce que j'ai décidé. Je suis beau, je pense, au moins autant que je peux croire le pare-brise. J'ai peut-être perdu deux kilos de la hanche, donc je me sens bien. Je suis bronzé, l'Ardèche a donné une bonne partie de sa sauvagerie à mes cheveux, je me sens extrêmement bien. Nous y voilà.
Quel sentiment agréable et sûr de savoir ce que vous voulez ! J'en profite quand je pars. De plus en plus de gens me rencontrent dans la rue, jeunes, vieux, familles avec de petits enfants. Et au revoir.

A l'écoute du marché

En chemin et seul avec Merkür, je peux à nouveau m'accrocher à mes associations.
Le restaurant où Josèphe m'avait invité avec Danielle et sa fille Sarah me vient à l'esprit. Il était situé dans un endroit fantastique, dans les montagnes verdoyantes, les grandes villes voisines attiraient de nombreux clients pour ce concept extraordinaire : des crêpes de pommes de terre, rien que des crêpes de pommes de terre étaient au menu. En outre, il y avait un bol de salade par table. Les plus affamés pouvaient se procurer une assiette de salami en entrée. La fin.
C'est le concept de marketing vécu qui consiste à "pénétrer le marché de manière ciblée". C'est un positionnement qui demande beaucoup de courage, je pense. Je n'aurais pas le courage de me spécialiser comme ça. Je me sens très à l'aise en tant que type de plateau de vendeur : je veux tout offrir, être capable de tout faire, être présent partout. Le fait de ne travailler que sur une seule idée et de la commercialiser avec profit me met mal à l'aise. Il

suffit de vendre un peu de moi, cela suffirait-il ? Proposer une seule idée ? Je m'ennuierais bientôt. Et je n'aurais alors qu'un seul produit à promouvoir ?
Mais les clients aiment bien prendre la route laborieuse de la serpentine pour manger des crêpes de pommes de terre, une spécialité de la région appelée La crique, dans ce restaurant, puis redescendre la serpentine. Le propriétaire rend les choses aussi faciles que cela. Et probablement qu'il ratisse de l'argent sans fin, car il fait très peu d'efforts et ne produit presque pas de déchets. Il ne veut pas s'entendre avec dix euros par jour. Ce serait probablement trop épuisant pour lui.

Attention, joie !
Incroyablement loin, arides, rudes, caillouteux, stériles et donc peu peuplés, ce doivent être les Causses, dont il y en a plusieurs dans les Cévennes et dans le Massif central, comme le décrit mon petit guide de voyage. C'est là que je veux aller !
Je suis parti mardi dernier et jeudi, je me suis lavé les cheveux chez Danielle.
Depuis, je me baigne dans le Lac-d'Issarlès, et hier je suis allé en Ardèche pour une baignade, tout cela est merveilleux et rafraîchissant. Mon plan est le suivant : aller dans un camping une fois par semaine, prendre une bonne douche avec du gel douche, me laver les cheveux avec un shampoing et un après-shampoing ou même une cure, m'organiser, avoir un accès à internet pour lire mes e-mails, avoir de l'électricité pour charger la batterie de mon ordinateur portable et mon téléphone portable. Après-demain, jeudi, serait donc le jour du lavage.

Je conduirai encore plus la voiture au coin de la rue, afin de ne pas être aussi visible sur la route. Alors tout ira bien, même cette nuit. Je profite de la merveilleuse liberté de ne pas avoir à planifier ma journée, même pas le soir, le soleil est mon guide. Il se couche vers dix heures, un peu plus tard qu'à la maison, ce qui me laisse trois heures "à loisir" jusqu'à ce qu'il fasse vraiment nuit à dix heures. Beaucoup de choses se passent comme je l'ai souhaité : Je n'ai pas besoin d'être quelque part à une certaine heure, de me coucher dans un certain but, d'être à nouveau en forme le lendemain pour une certaine date. Je peux céder à mon biorythme. J'ai le droit de m'allonger à Merkür, quand je suis fatigué par l'obscurité. Le soleil brillera encore longtemps. Et je baptise ce jour "jour de rêve".
Je suis si prudent avec moi-même, je le remarque. Certainement plus prudent que si quelqu'un était avec moi. Quand je marche pieds nus dans une prairie, je m'assure de ne pas marcher sur une abeille. Dans la vie de tous les jours, je partais sans réfléchir.
J'épargne aussi mon pied encore fêlé que je ne veux pas me représenter. J'ai toujours et partout avec moi mon sifflet pour les signaux d'urgence, mon téléphone portable, mon couteau et mon briquet. Déjà, lors de mon ascension en Ardèche, j'avais pensé à chaque coup de pied, sachant que s'il m'arrivait quelque chose, il n'y avait personne pour s'occuper de moi, pour me bander, pour me mettre une attelle, pour m'éponger, pour appeler l'ambulance ou un hélicoptère pour me chercher dans la crevasse.

En direction de l'ouest

De Thueyts, je suis toujours allé vers l'ouest et maintenant je passe Pradelles, où la N102 bifurque vers la N88 au sud-ouest. Je vais aller vers le sud et j'espère y rencontrer les Cévennes vraiment sauvages.

Le fait que Pradelles soit marqué comme "l'un des plus beaux villages de France", comme je le lis sur les panneaux, ne me paraît pas évident quand je passe en voiture. Il me semble que c'est un endroit très pauvre, d'anciens magasins sont situés le long de la route, mais ils ne sont plus utilisés comme boutiques. D'anciennes portes d'entrée donnant sur la rue ont été transformées en fenêtres et ont des rideaux, de vieilles lettres s'effacent sur la façade de la maison autrefois prophétisée, ici et là des noms d'une ancienne usine, lisibles mais qui ne fonctionnent plus.

Quel est le lien entre le commerce et le succès - et comment remarquez-vous que c'est fini et décidez-vous de transformer le magasin en immeuble résidentiel ? Je me demande où se trouve le secret de telles décisions. Est-ce toujours nécessaire ?

Un signe de bienvenue me montre que je suis maintenant dans le département de la Lozère. Mon mini-guide me dit que c'est le département le moins peuplé de France avec environ 76.000 habitants. Trouverai-je la paix que je recherche ici ? Cette seule question me fait me demander : est-ce que ce sont les gens qui me stressent ?

Je suis un panneau indicateur de Cheylard-l'Evêque - le nom du lieu m'offre des familiarités, comme je m'en souviens dans le délicieux livre de Stevenson "Voyage avec l'âne à travers les Cévennes". Et : "Parc des Cévennes" est indiqué. Cela semble prometteur.

Sur plusieurs kilomètres, la route étroite me mène le long de vastes pâturages. Le bord de la route est bordé de barbelés menaçants. La zone appartient au bétail qui y paît. En tant qu'être humain, je ne me sens pas très bien accueilli.

Il fait plus frais - cet après-midi en Ardèche, j'ai eu la peau brûlée. Dans un hypermarché, qui était signalé juste après le pont sur l'Allier, j'ai pu acheter une carte sans avoir à repenser à cette dépense d'argent, satisfaisant ainsi le besoin suffisamment ressenti d'une meilleure orientation. Sur cette carte à l'échelle 1:100 000, je trouve en fait mon emplacement. Et la carte me dit-elle maintenant aussi où je veux aller ? Mais il ne le sait pas non plus.

Mes Cévennes avec les Cévennes de Stevenson

Le voici, le numéro 70 de la Grande Randonnée, un sentier pédestre construit selon l'itinéraire emprunté par Robert Louis Stevenson dans son livre Les Cévennes il y a près de cent cinquante ans. Oh oui, il y a aussi une vitrine avec sa photo et son itinéraire. L'information semble préparée de manière professionnelle. J'ai apprécié son livre comme une introduction à mon propre voyage dans les Cévennes. Mon âne, cependant, ne s'appelle pas Modestine mais Merkür, mon bon Merkür, il me protège et porte, plus courageux que tout âne, toutes mes sept choses.

Pour la nuit qui vient, je pourrais imaginer un endroit près de la chapelle, là devant, sur une petite élévation à l'extérieur du village de Cheylard-l'Evêque. Il a l'air joli, un petit bâtiment rond de style roman, le toit rond se rétrécit vers le haut et porte une colonne mariale au point le plus élevé. Cela m'inspire confiance - mais il n'y a pas d'endroit sur la route étroite où je pourrais m'arrêter, et je ne vois aucun accès, seul un chemin piétonnier mènerait à la chapelle. La route m'oblige sans pitié à la suivre. Où vais-je me retrouver ? Pour être sûr, j'ai refait le plein à l'Intermarché et acheté suffisamment de provisions ainsi que de l'eau et du vin.
Il est déjà sept heures et demie et je n'ai rien mangé, à part la baguette fraîche que j'ai achetée cet après-midi à la boulangerie de Thueyts, alors j'ai vraiment faim. Le fait que je ne puisse pas trouver ici une prairie libre, comme je l'avais imaginé pour les Causses, mais que la route ne me mène que le long des barbelés ou de la forêt, m'offense : où sont les vues larges et infinies que j'ai roulées pour venir ici ?
Un cerf sur la route. Lorsqu'il me reconnaît comme une voiture, il s'enfuit immédiatement en haut de la colline. Et puis le paysage s'élargit lentement, s'ouvre. La route longe le sentier de randonnée, il y a une flèche jaune sur les arbres. Je ne peux toujours pas imaginer pour qui ce chemin est si soigneusement tracé. Depuis une heure, je n'ai pas vu une seule personne, une maison ou une seule voiture. Cela pourrait être différent maintenant que les Cévennes sont inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2011.
Je conduis et je conduis encore. Il n'y a rien d'autre que cette route, pas de virage. Et dès que je suis sorti de la forêt, Merkür est à nouveau guidé par des fils barbelés à gauche et à droite. Je suppose que seules les vaches sont autorisées à y entrer. Des vaches qui me regardent comme un rôti de bienvenue, avec leur vue à 360 degrés. S'ils n'y prêtent pas attention, leurs yeux tomberont de leur tête avec surprise. Tout à coup, je suis extrêmement reconnaissant aux fils barbelés.
Juste avant le prochain village, j'ai trouvé un petit chemin. La petite bifurcation mène sur une route cahoteuse à une décharge apparemment désaffectée. Il est déjà huit heures. S'il y a des travailleurs ici, ils sont déjà chez eux avec leurs Repas multi-services, que Madame a préparés. Et si je n'ai pas vu de randonneurs pendant la journée, ils sont encore plus improbables à cette heure-ci.
Je reste ici. Loin devant moi. Je suis là. Dans mes Cévennes. À la maison, une telle réalisation nécessiterait une fête. Mais je suis fatigué, j'ai faim. Je voudrais un verre de vin. Là aussi, le fil de fer barbelé qui marque le pâturage me protégera des vaches.
J'ouvre la porte arrière de ma voiture et je sors la boîte d'ustensiles de cuisine et mes courses. Pour fêter mon arrivée dans les Cévennes, je reçois aussi pour la première fois une chaise pliante. À ma droite, je pose la glacière sur le sol, comme étagère pour ma coupe de vin - mais bientôt, je reçois aussi un coussin de siège. Il fait sacrément frais ici. Je m'assois dans le coupe-vent de Merkür. Se relever peu de temps après et seulement fermer toutes les

portes : le vent utilise impitoyablement toutes les failles pour me mettre vraiment mal à l'aise ici.
Entre-temps, j'ai mis deux pantalons longs, un sweat-shirt, un pull en laine polaire avec capuche et des chaussettes épaisses. Si j'avais des gants, je les mettrais aussi. Non, je ne suis pas là non plus. Il doit y avoir d'autres Causses où il est censé faire très chaud. Le même endroit que Stevenson utilisait pour profiter de la chaleur.

Oh, les vaches arrivent !

Un, deux, trois, quatre - oh, cinq, six, sept, huit - soudain, ils se sont alignés devant moi et Merkür. Je leur souris prudemment et me dis qu'ils sont inoffensifs. Mais ils sont si grands ! Et je me tiens ici, près de la clôture, comme si j'étais la télévision. Quatre veaux sont autorisés à regarder, trois d'entre eux ont la peau claire, le veau foncé a un pis, donc il doit être de sexe féminin, je reconstitue mes connaissances après une courte observation. Les taureaux sont-ils aussi inoffensifs ? Ou était-ce les bœufs ? Si seulement j'avais été plus attentif dans la classe de biologie du CM2 ! En tout cas, ces animaux ne semblent pas avoir vu une touriste manger du fromage bleu avec de la baguette et du vin rouge dans un gobelet en plastique qu'elle utilisera aussi pour se brosser les dents plus tard.
Je coupe l'écorce de la tranche de la Fourme d'Ambert bleue. Je l'ai vendu au Gourmetrion, sa forme cylindrique et sa croûte déchiquetée ont toujours fait bonne figure sur le comptoir des fromages - et maintenant je suis très proche de son origine. Le petit village d'Ambert en Auvergne, où il est fabriqué à partir du lait de vaches Aubrac, n'est probablement qu'à une centaine de kilomètres. Je me demande s'ils sont liés à mes vaches ici dans les pâturages ? Et quel plaisir ! Je me souviens que je dois toujours avoir un Limburger de chez moi dans ma glacière, qui n'est plus une glacière mais juste une boîte. Il sera de bonne humeur, le Limburger. Et c'est ainsi. Je prends une bonne gorgée de vin rouge avec, et ce fromage puant agit sur mon palais comme un lien entre la maison et les lieux lointains et me plaît plus que tout repas royal dans un restaurant noble.
J'aimerais bien m'asseoir au soleil, mais là où est le soleil, le vent vient de là aussi. J'essaie de prendre conscience des points cardinaux et de combiner : le vent vient de l'Atlantique. Parce que le soleil est à l'ouest. Oui, cela doit être le cas. Comme il est agréable d'avoir du temps pour réfléchir.
Devant moi, il n'y a qu'une étendue en forme de steppe, pas de piège à vent. Je suis dans les Causses !
Les vaches sont encore nombreuses autour de moi, mais elles ne me perçoivent plus comme une rareté et se remplissent déjà à nouveau l'estomac en mâchant. Néanmoins, ils semblent toujours rechercher ma proximité, ce qui me fait en quelque sorte du bien.
Le fromage ferme l'estomac, disent les Français, ou il n'y a que nous, les Allemands, qui disons cela ? Les Français prennent le fromage dans le cadre de leur Repa, après le repas chaud. Quoi qu'il en soit, j'ai faim et je ne suis pas d'humeur pour la convention, mais pour un morceau de salami maintenant.

Je cherche mon couteau d'aventurier, celui dont je suis si fier, celui avec le manche en bois d'olivier et la lame tranchante coincée dans le fourreau en cuir. En le cherchant, je remarque que je me balance un peu. J'ai mangé vite, bu vite, senti le vin. Peu importe. Et j'ai toujours faim.
Les vaches ont roulé loin de moi. Je ne vaux plus la peine d'être regardé.
Néanmoins, je suis toujours reconnaissant pour les fils barbelés.
Le morceau de salami que je venais de couper sur mes genoux est tombé dans le gravier. Je l'ai gratté, comme la Fourme d'Ambert qui était tombée de mon genou tout à l'heure. Je n'ai pas envie d'un snack board pour faire semblant d'être civilisé ici.
Il est neuf heures moins le quart du soir et je m'aventure dans le vent frais à l'ouest de la voiture. Mes doigts sont froids comme de la glace, même si le soleil semble si confortable. Il sera présent pendant un bon moment encore - c'est bien que nous ne soyons qu'au début du mois de juillet, que l'été ne fasse que commencer et que les jours soient encore si longs dans la soirée. Au loin, devant moi, il y a des collines verdoyantes, derrière moi, la forêt, qui m'a tant ennuyé en chemin. Tout autour de moi, les prairies sont clôturées avec du fil de fer barbelé, au moins j'ai une vue sur une mer rouge et brillante de coquelicots. Lorsque je me tourne vers le sud, le paysage se présente à moi de manière réciproque : d'abord des prairies vertes, en arrière-plan des collines boisées, puis des vaches au sommet de celles-ci, plus quelques pylônes électriques. Non, ce n'est pas encore très différent de ce qui se passe ici en Haute-Bavière. Je devrai aller un peu plus loin demain.
J'avais oublié d'essuyer mon couteau immédiatement, maintenant que le fromage et le salami ont séché dans le vent d'été. Est-ce que cela me rendra malade ? J'ai acheté six bouteilles d'eau bon marché pour m'essuyer. Et si je ne passe pas la serpillière aujourd'hui ? Puis le lendemain matin, le fromage du soir collera à mon miel de petit déjeuner. Je n'ai jamais vu un homme, je me justifie, qui aurait apporté son couteau de poche proprement à l'évier après usage avant de le replier. Peu importe qu'il l'utilise pour couper du bois d'abord et de la saucisse ensuite ou vice versa. Tous ces hommes sont encore en vie et en bonne santé.
En parlant de miel. Et si on reprenait le dessert ? Miel et fromage blanc, que j'ai acheté au supermarché. Mm, merveilleux.
Il y a un instant, la mère de la vache me regardait avec son veau. Mais maintenant, ces deux-là sont également retournés au pâturage. Leur alimentation est plus importante pour eux. Personne, personne ne s'intéresse à moi.
Il n'est que 9h30 et il fait encore merveilleusement clair. Néanmoins, je me suis déjà retiré à l'intérieur de Merkür pour me protéger du froid insupportable.
Mes tactiques de black-out sont de plus en plus sophistiquées. De l'intérieur, je ne peux plus regarder à l'extérieur de la voiture sans replier le morceau de serviette que j'ai coincé dans la portière. Et me bercer dans un sentiment de sécurité, comme un enfant de trois ans qui pense que s'il met un oreiller devant lui, il ne peut plus le voir. Il me suffit de regarder la porte arrière ouverte à mes pieds. Ici, je pouvais voir tout le chemin dans le temps si

quelqu'un arrivait. Mais l'endroit est bien choisi, la probabilité que quelqu'un passe est nulle. Aussi, mon couteau d'aventurier est à côté de moi, mon sifflet, mon téléphone portable, mon marteau, mon spray au poivre, mon gaz hilarant... Je me parle à voix haute et me convaincs que la peur n'est pas nécessaire ici. J'ai aussi appelé Peter. C'était rassurant d'entendre sa voix, de sentir son amour, mon propre amour aussi. Mais je préfère ne pas lui dire toutes mes pensées. En fin de compte, je peux bien dormir, mais pas lui.
Tout le monde se fout de moi. A ma gauche, les vaches dans le pâturage sont très loin de moi, à ma droite, le soleil me quittera dans un instant. À ma droite, le vent siffle encore, le vent de l'Atlantique, avec un son plaintif. A mes pieds, j'ai laissé les deux portes de l'aile bâbord verrouillées ouvertes, tandis que j'ai verrouillé les autres portes. Le verrouillage est en quelque sorte une bonne chose. Afin de laisser entrer suffisamment d'air dans ma chambre à coucher pour respirer, j'ai fait rouler la fenêtre du conducteur et la fenêtre derrière elle dans un espace vide. L'expérience de ces dernières nuits me suggère de m'allonger sur le côté derrière le siège passager aujourd'hui. Je me réveillais plus souvent lorsque la fenêtre de mon visage était ouverte. Quelqu'un pourrait me bêler au visage ou me mettre la main dedans. C'était un fantasme que je ne pouvais pas combattre et qui ne me permettait pas de dormir paisiblement. Je peux ouvrir les portes arrière d'un coup de pied, d'abord à gauche, puis à droite, quand je me sens mal à l'aise dans l'étroitesse ou quand ma vessie me presse la nuit.
Et je m'allonge là, me réchauffant lentement et me parlant dans un sommeil confortable.

MONTAGNE NUMÉRO DEUX

Quand l'âne est trop bien

Si l'âne est trop bon, il va sur la glace. Je me suis réveillé à 7h30 avec cette pensée de mon père.

Qui est l'âne, d'ailleurs ?

Alors suis-je prêt à être comparé à un âne, à un âne stupide - et même à me comparer activement à un âne, juste parce que mon père a dit ce proverbe ? Est-ce que je veux encore vraiment me laisser guider par les dictons souvent rigides de mon père ?

Quelle est la nature d'un âne, je me demande. Une bête de somme : porter patiemment ce que l'on charge sur elle. Est-ce vraiment ce que je veux être ? Non, pas vraiment !

Têtus, disent-ils, têtus comme une mule. Ou têtu ? Être enfin ma propre volonté de vouloir - oui, oui, c'est ce que je veux. Oui, je veux être ce genre d'âne. N'arrêtez pas juste parce que les autres le veulent. Ne pas s'arrêter juste parce que quelqu'un d'autre le dit. Oui, c'est le genre de crétin têtu avec une vie à lui que je veux être, papa. Oui, inconfortable, même pour vous !

Un tel âne ne peut jamais être trop bien loti, mais toujours bien loti.

Et les glaces ? Aucun danger en vue, papa, pas de glace, aujourd'hui, mardi 8 juillet, bien que je me sois réveillé plusieurs fois pendant la nuit pour m'envelopper encore plus et me blottir encore plus au chaud. Même maintenant : Je ne suis sorti du lit que depuis un quart d'heure et mes doigts sont déjà engourdis.

La rosée du matin recouvre abondamment Mercure. L'eau que j'ai versée dans le gravier hier soir après m'être brossé les dents n'a pas séché. En Ardèche, il faisait sec dès mon réveil le matin. La voie est libre. Comme prévu, je ne pense pas que quelqu'un soit passé par ici ce soir. Pas même un propriétaire de chien qui promène son chien, pas même les vaches.

Le thermomètre que Peter avait mis dans ma voiture indiquait 7 degrés.

La seule chose qui m'aide à me réchauffer maintenant est de continuer à rouler et de laisser le chauffage tourner à plein régime. Et encore une fois, j'apprécie de pouvoir décider aussi librement.

Je me rendrai au sud des Cévennes, là où se trouvent les Causses, ces vastes plateaux calcaires secs et chauds qui s'étendent jusqu'au Massif central français. Le Causse Noir, le Causse Méjean, voyons comment cela se passe.

J'aime mes mouvements spontanés, mais je dois aussi en supporter les inconvénients encore et encore : Bien que je sois maintenant vraiment au milieu de mes Cévennes de prédilection. Mais si je n'avais pas quitté la grande route de campagne vers Mende hier, je n'aurais pas eu à rouler sur cette route sinueuse, tortueuse, tortueuse encore aujourd'hui,encore une fois pour toujours, probablement une centaine de kilomètres en montée, en descente encore. Pour la millième fois, j'ai changé de plan, je me suis laissé détourner de ma route, je ne m'y suis pas tenu, j'ai cédé à ma curiosité : Oh, qu'est-ce qui pourrait encore être caché derrière cette colline, et peut-être que derrière ce petit bois il y a encore un vieux village que personne n'a découvert avant moi. N'oubliez rien ! Comme si je

faisais du shopping. Cela ne serait pas arrivé à un homme. Pas étonnant que le Petit Chaperon Rouge ne s'appelle pas Petit Rouge.
On apprend de la souffrance, on devient sage par expérience, la nécessité est la mère de l'invention - j'ai appris : avant de commencer, je consulte une carte et un guide et, pour la première fois depuis mardi dernier, je fixe un itinéraire quotidien. Oui, je le fais. Je veux aller sur le Causse Méjean. Adieu, vous toutes les vaches qui avez eu la gentillesse de me tenir compagnie.

Tout plein de Cévennes

Une bifurcation sur la route, des champs de temps en temps, et encore une bifurcation que je ne trouve pas sur la carte au premier abord - je me donne une secousse et je m'arrête pour m'orienter. Je laisse ma vieille peur inaperçue : Oups, je me demande ce que les gens pensent. Regarde, ils regardent déjà ce que fait Rosi. Aha, ils pensent qu'elle ne sait pas, aha, elle ne sait pas où elle veut aller, haha, comment pouvez-vous ... Mais non, je l'ai fait : je me suis arrêté au bord de la route ! Je tiens bon. Je vais rendre public le fait que je ne connais pas mon chemin. Et alors que je suis là, sur le bord de la route, avec ma voiture, je me rends compte que je suis loin de Munich, car ni devant ni derrière moi, une voiture n'attend impatiemment.
Et voici que, alors que je me tiens là avec la tranquillité qui vient d'être établie, tranquillement avec ma carte, et que mon esprit a pu se libérer, un petit panneau avec le numéro de la rue s'est secrètement glissé sur le bord de la route, et je constate : Je suis sur la D71, et je reconnais le panneau discret pour la D6 là-bas, et aussi le panneau pour Mende : à droite, à trente kilomètres.
Sur ma nouvelle carte routière à l'échelle 1:100 000, tout semble soudain complètement différent de ma précédente. Les proportions ont changé, les noms de lieux des petits hameaux sont soudain écrits en majuscules et semblent très importants. Mais je peux aussi faire face à cette confusion.
Je tourne le bouton de chauffage plus haut pour avoir enfin les doigts chauds. Des formations rocheuses irrégulières, déchiquetées et bizarres m'accompagnent, ainsi que Merkür, la seule présence humaine ici. La région est sauvage, vaste et ouverte devant moi et fait battre mon cœur plus fort. Des arbres épars ont été dressés sur les prairies de pierre, qui sont les pâturages du bétail local. La route me conduit en montée, en descente, de colline en colline. D'énormes rochers, aussi gros qu'une voiture, puis des tas de pierres jusqu'à vingt pierres géantes rapprochées les unes des autres, comme si elles étaient bétonnées dans la prairie. Puis trois et quatre dolmens, gigantesques, se sont empilés comme une grue. De quelles cultures anciennes viennent-ils ? Mais je suis le seul chauffeur et je ne peux pas lire dans le guide en même temps ce que la région dit historiquement.
Et une fois de plus, je suis magiquement attiré par un embranchement qui mène hors de la route ennuyeuse - et je lui résiste. Je reste sur mon chemin et je ne cueillerai pas de fleurs pour ma grand-mère dans la forêt.

Lorsqu'un camion vient vers moi, je remarque que je roule seul sur la N88, une autoroute bien développée, en direction de Mende depuis près d'une heure. Un peu avant neuf heures du matin. Après le camion, il n'y a plus une seule voiture pendant longtemps. Il semble qu'il n'y ait pas de circulation aux heures de pointe ici. Personne ne semble devoir se rendre en ville pour travailler. Ou bien ils conduisent beaucoup plus tôt ? Ou bien travaillent-ils dans leur propre ferme ?
Encore et toujours, je refuse le grand méchant loup qui me sourit avec tant de tentation. Ici, on prend vite une vue, là encore une gorge impressionnante, ici un menhir, là encore une grotte. Qu'est-ce que je veux en fait ? Est-ce que je veux pouvoir raconter à ma famille et à mes amis à la maison ce que j'ai vu et ce qu'il y a à voir ici ? Ou bien je veux faire mon propre truc, à savoir : trouver la paix et le contentement au lieu de la pression des délais. Trouver mes Cévennes intérieures.
Un troupeau de moutons traverse la route, je m'arrête. Ils sont nombreux, au moins une centaine, et fraîchement tondus. Un berger avec un chien mène le troupeau. C'est exactement ce que j'aime en France : qu'elle soit si imparfaite, si humaine, ici j'ai le sentiment qu'on me permet d'être moi. Il n'est pas nécessaire que ce soit parfait. Il n'a pas besoin d'être habillé, stylé et maquillé. Les maisons, les jardins : pas finis jusqu'au moindre détail. Le plâtre de la façade est tombé ici, les marches sont usées, le mur a perdu du mortier - il repose là et personne ne le range. Derrière la maison, quelque part dans les hautes herbes, il y a la caravane pour les vacances, sans clôture autour, sans abri de voiture en asphalte. Encore cinq kilomètres, dit le panneau, puis je suis à Florac. Cela me semble important. Comme il y a l'administration du "Parc national des Cévennes", j'ai lu plusieurs fois sur les panneaux.

Sentiments de vertige et d'exaltation

Il fait plus chaud, je pourrais déjà éteindre mon chauffage. Je voudrais enlever une de mes deux vestes - mais ce n'est pas possible ici ! Je suis soudain très concentré. Non ! Je sens une pression dans ma tête, et le comprimé laxatif d'hier soir veut fonctionner ailleurs selon son but. Stop - impossible ! La route monstrueuse mène à la montagne de façon abrupte, et son bord n'est pas du tout pavé. Elle me tient dans son charme avec sa peau et ses cheveux, mais ne dévie pas d'un millimètre ! J'ai l'impression que la pente latérale veut m'avoir tout de suite. Les falaises en surplomb sur mon côté droit touchent presque la peinture de ma Merkür brillante, mais continuez à gauche - ouf, la route semble être inclinée vers la pente, et il n'y a pas du tout de glissières de sécurité pour éviter un terrible accident. Quand j'entre dans les virages en épingle à cheveux, derrière lesquels rien de détaillé ne s'ouvre, j'ai envie de crier en état de choc comme dans les courbes de la souris sauvage à l'Oktoberfest, mais ici je ne suis même pas en sécurité !
Mais en réalité, je m'entends crier à haute voix Juhu, car ce que je perçois dans la beauté stérile me captive encore plus. Et d'autres font aussi cet itinéraire, j'ai même vu un bus venir jusqu'ici ! Je suis là, au milieu du Causse Méjean. Je peux enfin m'arrêter sur un

renflement de la route et un saint étonnement me traverse. Quelle vue ! Quelle grâce robuste ! Devant moi s'ouvre une large pente, et en face d'elle le Tarn se jette dans les profondeurs comme une magnifique cascade.
Mais je dois me détacher et m'occuper de la défécation. J'ai trouvé l'endroit désiré, j'ai tout recouvert de pierres et, à cet égard, je suis un Allemand typique. Les Français ne le font pas de cette façon...
Je me sens à nouveau frais, léger et aventureux pour la lecture des cartes.
Outre le fait que le choix des routes n'est pas très grand, j'ai été surpris une fois de plus que la route soit si raide en montée. Lire à l'avance de telles subtilités de la carte serait une véritable compétence, je le réalise avec un soupir. Puis je reconnais les petits chiffres où j'aurais pu tout calculer : cinq cents mètres de dénivelé.
Pourtant, la région ne me donne pas tout : je souhaite plus de soleil chaud sur des pierres grises errantes, moins de collines vertes avec moins d'arbres verts et des nuages dans le ciel ne seraient pas nécessaires. Je peux de plus en plus définir ce que je cherche réellement.

Pas bien soigné est aussi bien soigné

Je me suis fait une tasse de café, et alors que je suis là, ma tasse à la main, et que je regarde le village devant moi, derrière lequel Florac devrait être, je me vois dans le miroir des vitres de la voiture - et je suis surpris. Aussi mal tenue que je sois, non lavée, avec une capuche surélevée pour me protéger du vent, ici, non maquillée, je ressemble à ma mère. Ce qui n'est pas une erreur. Mais elle a quatre-vingt-deux ans !
La cuillère est encore pleine de café, alors je prends le couteau et je me mets une portion de mon Fromage blanc bien-aimé dans la bouche de la future glacière, qui n'en est plus une. Je l'ai déjà rencontré dans ma famille d'accueil française lorsque j'étais étudiant en échange en neuvième année de lycée. Et depuis, je suis heureux chaque fois que je visite la France quand je le découvre au supermarché.
Je me tiens sur la pente avec une vue panoramique imprenable, faisant tourner ma brosse à dents sur mes dents et me sentant très sublime, voire privilégié. Oui, c'est ainsi que je l'ai imaginé. La civilisation est lointaine. Pas d'évier. Personne ne me regarde, personne ne s'intéresse à moi. Je viens de me laver le visage avec la bouteille que j'avais remplie à la cascade de l'Ardèche. Je veux vraiment utiliser l'eau avec parcimonie, parce que d'une part je dois l'acheter, d'autre part elle prendrait trop de place dans la voiture si elle était consommée de façon lâche. Après cette dernière brise ardéchoise, je vais passer à l'eau du Causse Méjean avec la prochaine consommation de supermarché. Et après le choc de la vitre de la voiture, je vais me mettre de la crème sur la peau du visage et donner à mes cheveux une mousse modelante. Le village devant moi montre encore trop de traces de personnes. Je vais continuer à rouler.

Trop paresseux pour être heureux

Combien il m'est encore difficile de prendre le temps de relever les informations de la carte et de les mémoriser photographiquement. Sachant que ce n'est pas ma force, d'autre part, sachant que c'est la condition préalable pour faire les choses seul, si je ne veux pas avoir à compter sur les autres. Que les points cardinaux sont aussi importants que de savoir lire les légendes, que je dois prendre le temps de planifier. Plus je me demande pourquoi la lecture de la carte a glissé avec mes anciens compagnons et non avec moi, plus je m'observe, plus je remarque ce qui se passe ici. J'étends la carte devant moi et je la lis, mais bientôt elle me crie dessus : Vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas, vous ne pouvez pas ! Ma joie originelle dans l'environnement cède la place à un énorme désespoir, il y a beaucoup de pression dans mon estomac, j'ai envie de pleurer violemment mais je ne peux pas, ce qui s'installe alors comme une boule dans la gorge. Aucune idée d'où vient le blocage, il est là. Parce que je suis une fille ? Je n'ai pas profité des opportunités pour développer mon imagination spatiale en intuition ? Vous préférez faire la vaisselle à la maison ? Lire des cartes ? Je ne peux pas faire cela. Arrêtez ! Je me dis tout haut. Je ne peux pas encore le faire, me dis-je. Est-ce que je veux laisser ce manque d'expérience en matière de lecture de cartes continuer à me décourager de mes désirs et de mes envies ? Ce n'est pas parce que je n'ai pas pu m'entraîner dans la voiture de mes parents, parce qu'ils n'avaient pas de voiture - est-ce que je veux continuer à voyager avec un partenaire de lecture de carte jusqu'à l'endroit où il veut aller, juste parce que je ne peux pas "me souvenir rapidement" du tracé d'un itinéraire ?
N'ai-je pas le temps ici de passer des heures à étudier la carte ? Est-ce que quelqu'un ici me pousse à faire quelque chose ? Non. Ai-je toujours voulu faire seulement ce que j'ai envie de faire ? Oui. Arrêtez, quelque chose ne va pas. Tant que je ne connaîtrai pas les règles de base de l'orientation, j'aurai toujours peur - et je ne pourrai pas réaliser mes souhaits d'aventure. Je soupçonne aussi en arrière-plan que je veux entreprendre davantage ce genre d'aventure, que c'est comme un instinct primaire en moi, auquel je veux céder, oui, je dois le faire. Ce ne sont plus les centres touristiques bien signalés qui m'attirent, mais les endroits isolés peuvent parfois me donner une profonde satisfaction. Est-ce que je veux céder au confort et laisser les blocages être des blocages ou est-ce que je veux faire l'effort d'apprendre l'orientation ? Il n'y a pas que dans les régions sauvages de France qu'il serait rafraîchissant de savoir quand je suis où et comment je peux m'échapper à nouveau, sinon ce serait inconfortable. Les portes de la réalisation de nombreux souhaits s'ouvriraient à moi.
Pendant une demi-heure, je suis assis devant la carte. Laissez-moi être surpris par les nombreuses significations des signes oubliés depuis longtemps de la légende. Et je soupçonne que même un système de navigation coûteux ne peut me libérer de ce processus d'apprentissage. Je dois le faire moi-même.

Produits alimentaires

Karl-Hubert n'avait pas choisi le métier d'épicier pour rien. Son sens de l'odorat était très distinct. Il pouvait immédiatement flairer des nuances que je n'avais pas remarquées depuis longtemps. Son palais semblait avoir des millions de papilles gustatives de plus que le mien, je ne pouvais souvent pas suivre ses descriptions. Il aimait tout ce qui avait trait à la nourriture et à la boisson. Avec ce petit mais unique trion gastronomique, il a vraiment réalisé un rêve de toute une vie.
Pendant quinze ans, j'ai travaillé avec lui pour que tout se passe bien et que les affaires marchent bien, en plus d'élever les enfants.
Cependant, j'ai de plus en plus ressenti mon engagement comme un sacrifice. J'étais pris dans un tapis roulant qui ne voulait pas moudre sans moi. Ce n'était pas prévu comme ça quand j'ai commencé. Son entreprise était autorisée à être la base de notre existence, oui, mais les choses avaient changé, et nous avions maintenant quatre enfants qui voulaient non seulement être nourris physiquement, mais aussi mentalement et spirituellement, je pensais, et plus que lui. Les vingt ou même trente prochaines années dans ce magasin ? Absolument pas ! Peut-être en entrant dans ma profession, peut-être quelque chose de complètement différent. Je préférerais avoir moins de luxe, gagner moins d'argent s'il le faut, mais avoir plus de cet autre luxe : Pour avoir le temps. Karl-Hubert n'était pas familier avec cette façon de penser, et il a demandé encore et encore dans la même formulation et avec le même front ébouriffé, le même ton de voix agressif :
"Mais alors quoi ? Qu'allez-vous faire d'autre pour l'argent ?
Pour lui, la formule s'appelait Le temps, c'est de l'argent.
"Nous vendons le Gourmetrion. Nous avons gagné beaucoup, nous avons presque remboursé la propriété et le magasin vaut maintenant beaucoup", ai-je dit, "vous avez encore le commerce du vin, cela devrait nous suffire.
"Tu veux être paresseux, c'est tout, tu as toujours été paresseux !"
"J'ai quitté mon travail à l'époque pour vous aider à construire le rêve de votre vie, y mettre toute mon énergie."
"Votre énergie ? Et le mien ? Vous en vivez aussi ! Qu'allez-vous faire d'autre pour gagner votre vie ?
"Je ne dois pas toujours porter les vêtements les plus chers, je préfère avoir plus de temps."
"Tu veux être paresseux, je l'ai toujours su !"
Ses réponses m'enrageaient de plus en plus au fil des jours, des semaines, des mois - jusqu'à ce qu'il soit clair pour moi : je ne ferai plus ce magasin. Entre-temps, Karl-Hubert s'en était déjà retiré de toute façon, me l'avait laissé, avait ouvert avec son partenaire Patrice un commerce de gros de vin dans l'arrière-cour du Gourmetrion, de sorte qu'il était devenu le fournisseur de vin du magasin et ne soutenait le Gourmetrion qu'ici et là lors de grands événements.
C'est seulement aujourd'hui que je peux interpréter ses propos, qui m'ont tant blessé, comme l'expression de sa peur existentielle : Comment vais-je nourrir ma femme et nos quatre enfants si ce n'est dans la structure qui fonctionne actuellement ?

À l'époque, ses craintes et les miennes, que nous ne pouvions pas percevoir comme telles, et encore moins exprimer par des mots, avaient conduit à un horrible combat de divorce dans la boue.
Pendant les quinze années où j'ai moi aussi gagné ma vie dans cette boutique, j'ai certainement vécu de nombreux moments merveilleux qui nous ont toujours liés, Karl-Hubert et moi. Parce que manger et boire ont toujours quelque chose à voir avec la célébration. Pas de fête sans un long buffet ou une table richement garnie !
Personne, personne, personne ne comprend que je me suis séparé de cette matière si sensuelle, de cette boutique si attrayante et prospère.
"C'est comme ça que ça a toujours été génial avec vous", disent-ils.
"Quelle bonne nourriture !"
"Tu as toujours eu quelque chose de spécial."
"Vous le saviez si bien !"
Mais l'épuisement professionnel peu de temps avant, j'ai souffert seul, juste moi. Personne n'a compris l'ampleur de mon épuisement et de mes défenses intérieures refoulées.
En effet, ceux qui ne voyaient que la façade n'avaient aucune idée de l'intensité de travail qu'exigeait l'exploitation d'un tel magasin en coulisses. Comme le travail était huileux, gras et malodorant. La quantité de déchets à jeter, le nombre de tabliers à laver, la fréquence à laquelle une bouteille de vin ou même la meilleure huile d'olive doit être écrasée et essuyée sur le sol lorsqu'elle est placée sur l'étagère de vente. Combien de savoir-faire était nécessaire pour nous distinguer des autres fournisseurs, pour maintenir le niveau élevé, pour obtenir les marchandises les plus variées des importateurs les plus différents, souvent petits, qu'il fallait d'abord trouver, livrer à notre Gourmetrion et les garder fraîches selon l'ordre d'arrivée ou aussi côte à côte. Pour développer le sentiment de la bonne maturation du fromage, pour savoir quand un jambon va bientôt atteindre son apogée et, à partir de là, pour lancer une campagne de vente sans plus attendre ou lorsque le merveilleux cocktail de crevettes n'est soudainement plus apprécié. La pression pour satisfaire aux normes de l'Autorité d'inspection alimentaire, qui n'avait qu'un seul intérêt : une hygiène maximale. Et notre intérêt était : en plus de la propreté, de créer une atmosphère avec des jambons suspendus et des fromages français au lait cru, qui étaient encore considérés avec suspicion par les autorités allemandes. Je tremblais toujours lorsque le fonctionnaire se rendait à l'entrepôt frigorifique : si une date limite de consommation n'avait peut-être pas été dépassée, ou si un fromage avait été placé à la hâte sur l'étagère à jambon lors du déballage de la marchandise fraîchement livrée, par erreur mais illégalement, ou si la miche de parmesan, qui avait été ouverte il y a un mois, avait entre-temps développé une infestation de moisissure blanche si difficile à distinguer des taches blanches formées par la maturation naturelle du fromage et la cristallisation du sel.
Je ne manque rien. Aujourd'hui, Peter peut me rendre très heureux avec sa simple recette de pain de viande. Ou son sauerbraten. Qui est fait avec du vinaigre et non du vin, car Peter ne boit pas de vin. Karl-Hubert aurait dit du vinaigre, comme il est bon marché. Du pain de

viande ou même des saucisses, comme Pierre les aime : quelle vulgarité, aurait dit Karl-Hubert. Mes raviolis en boîte dans mes bagages : je peux aujourd'hui sourire amicalement aux sourcils levés de Karl-Hubert et à son hochement de tête méprisant.

La joie dans mon

L'horloge indique qu'il est midi moins le quart, il fait de plus en plus chaud, je vais enlever une autre veste. Les nuages ne sont plus aussi épais, mais il y a toujours du vent. De temps à autre, il est très rare qu'une voiture passe par là. Egalement un VTTiste, un seul. Sinon, c'est calme. Je m'appuie sur l'épaule de Mercure et je ferme les yeux. Absolument calme. J'en veux plus.

J'éprouve une grande satisfaction d'avoir cédé à l'envie de faire cette tournée seul et de ne pas m'être laissé dissuader par les voix de la raison. Oui, c'est une aventure. Et les aventures ne sont jamais raisonnables. Mais incroyablement satisfaisant.

En poursuivant ma route, je ressens une étendue incommensurable dans la région de mon cœur, voire un grand soulagement. Je respire profondément l'expérience. Devant moi, mon idéal trouve sa correspondance parfaite. Des paysages de collines étendues, désertiques et inhospitalières. Un majestueux troupeau de moutons là-bas, assez loin pour sembler idyllique sans m'encombrer, un berger avec un chien noir ou même deux ou trois, je ne le vois pas exactement. Des cairns de la variété de faune grise que je trouve si attrayante, j'ai même vu une maison abandonnée en passant, puis, après dix kilomètres, un village avec quelques maisons de nouveau. J'ai brièvement lâché le volant et je me suis cogné les cuisses. Oui, c'est ainsi que je l'ai imaginé. Je me réconcilie avec la froideur de la nuit précédente. Il y a une semaine aujourd'hui, je suis parti, et me voilà. Le mardi 8 juillet 2008, avec un énorme miley sur le visage, je conduis lentement et de manière réfléchie, en absorbant tous les détails des environs.

Une maison pour chaque situation

Je tourne à gauche sur la D16 et je veux me rendre dans une petite ville, derrière laquelle il n'y a pas plus loin sur la carte, Deïdou. Mais en chemin, je m'arrête avec stupéfaction et me retrouve dans une petite collection de maisons basses, grises et inhabitées, datant d'il y a longtemps, devant un panneau de nom de lieu propre et nouvellement conçu, sur lequel est écrit en lettres blanches claires sur un fond marron : Cros Garnon.

Ouvrez les cadres des fenêtres, plus de verre, des trous qui bâillent. À qui appartiennent réellement les maisons abandonnées, je me demande, si les propriétaires n'existent plus ? Est-ce qu'elles relèvent de l'État ? Et je me dis : qui pourrait en acheter un, vers qui me tourner ?

Entre les coquelicots rouges, l'herbe basse de la steppe et les bougies royales jaunes à hauteur de poitrine, les murs des anciennes maisons, qui ne sont que partiellement reliés, se baignent dans un désordre confus. Les murs extérieurs sont faits de pierres naturelles gris souris, non taillées et de taille irrégulière, même le toit est recouvert de dalles de pierre

naturelle mouchetées par les intempéries dans différentes nuances de gris, et à certains endroits, de lichens de couleur brune qui y résident depuis Dieu sait combien de temps. Entre les deux, des touffes d'herbe fraîche poussent. Là où il n'y a plus de toits, de grands arbres poussent au-dessus des pignons libres. Dans certaines maisons, les portes et les fenêtres ont été clouées avec des planches rugueuses, dans d'autres pas du tout, de sorte que le vent fort que je ressens ici n'a laissé que des trous ouverts dans ces endroits au fil des ans. Quelques pierres jetées, plusieurs maisons un peu plus récentes avaient été construites. Mais ces maisons sont également inhabitées et abandonnées, la petite église semble être inutilisée.

Où est Satyr ?

Curieux et très curieux, je suis un autre panneau marron qui, avec ses lettres blanches, fait office de panneau indicateur. Deux kilomètres plus loin, j'arrive à La Fajole.
A ma droite, encore des maisons de pierre grises, usées par les intempéries et abandonnées. Je suis fasciné et de plus en plus étonné. Quitter sa maison et la quitter tout simplement ? Que doit-il se passer ? Quand quittez-vous votre maison ? De Munich, où les maisons ont une valeur inestimable, cela m'est complètement inconnu.
Celui-ci ressemble à un ancien village, six à huit maisons qui ne sont plus habitées. Une petite et très vieille chapelle, qui semble encore debout. Cela ne peut pas non plus remonter à loin, peut-être trente ans, quarante ou cinquante ans - ou même plus ? À quelle vitesse une maison se dégrade-t-elle ? Pourquoi tous ces gens sont-ils partis ? Prendre une telle décision par soi-même montre une grande insatisfaction, mais aussi la grande liberté de pouvoir changer quelque chose. Dans le prochain train de pensées, je révise mon admiration pour de telles décisions libres et je me réprimande pour mes pensées romantiques, parce qu'en fait, cela ressemble plus à de la pure misère et à de la pure nécessité pour la survie.
Je m'arrête et je m'arrête au milieu du petit chemin.
D'une vaste zone verte derrière moi s'élèvent de nombreuses grandes parcelles agricoles, probablement récemment enveloppées dans des bâches blanches. Que contiennent-ils ? Probablement du foin. Une fois de plus, la citadine s'expose à la campagne.
Je tourne la tête et je remarque un entrepôt plus grand à droite derrière moi, un tracteur devant la puissante porte. Cela n'a pas l'air très frais, mais les Français de la campagne ne sont pas des Allemands en matière de motorisation, j'ai appris. Même la voiture au milieu de la cour n'est pas le dernier modèle en date. Est-ce que je vais y aller en voiture et frapper pour voir s'il y a quelqu'un à la maison ? Et il suffit de demander ce qui ne va pas avec ces maisons ? Mais mon courage ne suffit pas.
Mais je sens et j'accueille le soleil ardent de midi, j'enlève mes pantalons longs pour dormir et courir parce que j'ai trop chaud, et je me glisse dans ma jupe d'été légère pour la première fois depuis Vienne. 28 degrés indique le thermomètre de Pierre. Ce matin, il n'était que sept heures.

Plein de la joie de la découverte, je continue sur la route à une voie. Elle est goudronnée, même s'il y a beaucoup d'herbe sous les roues gauche et droite. Les brins d'herbe sont très hauts, et je combine : Ce n'est pas tous les jours que quelqu'un conduit cette voiture.
Quand j'arrive au petit sommet de la colline, je vois une poignée d'autres vieilles maisons en pierre grise, qui n'abritent aucune vie. Au-dessus des blocs de construction cendrés par les intempéries, il y a encore des zones sur les murs de la maison qui ont été clairement crépis autrefois. Certaines ouvertures des maisons sont clouées avec de la tôle ondulée. Peut-être quelqu'un veut-il encore préserver ses biens pour revenir un jour ? Je m'approche avec précaution d'une ex-maison. Je suis stupéfait de voir les lignes électriques au-dessus de moi. Peut-être que quelqu'un y vit encore après tout ? De mon côté, il n'y a pas d'entrée à voir, peut-être est-elle derrière la maison ?
Je suis curieux de sortir, non sans une petite frayeur. Peut-être qu'un clochard vit ici avec cent vingt chats et sept chiens ? Non, ils m'auraient retrouvé il y a longtemps. Peut-être qu'un fou est sur le point de s'attaquer à moi avec une fourche ? Peut-être que le cadavre décomposé d'une vieille femme qui ne voulait pas se séparer des fugitifs de sa maison m'attend ?
Le premier bâtiment aurait pu être un garage, le toit plat et l'ouverture carrée indiqueraient cette utilisation dans ma culture et mon cercle de météo. Il semble être vide. Je regarde aussi avec attention dans les coins cachés. Rien à l'intérieur. Il ne reste qu'une espèce d'herbe haute qui aime l'ombre entre les pierres.
Quelques pas plus loin se trouve la plus grande maison couverte d'ardoises, faite de pierres grises. Elle a également une très grande ouverture. Je m'arrête et j'écoute. Rien d'autre que le vent qui siffle, plus mes pas dans l'herbe qui bruisse et qui me chatouille les genoux. Un chevalet en bois sale s'avance vers moi, une vieille euro-palette grise se prélasse dans un coin du mur friable, des outils agricoles épais et poussiéreux étendent leurs pointes rouillées vers moi. L'odeur de moisi d'une vieille cuve en bois dans laquelle il reste un peu d'eau. Et pas d'odeur de cadavre ! L'ouverture était autrefois la porte. Au sommet du pignon, une fenêtre unique s'ouvre. Pour arriver à l'arrière de la maison, je dois passer par l'étroit passage entre la maison à gauche et un hangar en bois noir et sombre à droite. Comme les trois bâtiments sont chacun un peu plus à gauche, Merkür disparaît de ma vue, ma dernière ancre ! Je me sens de plus en plus mal à l'aise. Encore ébloui par le soleil précédent, je pénètre soudain dans l'ombre de la maison. Quand soudain deux corbeaux noirs épais s'envolent derrière la cabane. Maintenant, c'est assez ! Effrayé par tant de vie, je me retourne sur place et je vais à Merkür. Oui, il est là, toujours debout, fou, au même endroit, attendant que je sois accueilli, bon et fidèle, derrière ses portes sécurisées.
Non, personne ne m'a suivi. La maison est aussi inhabitée qu'avant. Seule mon imagination y a mis quelque chose de respectueux à présent.
Il y a un silence absolu, me semble-t-il, le gazouillis vif des oiseaux et le sifflement bruyant du vent que je ressens aussi comme un silence. Devant moi se trouve un champ, dont je n'ai jamais vu les plantes. Il est vert herbe, mais produit des feuilles rondes et est à peu

près à hauteur de genou, plutôt qu'un grain. Willow, alors ? Mais pour quels animaux ? Je ne vois ni vaches, ni moutons, rien.
Devant moi, je ne vois que des collines inhabitées, de larges collines douces, entrecoupées de crêtes rocheuses rugueuses, gercées, gris-blanc, et de conifères individuels, hauts et aboyants.
Un morceau derrière la maison de mon clochard s'élève un rocher très frappant et très accidenté, ce qui me donne envie de grimper. Pourquoi pas ? Je cherche déjà le meilleur endroit pour grimper. J'ai déjà fait la moitié du chemin. Je hausse les épaules de consternation : Des centaines de corbeaux noirs s'envolent de l'arête rocheuse et obscurcissent le ciel, ils viennent vers moi comme un bas nuage noir, je lève les mains en défense et je me baisse, ils tournent en rond au-dessus de moi en poussant un cri terrible qui m'intimide honnêtement, comme si leur message devait aussi être entendu par le dernier corbeau du Causse Méjean : créature très dangereuse aperçue.
C'est leur rocher, ils sont les seuls à vivre ici et ils se sentent menacés par moi et Merkür. Et moi, je me sens menacé par eux, les corbeaux, ainsi que par une solitude totale. Personne ne m'entendait si je criais fort. Je me tourne à nouveau vers Merkür, à la recherche d'une protection, et je mets du gaz lacrymogène et du spray au poivre dans mon sac à dos. Et parfois, je préfère utiliser le marteau aiguisé du géologue Peter, qui est toujours dans la voiture. On ne sait pas. Un pays étranger. Europe centrale ou pas. Pour être sûr, je vérifie si mon téléphone portable est allumé, quelle est la qualité de la connexion radio de toute façon ? Et regardez dans mon petit guide le numéro d'urgence de la police en France, c'est le 17.
Je suis sûr que je passe dix bonnes minutes sous l'aile de Mercure à préparer ma petite sortie. Suis-je vraiment préparé à toutes les éventualités ? Quels cas pourraient se présenter ? Et si... Et puis je ferais mieux d'emporter mon couteau du désert. Et mon briquet. Je me dis : "Je suis brutal". Des images de Pan et de Satyre me piégent. Et qu'est-ce qu'un hobblon ? Un que vous ne voulez pas rencontrer seul dans la forêt.
Ce paysage rocheux ressemble à un vieux château énorme, battu par les intempéries, mais à y regarder de plus près, il n'est encore et encore que des rochers. Ou peut-être les restes de quelque chose ? Mais une ruine ? Non, ce ne sont que des pierres. C'est un sentier de rochers là ? Route rocailleuse, mon cul, fille gâtée. Que diriez-vous, madame, d'un chemin pavé ou d'une rampe pour arriver au sommet ? Quand je me tiens enfin devant, je remarque : Non, personne ne peut passer par ici, je suis confronté à des barbelés ici aussi. On ne devrait probablement pas y aller. Il doit y avoir un amateur de barbelés dans l'un des villages éloignés. Bien sûr, la roche semble aussi pouvoir se briser. Mais je serais prudent, me dis-je. Pourquoi des fils barbelés ? Pour que moins de gens puissent piétiner ici ? Je ne vois pas de gens.
Ou est-ce le cas ? J'entends des voitures rapides qui passent en trombe. Une fois de plus, je garde un œil attentif sur la zone située derrière les buissons. Avais-je manqué quelque chose ? L'autoroute là-bas ? Non, impossible, il n'y a pas de route au loin et au large, pas

même derrière les buissons, et certainement pas une autoroute. C'est le vent qui souffle à travers le paysage ouvert et qui siffle si bruyamment autour des rochers ici.
Sinon, je n'entends rien, rien du tout. Je reste immobile pendant quelques minutes, en retenant mon souffle entre les deux pour ne pas perturber le silence.
Ce n'est qu'après un certain temps, lorsque je me suis habitué au silence, que j'identifie un autre son : le vol. Des milliers de mouches bourdonnent et ronronnent. Encore plus de mouches que dans le Vivarais, sur le Gerbier de Jonc. Mais au moins, il n'y a pas de moustiques ici non plus, pas du tout. Ils ne seraient certainement pas capables de résister au vent.

Fille Wren

Je prends plaisir à cette nouvelle expérience : ne rien voir d'humain au loin, loin dans le lointain. Pas de tracteur pour labourer les champs, rien. Le seul mouvement qui a lieu ici vient des corbeaux, qui continuent à me regarder de loin, mais eux aussi sont maintenant silencieux. Je me suis tenu sur les rochers qui ne sont pas clôturés. Devrais-je finalement franchir la barrière ? Personne ne peut me voir…
J'essaie avec moi-même ce que ce serait de vivre ici dans la solitude. Le vent souffle fort, le soleil brûle intensément, mais il ne peut pas annuler l'effet de refroidissement du vent. Seul avec des corbeaux qui crient, des mouches qui bourdonnent, des grillons qui chantent, un vent qui hurle. Rien d'autre. Rien d'autre ? Je n'ai jamais entendu le vent hurler aussi fort de toute ma vie. Juste du pays et du vent. Le supporterais-je ?
Maintenant, j'ai escaladé cette clôture. Je me faufile dans les rochers qui grattent et je trouve cela merveilleusement excitant. Seul. Comme je suis seul, je peux clairement voir du haut du rocher imposant. Autour de moi, il n'y a que des collines rocheuses, parsemées de basses verdures de conifères. Pour autant que je puisse voir, et je peux voir très loin, je suis probablement la seule personne ici. Si quelqu'un voulait venir me gronder "pour avoir escaladé les barbelés", je l'aurais découvert bien avant et je serais redescendu depuis longtemps. Je suis plus préoccupé par les roches dans leur fonction de réserve naturelle. Il n'y a certainement pas d'animaux sauvages ici. Mais peut-être des serpents ? Des serpents gros, longs, bruyants et mordants ? Des serpents qui s'enroulent autour de mes mollets ? Avec du poison dans leurs longues dents pointues ?
Lentement et avec scepticisme, je continue à grimper, les yeux rivés sur le sol. Au sommet du rocher, j'ai une vue magnifique. De l'autre côté de la montagne, je vois davantage de ces vieilles maisons délabrées. Et je vois aussi que "ma" maison a une porte nouvellement construite à l'arrière. Toutes les autres ouvertures de la maison sont clouées ici à l'arrière, mais le portail est en bois neuf et brillant. Je n'ai pas d'explication. Qui construit un nouveau portail dans une maison délabrée, clouée et inhabitée ?
Je vais m'aventurer un peu plus dans la nature. Cela semble être une voie résiduelle. Étrange qu'elle n'ait pas encore poussé. Quelqu'un vient-il en voiture de temps en temps ?

Je me parle fort, mais je ne comprends pas mes mots, le vent hurle si fort autour de moi. Et il fait frais, le vent.
Le chemin mène à un panneau là-haut, au milieu de la prairie. Peut-être y a-t-il des informations à ce sujet ? Quand j'arrive là-bas, il n'y a rien dessus, juste rien. Avoir subi les intempéries.
J'entends clairement le grincement d'une voiture qui recule. Surpris, je fais le tour en voiture. Cependant, c'est un insecte de la taille de la paume de ma main qui bourdonne autour de moi. Je me promène dans une prairie en pente, elle a dû être fauchée il y a un moment. Depuis combien de temps ? Il faudrait être indien. Alors vous pourriez faire une déclaration claire ici, mais moi ? Bien sûr, la nature me fait peur.
Un énorme tas de pierres et, par-dessus, un autre tas de pierres qui part du bas. Il doit être fabriqué par l'homme, n'est-ce pas ? De mon point de vue, je peux voir une autre maison individuelle au loin, le toit a été enlevé depuis longtemps et un énorme arbre dépasse au sommet. Mais autour de la maison, la prairie est également fauchée à cet endroit.
Il y a des plantes qui poussent ici que je n'ai jamais vues auparavant. Il sent le sable de bruyère et ressemble à de l'herbe basse. En plus d'être un Indien, être biologiste serait très utile.
De plus en plus insouciant, je prolonge ma promenade sous le soleil de midi. Le vent siffle encore fort autour de moi. Néanmoins, je le ressens comme un silence. Mes pensées s'égarent plus loin. Pourrais-je vraiment vivre ici ? Je me promène librement et légèrement et je me sens de plus en plus à l'aise. Comme j'aime cette étendue ! Élargie. Sans fin. Intacte. Et pourtant, il est vibrant. Immergé dans mes pensées et mes rêveries, je parviens à lâcher prise sur l'observation de mon environnement.
Quand soudain un jeune couple de cyclistes passe devant moi. Rapidement et violemment, je me sens jeté hors du sentiment de sécurité si soigneusement élaboré. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Des touristes, ici ? Si détendue sur la moto ? Je leur souris avec un sourire amical et je pense au dicton de Danielle : "Nation culturelle au cœur de l'Europe ...
Après cette expérience que des Européens tout à fait normaux passent ici en vélo, j'ose enfin prendre l'autre chemin, qui passe devant l'entrée de ma maison abandonnée. Il n'y a rien ni personne. Mais ici aussi, la prairie devant la porte a été fauchée.
Encore et encore, je me retourne en marchant. Une voiture arrive-t-elle ? Non, c'est encore le vent, toujours le vent qui fait exactement ce bruit de conduite.

Le vieil homme est toujours là

Je reviens à Mercure. Aucun serpent ne m'a mordu, et le marteau de Peter n'est pas entré en jeu. Je me sens en sécurité. Maintenant, je connais mon chemin. Je me rends compte que je n'ai plus peur et je remarque que je me chuchote doucement à moi-même : Très bien. Pensez-vous que je resterais ici pour une nuit ?
Une centaine de mètres plus loin, loin de la roche et de la ferme, l'avoine pousse clairement.

Il est maintenant deux heures de l'après-midi et l'altimètre de Peter indique 24 degrés et 974 mètres d'altitude.
Ce serait le bon endroit pour déballer ma table, étaler la feuille A3 devant moi et me livrer à mon plan pour m'occuper de moi-même et de mes désirs dans la vie. Comment veux-je vivre dans les dix prochaines années, où veux-je vraiment vivre, de quoi ai-je besoin pour cela, que dois-je lâcher pour cela ou qu'est-ce qui pourrait vraiment m'entraver ? Le soleil brille merveilleusement clair et chaud, l'infini du paysage m'inspire. Plus tard, je me faisais un peu de café.
Je me félicite de la satisfaction de mes pensées. La façon dont je vais maintenant, je fais bien par ma peur, je me dis. Je gère le danger avec précaution et ne me laisse pas décourager. Bien sûr, mon imagination joue aussi un rôle. Je crains que dans cette ferme à moitié abandonnée vive un fou qui me saute dessus dès que je m'en approche. Cette crainte est-elle justifiée ? D'autre part, dois-je vraiment le remettre en question ? Elle est là.
La peur vient du manque de confiance. Et le manque de confiance provient à son tour de craintes non résolues. Le courage est alors l'acte d'évaluer le danger et d'agir en dépit de certains faits non résolus.
Je suis toujours au même endroit dans la voiture. Je m'abandonne à mes pensées satisfaites et je mange deux abricots. Alors qu'un véhicule agricole s'approche à grande vitesse, il est déjà là, avec trois barils chargés de symboles d'avertissement de poison à l'arrière. Dans la cabine de conduite ouverte, il y a un type, ouf, c'est lui, un type exactement de la couleur qui me fait peur. Il me regarde avec un visage effronté, son regard n'est pas tout à fait clair mais obscène, ses cheveux s'emmêlent autour de son visage, son tempérament de piétinement conduit sa charrette. Je sonne déjà la corne au milieu de son front, dont est équipé le gigantesque satyre couché dans le hall d'entrée de la Glyptothèque de Munich. Uaah. Je n'aurais pas voulu le rencontrer seul, là-haut sur la prairie de montagne. Uaah. Je ne reste pas ici. Sortez d'ici ! Oui, j'avais sans doute bien observé auparavant, la route avait été parcourue ces derniers jours.
Je tourne la clé, je veux retourner sur la route à une voie aussi vite que possible et je supporte mal le fait que la marche arrière et la route cahoteuse rendent impossible de s'enfuir immédiatement.
Je pense à Giuseppe, propriétaire du café terrasse très fréquenté sur le lac de Kaltern. Vous vous asseyiez tranquillement à la table avec vue sur le lac à côté des femmes chic de Bolzano dans un bikini chic avec des lunettes de soleil chics, vous buviez un cappuccino merveilleusement crémeux ou un Pinot Blanc frais. Plusieurs fois par an, nous passions une semaine au lac, nous connaissions bien les habitants, même les invités de Bolzano nous saluaient. Giuseppe était marié, sa femme travaillait au café, et ses cinq enfants l'aidaient également, jouant sur la plage ou dans les vignes qui lui appartenaient. Une fois, alors que j'allais aux toilettes en bikini et que je croisais sans réfléchir le chemin de Giuseppe entre les invités, il s'est arrêté près de moi, m'a demandé librement, au milieu de cette terrasse bien occupée - au moins tranquillement : "Vous ne voudriez pas bailler un peu à l'envers

dans les vignes ? Et donc un peu, vous savez..." Et me regardait de haut en bas avec un œil de loup. Sans voix, je le fixais. Juste comme ça ! Sans avoir remarqué aucun sous-entendu auparavant, sans avoir essayé de flirter avec moi, sans avoir jamais échangé un mot avec moi au-delà de la commande de cappuccino. Au lieu de passer sur sa bouche pour tant d'impudence, ma réponse a été polie. Autant que je puisse penser, c'était la chose la plus sûre à faire - je craignais que mon choix impudent de mots ne conduise à des calomnies à la table de ma famille. Après tout, j'étais en vacances avec mon mari et les enfants. À partir de là, j'ai vérifié et planifié très soigneusement mon voyage aux toilettes.
Au moins, Giuseppe avait demandé !
Contrairement à l'époque où, vers 13 ans, j'étais encore étudiante au lycée de filles Sophie Scholl. À une heure de l'après-midi, lorsque l'école était terminée, environ cinq cents filles se tenaient entassées sur le quai du tram, toutes voulant prendre le prochain tram pour rentrer chez elles. Le vieil homme semblait avoir bien mémorisé mon visage - ou la timidité était-elle inscrite sur mon visage pour qu'il sache que je ne résisterais pas ? Quand nous, les filles de onze à vingt ans, nous nous tenions comme des sardines dans une boîte, serrées les unes contre les autres dans le tram, il s'approchait de moi par derrière, tournait son visage dans l'autre sens, sans s'impliquer, et glissait ses vieilles mains noueuses sous ma jupe. Sous le choc et dans la honte, je n'ai pas prononcé un seul mot de résistance. Je l'ai repoussé de toutes mes forces, lui ai pincé les mains, m'ai tordu le bras pendant qu'il prenait inlassablement ma culotte. Mes camarades de classe m'ont regardé avec surprise quand je me suis soudainement détourné d'eux et que j'ai poussé les masses de filles le long du tram, mais il m'a suivi, toujours la main sous ma jupe, personne n'a remarqué sa main et ma situation. Je lui ai jeté mon œil le plus mauvais et j'ai regardé dans des yeux immobiles et durs, qui étaient dirigés vers moi comme s'ils étaient sans vie. Je voulais crier, mais ma voix n'a pas fait de bruit. Comme dans ce cauchemar qui se répétait alors plus souvent.
Je suis en animation suspendue, allongé dans un cercueil ouvert. Je peux percevoir tout ce qui m'entoure, mais comme une personne morte, je ne peux ni bouger ni m'articuler d'aucune façon. Ils ont déjà levé le couvercle sur moi. Je veux leur crier : "Arrêtez, je suis encore en vie après tout !", mais je suis pris au piège dans mon corps. Je ne peux pas lever la main, je ne peux pas cligner des yeux, aucun son ne sort de ma bouche pour former des mots, et je dois regarder, impuissant, paniqué, la fermeture du couvercle du cercueil. Heureusement, je me réveillais toujours avant que le couvercle ne soit vraiment fermé. Comme les écolières étaient de moins en moins nombreuses à chaque arrêt, l'homme est également descendu quelque part et a disparu. Lorsque je l'ai vu se tenir à l'arrêt de la Karl-Theodor-Straße les jours suivants, j'ai demandé à mes amis de me rejoindre plus loin. Mais il m'a poursuivie. J'ai trouvé. Et m'a attrapé. Toujours moi ? Ou peut-être d'autres. Je n'en ai jamais parlé à personne.
Assurez-vous qu'il ne vous arrive rien. De tels souhaits m'ont été donnés pour mon voyage sur la route. Alors maintenant, je fais ça. Merkür, comme c'est bien que tu me protèges !

Je reprends la direction de la rue. Je rentre à Cros Garnon et je descends de la voiture dans le charmant hameau pour tout regarder de près, pour sentir les vieilles pierres grises des murs de la maison, pour lire les restes altérés des inscriptions des tombes sur le cimetière, qui est toujours soigneusement clôturé avec des barres de fer forgé. Quelles histoires sont probablement cachées derrière eux !
Quand je reviens, Mercure grouille d'un millier de mouches. Je me demande si ça lui plaira. Nous n'avons pas fait exprès de traverser un tas de fumier. Je suis dégoûté, alors je prends ma voiture et je m'en vais. Bien sûr, toutes ces mouches ensemble ne seraient rien comparées à un seul moustique à l'intérieur de Mercure.

Menhirs à l'épreuve du coeur

Le désert me suit, moi et Mercure. Ce doit être des menhirs ! Bien sûr, il arrive que des rochers tombent de la montagne, et tout ce qui est une énorme pierre n'est pas un menhir. Mais les nombreux rochers debout - pourquoi sont-ils debout ? Ils ont été mis en place par quelqu'un. C'est mon hypothèse et mon imagination. L'année dernière, en Bretagne, j'ai pu en admirer pour la première fois de ma vie - j'avais toujours été émerveillé par les histoires de Stonehenge et de ces phénomènes inexplicables liés à la pierre. Menhirs, dolmens. Ce doit être des menhirs. Sinon, pourquoi de telles pierres géantes s'élèveraient-elles si haut, pourquoi ne se couchent-elles pas sur le côté ? Pour lire sur le sujet, il faudrait que j'aie un guide détaillé avec moi, mais aussi que je m'arrête. Mais je suis attiré plus loin pour ressentir ce monde de rêve.
Larges, un peu lâches, légèrement vallonnés, pierreux ; des roches karstiques, fissurées par le temps, nous accompagnent. J'adorerais grimper comme un enfant, jouer à la balle, jouer à cache-cache. Le pays est si vaste et si ouvert que je me sens très ouvert ! Et je rencontre à nouveau un très grand troupeau de moutons, fraîchement tondus. Sur le côté gauche de la route, une personne à nouveau : un agriculteur qui laboure son champ. Au bord de la route, cairns par cairns, comme s'ils venaient d'être cassés d'un tas de pierres. Et à peine quelques poignées de terre s'affirment-elles entre les deux, que d'innombrables fleurs aux couleurs vives s'épanouissent dans les tons les plus forts, violet, jaune, rouge vif et jaune encore, de hautes vivaces et de petits boutons, dans une luxuriance qu'un jardin bien aménagé ne pourrait offrir plus splendidement. Comme s'ils savaient que cet endroit est leur seule chance de se présenter.

Sièges à vent

Faire du vélo ici serait un changement agréable. Je m'assois beaucoup trop dans la voiture et je conduis, je conduis et je conduis. Mon seul mouvement est de déplacer ma main gauche et droite au volant ou de lever mon pied de l'accélérateur à la pédale de frein.
Un peu à l'écart de la route s'ouvre une petite prairie où je peux m'arrêter et me faire un café.
C'est juste dommage que je connaisse à nouveau des limites : le vent froid. Toujours cette

vent frais. Au milieu de la journée, par une journée ensoleillée d'été en juillet, je suis gelé. J'aurais pu rester à la maison à ce moment-là, je pense encore à la colère. On trouve également des formations rocheuses sauvages et accidentées dans le Karwendel, dans le Wetterstein et partout dans mes Alpes voisines.
Après avoir bu mon café et m'être couché à l'abri de Merkür pendant une demi-heure au soleil, au milieu de mes Causses, je suis déjà bien au-dessus de tout problème. Le soleil semble être plus chaud maintenant, je ne frissonne plus, et aussi le vent, qui vient de nouveau de l'ouest et qui souffle probablement toujours ici, n'est pas aussi désagréablement pénétrant qu'hier et ne fait pas un tel bruit. C'est absolument calme ici, absolument calme, comme ça me fait du bien. De temps en temps, très, très rarement, une voiture passe par là, ici sur la D16, ils sont locaux sans exception. Je peux rêver, je veux continuer à rêver, je veux rêver le concept de "vie", à quoi pourrait-elle ressembler dans huit semaines, dans un an, dans cinq ans, peut-être même dans dix ans ? Je veux me consacrer à mes pensées, seulement à mes pensées. Je veux savoir où je veux aller. Ne plus jamais être impliqué de manière irréfléchie dans des circonstances de vie inappropriées. Comme c'est apaisant, ce silence. Et une fois de plus, j'ai l'impression d'être arrivé. Pas de personnes vers lesquelles je veux m'orienter, des personnes qui cherchent mon aide, dont je dois accepter l'état d'esprit, seul mon propre état d'esprit est important ici. Je suis heureux, détendu. Je n'ai pas besoin de me déguiser, je n'ai pas besoin de montrer quoi que ce soit, je n'ai pas besoin d'être poli. Je n'ai pas à décider, je n'ai pas à traiter avec quoi que ce soit ou qui que ce soit, je n'ai pas à montrer de principes fermes pour que les autres sachent où ils en sont avec moi.
Oh oui, même le contraire peut me rendre heureux, ce n'est pas nouveau pour moi : passer à l'offensive, invoquer le tonnerre et ensuite profiter de l'attraction de la même chose. Parfois, danser, chanter, rire, faire la fête : je connaissais ce bonheur. Mais ce qui est nouveau pour moi, c'est qu'être seul, être tranquille et tout seul pour soi-même, peut aussi me rendre heureux.
Dès que je serai de retour chez moi, je veux penser à quelque chose qui me permettra d'éprouver là aussi ce sentiment satisfaisant de l'espace. Trouver une telle place dans mon environnement sans avoir à conduire aussi loin. Pour réaliser enfin le rêve de ma propre cabane de montagne, par exemple. Où je me sens chez moi, car la nature sauvage se reflète en moi. Non capturés. Comme il grandit, il grandit aussi. Non cultivé. Non civilisé. Cette partie de moi prend de l'espace, et j'ai l'intention de lui en donner à l'avenir.
Et encore une fois, quelque chose m'excite : toujours ce vent constant. Je ne veux pas avoir à me retirer à l'intérieur de Merkür, je veux être à l'extérieur ! Tant de vent ! J'ai parlé un jour à une femme qui vient de la côte de la mer du Nord et qui vit maintenant à Munich. Elle a dit : "Je me sens vraiment bien à Munich, il y a tant de beauté. La seule chose qui me manque ici, c'est le vent avec lequel j'ai grandi au bord de la mer et les annonces de la force du vent dans les prévisions météorologiques, ça me manque vraiment, dit-elle. Sans comprendre, je lui ai souri. Parce que moi, j'ai grandi à Munich et je n'ai rien, rien du tout à voir avec le vent. Je continue.

Au revoir, l'épuisement professionnel !

Et puis je me retrouve dans la petite ville de Meyrueis, comment dites-vous cela déjà ? Mar-ü-es-sö, dit la dame de la Boulangerie, qui me vend une baguette. Meyrueis. En fait, de toute évidence, je n'aurais pas été aussi intimidé par les autres noms de lieux imprononçables d'origine celtique des environs. Quoi qu'il en soit : les baguettes ont un goût divin partout, je m'en réjouis.

Est-ce que je reste ici dans ce bel endroit ? Où un petit chemin mène à travers les bois, juste à la sortie du village ? Encore une fois, j'ai l'impression que je n'ai rien à faire ici. Bien qu'un camping-car français soit également populaire pour se garer une centaine de mètres plus loin. Il est sept heures et demie, le soleil brille merveilleusement, probablement encore une demi-heure, puis il disparaîtra derrière la montagne. Je vais m'installer ici, lire un peu plus jusqu'à ce qu'il fasse nuit - et puis je dois aller me coucher de toute façon.

Aujourd'hui encore, je suis resté assis et j'ai beaucoup roulé en voiture.

Je ressens toujours la pression de réaliser quelque chose, de devoir faire quelque chose, de faire quelque chose de spécial, chaque jour. Mais au cours de mon voyage, je suis étonné de voir quelle partie importante de la journée passe avec les besoins humains, avec la faim, la soif, les courses, la préparation de la nourriture, le nettoyage, l'ordre, la recherche d'un endroit approprié et le processus digestif, l'avancement, la satisfaction d'autres besoins physiques, la conduite, la satisfaction de la curiosité, tout cela, oui, et en plus l'exercice physique comme besoin qui prend du temps - je suis en train de le satisfaire.

Il a été socialement convenu que huit heures par jour devaient être travaillées - le reste étant d'organiser la vie, de profiter un peu, d'avoir du calme, d'organiser la détente pour pouvoir travailler à nouveau. C'est tout ce qu'il y a à dire ? Cela peut-il vraiment être tout ? Ce n'est pas pour rien que tant de personnes tombent malades au cours des décennies d'une telle vie. Il leur manque à tous, à nous tous, ce quelque chose de spécial : L'enthousiasme et la joie de vivre qui découlent d'un travail épanouissant, un travail qui nous donne de l'énergie au lieu de nous escroquer. Cependant, nous avons tous appris à nous entourer des loisirs nécessaires pour découvrir ce que nous voulons dans notre vie. Plus nous sommes impliqués dans notre vie obligatoire, plus nous avons besoin d'années de loisirs pour en sortir.

Nous voulons unir trop de choses à la fois : Les exigences que nous imposent les autres, les patrons, les collègues, les conjoints, nos mères et nos pères pour la vie, puis nos propres enfants - des gens dont nous avons besoin et qui ont besoin de nous. Nos propres besoins sont tellement négligés que nous ne pouvons même pas les nommer. Ce qui est fatal, c'est qu'ils existent toujours. Ils se battent pour leur droit à l'existence et poussent comme un jus de fruit en fermentation dans un tétrapack : si le processus de fermentation n'est pas remarqué à temps et que le couvercle est ouvert pour que la pression puisse s'échapper, le pack éclate à un moment imprévisible et le jus fermenté peut transformer une cuisine de

catalogue de meubles super stylée en un évier délabré. C'est ainsi que nos besoins se comportent si nous n'y prêtons pas attention à temps.
J'ai de bonnes raisons de préparer quelque chose de festif aujourd'hui : Cela fait maintenant une semaine que je voyage dans la nature. Oui, aujourd'hui, je cuisine. Karl-Hubert n'aurait pas appelé cela de la cuisine, mais du "réchauffement". Aujourd'hui, je vais me préparer une boîte de ravioli. Peter appellerait ça cuisiner comme moi. Et je suis prêt à utiliser de l'eau pour laver le pot. Oh, quel goût auront les raviolis !
Une vie bien remplie, a dit un jour quelqu'un, c'est quand je peux profiter de chaque instant de ma vie. Ou peut-être n'est-ce même pas souhaitable, le plaisir constant ? Peut-être que pour éprouver des sentiments élevés, il faut des sentiments profonds ?
Au moins, je suis sûr : je ne suis pas infirmier, je suis balayeur. Je ne suis pas un bon vivant, je suis un clochard. Non, je n'aime pas cuisiner. Je préfère m'échauffer. Et investir le temps que j'ai gagné dans l'exercice et les voyages.
Je le sais maintenant : Plus je connais mes besoins et plus je peux les nommer, moins je risque de souffrir d'un épuisement professionnel à l'avenir.

Enclos pour bisons et auto-marketing

Pourquoi y a-t-il, juste comme ça, au milieu des montagnes françaises, un enclos à bisons à visiter, pourquoi ? Parce que quelqu'un a eu la passion de collectionner les bisons, de les élever, de les multiplier, de les nourrir, de les regarder grandir et de s'épanouir en eux.
Si à l'avenir je voulais travailler non seulement pour gagner de l'argent, mais si je pouvais considérer mon travail comme un plaisir et non comme un devoir, comme ce serait rafraîchissant ! Si je pouvais m'y réaliser - comme celui (ou celle ?) avec l'élevage de bisons.
Mes anciennes connaissances scolaires me disent que les bisons se trouvent en Amérique du Nord, et que les bisons européens ont disparu depuis longtemps. Quelqu'un fait donc un effort extraordinaire avec son élevage de bisons juste parce qu'il en a la passion !
Karl-Hubert n'avait-il pas aussi une passion, à savoir être un gourmet et un connaisseur en vins ? Il a tant donné pour cela. Et je l'ai fait par devoir - et je n'ai donc pas pu tenir le coup.
Les dix dernières années après le divorce de Karl-Hubert ont également été remplies de devoirs. J'ai enduré beaucoup d'épreuves, j'ai dû prendre des emplois pour sortir de la détresse, mais j'avais la certitude : c'est mon chemin vers la liberté. Je suis en route depuis longtemps. Je pourrais prendre soin de moi et faire passer les enfants à l'école, à la formation ou aux études. C'était dur et en même temps très drôle avec eux et leur joie de vivre juvénile.
Maintenant, mon petit a déjà 22 ans, et il me reste encore quelques années de vie.
"Maman, tu peux prendre soin de toi maintenant, nous sommes tous grands !", ai-je eu le droit d'entendre. Au début, j'étais étonné, mais ensuite j'ai pris une grande respiration et j'ai compris.
J'avais surtout décidé sous la pression : Chaque fois que les choses n'allaient pas bien, j'avais trouvé quelque chose qui nous aidait, moi et les enfants.

Alors ? Décidez tout de votre propre gré. Connaître à l'avance les options qui s'offrent à moi. Savoir ce que je veux et où je vais. Cela semble si facile, et pourtant c'est si accablant.
Au moins, je sais une chose maintenant : A 52 ans, je ne veux pas être un enseignant débutant. En tout cas, je veux rester indépendant. La peur de l'existence est devenue une partie de moi, et plus que cela, je crains les liens et les structures fixes qu'un poste permanent apporterait avec lui.
Visitez ! Visitez ! Visitez !
Dans de nombreux endroits et en nombre impressionnant, il y a des panneaux dans ma rue avec les instructions : Visitez ici et là.
Partout des grottes spectaculaires, des points de vue exceptionnellement situés, absolument, je n'en doute pas un instant, aussi beaux qu'ici. Je n'ai même pas fini de visiter les nombreuses offres et visites annoncées. Bien sûr, d'une part, il y a des aspects marketing derrière tout cela. Visitez ! Parce que ceux qui visitent apportent aussi de l'argent, allez ici pour un repas et payez les droits d'entrée, achetez un pain ici et une carte postale là, faites le plein d'essence ou cherchez un logement pour la nuit. Marketing, marketing, marketing. Publicité, publicité, publicité. C'est ce dont nous avons tous besoin. Moi aussi, Rosi, j'en aurais alors besoin - si seulement je savais ce qu'il faut annoncer ! Ensuite, les gens viendraient aussi chez vous et achèteraient.
Est-ce que je veux être visité ou réservé par des entreprises, ou est-ce que je veux vendre un produit ? Mais laquelle ? Une chose que je peux exclure dans tous les cas : bison. Ce ne sont pas des bisons.

Les Cévennes sauvages et moi

La gorge de la Jonte est la frontière entre le Causse Méjean et le Causse Noir. Cela signifie qu'aujourd'hui, j'ai atteint le Causse Noir, là aussi je suis étonné, oui, je me surprends : à bouche ouverte ! à percevoir la beauté de la région. Ici aussi, le fantasme de formations rocheuses extrêmement stimulantes, si je rencontre aussi la fameuse "Tête du Christ" dans son contour saisissant ?
La juxtaposition de paysages rocheux déchiquetés, sauvages et dénudés, qui ne permettent qu'une vie clairsemée, à côté des quelques zones vertes le long des chutes d'eau, qui mènent au fond de la gorge, me fait du bien. Quand je vois ensuite le soleil briller sur eux, mon cœur se lève à nouveau.
J'ai eu une idée du Causse Noir, et mon idée visuelle s'est merveilleusement confirmée. Néanmoins, à part le soleil chauffant, il y a autre chose qui me manque pour ma satisfaction : la paix et la tranquillité. Pas la paix extérieure, je l'ai trouvée. Mais à l'intérieur ? Je ressens encore la pression de ne pas pouvoir laisser de côté ceci et cela et ce petit coin de paysage fascinant. Je dois donc rester assis dans la voiture pendant des heures d'un point de vue à l'autre et manger des kilomètres. La paix de pouvoir enfin rester, d'être chez soi, comment, quand, où s'installe-t-elle ?

Je suis assis devant la carte depuis un certain temps déjà, essayant de répondre à la question qui s'accumule maintenant devant moi comme une question très élaborée et même ennuyeuse : Que veux-je vraiment ? Tant que je ne sais pas ce que je veux, je veux tout et je ne suis jamais rassasiée. Je veux juste me laisser emporter, je ne voulais plus cela, je voulais tout déterminer moi-même. Comme c'est épuisant ! Traiter les impressions seules ; évaluer les situations ; peser les idées, les souhaits et les possibilités ; prendre des décisions. Dois-je me remettre de cet effort ? Déjà après ces quelques jours ? Ou ai-je encore une fois négligé un besoin qui s'impose maintenant et qui se traduit par des efforts ? Ces derniers jours, j'ai beaucoup conduit, je voulais juste continuer, je n'avais nulle part la paix et le calme pour déballer ma table et m'asseoir vraiment pendant quatre ou cinq heures, pour lire. Attendez, non, maintenant je sais : je veux mettre les choses au clair, me vider la tête. Oui, j'ai besoin de temps pour écrire dans un système de cabinet intérieur ce que j'ai appris au cours de mon voyage. Pour créer de l'espace dans mon esprit, pour pouvoir absorber de nouveaux désordres sous forme de changement. Une fois de plus, trop de choses sont devenues apparentes en raison du stress, de l'agacement et des tensions. C'est moi qui suis stressé. Il n'y a personne d'autre à blâmer. Oui, moi. Pas le monde du mal. Moi. Je suis en train de me surpasser. Je fais parfois le mauvais choix. Percevoir mes besoins suffisamment tôt pour les intégrer dans les décisions à mon profit est pour moi un défi inattendu.
Installez ma table ! Je vais le faire aujourd'hui. Je vais me diriger vers le Mont Aigoual, en acceptant de devoir geler à nouveau ce soir. Et peut-être que demain je ferai un voyage jusqu'au Mont Aigoual, et puis je partirai de là vers Nîmes, où il fait chaud.

Il est maintenant un peu avant dix heures et je commence la journée depuis mon lieu de petit-déjeuner, où j'ai étudié la carte, inspirée par la décision du Mont Aigoual.
Une fois de plus, je succombe à la tentation du chaperon rouge : sur mon chemin se trouve L'abîme de Bramabiau. Le paysage m'attrape avec ses griffes qui me prennent l'âme, je ne peux pas du tout me défendre. Quelle vue de la route en haut jusqu'au pont sur l'abîme ! Je dois m'arrêter et m'émerveiller, juste m'arrêter au milieu de la route, aucune voiture ne passe de toute façon.
L'Abîme est une immense grotte karstique. Le petit ruisseau Bonheur s'y jette - et à l'autre bout, il réapparaît sous la forme d'une rivière dans une chute d'eau et s'appelle maintenant Bramabiau.
Plein de satisfaction, j'ai aussi remarqué que je suis simplement passé devant un panneau "Fischersee". Ha, je suis un voyageur avancé ! En raison d'un lac de pêche, moi, Rosi, je ne fais pas un détour comme la semaine dernière.

Le haut est comme le bas

J'ai dû rater l'entrée de l'ascension du Mont Aigoual, j'ai continué à rouler et maintenant je suis déjà au sommet. J'ai raté la randonnée en montagne et l'exercice. J'ai mis ma voiture

au seul endroit où je me sens à l'aise : à moitié dans la forêt. Pour arriver au sommet en voiture, où se trouve le parking des visiteurs, je trouve cela pervers. Immédiatement, je veux grimper au moins les cent derniers mètres jusqu'au sommet, enfin utiliser mes jambes. Là-haut, un météo-musée explique le travail des météorologues, qui font leurs recherches ici à 1567 m d'altitude dans l'une des plus importantes stations météorologiques de France, afin de pouvoir prévoir le temps de plus en plus sophistiqué. J'envoie quelques réflexions à la station météorologique de mon Wendelstein alpin, que j'ai souvent rapidement escaladé pour une randonnée nocturne tout en passant la nuit dans mon cercle d'amis à la Sieglhütte du Club alpin.
Quand je retourne sur Mercure, je ne peux pas résister à un sentiment de honte : Je m'étais levé à Meyrueis et j'avais immédiatement fui le froid et aussi mon lieu de petit-déjeuner avec la forte motivation de la route que j'avais décidé d'emprunter, puis ici, sur la montagne, je venais de commencer à courir - et j'avais apparemment garé Merkür au bord d'un chemin de randonnée. Entre-temps, les premiers randonneurs de la vallée sont arrivés ici. Ils avaient maintenant amplement l'occasion de partager mon intimité la plus intime, ouvertement et à hauteur d'œil, pour jeter un coup d'œil à mon lit froissé, décoré de chaussettes de lit, d'un rideau de serviettes et d'une housse en aluminium, que j'avais simplement mis de côté. Il manque encore le capuchon pointu pour compléter le cachet de l'étrange créature. Les chiens sauvages qui sont en moi se battent avec eux-mêmes : Alors quoi, je peux tout laisser traîner ici, personne ne me connaît ici, bientôt je partirai à nouveau. Et l'autre : Que pensent les gens de la propriétaire d'une voiture aussi sale, d'où vient-elle, aha, une Allemande ! Jusqu'à quel point dois-je être décent, jusqu'à quel point est-ce que je veux être décent, que signifie civilisé ?
Dans l'étape suivante, je prépare mon lit correctement, mais je continue à m'ouvrir et à ouvrir Merkür aux regards curieux des passants sur ce chemin de randonnée en sortant ma table et ma chaise et en les plaçant au milieu de la verte prairie, avec mon classeur et mes ustensiles d'écriture. Qu'ils me prennent pour un chercheur en foresterie. J'ai appris que les gens - s'ils parlent de moi - le font pendant une demi-minute, puis d'autres sujets remplissent leur flux de pensées. C'est à moi :
Combien dois-je gagner pendant les mois restants de l'année pour m'offrir désormais deux mois de nature sauvage par an ? Et pourquoi seulement deux, pourquoi pas trois et quatre ? À quoi ressemblerait un plan viable ? Qu'est-ce qui m'empêche de le faire, de quoi ai-je encore peur ? Peut-être suis-je confronté à un nouveau déclin social ? L'accepterais-je si cela me permettait d'avoir la liberté et la nature sauvage que mon moi intérieur désire ?
Je trouve chaque jour plus passionnant de découvrir comment s'en sortir avec un minimum d'argent.
Argent ou satisfaction ? Y a-t-il eu quelque chose entre les deux ? Ou était-il même permis d'avoir les deux en un ? J'étais encore irrité par l'époque de Karl-Hubert, que j'avais ressenti comme la cage dorée familière, où faire de l'argent était lié à une énorme pression extérieure - n'avais-je pas encore vécu cela chez moi ?

Une petite bouffée d'air frais

Après avoir vendu le Gourmetrion à la famille Lutz le 31.12.1993 - nous venions de terminer l'activité de Noël et de la veille du jour de l'an, très exigeante en main-d'œuvre, y compris tous les préparatifs et l'inventaire le dernier jour qui a suivi la vente - je suis en fait restée à la maison pendant plusieurs mois, j'ai enfin eu du temps pour les enfants et j'ai également pris soin du ménage. Nous avions prévenu Lieselotte, l'aide au nettoyage et au repassage, qui s'occupait également du petit Raffael à l'heure. Je voulais, je voulais tellement être moi-même avec les enfants. J'ai d'abord pensé à ce que je pourrais faire professionnellement. Et je pourrais ! Parce que je n'avais pas assez à rattraper en faisant des choses amusantes avec mes enfants bien-aimés avant qu'ils n'atteignent la puberté et ne se séparent de leurs parents ? Les apprécier, c'est ce que je voulais ! Dominik avait déjà quatorze ans, Mark treize, Lisa onze et Raphaël sept.

J'ai enfin eu l'impression de rattraper mon retard. La vie était belle. J'ai pris plaisir à aller chercher les enfants à l'école. Déjeuner avec eux sans précipitation ni pression. Pour voir ce qu'ils apprenaient à l'école et pour participer à l'apprentissage. Comme c'était intéressant ! Soudain, le temps ! Pendant qu'ils étaient à l'école, je me suis encore laissé prendre par un livre. J'ai regardé la Lindenstrasse à la télévision, je me suis juste laissé distraire. Puis un reportage régional, puis des espèces disparues, puis des nouvelles, puis un reportage hebdomadaire, puis un thriller palpitant, puis des sujets quotidiens, puis le commentaire de la semaine, puis une émission littéraire, puis un long métrage avec mon acteur préféré Paul Newman, j'ai eu du mal à trouver le bouton. Comme j'ai apprécié quand Karl-Hubert n'était pas à la maison !

Le matin à 9 heures, les dernières nouvelles, la météo alpine, à 9h45 la gymnastique puis la préparation des connaissances de la vieille école dans la radio scolaire, chaque pause publicitaire me fascinait, puis à nouveau le gag du long métrage de la veille. Changer, magazine à midi, sans changer les tempêtes de la mer du Nord en direct. Maintenant, les enfants sont entrés en dribblant de l'école et se sont assis et ont ri de bon cœur quand ils ont remarqué mon regard enthousiaste sur la télévision : Maman, ce n'est qu'une télévision ! C'est seulement à ce moment-là que j'ai appris à connaître les émissions pour enfants comme Sesame Street et à quel point elles sont drôles, et j'ai ri encore plus que les enfants. Mais quand Karl-Hubert est rentré à l'improviste, j'ai rapidement fait semblant de travailler, comme je l'avais fait quand j'étais enfant, pour ne pas avoir à soutenir ma mère malade dans le ménage.

Je le savais depuis le début. Karl-Huber ne pouvait pas supporter l'idée : sa femme est à la maison, et il travaille ! Maintenant que j'avais plus de temps et que je ne me concentrais plus uniquement sur le travail, je pouvais réfléchir à mes souhaits. J'ai trouvé que c'était un plaisir délicieux, que je pouvais être heureux et exubérant, j'étais tellement soulagé que le fardeau du trion gourmand ne reposait plus sur moi. Karl-Hubert n'a pas apprécié.

Karl-Hubert poursuit sa vie de débauche ; il accompagne les clients dans les restaurants les plus chers et rentre souvent ivre à la maison. Il invitait les clients à cuisiner le soir ou le week-end, ce qu'il adorait faire, mais il n'y avait plus l'assortiment somptueux en arrière-plan, qu'il suffisait d'aller chercher au magasin. La vaisselle ? "Après tout, c'est moi qui ai fait la cuisine", dit-il et il est resté assis à table avec les invités et de nombreuses bouteilles de vin.

Ivre, il était agressif dans ses propos. Je pouvais difficilement faire la différence entre ce qui était grave et ce qui résultait de son état.
À chaque fois, il a répété l'attitude d'un véritable entrepreneur : Pas de valeur ajoutée, pas de valeur !
N'a-t-il vraiment pas vu de quoi j'étais capable ? Ce que j'avais réalisé dans le Gourmetrion et ce que j'avais également créé en termes de profit ? Si j'avais voulu être informé de chaque petit détail de ce que je fais et être félicité, comme il l'a fait, je n'aurais certainement pas pu faire face à toutes les tâches.
Que puis-je faire ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi, que j'étais tellement sans défense contre Karl-Hubert, alors que je sentais exactement que je ne voulais pas que les choses se passent comme cela ?

Le devant est aussi à l'arrière
C'était samedi soir, à la fin d'une réunion d'affaires avec ses clients du vin. Il m'a appelé de son téléphone de voiture :
Il rentre à la maison avec 23 personnes, il m'a dit de préparer tout ce qu'il y avait dans la maison. Légumes, salade - quelle viande et quel poisson aurais-je dans le réfrigérateur ?
Pause.
Ce n'était pas seulement le message qui me dérangeait, mais aussi le son de sa langue.
Je lui ai demandé s'il avait fait une dégustation de vin.
Non ! Je ne sais pas d'où me vient cette idée.
Mon "Hm" devait avoir une teinte douteuse et ne servait pas à la détente.
Il vient avec 47 personnes, je suis censé tout préparer, les légumes, la salade, tout ce que j'ai à la maison.
Il devrait enfin me dire qui vient.
J'ai ressenti mon excitation il y a longtemps. La langue se tordant avec le manque d'objectivité, cet accouplement était généralement accompagné d'agressivité, je le savais. Je ne pouvais pas me taire, puisque c'est moi qui étais sobre !
Quelle est la véritable histoire ? Qui viendrait ?
Il vient avec 95 personnes et me dit de tout préparer.
Le fait qu'il riait à l'autre bout de la ligne avec la langue pendante - je ne pouvais pas accepter cela sans riposter.
Qui viendrait vraiment s'il ne pouvait pas enfin me dire quelque chose de concret ?

"Arrangez ça !"
Et voilà, le ton agressif. Avec moi aussi.
Que je ne ferais pas une seule chose sans qu'il me le dise...
Il m'a dit de tout préparer, il a crié au téléphone et a raccroché.

J'ai été très content de moi toute la journée. avait déjà compensé la mauvaise humeur de Karl Hubert d'hier. Parce que là, il avait soudainement renoncé à sa meilleure promesse, à savoir que les trois enfants plus âgés seraient autorisés à aller skier, et leur avait soudain ordonné de travailler : Ils devaient maintenant distribuer des prospectus ce jour-là, à proximité du nouveau magasin de vin que lui et son partenaire prévoyaient d'ouvrir dans les deux semaines à venir. Après tout, eux aussi vivaient de son, oui, de son travail. C'était son argument depuis des années lorsqu'il s'agissait de faire passer ses idées parfois très surprenantes. Je n'avais jamais rien trouvé de convenable contre elle. J'ai plongé en dessous. Et au lieu de lui dire que cela ne fonctionnerait pas ainsi, j'avais, avec beaucoup de désinvolture ludique, aplani les expressions déçues et même très agressives des enfants.
De son travail ! Ce n'était pas un choix de mots au hasard ! Tout ce pour quoi j'ai travaillé, c'est grâce à lui. J'ai mis le téléphone en colère dans la station de recharge.
Au cas où il aurait effectivement ramené quelqu'un à la maison, j'ai préféré mettre un pantalon approprié sur mes jambes nues, me peigner rapidement, libérer le salon, la salle à manger et la cuisine des chaussures d'enfants, des jeux, des livres, des jeux informatiques, des restes des différentes phases de la journée.
Peu de temps après, il était là.
Toujours pas d'oignons, de champignons, de courgettes coupées du tout, pas de salade nettoyée et la viande non assaisonnée, pas toutes les bougies allumées, les enfants n'ont pas encore fini de mettre la table !
Après tout, il travaillait toute la journée, je ne faisais que vagabonder, je n'avais pas de tâches, j'étais incapable, totalement incapable.
"Incapable de quoi ?" Sur un ton empoisonné, j'ai répondu à ses remarques agressives.
Avant, ses accusations ne me dérangeaient pas, mais au fil des ans, je suis devenu plus sensible, pas plus dur. Je savais que dans cette situation, il valait mieux ne rien mettre par-dessus, après tout je n'avais pas bu. Non, je n'ai pas pu le gérer.
J'ai recommencé la vieille histoire :
Que j'étais toujours là pour lui et que j'étais aussi là pour lui sans trop réfléchir quand il avait une bonne idée et que je faisais toujours de mon mieux pour le satisfaire, mais que je détestais quand il se moquait de moi et exigeait de moi une obéissance simple et facile, que je n'étais pas son petit chien qui semblait remuer la queue et qu'il ne réussirait jamais avec moi dans cette tournée, il devrait enfin le savoir.
"Vous ne réussissez nulle part, c'est tout ! Je dois travailler tout le temps, et tu traînes avec des étudiants, des fainéants, des traînards, tu es l'un d'entre eux !

Il m'a surpris avec ça. En fait, je n'avais pas de contacts à part ceux que nous avions ensemble, que voulait-il dire ? Maintenant, j'étais prêt et je suis monté. Après la vente du Gourmetrion, je venais de rester à la maison pour la première fois de toute notre vie commune, simplement à la maison, avec nos quatre enfants, avec le ménage et douze machines à laver par semaine, les trois remplissages quotidiens du lave-vaisselle, les montagnes de casquettes, d'écharpes et de chaussures, qui n'atteignaient leur place que par mes bruyants harcèlements. Les milliers de morceaux de papier, pétards, briques Lego, miettes de pain, morceaux de biscuits, papier de chewing-gum, autocollants, objets de collection qui erraient dans notre maison et qui ont été laissés dans des endroits arbitraires sans que je ne m'en plaigne. Les chaussettes qui allaient une à une dans la buanderie, les livres de devoirs, les pochettes de flûte à bec et les tableaux qui étaient rapidement dessinés sur de petits papiers ; avec la faim constante des enfants qui grandissaient, nos cinq assiettes se multipliaient par les repas et les collations de chaque jour. Lieselotte, qui nettoyait et repassait en même temps, m'avait aidé pour ce genre de choses avant que je ne vende le Gourmetrion. Mais elle n'avait jamais été chargée d'éduquer les enfants, pas même pour maintenir l'ordre. Et maintenant, nous avons la salade ! Mais il semblait que ce n'était que ma salade.

Une heure plus tard, il était déjà 22 heures, deux amis, Werner et Volker, ont sonné à la porte après que Karl-Hubert les ait appelés trois fois chacun et les ait suppliés de venir vraiment.
Au début, j'ai réussi à ignorer Werner et Volker malgré toute leur hospitalité. Puis je me suis retourné. A ma forme de compensation. Parce que je me suis rendu compte qu'à partir de ce moment, il y avait une fête dans la maison, ce qui pouvait améliorer mon humeur.
Je suis montée dans la salle de bains et j'ai mis du rouge à lèvres. J'ai enlevé mon jean et j'ai mis une jupe courte. Je me suis assis avec les trois hommes sur un tabouret de bar à la table du bistro et j'ai demandé à Werner de me servir une bière. J'ai apprécié de parader avec eux de manière glamour et de savoir qu'ils me prêtaient attention.
Karl-Hubert s'est assis en silence à côté.
Quand les deux hommes sont partis, il m'a tiré près de lui, s'est blotti contre moi, a posé sa tête sur moi et son bras autour de mon épaule. Peu après, ils sont allés se coucher, en faisant l'amour comme au paradis.
Je n'ai pas pu venir. Je ne pouvais pas changer sa, non, notre conscience collective. Qu'on ne peut travailler que sur soi-même et ne pas changer l'autre, je le sais aujourd'hui, du moins théoriquement. À l'époque, à 38 ans, je n'en savais même pas la moindre chose. Tant de choses que je ne savais pas à l'époque.
Je n'étais pas capable de prendre des décisions seul, d'endurer un orage, d'attendre de voir s'il allait vraiment mettre ses menaces à exécution et de réagir avec cohérence.

"Ce sont tous des tigres de papier, ne le prenez pas si sérieusement", a déclaré Werner ce soir-là, et Volker a hoché la tête. Mais je voulais le prendre au sérieux, mon mari devrait être pris au sérieux !
Je n'ai pas réussi à le prendre d'un autre côté, et encore moins à le comprendre.
Et je n'avais vraiment pas de plan. Ces dix, quinze dernières années, j'ai été bien trop occupé à construire notre existence pour me préoccuper de mes souhaits. Nous étions féconds, un enfant après l'autre, je n'arrivais pas toujours à me protéger, lui non plus, car les relations sexuelles spontanées avec lui étaient très satisfaisantes. Ici, je faisais preuve d'une initiative qui le satisfaisait, ici, j'étais imaginatif et il aimait se donner à mes séductions.

Londres, Barcelone, Bucarest, Moscou, Berlin

Je m'étais endormi sur mon tapis au Mont Aigoual.
Quand je me réveille, il est 6h15. Faisons un peu d'exercice ! Au moins les quinze minutes qui nous séparent du sommet me feront du bien. En haut, je regarde à nouveau les panneaux d'information. Où sont le nord, l'ouest, le sud, l'est ? J'ai laissé les panneaux érigés confirmer ma propre estimation de la direction : De Londres à Barcelone à Bucarest, Moscou, Berlin. Le soleil se couche déjà lentement. Quand je découvre aussi un robinet d'eau potable, emmuré sous le toit d'une petite chapelle aussi haute que celui d'un homme, je peux à nouveau me laver les mains correctement, ce qui contribue considérablement à mon bien-être.
Je m'en sors très bien, je peux le dire.
À huit heures, je me dirige à nouveau vers le sommet, car il y a encore du soleil là-haut. Je me suis habillé chaudement, car il y a certainement du vent. La station météo est déjà fermée, les visiteurs de la journée sont à nouveau partis. Deux ou trois voitures circulent sur la route qui mène au sommet de la montagne vers deux ou trois villages isolés. Je suis seul ici. C'est ma montagne !
En lisant encore une heure, je profite du merveilleux silence au sommet de la montagne, qui est la plus haute de la région. Personne d'autre ne peut se tenir devant le soleil, qui est encore haut dans le ciel et sera certainement visible pendant encore une heure. Mais bientôt, je suis gelé par le vent. Je me demande si je ne pourrais pas m'acheter des vêtements d'extérieur en microfibre qui retiennent la chaleur et absorbent la sueur ?
"Chasse ménagée". Le panneau est accroché à l'arbre juste à côté de Merkür. Que pourrait-elle dire ? Je ne trouve rien dans le dictionnaire qui me convienne. "Femme de ménage" signifie femme au foyer, je le sais, mais je ne vois aucun lien avec la chasse. Une bonne chasse ? Se pourrait-il qu'au lever du soleil, un chasseur apparaisse et tire sauvagement ou qu'il me parle bêtement de ce que je fais dans la forêt et exige une grosse amende, alors que je ne peux même pas regarder correctement, sans parler de penser en français, à cause de tout le sommeil que j'ai sur le visage ? Mais je prends le risque - et je suis récompensé par

une nuit merveilleusement calme et étoilée, qui ne me libère du sommeil que lorsque le soleil brille déjà sur moi avec un ciel bleu.

Délices de la martre

Avant que la foule ne se déverse dans le Musée de la Météorologie, je vais m'autoriser dix minutes supplémentaires d'exercice matinal et aller en haut de la montagne, prendre une petite serviette avec moi, me laver le visage là-haut au robinet de la petite chapelle et profiter de la bonne sensation de propreté. Suis-je incohérent ?

Bien que je veuille vivre libre et sauvage, j'utilise les facilités d'un monde civilisé en arrière-plan. Même si ce n'est qu'un robinet construit par d'autres personnes et ouvert au public.

Et au lieu de me fier à la course des nuages, je lis les prévisions météorologiques affichées sur des bouts de papier, qui disent : Demain, vendredi, orage. Ainsi soit-il. Je vais donc rester ici aujourd'hui et demain, pendant un orage, je visiterai le site de camping tant désiré.

Puis Robert Louis Stevenson me salue à nouveau ! Un petit chemin mène à la cachette de Mercure - et un âne accompagne un jeune couple joyeux en bottes de montagne et un coneflower, avec toutes leurs affaires de voyage sur le dos. Les deux me saluent avec un sourire amical et un "Guten Tag" à consonance française (oh oui, la plaque d'immatriculation de Mercury !), comme si c'était la chose la plus naturelle au monde de se présenter ici avec un âne, et je leur réponds comme si c'était la chose la plus naturelle au monde de se tenir dans une voiture allemande sur des chemins de traverse français.

Le seul endroit possible sous le bosquet, où personne ne nous verrait, moi et Merkür, est déjà occupé par une famille qui s'est étendue pour son pique-nique. J'ai donc laissé Merkür chez lui hier et j'ai étendu une couverture dans la forêt pour moi.

De nombreux insectes, que je n'avais jamais vus auparavant, grouillent autour de moi dans les couleurs les plus vives. Les mouches de différentes couleurs occupent mes sens depuis longtemps. Les genoux relevés, je m'assieds par terre et me laisse totalement happer par la fascination de la nature.

Une martre rousse vient de passer très confortablement. Un spécimen particulièrement bien développé avec une queue particulièrement touffue.

"Un mardre, un mardre !", crient les enfants de la famille depuis la table pliante d'à côté et s'enfuient dans les bois derrière lui. La mère a également sauté et veut le suivre, mais il a bien sûr déjà disparu dans le fourré.

"Comme il était beau", dit-elle dans ma direction, et je confirme par un "Oui" tout aussi admiratif à quel point la martre était exceptionnellement belle.

Pour le déjeuner, je me suis fait un merveilleux sandwich au fromage avec du Bleu des Causses. Et pourquoi ne pas boire du vin rouge avec ? Le prochain gobelet disponible est celui de ma brosse à dents. Je prends du vin rouge de la bouteille sélectionnée au supermarché, trois quarts d'eau, un quart de vin rouge contre la soif. Après cinq de ces

remplissages de gobelets, je suis envahie par un sommeil agréable à l'ombre d'une mâchoire haute.

Adventure Me

En fait, j'essaie de clarifier ce qu'est un aventurier et j'en arrive à la conclusion suivante : un aventurier, l'aventurière, se met volontairement en danger, ce qui ne nécessiterait pas de faire face à sa vie quotidienne normale. Suis-je du genre aventurier parce que je n'ai pas eu envie d'acheter des cartes et des guides à temps pour mon voyage au cœur de l'Europe et d'élaborer un bon plan de voyage pendant des semaines ? Ou s'agit-il simplement d'une négligence ? Il existe en effet des descriptions d'aventures dans des pays lointains qui sont plus dangereuses que les miennes. Mais à ce moment-là, je réalise quelle est mon aventure, et elle n'est pas mince : explorer mes sentiments et mes besoins, m'appuyer sur eux comme guide intérieur. Me permettre, malgré une vie intensément vécue, malgré les quatre enfants à qui j'ai pu tant enseigner, malgré les nombreuses expériences qui semblaient déjà gravées en moi comme des lois, malgré mes 52 ans, avec lesquels j'aurais déjà dû atteindre une certaine sécurité dans la vie, d'avouer que la vie n'est pas finie ici. Quelle grande carte blanche et vide se trouve devant moi ! Et une autre chose : qu'à présent, en ce moment, il me semble que je trouve ce que je cherche. Ma définition me remplit d'un sentiment de bien-être qui frise la grande satisfaction.

Je m'amuse à explorer le secret de la motivation en me demandant : pourquoi est-ce que je me brosse les dents ici, dans la nature, matin et soir ? Je ne le fais pas par habitude (je m'abstiens parfois de le faire à la maison parce que je suis fatigué), mais parce que je veux garder en moi un sentiment résiduel de propreté, parce que je veux avoir de bonnes dents même après ma vie dans la nature (peut-être pourrai-je le faire plus souvent à partir de maintenant) à l'âge de soixante-dix ans et ne pas être décrit comme Sam Hawkens, si je ne me trompe pas, hihihi. Karl May, qui a éveillé en moi la soif d'aventure d'une jeune fille de treize ans, a créé ce personnage délicieusement drôle.

Sam Hawkens s'est inscrit dans ma mémoire comme un petit homme rusé et intelligent qui ne se souciait pas de son apparence. Ses yeux rusés et vifs saisissaient chaque situation avec rapidité et précision ; ils s'asseyaient sous des poils éloignés qui s'étaient irrémédiablement emmêlés en dormant dans l'herbe, le foin ou la savane sous un énorme chapeau de feutre tout aussi brûlé par le soleil. N'était-ce même pas une perruque, car il avait déjà perdu son cuir chevelu, si je ne me trompe pas, hihihi ?

Eh bien, je n'ai plus à compter avec sa barbe sauvage et confuse, ni avec son nez puissant, si je ne me trompe pas, hihihi. Une jupe de chasse à sa taille était probablement impossible à obtenir, mais le vieux monsieur agile ne semblait pas s'en soucier, il a plutôt adapté ses bottes indiennes à sa taille démesurée. Par contraste avec le volume des bottes, ses jambes maigres en forme de faucille dans des jambières serrées et effilochées semblaient lui plaire,

ou alors il ne s'en souciait pas, si je ne me trompe pas, hihihi. Mais moi, je veux être un sauvage cultivé.

D'où vient ma motivation à peindre mes ongles de pied ici, sans que personne ne s'en aperçoive ? Le vieux vernis de Munich est rayé, vieux de quatorze jours. Je ne pouvais pas être dérangé par un regard aussi délabré et l'apprécier comme une indication de ma vie sauvage. Je pourrais aussi retirer le dissolvant de ma coquille d'escargot roulante, enlever complètement les restes de vernis et continuer mon chemin sans vernis. Mais non, je vais peindre des ongles frais tout de suite, parce que : j'aime ça, parce que j'aime avoir des ongles d'orteil rouges et propres sur des jambes bronzées. Est-ce l'effort publicitaire de l'industrie des cosmétiques ou est-ce la femme primitive qui parle de moi ?
Des activités telles que se brosser les dents et peindre les ongles sont des actions qui ne servent que moi, seulement moi, personne d'autre. Combien de choses je fais à la maison parce que d'autres le veulent de moi, parce que je dois gagner de l'argent avec, parce qu'une autre personne l'exige de moi, parce que cela doit être fait, parce que j'ai besoin d'argent pour acheter ceci et cela, par exemple du dentifrice et du vernis à ongles, parce que c'est ce qu'on attend de moi, parce que sinon je devrais me justifier, parce que - tout cela. En fin de compte, parce que je n'ai pas le courage de mener une vie simple et de faire part de ce souhait à mes enfants, envers lesquels je me sens obligée car je leur ai donné l'exemple d'une vie plus luxueuse dans leur enfance avec Karl-Hubert. Et à ma mère, qui veut que je sois en sécurité.

Émancipation

L'anxiété s'exprime également sous ses sous-formes de préoccupation, de peur, d'inquiétude, de détresse, de tension, de désespoir, de blocage... Et toutes les formes se caractérisent par l'incertitude, l'insécurité, l'ambiguïté et le non résolu. Dans quelle mesure est-il généralement humain ? Dans quelle mesure est-elle une femme ? Et où est-elle mon problème personnel ?
Fondamentalement, tout ce que nous faisons toute notre vie est est d'éviter la peur en ne se mettant pas dans des situations dangereuses au départ. Nous réduisons la peur en essayant de clarifier les situations diffuses. Ou encore supprimer la peur si nous ne pouvons pas la clarifier. Peut-être parce que nous ne prenons pas le temps de clarifier les choses. Tôt ou tard, cela se manifestera à nouveau sous la forme d'une peur subliminale sous forme de blocages obstructifs. Celles-ci sont très gênantes pour nous et que nous sommes alors capables d'éliminer avec beaucoup d'efforts - nous avons peut-être besoin de l'aide d'un psychologue - ou qui se manifestent sous la forme de maladies physiques, qui à leur tour déterminent notre mode de vie.
Je vais faire cette déclaration pour moi-même :
Tout ce que nous voudrions faire mais que nous ne faisons pas, nous ne le faisons pas parce que nous avons peur de changer un état existant - aussi insatisfaisant soit-il. Parfois,

un peu de fantaisie aide à stimuler cela en pensant à la situation de peur et en allant dans son cinéma intérieur : Qu'est-ce qui m'arrive quand... Ce qui m'effraie vraiment. Est-ce que je veux l'éviter, ou est-ce que je veux vivre quelque chose et ressentir des moments de bonheur ?
En tout cas, il est difficile de gérer sa peur. Et cela prend du temps. J'ai pris mon temps pendant cinq semaines. Est-ce que cela suffira ?
Le soleil avance sans relâche, et je pense à la froideur de la soirée qui approche et au campement de la nuit suivante, qui m'est encore inconnu. Alors je remballe la table, la chaise, la nourriture et les articles de confort dans ma coquille d'escargot. J'avais le droit d'être ici, juste d'être. Pendant un court moment, je me lève et je m'incline légèrement, vers le soleil et la montagne. Je vous remercie. Stevenson a également ressenti le besoin de remercier les Cévennes. Il a laissé une pièce de monnaie à chacune de ses escales dans la forêt.
Quelque temps plus tard, je trouve aussi mon rituel. Je vais prendre l'habitude de prendre les déchets qui traînent chez mes invités et de les jeter dans des conteneurs : bouteilles cassées, capsules, mégots de cigarettes, sacs de chips emportés par le vent.

La chaleur comme porte-bonheur

La route de Valleraugue est bordée à gauche et à droite de forêts de châtaigniers, des milliers de châtaigniers, dont l'un se déverse dans l'autre lorsque je regarde la vallée vers la prochaine pente. Ils constituaient autrefois une source de revenus importante dans la région, d'où leur nom de Castein des Cévennes et même d'arbres à pain.
Encore une fois, j'ai conduit longtemps. Il est 16h30.
Valleraugue est aménagé comme Meyrueis, l'Hérault coule au centre du village. De l'autre côté de la route de transit, qui ne fait qu'environ deux cents mètres de long, on trouve presque une épicerie après l'autre : une charcuterie, une boulangerie, un cordonnier, une charcuterie, une boulangerie, un magasin de souvenirs, une pâtisserie, une boucherie, une boulangerie, une épicerie. Des deux côtés de la rivière, les petits restaurants sont inondés de fleurs et de plants de vigne. Les tables attendent leurs invités avec des sets de table propres et toujours avec des verres pour plusieurs plats. Chaque restaurant utilise les deux côtés de la rivière, possède son propre pont, parfois couvert de verre, parfois seulement avec des vrilles de fleurs. Sur le pont également, les habitants du village peuvent prendre leurs Repas à des tables proprement dressées. Je ne vois guère de voitures étrangères dans la rue. Pour vingt mille euros, on obtient une propriété de loisirs de cinq mille mètres carrés avec une petite rivière, ai-je lu sur les notices d'un agent immobilier. Les maisons à restaurer sont disponibles pour cinquante mille et non pour un multiple comme dans la grande ville. Mais est-ce que je veux m'installer ici ? Les gens semblent très ruraux. Serais-je capable de faire face à cela en tant que citadin ?
"Il n'y a pas beaucoup de gens qui vivent par ici, n'est-ce pas ?" J'ai discuté avec la famille à la martre du Mont Aigoual.

"Oui, ici dans les Causses, il y a beaucoup de maisons vides laissées pour compte", m'a dit la mère des trois enfants. "Les gens qui restent ici vivent dans la pauvreté, ont une éducation médiocre et ne vivent que des quelques produits qui poussent sur le sol aride ici dans les Causses. Ce sont des agriculteurs très simples".
J'avais ressenti la peur de ces agriculteurs à La Fajole. Un préjugé bien ancré, oui. qu'on ne peut pas résoudre les problèmes avec des mots, mais avec des poings. Vais-je apprendre à connaître les gens d'ici ? Pour apprendre ?
Ce qui me paraît soudain agréable : il fait vraiment chaud ici. Il fait chaud. A six heures du soir ! J'en veux davantage. Sortons de cet endroit et profitons de la chaleur de la nature.

Les Cévennes et plus encore

Dans ma rue, je vois des gens qui viennent de l'Hérault en maillot de bain. Pour moi, cela signifie ne pas y réfléchir à deux fois : Je m'arrête sur le parking de la petite prairie, je prends mes maillots de bain et je descends aussi à la rivière, je me baigne, je nage, je me lave.
Oh, à quoi me sert cette chaleur, tant dans l'air que dans le petit Hérault. Un vent merveilleusement chaud souffle sur ma peau nécessiteuse. Voilà, c'est l'été.
Mais les petits villages ici dans l'Hérault semblent pathétiques. Les sources de revenus semblent très limitées.
Devant les maisons se trouvent des bottes de jardin à l'ancienne, des bancs et des bacs à fleurs des années 60, des rideaux des années 70 sont accrochés aux fenêtres, les modèles de voitures devant les maisons sont des années 80. Une quincaillerie propose des pièces en fer d'un autre âge. Mais pourquoi les jeter, par ce temps la rouille peut prendre son temps pour rouiller. Les maisons de ma rue sont encore moins bien entretenues que dans d'autres régions du sud de la France.
À sept heures du soir, je suis seul dans la rue. Personne devant moi, personne derrière moi. Personne ne pousse, pas d'embouteillages. Presque personne ne me rencontre. Il ne semble pas y avoir d'heure de pointe ni de circulation en soirée ici non plus. Bien sûr, je ne connais pas les horaires de travail des Français ici. Pour moi, c'est une conduite très agréable. Et il fait si chaud ! Je respire profondément.
Avec une vitesse maximale de soixante à soixante-dix kilomètres à l'heure, je traverse les contreforts sud des Cévennes à vélo, je ne vois que des rochers rugueux sur les sommets. Des murs de chaux à gauche et à droite de la route, oui, mais entre les deux, il y a beaucoup de forêt. Tout n'est pas aussi saisissant que dans la région du Mont Aigoual avec ses grottes, avec les impressionnantes gorges du Tarn, de la Jonte et des autres rivières de montagne sauvages.
J'entre dans l'Hérault avec Mercure. Ce n'est plus la Lozère déserte. En fait, c'était un endroit désert que je cherchais. J'observe maintenant une respiration profonde et calme sur moi-même, comme si je n'avais trouvé que ce que je cherchais ici : la chaleur. Aussi unique et sinistrement beau que les paysages des Causses me touchaient, j'étais préparé à l'été, et

rien en moi ne pouvait me faire oublier cela. Une fois de plus, je suis autorisé à passer un morceau de rocher sauvage et accidenté qui s'élève à pic, mais mon relief devient de plus en plus clair : je quitte les Cévennes froides du nord.
Je viens de passer Ganges, une petite ville plus grande, sans bâtiments dignes de mention sur la route de transit, mais chaleureuse. Il est très agréable de rouler sur la D986. Et là, à ce moment-là, peu après Ganges, le département du Gard commence pour la deuxième fois, j'ai probablement fait un petit aller-retour, un aller-retour. Les lauriers roses, les cactus, les oliviers, les abricotiers dominent le paysage. Très différent. Sud. Méditerranée. Doux !

Aller de modéré à complet

Quarante kilomètres jusqu'à Nîmes. Comme il est déjà dix heures du soir, je décide de rester ici à Sauve, qui se trouve sur la D999. Là, je suis assis à Merkür avec la tension du soir à laquelle je suis habitué. A quoi ressemblera cette nuit ? Personne ne voudra ouvrir mes seules portes arrière entrouvertes et voir ce qui se cache derrière elles ? Je retiens ma respiration afin de pouvoir saisir les sons qui m'entourent avec encore plus de précision. Mon regard se promène avec attention pour voir s'il voit un mouvement que je devrais observer.
Je me trouve sur une prairie idyllique avec des noyers protecteurs mais légers. L'eau du mignon Vidourle est immobile, des nénuphars poussent dessus et j'arrête de penser à y entrer. Derrière moi, de grands arbres feuillus, des montagnes lointaines, une lune à moitié pleine qui était une faucille il y a trois jours. Les chauves-souris voltigent, les grillons crient et gazouillent, ou est-ce les oiseaux ? Des grenouilles qui croassent - ou des crapauds ? La nature est bruyante et lascive. Et l'air est merveilleusement chaud. Seuls les moustiques pourraient vous déranger ici.
Je me rends compte : camper seul, être seul, déterminer seul mon circuit, je peux le faire maintenant. Avec un sifflement joyeux sur les lèvres, j'enroule mon sac de couchage chaud et je sors la couverture d'été du ventre profond de Merkür.
Avec le sciage rythmé de certains animaux, je suis bercé par le sommeil. Je me demande s'il s'agit d'une espèce de grenouille locale. Ils sèment, sèment, sèment, sèment. Je ne me réveille qu'une fois dans la nuit. Je suppose que même les grenouilles dorment. Un seul se plaint au loin. Le ciel est très nuageux, mais il est encore assez lumineux pour que je puisse distinguer les contours des montagnes, les arbres sous lesquels je me tiens, les grands brins d'herbe qui s'effraient autour de ma voiture.
Sept heures trente s'est bien installée ainsi que l'heure du réveil. Le ciel est couvert de nuages, je l'entends facilement se dessiner sur le toit de Mercure.
Derrière ma voiture se trouve un Ford Transit, le même modèle que celui que nous avons utilisé comme fourgon dans le Gourmetrion et vendu il y a vingt ans après l'avoir acheté d'occasion. À côté de la voiture, sous un châtaignier qui s'étend, se trouvent deux hommes habillés en vert pour les protéger de la pluie. Chasseurs ! Vont-ils me gronder pour avoir mis ma couchette ici, au milieu de la verdure sauvage ? Je remballe rapidement mes

affaires, je dégage les fenêtres de mes rideaux encore provisoires. Mais ils parlent sans être dérangés. Et je pars en un rien de temps. Sur une route secondaire le long de la D999, je me fais du café, je tire le dessus de lit tout droit - et je commence à chercher un camping avec Merkür. Un camping ! De l'ordre ! Tout à coup, je trouve cela agréable, la civilisation. Le temps me convient parfaitement. Mon camping devrait avoir un petit bar où je peux m'asseoir et boire quelque chose même quand il pleut. La pluie s'était simplement éteinte pour moi, je ne voulais pas l'avoir, pour cela je suis seulement mal équipé. Je commence la journée avec impatience, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, c'était merveilleux.
Au cours des onze jours que j'ai passés sur la route, j'ai pu constater à maintes reprises et avec fierté à quel point je m'en sors bien par moi-même. Je décide, je fais, je fais, je prends soin de moi, encore plus que si quelqu'un était là. Je suis plus concentré. J'emballe mes affaires correctement, j'ai tout ce dont j'ai besoin à portée de main, je suis organisé. Et si ça ressemble à du chaos ici et là, c'est parce que j'ai trop de choses. Si j'avais un compagnon, une moitié de ma conscience tournerait autour de l'autre, de sorte que je n'aurais pas cette moitié à ma disposition.
Je trouve également très agréable de ne pas avoir de rendez-vous. Les rendez-vous que j'ai néanmoins, je me les suis fixés. Et elles sont déjà plus que suffisantes.

Fortuna, Mercure, Dragon

Mais qu'est-ce que c'est soudainement ? Je renifle du mercure. Il y a quelque chose, ça sent le caoutchouc. J'ouvre le capot. Bon sang, je dois aller dans un garage.
Mais je n'ai pas le temps pour ça ! Quelque chose ne va pas du tout. Je n'ai pas le temps pour cela. Mon cœur bat la chamade. Mon souffle, je voulais... J'ai l'impression que le temps me manque.
Tu vas toujours bien ? Je me gronde bruyamment dans la salle protégée de Merkür quand je remarque que je suis de nouveau pris au piège par moi-même.
Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Suis-je vraiment pressé par le temps ? Qui m'y oblige ? Je me souviens encore de la citation d'une personnalité : Le travail de notre vie consiste à faire en sorte que nous puissions profiter de chaque seconde de la vie. Mais je ne suis pas d'accord avec cela. Qu'y a-t-il à apprécier ici, s'il vous plaît ? Un câble cassé, quel spectacle délicieux ! Je peux obtenir du vert et du bleu là-dedans !
Trouverai-je un jour dans ce monstre industriel fou de Nîmes l'atelier Renault décrit, qui, lorsqu'on me l'a demandé, m'a donné le nom de la vendeuse de boulangerie ? Je n'ai pas vu de feux de circulation depuis des heures, le trafic est seulement régulé par les points de Ronds, et maintenant je tourne autour de Nîmes Ouest depuis une heure entière et je me sens comme un tueur de dragon qui ne peut pas faire face aux nombreuses têtes renouvelables. Un rond-point suit le suivant, trois ronds-points sont suivis de six autres - et je devrais toujours savoir à laquelle des quatre possibilités je me suis arrêté. À plusieurs

endroits, je fais plusieurs fois le tour du point rond jusqu'à ce que je me sois fait une idée de la direction à prendre pour aller plus loin.
Je l'ai fait entre vingt et douze ans, avant que la ville ne fasse la sieste. Et maintenant, comment lui dire, à lui, le mécanicien ? Par pure excitation, je parle d'alimentation au lieu d'allumation et ne remarque le faux pas que par le sourire de l'homme. Dans le dictionnaire, j'ai choisi le mot cableaux pour Kabel, mais il utilise le mot cablage. Bienveillants et amicaux, me disent-ils, non, malheureusement ce n'est pas garanti, les deux faisceaux d'allumage sont sans doute corrodés.
Fâché ? Ils me montrent les dégâts et les marques sur les dents.
Furieux. Je réfléchis. Fâché ? Là, je me rends compte. Oh cette salope, cette belle salope, quelle salope pourrie, elle me tire dans la tête. Mais je ne suis plus d'humeur à me mettre en colère. Parce que : Comme il fait merveilleusement chaud ici. Nîmes est la limite sud de la chaîne de montagnes des Cévennes. J'adresse un salut contrit à la martre à poitrine rouge du Mont Aigoual et je dis au revoir avec ses salutations mordantes aux frissons constants de mes Cévennes.
Mais je n'ai pas besoin non plus d'avoir Nîmes aujourd'hui, aussi peu préparé que je l'étais à y entrer. Comme s'il y avait de la place en abondance ici, cette zone industrielle est aménagée de manière très large. Des usines gigantesques de dizaines de constructeurs automobiles, des supermarchés géants, des magasins de meubles géants, des usines industrielles géantes, chacune avec un immense espace extérieur, et même la gare de fret ici. Quand je revois enfin une prairie verte, je fais une sieste bien soignée.

à l'arrivée et au départ

Je veux m'offrir mon tout premier camping lors de cette tournée. Un jour férié.
Encore une fois, j'ai l'impression de manquer de temps. Après tout, j'étais déjà dans la rue à huit heures et j'avais imaginé que j'aurais beaucoup de temps sur le camping, que je pourrais charger mon téléphone portable et la batterie de mon PC, faire la lessive, préparer mes documents confortablement, transférer mes notes sur le PC et, et, et. Et encore une fois, on passe beaucoup de temps à vivre normalement.
D'autres personnes construisent des empires dans leur vie. Et après mon séjour en France, je ne veux pas plus que ça : juste mettre de l'ordre dans ma vie. Je veux pouvoir lire des cartes, apprendre à gérer parfaitement l'argent, surmonter mes peurs, élaborer un concept commercial, parler parfaitement le français, être capable de formuler ma vision de la vie, avoir tous mes besoins dans une liste - et m'amuser un peu en le faisant. Et encore cette perte de temps : j'ai déjà passé une heure entière à faire le tour du pays en voiture pour trouver un camping. Dans les Cévennes, il me semblait qu'il y avait un camping balisé à un coin de rue sur deux, bien plus que ce qui était indiqué dans le guide des campings. Et maintenant, je suis ici déjà vingt kilomètres avant Avignon et je ne vois pas un seul signe.
Au stand de fruits de la rue principale, qui dégage un merveilleux parfum de melons de Cavaillon mûrs, je reçois deux adresses près de Collias quand je demande.

Soudain, je me trouve envoûté sur la place. Quelle mouche énorme sur le sol ! Je me penche plus près, il ne s'envole pas, il est probablement blessé. Non, ce n'est pas vraiment une mouche. Son corps ressemble plus à une chenille, ses longues ailes sont rapprochées, elles étirent le corps optiquement d'un tiers supplémentaire, il remplit sûrement une boîte d'allumettes avec ses ailes. Non, ce n'est pas une mouche. Je suis curieux de savoir ce que je pourrais encore découvrir.
J'aime tout de suite Le Barralet. Je suppose que je pourrais utiliser n'importe quel siège, tant qu'il est chaud.
La France est un pays béni. Il a tout. Toutes sortes de montagnes, boisées et dénudées, basses et hautes, des Pyrénées méditerranéennes aux plus hauts sommets alpins d'Europe avec le Mont Blanc. Elle a tant de rivières, de forêts, de lacs, a une côte atlantique abondante, une Méditerranée luxuriante, a le nord frais et le sud chaud. Tant de possibilités, une si riche diversité. Pas étonnant que les Français passent leurs vacances dans leur propre pays - et c'est pourquoi il y a tant de campings.
C'est un peu humide, le ciel est couvert et les nuages flottent. J'ai pris place sur le terrain de camping et j'ai immédiatement pris le chemin à travers les buissons en bas du talus, où un endroit pour nager était indiqué. La rivière doit être le Gard, si au coin de la rue le Pont du Gard était indiqué. Le bleu de l'eau est indiciblement profond. Cela fait battre mon cœur plus vite. Ces roches calcaires me fascinent à nouveau, d'une blancheur éblouissante et cette fois-ci comme polies, si bien que marcher pieds nus sur elles est un plaisir flatteur pour la plante de mes pieds. Au milieu de la semaine, il n'y a presque personne sur le rivage, tout est à moi. La température n'est ni trop froide, ni trop chaude, j'imite deux autres baigneurs et je me jette impétueusement des rochers dans le bleu frais. Et après cela : Comme les roches chauffées par le soleil réchauffent mon corps. Qu'est-ce qu'une personne a besoin de plus que de l'eau, de la chaleur, des pierres, de l'air pour respirer, un être cher avec elle et une baguette quelques fois par jour. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles les gens ici dans le sud laissent leurs maisons se détériorer autant - ils n'en ont pas du tout besoin. Pourquoi les entretenir, c'est plus confortable à l'extérieur, là où vous vivez, la maison elle-même est tout au plus une protection contre la chaleur de midi. Ici, par mauvais temps, lorsqu'il pleut beaucoup, lorsqu'il neige pendant les hivers froids, on veut prendre des précautions, des précautions, des précautions - pour ne pas souffrir du froid. Rien qu'à cause du temps, les gens ici peuvent être équilibrés, j'imagine.
Des canoës dérivent sur l'eau. Les rochers sur les rives non pas du Gard, mais du Gardon, comme on l'appelle aujourd'hui d'après ma carte, sont mous et aplatis par des milliers d'années de traitement par la rivière. A un jet de pierre plus loin, des rochers escarpés et rugueux traînent le paysage. Si vous vouliez les escalader, vous auriez beaucoup à faire. Avant que la rivière ne disparaisse derrière le coude, elle passe dans un niveau d'eau irrégulier : parfois une plage de galets, parfois des rochers calcaires bas directement sur la rive, puis à nouveau un agencement de rochers abrupts et déchiquetés, dont les corniches

accessibles permettent aux garçons de se jeter dans les flots et de mettre leur courage à l'épreuve. Cette plage fluviale offre une variété de possibilités - outrageusement séduisante. La tête haute et les épaules repliées, satisfait de moi, je me promène sur les rochers ensoleillés aux formes rondes et douces en compagnie de deux ou trois étrangers. J'ai le sentiment d'être arrivé à bon port après une longue recherche - et comme à la maison.

Le Midi parle français

Je m'assois, rêveur, sur un rocher agréablement chaud au bord de la rivière et je regarde autour de moi. De l'autre côté de la rivière, un couple vient se baigner, ils veulent prendre pied sur la rive locale. Aucun des rochers qui semblent leur convenir ne semble pouvoir sortir, seulement le seul petit, sur lequel je suis assis en ce moment. Un petit "Excusez-moi", et ils se tiennent directement devant moi, à la fois minces et sportifs, tous deux d'une cinquantaine d'années, bronzés (ou simplement de type sombre ?), en maillots de bain modernes.

"C'est joli ici, hein ?" C'est bien ici, n'est-ce pas ? remarque le monsieur, sous le soleil, la peau humide de ces deux-là brille.

"Oui, très joli", réponds-je. Et déjà ces trois mots de ma bouche leur font visiblement dresser les oreilles, et l'homme me demande d'où je viens.

"Je suis Allemande, de Munich."

Il était déjà venu à Munich avant, j'ai cru comprendre, lors d'une conférence qui a eu lieu pendant l'Oktoberfest, qu'on y buvait de la bière de ces pichets ! Il rit de façon conspiratrice et forme un espace creux d'au moins un mètre avec ses mains. Il parle vite, et ce qu'il dit ne sonne pas du tout français à mes oreilles. C'est probablement l'argot tristement célèbre du sud de la France. Ici, avec eux, on ne boit presque pas de bière, mais plutôt du "Weng", on mange beaucoup de "Peng", et les rochers ici sont si joliment "blang", et le "Gardong" est si clair et agréablement frais. Et il ne se laisse pas ralentir par le lent, très lent mouvement de ma main. Il parle, parle et parle. Je me demande si j'avais déjà regardé Nîmes, l'amphithéâtre, le "Romeng" original, et en fait ils vivaient à "Mongpellier", dans le sud, presque au bord de la mer, mais en été, quand il fait si chaud à "Mongpellier", ils aiment se retirer dans leur maison de vacances dans les Cévennes plus fraîches, près du "Mongt" Aigoual, ils ont beaucoup de "Vong" forts et frais là, en contraste avec le "Vong" chaud en bas au bord de la mer. Ils sont maintenant en route et se sont arrêtés pour un court bain dans le Gardong,

"Très bieng ! ", il s'échappe, et bong jour, alors qu'ils se jettent à l'eau avec un moral d'acier. Confidentiellement, ils me font signe et appellent à un autre "bong voyage".

La vie, c'est comme le temps

Le soir, je redescends du camping et je me baigne avec plaisir dans le Gardon - l'eau est agréablement fraîche, mais pas trop froide, la rivière dans son renflement ressemble à un beau lac clair. Je nage à contre-courant, parce que de cette façon, je reste plus ou moins

dans la zone familière de la rivière et mes jambes ne peuvent pas se heurter à des rochers dans la rivière qui me sont inconnus. Le soleil brille encore intensément et je m'assois sur la rive, à huit heures, sur les rochers blancs et flatteurs, qui sont encore chauds maintenant, et je laisse les rayons du soleil du soir me sécher et je suis très satisfait de moi-même et du monde. Ensuite, je veux aller chez moi et réfléchir sur papier à ma vie optimale dans cinq ans, y compris à une routine quotidienne optimale, alors. Que je sais vers quoi je me dirige. Tout à l'heure, j'ai déjà noté que je n'oublie rien, donc j'étais déjà occupé. Et j'ai déjà mangé : de la soupe de bihun en boîte, du salami français sans marque, un reste de Bleu des Causses et du pumpernickel en boîte de chez moi. Et une gorgée de vin de table, qui, à y regarder de plus près, vient de l'UE, d'Italie. Et cela en France ! Karl-Hubert aurait dit que ce n'est pas possible. Fière comme une fille pubère, je souris à l'intérieur de moi-même.
La nuit, je me sens en sécurité et à l'aise et je suis heureux d'être à nouveau chez moi d'une manière ou d'une autre, sans avoir à craindre le mauvais endroit pour dormir. J'ai mis le matelas gonflable devant la voiture, je veux enfin dormir dehors, sur un merveilleux siège de coin avec un seul voisin. Alors maintenant, je m'allonge de l'autre côté, avec une vue presque jusqu'à la rivière, le brillant Gardon. Les gens à côté de moi avaient monté leur tente dans l'autre sens et ne peuvent pas me regarder. Je me sens en sécurité et merveilleusement seul. Avec ma couverture d'été, je me suis préparé pour la nuit et j'ai même pensé à remettre mon sac à dos avec mes "armes" Merkür. Non, je ne suis pas encore si confiant. J'ai ajouté la lampe de poche et puis je suppose que je me suis endormi.
Je ne me réveille pas avant d'aller aux toilettes la nuit. De la rivière en bas, j'entends des rires forts, de la musique, le son des tambours, le tintement des bouteilles. Vendredi soir, les jeunes se retrouvent ici, quel décor de fête ! Une heure après m'être rendormi, je me réveille à nouveau et je ressens un sentiment de force majeure : Les voilà : les moustiques forts doivent être ceux-là, ô combien ils démangent ! Mais quand je m'endors à nouveau, je sens des gouttes de pluie, une, deux, trois, quatre. J'attends un peu plus longtemps, mais ça n'aide pas. Il commence rapidement à pleuvoir et j'ai réussi à mettre mon matelas pneumatique, ma couverture et mes affaires de couchage dans la voiture, à couvrir la voiture avec la bâche à l'arrière pour que rien ne soit mouillé. Aussitôt que j'ai fini, mais il commence aussi à couler. Je suis impuissant à regarder le linge, que j'avais accroché pour le faire sécher, se mouiller. Je viens de réussir à pousser le refroidisseur électrique sous la table pliante et son sort est incertain. Dans la voiture, sa place habituelle n'avait pas été libérée aussi rapidement.
On ne peut plus parler de sommeil, le tonnerre sinistre suit la foudre violente, accompagnée de fortes averses. Je vais juste vérifier mon humeur. Non, je n'ai pas peur, mais je suis très heureux d'être ici sur le camping avec d'autres personnes. Au moins deux heures d'écrasement et d'éclairs et de pluie tombant du ciel. C'est seulement à l'aube que le silence se répand à nouveau. Au moins jusqu'à huit heures, je pouvais encore dormir.
Jusqu'à ce que je doive libérer le terrain à midi, j'ai encore du stress : je suis en train de brancher l'électricité pour mon ordinateur portable, mon téléphone mobile et le sac

réfrigérant, qui a bien survécu. Je passe une grande partie de mon temps à effectuer des tâches quotidiennes normales : essuyer la table, la chaise et le sac isotherme de la boue que la pluie a projetée sur les objets au sol. J'avais laissé la gazinière et la vaisselle lavée par terre - maintenant, tout était à nouveau éclaboussé, jusqu'à la dernière cuillère. Le câble de l'enrouleur est recouvert de terre collante sur toute sa longueur. Le linge appartient au deuxième cours de séchage à un endroit ensoleillé.
Pour ma première tentative dans la vie d'aller sur Internet loin de mon réseau local sans fil, je ne dispose que d'une heure sur la terrasse de la réception du camping, ce qui est stressant pour moi. J'arrive si loin que je peux lire tous mes courriers - mais je n'en envoie qu'un court à Peter : Que je lui sois très reconnaissant de ne pas me retenir et de me laisser partir sans faire d'histoires, c'est très important pour moi de me débarrasser de lui rapidement avant 12 heures. Je profite pour la deuxième fois de l'infrastructure du "camping", avec toute sa sécurité et sa bonne organisation, car elle me donne l'occasion de faire une pause dans la tension qui est inhérente à mon voyage d'aventure", ai-je écrit. "Il profite également de l'emplacement unique et de la demande touristique et je paie, en tant que personne seule et attention, sans tente, avec l'électricité et l'utilisation de la machine à laver, 30 euros pour une journée. Pour ce prix, il y a plusieurs hôtels étoiles dans les Cévennes.
Les grillons gazouillent en été, les grenouilles croassent terriblement, les gens parlent bizarrement, j'ai pris une douche splendide, je me sens très libéral, mais tu me manques profondément et je t'attends royalement !
Si vous avez d'autres détails par téléphone, je vous aime,
Rosi".

Avantage

Une douche merveilleusement complète, comprenant le lavage de mes cheveux et l'application de lotion tout autour - je me sens à nouveau fraîche et libre et prête à faire de nouvelles actions. Je pars à douze heures pile ; fier et satisfait de moi et du monde, je fais un signe amical à la réception.
C'était bien. Et la journée est à nouveau à mi-chemin.
Pour un adieu digne, je traverse un petit pont de l'autre côté de la rivière et je cherche un endroit plus en amont dans le coude de la rivière. Ici, l'eau n'est pas si claire que ça, car la rivière ne peut s'écouler que lentement dans le virage. Les pierres au sol des nombreux visiteurs du samedi, les feuilles et le frai des grenouilles l'obscurcissent - néanmoins, je profite encore plusieurs fois du soleil et de l'eau en alternance, et même d'une sieste pour compenser les lacunes de la nuit.

Non !

J'ai dû faire des rêves désagréables parce que ma tête est pleine de vieilles choses.

Mon mari, mes enfants, puis moi, c'était l'ordre de ma vie. D'autres femmes étaient probablement plus intelligentes que moi. L'université ? C'était aussi un accord parallèle au début de notre mariage. L'essentiel était que mon mari et sa boutique se portent bien. Après tout, le magasin était notre gagne-pain. J'étais donc heureux d'aider si nous avions besoin d'aide avec le personnel.
Mon dossier d'admission pour le diplôme à l'époque ? Au fond, j'avais vraiment hâte. Le sujet m'intéressait, car il était lié à l'histoire de la famille dans le domaine des études régionales et folkloriques. Lors de mes contacts de recherche, j'ai eu un échange de lettres avec le professeur Dr. Behringer, le directeur de l'Institut de sociologie de l'Université de Münster, qui a trouvé mon sujet très intéressant et m'a proposé de publier mon travail fini.
Et qu'ai-je répondu ?
"Comme je suis actuellement enceinte et que mon mari a récemment ouvert une épicerie fine, je ne vois pas mon avenir dans le domaine scientifique et ne suis donc pas intéressée par la publication".
Un frisson me parcourt la colonne vertébrale quand j'y pense maintenant.
Le mouvement d'émancipation avait en effet eu lieu, dès les années soixante-dix. Il y a eu beaucoup de discussions au lycée de nos filles. Oui, nous, les filles, nous avions de jeunes professeurs qui, avec un enthousiasme remarquable, nous mettaient au défi de rompre la tradition de nos mères, d'arrêter de faire le ménage avec la cuisine et le fourneau et d'étudier, d'avoir notre propre profession, de gagner notre propre argent. Lors de la réunion de remise des diplômes de vingt ans de lycée, j'ai approché notre professeur allemand Dieter Kinateder. Il n'avait que quelques années de plus que nous, les étudiants, à l'époque, et comme il était encore beau à la réunion, un camarade de classe qui - comme lui - était célibataire à l'époque a même entamé une relation avec lui. Mais j'ai dû réchauffer un autre repas avec lui. Il nous avait chassé de la cuisine, et c'est pourquoi je ne sais toujours pas bien cuisiner aujourd'hui, je l'ai défié. Mais la bonne nourriture est un élément de la qualité de vie qui pourrait me manquer. Il m'aurait tellement influencé que j'ai refusé d'accepter les conseils culinaires de ma mère. Je ne savais pas cuisiner. La cuisine est stockée dans ma tête comme étant indigne. Oui, je voulais poursuivre la discussion avec lui à partir des leçons d'allemand de l'époque. En fait, j'avais toujours laissé la cuisine dans mon mariage avec Karl-Hubert, et moi, je faisais la vaisselle par solidarité.
Dieter s'est défendu, nous étions déjà sur une base de prénom :
"Je ne voulais pas dire ça comme ça. Bien sûr, vous pouvez préparer un bon repas ensemble. Mais la cuisine ne doit pas être le but de la vie ! Mes cheveux se dressaient à l'époque quand je voyais toutes les filles de la classe de tricot, arborant fièrement leurs chandails, leurs vestes et leurs écharpes qui poussaient. Le tricot, pour moi c'était le summum du réactionnaire. C'était une activité de nos grands-mères qui, dans des conversations idiotes, fournissaient de nouvelles chaussettes à leurs maris et à leurs fils pendant qu'ils discutaient de la politique communautaire à l'auberge. Il était important pour moi de permettre aux filles du lycée Sophie Scholl de participer à la politique et aux affaires

courantes. Il y avait aussi des pères qui ne voulaient rien changer et des mères qui ont cédé à leur sort parce qu'elles ne pouvaient pas s'en empêcher. Rien n'est venu de lui-même. J'ai donc dû pousser très fort".
Oui, ça ne m'est pas venu comme ça. Et puis, malgré les coups durs de Dieter, ma vie a été laissée de côté : L'homme veut qu'on s'occupe de lui. J'étudie en parallèle. Il n'est pas important de publier mon travail.

Avec Biggi de notre classe, peut-être qu'une plus grande partie s'était coincée. C'est avec étonnement que j'ai remarqué à quel point elle avait raison pour une remarque ultérieure. Le soir, après une autre réunion de classe quelques années plus tard, j'ai invité certains des anciens camarades de classe et leurs partenaires chez moi. J'aimais la compagnie, surtout quand c'était la mienne. En fin de soirée, j'ai crié au groupe : "Les filles, maintenant la vaisselle dans la cuisine ! Biggi a immédiatement réagi : "Pourquoi les filles ? Les hommes à table n'ont-ils pas mangé et bu ?"
"Comme vous avez raison !" a été ma réaction. Mais sans son objection, je n'aurais pas remarqué ce qui m'est resté en tête : faire la vaisselle est un travail de femme. C'est peut-être parce que Biggi a eu plus de temps pour intérioriser de tels sujets. Avec un bon travail, Biggi n'avait que lui-même à soutenir.
Quelques années plus tard. J'étais déjà divorcée de mon mari, j'avais donc la quarantaine quand j'ai remarqué. J'étais invité chez mes parents et, par hasard, mon frère Holger, qui a six ans de plus que moi, était en visite au même moment. Nous avons parlé un peu de ceci et de cela, il s'est assis sur le siège du coin à sa place habituelle près de la fenêtre et a fumé et a fait la remarque suivante : "Maintenant, un café serait bien. Ma mère a immédiatement repris sa demande, m'a regardé et m'a demandé : "Pourquoi ne fais-tu pas un café pour Holger ? Je suis sûr que vous en voulez". Il faut dire que ma mère souffrait de "jambes ouvertes" et de phlébites depuis sa naissance, j'avais donc l'habitude de l'aider.
Et déjà je m'étais levé et j'étais allé à la machine à café, j'avais déjà rempli l'eau, compté les cuillères à café et appuyé sur le bouton de mise en marche, quand j'ai remarqué ce qui se passait ici : Mon frère s'est assis sur son siège et a continué calmement à fumer sa cigarette comme si c'était la chose la plus normale au monde que de le servir dans la maison de nos parents.
"Quelque chose ne va pas", ai-je dit sur un ton peut-être trop fort. "Comment oser vous servir ! Je suis aussi en visite ici", ai-je dit à Holger.
"Allons, allons, pas si fort !" a réagi ma mère. "Cela n'a pas d'importance. Tu es la fille !"
Mon frère souriait avec délectation. Il n'avait pas le moindre désir de changer quoi que ce soit à la procédure précédente.
J'ai refusé de mettre le service à café sur la table, et ma mère s'est terriblement énervée et a joué avec le vieux schéma : "Oui, je vais me lever avec mes mauvaises jambes et vous servir maintenant, ou quoi ?" Il ne lui est jamais venu à l'esprit de demander à mon frère de m'aider.

Et moi ?
Je suis tombé amoureux de sa phrase "Je suis tellement malade ! J'ai aussi apporté le service à café. Ce qui n'a pas du tout dérangé mon frère. Je ne me suis plus battu. "Tu veux rompre la paix" signifiait se battre pour quelque chose dans notre famille. Le maintien de la paix était l'une des principales priorités, et quand mes parents se sont encore battus, ce qu'ils faisaient chaque fois que nous, les enfants, nous rendions visite, c'était toujours pour maintenir la paix.
J'ai maintenu la paix. La solution pour moi à l'avenir était alors de ne pas boire de café dans ces cas douteux. Cela m'a donné la légitimité pour ne pas avoir à le préparer non plus.

La froideur n'est pas de mise

Mais en chemin, j'aime bien faire bouillir de l'eau pour le café, juste pour moi. Je me suis arrêté dans une niche de la rue pendant un court moment juste pour ça. Avignon est devant moi.
À un carrefour compliqué, je ne rencontre pas la voie directe vers le centre mais un pont sur le Rhône. Un éclair de pensée me fait sourire. Là-bas ! Je suis entré dans cette ville de manière très irréfléchie, et maintenant, quand elle apparaît soudainement devant moi, la comptine me vient aux lèvres : Sur le pont d'Avignon. Là, là-bas, il se dresse, en fait, clairement, le pont d'Avignon, "oui, tout le monde y danse". Un demi-pont, comme le bras d'une grue, il est suspendu là. Dans mon imagination, le pont s'était toujours terminé quelque part dans la verdure, mais jamais au milieu de la rivière. Et personne ne semble danser dessus.
Je fais demi-tour à l'un des prochains feux de circulation et je prends la route du centre de l'autre côté de la rivière. Une vie animée m'attend ce samedi, étal de marché après étal de marché avec les chalands qui m'accompagnent, ralentissant mon regard à la recherche d'une place de parking et d'un seul coup je suis entraîné, oui, sous leur charme, car je ne peux pas échapper à la vie qui règne ici, je dois me décider : Vous voulez la paix et la tranquillité ou vous voulez Avignon ? Je suis entouré par le flair du Sud. Les Français sont différents ici, beaucoup d'entre eux sont brun foncé, semblent africains, orientaux, étrangers, ce qui me fait un peu peur. Des photos, des livres, des disques, des pantalons, des maillots de bain et des articles ménagers, il n'y a rien qui n'existe pas, mais pas ce que je cherche réellement : un supermarché où je pourrais acheter quelque chose à manger pour les prochains jours.
Mon humeur ne se prête pas à un tel battage médiatique, surtout en tant que conducteur de voiture. Je regrette un peu : j'aimais tellement le Sud animé, mais aujourd'hui je ne le supporte plus.
D'une manière ou d'une autre, sans aucun plan, je repars en voiture, l'essentiel étant de sortir de la ville et de me retrouver à Villeneuve-lès-Avignon, où j'ai même heureusement le choix entre deux petites épiceries. Et où vais-je passer la nuit maintenant ? Après quelques allers-retours dans la ville, en dehors de la ville et de nouveau, sans considérer un

emplacement approprié, je décide de suivre le panneau "Camping municipal". Et voici qu'il est très éloigné mais pas seul. À l'extérieur du camping, sur le terrain de tennis voisin, je trouve une sortie quelque peu cachée et inutilisée où je gare Merkür et je m'en réjouis.
Une fois de plus, je me rends compte que si je mets mon sang-froid de côté, que je prends mes peurs et mes angoisses au sérieux, que je me concentre sur moi-même et sur mes besoins, que je poursuis mes intérêts, ma vie fonctionne soudainement.
Je me réveille encore parfois la nuit pour chercher des dangers dans mon environnement, pour vérifier que personne ne trafique la porte de ma voiture ouverte. Mais cette nuit aussi sera merveilleusement calme.

Au début, il y avait le mot

C'est dimanche matin, je me suis réveillé tôt - et je me sens seul. Le dimanche a toujours été la journée de la famille ! Déjeuner dans le grand groupe, tout le monde a aidé à préparer le repas du dimanche. Maintenant, je veux passer la journée seul ? Je ne peux pas le supporter ! Peut-être une prière aidera-t-elle aussi cette fois-ci ?
Je me souviens que Peter m'a donné quelques adresses de petites églises protestantes. Il avait justement dit : "Si vous vous sentez seul, il y a toujours quelqu'un à qui parler dans une église." Comme il a encore raison, mon Peter ! Je n'ai pas besoin de beaucoup de temps, dans le dossier de la paperasse, je trouve la note avec une adresse à Avignon. Je vais le faire.
Lors de mon voyage dans le centre hier, j'ai remarqué que plusieurs grands plans de ville avaient été établis - ce qui me permet de trouver très facilement cette église aujourd'hui, qui est également proche de la gare. Je n'ai jamais vu un réseau de plans de ville aussi bien affichés, incluant la position actuelle de la ville, dans aucune ville, ce qui ne fait qu'ajouter à mon enthousiasme tranquille pour cette ville animée.
Dans l'église, qui est petite et mignonne, mais censée être encore l'une des plus grandes de ce genre en France, je suis présent très tôt avant le début. "Kronmann", ma voisine se présente déjà et me demande en allemand de quelle région d'Allemagne je viens. "J'ai vu votre voiture", m'explique-t-elle. Elle me presse un hymne dans la main. Je me sens chez moi, comme lorsque j'étais enfant, et je suis très heureux d'être ici au lieu d'être seul. Et après le service, je prends également un verre, qui est apprécié par tous les participants, puis ils font une embardée avec leur voiture depuis le parking.
Je suis l'un des derniers. Mme Kronmann m'a présenté les gens qui m'entourent, y compris leurs histoires de vie. Elle est heureuse de pouvoir à nouveau parler allemand. Sa mère est originaire de Nuremberg et s'est mariée en Lorraine, me dit-elle. Elle y a également rencontré et épousé son mari et s'est installée ici il y a quelques années avec lui, qui avait été transféré dans le sud pour affaires. Et n'a jamais regretté de venir ici dans le sud, dit-elle. Ce qui donne un élan considérable à mes aspirations pour la France. Je me demande s'il fait toujours chaud ici. Comment obtenir une maison authentique, peut-être un mas, l'une des fermes romantiques ? Je peux lui demander si c'est aussi agréable en hiver. Ce

n'est que lorsque le mistral souffle qu'il fait frais, ce qui est très agréable dans la chaleur du sud, me dit-elle, et janvier est le seul mois vraiment froid. Aujourd'hui, c'est aussi le mistral, dit-elle.

Je suis en train de le vivre et je n'en suis pas heureux. C'est froid et méchant et ça me trouble l'esprit. J'ai trouvé une place de parking central. Je dois presque me justifier à moi-même que dans cette ville de culture, si riche de l'histoire formatrice de l'Europe, je n'ai rien d'autre en tête que de m'allonger sur une prairie au bord du Rhône et de prendre soin de mes notes. Après tout, le Palais des Papes s'élève derrière moi et devant moi le pont d'Avignon.
Même lorsque j'étais élève au lycée, dès que le soleil brillait, je n'épargnais aucun effort pour faire mes devoirs et étudier, je transportais la table et la chaise dans le jardin - nous n'avions pas de terrasse -, j'apportais mon cartable, je laissais mon livre à l'intérieur et je me rattrapais, juste pour pouvoir m'asseoir dehors. J'ai fait mes bagages et je suis allé à vélo au lac d'Ismaning pour étudier pour mon Abitur. Lorsque j'étais étudiant, j'étais couché dans le jardin anglais et j'ai étudié Comenius, Rousseau, Pestalozzi, Fröbel et Kurt Hahn. Dehors, dehors, dehors, je veux aujourd'hui. Par ce temps, je mourrais dans des pièces fermées !
Je viens de téléphoner à ma fille Lisa, d'apprécier sa voix et d'envoyer un SMS dominical à mes fils Dominik, Markus et Raffael. Un grand désir me traverse. Je suis sûr que les enfants trouveront mes SMS très sentimentaux : "Oh, maman !", penseront-ils, avec ce certain regard agacé.

Conducteur de bateau à moteur ou non

J'observe un conducteur de bateau à moteur qui parcourt une partie du Rhône à grande vitesse, tourne en épingle à cheveux, poursuit avec son archet qui dépasse, freine brusquement et prend un autre virage audacieux, pour ensuite revenir en arrière et réaliser de nouveaux tours. Sachant qu'il est surveillé par de nombreuses personnes sur le pont du Rhône. Avec étonnement, je me rends compte qu'il aime être regardé, qu'il aime se montrer, montrer ce dont il est capable.
Je ne m'exposerais jamais comme ça ! Je pense, et l'instant d'après : Ou peut-être que je le ferais. Les hommes considèrent-ils comme "exposants" les femmes qui se maquillent, s'habillent de couleurs vives, se parent de bijoux et, sans y penser, présentent un décolleté profond ? Et pourtant, ces détails ne sont pas directement comparables.
Une scène de mon cercle de connaissances me vient à l'esprit. Je rencontre Renate et Rüdiger sur l'invitation d'un ami, nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. D'abord, je me tiens avec Rüdiger au bar. Il n'a pas changé : Grand, maigre, yeux gris-vert, front fuyant, seuls ses cheveux sont devenus clairsemés.
"Comment votre fils est-il chrétien ? Il est grand maintenant, il est aussi vieux que mon aîné, Dominik, n'est-ce pas ?

"Oui, tout comme votre Dominik. Christian est graphiste et a créé une agence de publicité très performante. Il a de grandes missions !" Rüdiger a l'air transfiguré au loin quand il dit cela.
Quelques instants plus tard, je rencontre Renate. Elle est assise dans un fauteuil, a les jambes serrées l'une contre l'autre et les a posées sur le sol, ses cheveux châtains clairs, raides et mi-longs se séparant en leur milieu comme d'habitude. Et elle me fait part de son point de vue :
"Christian nous inquiète beaucoup. Nous devons encore le soutenir financièrement".
Je suis sûr que Rüdiger et Renate ont tous deux pensé ce qu'ils ont dit honnêtement et qu'ils ont tous deux pensé exactement de la même façon. A quel point Renate est-elle typique d'une femme dans sa façon timide et discrète de penser et de parler ? Et Rüdiger est-il un homme typique ? Il pense grand, parle grand, ses visions expansives de l'avenir semblent être la réalité, et il les exprime à voix haute et avec confiance.
L'attitude de Renate semblait réservée, sa voix était douce.
Lorsque nous, les femmes, voulons parler fort, nos voix sont souvent aiguës et désagréablement stridentes et ne sont pas volontiers entendues. Peu importe la qualité d'un argument ou d'une idée brillante, prononcée lors d'une réunion d'affaires, elle n'atteint pas facilement la conscience du public. Pour ma part, j'ai souvent été ennuyé et surpris, impuissant, lors de réunions d'équipe, lorsqu'une idée que j'avais présentée était - une fois de plus - ignorée. Dix secondes plus tard, un homme a exprimé mon idée - et maintenant elle a été reprise par l'équipe. Et il a également été félicité pour cette bonne idée !
Bien sûr, nous obtenons notre reconnaissance de manière traditionnelle :
Quand j'étais chez moi, dans mon bureau, quelques feuilles de travail conceptuel étaient tombées et je me suis penché pour les remettre dans le bon ordre, et j'ai donc collé mes fesses à Peter, qui venait de passer la porte, a-t-il commenté
"Mmm, miam !"
Moi, en train de rire :
"Si seulement vous pouviez considérer mon côté intellectuel et faire des commentaires aussi positifs ! Mais "délicieux" dans le sens de remarquable, je ne suis que sur ton cul !
Je le pensais avec un clin d'œil.
La situation est soudainement devenue plus grave que prévu. Peter réfléchit un instant et me répondit avec une expression sérieuse sur le visage :
"Oui, mais quand vous me collez les fesses aussi visiblement, je fais une fixation et je ne peux pas penser à vos facultés mentales en même temps."
Il avait juste l'air honnête et impuissant.
Je suis resté là, silencieux, parce que j'étais sans voix.
Il y a quelque chose qui ne va pas entre les hommes et les femmes.
Sibylle enseigne l'allemand comme langue étrangère et m'a fait part de ses observations sur les étudiantes d'Europe de l'Est, souvent désignées par le terme douteux de "Russentusse" :

"Vous êtes très maquillée, coiffée, avec une jupe courte. La dernière fois que quelqu'un m'a demandé : Pourquoi portez-vous toujours un pantalon, Sibylle ? Pourquoi avez-vous les cheveux si courts ? Pourquoi n'ajoutez-vous pas quelque chose pour vous rendre sexy ? Elle a posé cette question dans un allemand encore maladroit, mais elle était intelligente et cultivée. Elle essayait de me faire une faveur en me posant ces questions.
Je gagne mon propre argent, mais je n'ai pas le temps de me maquiller, de combiner le rock avec les bons collants et de mettre les bons talons hauts, dans lesquels je ne peux pas marcher assez vite pour atteindre le tram. Le matin, je dois également m'occuper de ma fille de douze ans pour l'école. Il n'y a plus de temps à perdre. Ce sont les aspects pratiques. Mais tu sais, en plus, je ne veux même pas faire ça. À mes yeux, un tel style - je ne veux pas vous blesser, je ne veux pas vous critiquer, mais voici comment je pense : "Un tel style est une collaboration avec le patriarcat, au service des fantasmes des hommes".
Oui et", disent franchement et librement mes "poulettes russes", "si je reçois un riche allemand de cette façon, il recevra quelque chose de moi aussi ! "Mais vous, vous avez un tel stress avec votre vie !"
La Sibylle ne voulait pas d'un riche Allemand. Elle voulait former son être à partir d'elle-même. Sibylle voulait travailler pour elle-même, se réaliser et donc être indépendante. Comme je l'ai bien comprise ! Être indépendant d'un patron en tant que mari, comme cela allait de soi il y a cinquante ans. C'est là que nous, les femmes, sommes aujourd'hui. Nous avons de nombreuses libertés, bien plus que nos mères et leurs mères. Mais en fait, nous avons du stress dans notre vie. Beaucoup de stress. Non, les choses ne sont pas encore parfaites entre les hommes et les femmes.

Fête ou célébration

J'ai longé le Rhône jusqu'au soir de ce dimanche et ensuite jusqu'à mon champ. C'est encore le crépuscule. La lune lui gonfle doucement le ventre. Comme le mois de juillet est merveilleux, que les soirées sont très longues, c'est très bénéfique pour mon camping gratuit. Mais c'est cool. Il fait à nouveau froid ! Cette fois-ci, ce n'est pas la règle, j'ai entendu dans les conversations, mais le mistral, un vent exceptionnel. J'ai mis ma veste en polaire épaisse et j'en suis heureux.
Le lendemain est le 14 juillet, jour de la fête nationale française. Je suis debout à côté de mon lieu de couchage à Villeneuve-lès-Avignon, à côté du camping, dans le champ près du verger derrière le court de tennis. Seule une poignée de personnes ont passé cette petite rue pour promener leur chien. Une fois de plus, je me suis senti mal à l'aise, un peu gêné de camper à côté du camping pour économiser dix euros de frais de camping. Je ne fais pas du camping sauvage, me dis-je, mais j'ai le sens de l'humour et ma propre infrastructure. Enfin, presque. Je me suis procuré des poires et j'ai réintégré le verger ouvert. Les usagers du camping le font aussi. Et bien sûr, j'utilise la prairie comme toilettes. Les chiens le font aussi.

Je viens d'envoyer un SMS à Peter, parce qu'il est tellement pleurnichard, parce que tout dans son travail est si terrible. D'après l'expérience de l'année dernière, je sais que son travail à l'école peu avant la fin de l'année scolaire le tient tellement occupé qu'il me stresse même. Je suis heureux de ne pas être chez moi.
J'ai beaucoup entendu parler des Français qui célèbrent le 14 juillet, mais je ne suis jamais allé en France ce jour-là. Je vais maintenant observer cela.
Je veux aussi trouver un autre endroit pour dormir. Rester ici une nuit de plus serait gênant devant les passants : Cette Allemande n'a même pas les moyens de payer les frais de camping et elle pisse partout sur notre terrain.
Mais ce que ces passants ne savent pas :
J'apprends de grandes choses !
Avec ma nouvelle expérience, à savoir que je peux me débrouiller avec si peu d'argent lors de ma tournée, j'oserai peut-être le faire à l'avenir : Non, je ne veux pas faire ce travail. Pas pour si peu et aussi pour beaucoup d'argent. Peut-être qu'à partir de maintenant, je peux me concentrer sur une destination souhaitée. Jusqu'à présent, cela ne faisait aucune différence que je gagne deux mille euros ou dix mille. Je l'ai toujours dépensé. J'ai quarante jours pour apprendre que je peux bien vivre même avec peu d'argent. Les personnes qui promènent leurs chiens ici ne savent rien de cette occasion unique d'apprentissage pour moi.

La peur de l'existence favorise l'achat spontané

Aujourd'hui, je le sais : Karl-Hubert a également souffert de peurs existentielles. Je suppose que tout travailleur indépendant a besoin de cette peur comme motivation. Nombreux sont ceux qui s'enrichissent de cette peur, parce qu'ils cèdent à leur peur : Je veux beaucoup, puis plus, pour ne pas sombrer.
Nos entreprises ont connu des pics de ventes et des déficits de ventes. Malgré de nombreuses tentatives de planification et d'expériences au fil des ans, il y avait néanmoins des différences considérables dans les processus annuels et les ventes annuelles.
"Nous n'avons pas d'argent pour cela", a-t-il dit lorsque le banquier a rappelé pour demander un dépôt - et l'un des enfants avait grandi dans une taille de veste.
Dans une telle phase, Markus a dû se frayer un chemin dans la neige en hiver avec des chaussures pleines de trous. "Nous devons aller faire du shopping avec lui !" était mon impulsion naturelle.
"Nous n'avons pas d'argent pour ça en ce moment !"
Karl-Hubert m'a toujours donné l'impression que nous avions trop peu d'argent. Ce n'est pas suffisant pour la vie. De toute façon, je dépenserais trop d'argent. Ce qui m'a mis en colère. Mais comme je me suis soustrait à toute responsabilité financière, parce qu'il devait être bien meilleur que moi en tant qu'homme d'affaires, je n'ai pu trouver aucun argument. Pendant de nombreuses années, j'étais incertain et je ne comprenais pas comment fonctionnait le système monétaire de notre famille et de notre entreprise. Karl-Hubert, en

revanche, était sûr d'avoir une forte intuition de l'argent qui nous guidait dans la vie, et il l'a communiqué de manière impressionnante.
J'avais confiance en lui, je respectais son intuition et je le croyais quand il disait que je n'en avais pas. Je me demandais simplement si, à un moment où, selon son annonce, nous aurions dû faire des économies, il s'était rendu à l'exposition de tapis orientaux sur la place du marché et avait acheté un noble persan. Au début de notre mariage, il n'était qu'un coureur pour 500 marks. Plus tard, il a acheté un petit coureur pour 1000 marks, puis un petit tapis pour 2000 marks, puis un pour 6000 marks, et enfin un grand tapis pour 20 000 marks.
Ils étaient déjà élégants, les tapis. Encore une fois, je l'ai cru. Nous pourrions nous le permettre. Il saurait ce qu'il fait.
Après la phase du tapis est venu le marchand d'art. D'abord les peintures pour 200 marks, imitations d'artistes célèbres. Puis celles de 1000 marks, puis celles de 4000 marks et celles de 10 000 marks, des originaux d'artistes contemporains. Chacun d'entre eux est en phase d'économie familiale prononcée.
Puis la phase de sifflement. Oui, s'il ne fumait pas enchaîné comme tout le monde, au moins il voulait en profiter. Davidoff, Dunhill, l'un après l'autre, faits de vieux tubercules de bruyère et bien sûr faits à la main, à chaque achat 500 marks de plus par pipe, plus bien sûr quelques dignes porte-pipes. Et pour conclure des menus à succès à plusieurs plats, un bon cigare cubain serait un grand plaisir. Davidoff, Montecristo, Cohiba, Romeo y Julieta, longtemps stockés, roulés à la main à partir de longues feuilles, même photo.
Il a soudain acheté de nouveaux skis, les meilleurs, les plus chers du marché, parce qu'après tout, c'était un bon skieur, et son poids, eh bien, les skis devaient pouvoir supporter une raclée !
Pour des raisons de représentation, il avait besoin de plusieurs vestes, qui ne devaient pas toujours être les mêmes, et qui devaient couvrir certaines zones, les Italiens pouvaient le faire au mieux avec du tissu fin. Et cousues à la main, elles auraient l'air très précieuses. Seulement : une de ses innombrables cravates en soie, à laquelle il s'adonnait souvent, a coûté autant que les deux mois de cours de piano que j'ai passés avec Dominik et Markus.

J'étais déchiré. J'ai certainement apprécié la réputation qui nous a apporté les normes de qualité de Karl-Hubert. Mais j'étais toujours insatisfait. Qu'est-ce que je voulais à la place ? Oui, c'était probablement ça : je voulais plus de temps. Je voulais avoir mon mot à dire, au moins pour les gros achats. Je voulais aussi apporter les souhaits de ma vie. Mais j'ai toujours semblé être trop lent pour cela. Au moment où j'ai formulé mes souhaits - qui étaient fortement axés sur les enfants - il avait déjà décidé et acheté.
En fin de compte, bien sûr, il s'est occupé des enfants à sa manière. Après tout, il a échangé la Mercedes contre une plus grande en temps voulu, car les enfants auraient maintenant des jambes plus longues. Je me demande si je n'apprécierais pas que les gens regardent notre performance bien soignée et l'apprécient ? Oui, bien sûr, j'ai aussi beaucoup profité

du soleil, bien sûr que j'ai apprécié. Et il a continué à regarder et à participer et n'a pas repoussé le marchand d'art quand il s'est soudainement remis à la porte et quand Karl-Hubert a acheté.
J'étais à bout de souffle, surpris. Comme j'aurais aimé pouvoir avoir un plan commun pour nos dépenses. Mais je l'ai cru quand il a dit : "Vous ne comprenez pas." "Toute cette planification est inutile". "J'ai un instinct pour ça."
Après des années d'observation incrédule, j'ai renversé la situation. Acheté, aussi. Il a fait des bénéfices. Il a acheté des vêtements coûteux pour les enfants. Des cosmétiques coûteux pour moi. Beaucoup de chaussures. Sans le consulter. Lui. Moi. Moi. Lui. Nous avons toujours eu de l'argent d'une manière ou d'une autre. Avec beaucoup de travail. Mais jamais de plan.
Mais quand, après quelques années d'absence, il a fallu choisir un tissu approprié pour recouvrir le rembourrage du siège d'angle, j'ai pris note de sa déclaration avec le plus grand étonnement : "Cela se passe toujours selon vos souhaits", a-t-il dit, "maintenant je veux déterminer le nouveau look de notre salle à manger ! Nous prendrons le vert foncé, qui est très chic à mon avis", et m'a regardé d'une manière provocante. Perplexe, je l'ai regardé et n'ai fait ressortir qu'un "Pourquoi ?" incompréhensible. Je n'avais vraiment aucune idée de ce qu'il voulait dire. Comment en est-il arrivé à cette conclusion ? Que je profitais de son style et de son goût ? Qu'est-ce que je n'ai pas remarqué ? Lui et moi et ne pas prendre ses souhaits au sérieux ? Quel genre de souhaits avait-il ?
Au fil des années passées à essayer de comprendre, je me suis sérieusement demandé : ne l'ai-je pas suffisamment reconnu, ne l'ai-je pas suffisamment apprécié, ainsi que ses efforts ? Je ne pouvais pas du tout lui donner cela, parce que j'avais d'autres valeurs, que je n'avais jamais réalisées ?
Peut-être le mari veut-il toujours le meilleur pour sa femme, veut-il toujours l'impressionner ? Et moi, femme, je ne le vois pas ? Est-ce que je me sens patronné par le fait qu'il "pense pour elle" ? Peut-être faudrait-il le reconnaître davantage dans ses efforts pour impressionner ? La percevoir pour la première fois ? L'accepter ? Il suffit de l'accepter avec reconnaissance ? Sans penser à la contrepartie, qui à son tour pourrait m'obliger ? Laissez-le tranquille et détendez-vous en attendant ? Lui, Karl-Hubert, a-t-il cherché à obtenir ma reconnaissance et ne l'a-t-il pas obtenue ? Suis-je vraiment tellement pris par moi-même que je ne remarque même pas quand un homme me fait la cour ?
Il a fallu les grandes filles de Peter pour m'apprendre "Papa est totalement amoureux de toi. Il essaie de vous faire plaisir. Tout en lui tourne autour de vous.
J'ai la chair de poule parce que j'ai mal compris une situation qui m'a fait pleurer un jour : Peter et moi étions intéressés l'un par l'autre, mais pas encore ensemble lorsque nous sommes allés dîner. "Nous allons faire des contrôles séparés, d'accord ?", a suggéré Peter, et tant d'inconvenance de sa bouche m'a tellement fait mal à ce moment que cela m'a fait pleurer.
"Qu'est-ce qui ne va pas ? Ai-je fait quelque chose de mal ? a demandé Peter.

"Je me sens en retrait, je veux être courtisé par vous en m'invitant Je veux sentir que je vaux quelque chose pour vous", ai-je publié.
"Oui, j'aimerais beaucoup vous inviter ! Je n'ai fait que ce que vous vouliez", a-t-il répondu avec consternation. "Vous avez dit tout à l'heure que vous vouliez devenir hollandais", j'étais très confus. Je n'ai pas compris le lien. Le son de sa bouche était très différent de celui de la mienne.
Nous nous sommes néanmoins réunis, mais il m'a fallu beaucoup de temps pour voir en lui ce que ses filles savaient depuis longtemps : il a répété les mots que j'avais prononcés, non pas pour usurper le règne, mais pour me reconnaître, pour me reconnaître. Cela est-il également transposable à d'autres malentendus entre femme et homme, homme et femme ?

Encore et encore et encore

Maintenant, j'avais réussi à passer le 14 juillet en France.
Et j'ai réalisé autre chose : mon organisation va de plus en plus vite. Maintenant, il ne me faut plus que dix minutes le matin pour nourrir l'intérieur de Mercure. L'énorme sac à dos de trekking qui protège une fenêtre à l'avant, le remet en place, remet mes outils de défense, remet mon téléphone portable sur le siège du conducteur, remet mon sifflet en place, enroule à nouveau mon sac de couchage, lisse mon drap, range les rideaux (c'est-à-dire les serviettes), range le petit déjeuner - tout un tas de petits gestes qui doivent être faits sur place, ici, dans la voiture, pour que je puisse conduire. Les boîtes sont également couvertes, les vêtements emballés - tout le monde peut voir à travers mes fenêtres. Tout cela se produit très rapidement et régulièrement. Le soir, j'ai aussi l'ordre maintenant, quelle fenêtre doit être fermée en premier, afin que l'ordre des claquements de porte corresponde. Et : de quoi ai-je besoin dans le lit à côté de moi, que dois-je porter pour la nuit et où le trouver ? Ça marche, je m'y suis habitué.
Alors que je traverse le village de Villeneuve-lès-Avignon, des hommes en uniforme national officiel me rejoignent, s'assoient sur les étals installés sur la place principale pour célébrer la journée et commandent du café et du vin. C'était déjà ça ? Un rassemblement officiel pour célébrer la nation, rien d'autre ? Ai-je manqué quelque chose ?
Je vais plus loin dans Avignon. Le fait qu'en ce moment, le célèbre festival de musique et de théâtre qui se déroule dans la ville pendant deux semaines est abondamment communiqué sur des affiches.
Aujourd'hui, mon nez me conduit de l'autre côté du Rhône. En vérité, j'ai simplement pris un autre mauvais virage et je me suis retrouvé ici, mais comme c'était bien. Car que vois-je ? De quoi ai-je toujours honte ? Ici, sur les rives du Rhône, ils sont là, mes gens sont assis là, à neuf heures du matin, en train de prendre leur petit déjeuner, sans entrave. Pas dans un café, non, ils sont assis dans la prairie, blottis dans leurs couvertures sur les berges du Rhône, sur les trottoirs, à côté de leurs vieux bus VW et de leurs mobil-homes délabrés, à côté de leurs voitures, à côté desquelles ils avaient "interdit" de planter leurs tentes, sur toute la longue et étroite bande de rive qu'ils habitent : "Moi aussi, je suis des vôtres", je

veux crier tout haut, "Je ne veux pas me cacher tout le temps. Je veux être public, je veux être le bienvenu, tout comme vous ! Mais bien sûr, ils sont tous français. Ils savent ce qu'ils peuvent faire dans leur propre pays. Pendant le Festival d'Avignon, la police peut ne pas être aussi stricte qu'elle ne l'est habituellement. Je ne peux pas savoir.
Aujourd'hui encore, ici, sur les rives du Rhône, ce vent qui me donne le vertige. Il peut être mistral - on peut l'appeler par n'importe quel nom. Je n'aime pas ça.
Plus tard, sur la colline, dans le jardin du Palais des papes, un orage gronde. C'est une ville très animée, le 14 juillet, la plupart des magasins sont ouverts. À chaque coin de rue, dans les arrière-cours comme sur les magnifiques places principales, il y a du théâtre, de la jonglerie, de la musique et de la danse, et j'en suis heureuse. Je ne peux pas me concentrer sur moi-même ici, je m'en rends compte. Ce n'est pas grave. J'aime simplement avoir le temps d'observer les nombreuses personnes différentes. S'asseoir et regarder. Avec les lunettes de soleil devant les yeux, je peux être un voyeur avide : Comment ils sont photographiés devant la fontaine du palais, différentes nationalités, Italiens, Espagnols, Français, Allemands, Japonais, Néerlandais. La façon dont ils posent devant la caméra, ou comment ils se traitent les uns les autres, certains ouverts et enjoués, d'autres raides, d'autres encore convulsivement drôles devant la caméra. Je suis béni. Pendant des heures, j'ai pu les regarder, les gens.
Deux âmes habitent, ah, même dans mon sein. Je suis dans cette ville animée d'Avignon et je ne veux rien manquer, car ici l'ours est en liberté. Le soleil brille maintenant, bien qu'un mistral exubérant souffle encore, ce qui a entraîné le report d'une semaine du grand feu d'artifice au 14 juillet. Je l'ai lu à regret sur des notes fugaces dans les magasins. D'autre part, j'ai un besoin extrême de repos, je veux juste m'allonger dans une prairie, je veux des montagnes et un lac, je veux être seul avec moi-même. Mais maintenant, c'est comme ça. Après de nombreux allers-retours - d'une part, je veux économiser et ne pas dépenser mes maigres indemnités journalières dans les cafés, d'autre part, je veux profiter - j'ai décidé de me donner une deuxième âme : Je vais m'asseoir dans un café, commander un verre de vin au milieu de l'après-midi, boire un cappuccino, ce qui est maintenant courant ici aussi en France. Et souffrir du fort besoin d'aller sur mon lieu de repos pour être seul avec moi. Non, je n'ai pas le courage de renoncer à la glorieuse agitation. C'est un vieux bonheur que je connais. Oui, je veux le bonheur.
J'ai l'impression d'être en Orient. Il y a d'innombrables artistes dans la ville, chaque espace libre est couvert d'affiches. Ils utilisent tous le même procédé, comme s'il s'agissait de leur propre culture : ils découpent des boîtes de carton de la taille d'un cadre de peinture, y collent leurs affiches, tirent des ficelles dans des trous, de la ficelle ordinaire de ménage de la bobine de ficelle et les accrochent partout. Sur les lampadaires, sur les pylônes électriques, sur les poteaux télégraphiques, sur les câbles électriques, sur les arbres, sur les volets, les uns au-dessus des autres, devant, derrière, accrochés les uns en dessous des autres, debout, ballottés, berçants, flottant, vacillant dans le mistral. La vie sauvage, aléatoire, chaotique, incontrôlée et incontrôlable, se précipite dans la ville en pleine forme.

Chaque groupe de théâtre et de musique semble avoir son propre amuseur avec lui. Les groupes attirent l'attention sur eux avec des déguisements amusants ou de petites représentations, parfois à voix haute, parfois à voix basse, avec de la musique, avec des gestes, avec des regards, avec des tintement et des cris, avec toutes sortes de compagnons, avec des voitures aux designs saisissants, des chariots, des calèches, des véhicules originaux fabriqués par eux-mêmes. Sur mon chemin à travers la ville, un passant sur deux environ était un distributeur de brochures : Visitez ce soir... c'est superbe ! Le tapis de dépliants, de brochures et de cartes brillantes dispersé sur le sol par le vent était d'une douceur correspondante.

Confus par la vie

J'ai commandé le deuxième verre de vin blanc. C'est tout simplement fabuleux de s'asseoir ici, de se détendre visiblement, de remarquer : ce n'est pas mal du tout d'être seul, c'est même épanouissant, et j'en suis très heureux. Et cette économie, eh bien. Je me suis imposé à moi-même, mais pour l'instant, cela me tape sur les nerfs. Je pourrais économiser cela si je savais enfin comment gagner de l'argent de façon permanente et sans tous ces efforts. Gagner de l'argent est aussi un art. Ce que les riches peuvent faire, tout le monde ne peut pas le faire ! Pour ma part, je ne peux pas. Je ne suis pas en faveur d'une taxation plus lourde des faiseurs d'argent. Ils devraient plutôt être obligés de préparer leurs compétences de manière didactique afin que d'autres - par exemple moi - puissent les copier.
Après avoir bu mes deux verres de vin, je reste assis au soleil, à l'abri du vent, rafraîchi, insouciant.
Une dame de la table d'à côté, habillée de façon décontractée, elle a mon âge, s'adresse à moi : "Qu'il fait beau ici, hein ?
Oui, c'est très joli ici, je vais vous le dire en français. Elle demande immédiatement d'où je viens, probablement d'Allemagne ? Elle peut le dire à mon accent.
Comme le mistral est désagréable !, elle entame une conversation.
Le mistral vient du nord-ouest, explique-t-elle, et traverse la basse vallée du Rhône. La vallée l'oblige à l'étroitesse, c'est pourquoi elle est si agressive ici à Avignon et aussi plus au sud-ouest, où aucune montagne transversale ne la retient. Lorsqu'il tombe dedans, il fait chaud au début. Mais surtout, c'est cool. C'est parfois agréable dans la chaleur. Mais après plusieurs jours de mistral, les gens sont souvent très confus, comme ils le sont.
Elle fait plusieurs mouvements de main devant son front, comme si elle voulait attraper un moustique lent.
"Vous êtes ici en tant que touriste ? Où habitez-vous ? me demande-t-elle.
"Je suis un vagabond", dis-je. "En quête de sens. Je vis à Munich, j'ai 52 ans, mes quatre enfants sont grands, et comment veux-je remplir le reste de ma vie ? J'ai mon lit dans la voiture et chaque jour, je choisis un coin de nature où je suis indépendant et seul avec moi-même, où j'apprends ce que je veux et où je prends contact avec moi-même".
"Très intéressant", dit-elle, "tout le monde devrait faire ça une fois dans sa vie".

Pendant un instant, elle regarde attentivement le sol.
"Formidable", dit-elle.
Elle est ici à Avignon, parce qu'elle est la conseillère culturelle à Toulon - c'est-à-dire sur la côte, si je sais cela - responsable du budget culturel dans sa ville. Ici, à Avignon, elle fait chaque année la connaissance de nouveaux artistes, de groupes de théâtre, de danse et de musique, qu'elle invite ensuite à Toulon et qu'elle intègre dans la programmation culturelle. Elle aime beaucoup cela. Si je ne venais même pas dans la région, elle pourrait me trouver une très bonne place. Sans plus tarder, il lui reste toujours quelques billets pour de bons amis. Et le week-end suivant, par exemple, quand elle sera de retour à la maison - et il y aura un excellent programme de danse, je n'aurai pas à comprendre chaque mot comme au théâtre. J'ai été cordialement invité, et Toulon n'était pas loin. "Je suis Gisèle", elle se présente et me donne sa carte.
"Merci, je suis Rosi, sans adresse", dis-je avec un sourire, et elle rit de mon manque d'adresse.
Je suis un peu essoufflé. Que voulez-vous que je fasse ? Je veux juste qu'on me laisse tranquille. La seule chose qui pourrait m'intéresser en ce moment serait des conversations d'inspiration philosophique sur la vie en tant que telle et en général et en général. J'ai fait beaucoup d'efforts pour me mettre dans cette ambiance et je me trouve dans un état d'ébriété. Je veux rester dans cet état. Je n'en ai pas encore fini avec moi-même. Comment dire à cette femme joyeuse sans l'offenser, comment trouver les mots subtilement justes en français ? Je veux me sortir du pétrin devant une personne sympathique sans obligation, je ne sais pas comment agir. Je les remercie simplement pour cette belle invitation, mon itinéraire prévu ne me mène pas encore à la mer, je l'évite.
La sympathique Gisèle me dit au revoir, me souhaite un bon voyage avec "pas d'adresse". "Adieu", dit-on tous les deux comme de la même bouche, et elle s'en va en me faisant de nouveau signe après quelques pas.
Je vais m'asseoir un moment. Mais je veux soudain sortir de la ville animée et je suis infiniment soulagé lorsque je vais résolument voir Merkür sur son parking, heureux de le diriger vers le terrain derrière le terrain de sport de Villeneuve-lès-Avignon et de l'y garer, pour voir la large prairie verte bordée de peupliers d'un côté et de bambous arborés de l'autre, avec vue sur la colline là-bas, avec la grande et vieille ruine au sommet.
Je veux continuer. Le matin.

Attaché au travail du pain

J'ai passé trois nuits ici, sans être dérangé par mes craintes initiales : Que pensent les gens d'ici. Et maintenant, bonjour, nous sommes le mardi 15 juillet, 8h45, et je quitte cette accueillante petite ville de Villeneuve-lès-Avignon. Seule la tempête m'a réveillé une fois dans la nuit, sinon je me suis senti en sécurité et calme.

Prochaine étape : vers Saint-Rémy-de-Provence. Peut-être qu'un autre souhait séculaire de la Provence se réalisera et que je pourrai voir quelques champs de lavande supplémentaires dans la région ?
Je roule sur l'immense et large Rhône. Derrière moi, il y a encore la voiture qui a quitté la route du camping avec moi. En fait, je devrais vérifier la carte pour m'assurer que je conduis correctement.
Pourquoi je ne le fais pas ?
Le conducteur derrière moi me met dans l'insécurité.
Je devrais m'arrêter pour prendre mes repères.
Mais le bord de la route n'offre aucune possibilité de s'arrêter. Si je m'arrête de toute façon, cela ressemble à une urgence, et peut-être que celui qui est derrière moi s'arrêtera aussi et demandera ce qui se passe.
Mais en aucun cas je ne veux avoir l'air en manque d'affection avec le chauffeur et éventuellement devoir lui expliquer que je ne sais pas exactement où je veux aller ! Non, je suis sûr qu'il me secouerait la tête pour me dire que je ne suis pas capable de survivre, et pas du tout ! Je ne peux pas le supporter. Je suis sûr qu'il n'y aurait pas de questions soigneusement formulées comme celle du coaching : Que voulez-vous ressentir, madame, lorsque vous arriverez à destination ? Comment parvenir à ce sentiment ? Sentez votre désir ! Il soulevait les sourcils et secouait la tête sans comprendre, comme si je n'avais pas toutes les tasses dans le placard. Non, je vais le faire, et je préfère continuer encore et encore. Et je suis presque sûr que je me trompe.
Dieu merci, il y a un rond-point. Celui qui est derrière moi s'éteint. Je m'arrête à une aire de stationnement et je peux consulter la carte sans être dérangé par mes propres craintes. Mon observation était correcte : je ne voulais pas aller ici. Pour supporter que les gens me poussent - et prendre quand même ma propre décision : Même une telle tâche de la vie ...
Au moins une surprise s'ouvre devant moi : un bâtiment spacieux de la pampa porte sur son toit des lettres publicitaires : Sanofi-Aventis. D'après l'odeur désagréable des produits chimiques, ils semblent avoir une installation de production ici. Depuis de nombreuses années, je travaille depuis mon bureau à domicile sur une mission de marketing pour ce géant pharmaceutique, que j'ai pu emmener avec moi à l'époque où je travaillais en free-lance pour cette entreprise, qui avait à l'époque une succursale dans la banlieue de Munich. Il faut rencontrer son client de manière amicale. Je décide de traiter la puanteur flagrante comme de l'air. L'immense bâtiment de production à large assise a un aspect si différent de celui du siège noble de la Potsdamer Platz à Berlin. En passant devant, je lui fais un dernier signe de la tête en lui exprimant ma gratitude. Ils ont bien récompensé mon travail pendant plusieurs années et m'ont ainsi assuré, ainsi qu'à mes enfants, un moyen de subsistance.

Complet et pourtant rien

Dans notre trion gastronomique, dans lequel j'ai laissé une grande partie de l'esprit de ma vie pendant plus de quinze ans, j'ai travaillé comme manager avec une semaine perçue

comme de 60 heures, mais je n'y ai jamais été employé, ce qui signifie que je n'étais pas enregistré comme faisant partie de la population active dans aucune autorité. En raison du système fiscal de 1958, toujours en vigueur, du prétendu avantage fiscal et du soutien prévu d'un mariage à un seul revenu, l'imposition commune selon le tarif de fractionnement, comme "une reconnaissance spéciale de la fonction de l'épouse en tant que femme au foyer et mère. Cela a apporté des avantages financiers à notre famille en tant que communauté économique définie, oui, nous en avons profité ensemble. Payer moins d'impôts et avoir plus d'argent dans le pot commun semble une bonne chose au début.
Mais lorsque je me suis battue pour mes propres intérêts sous un poids plume et que j'ai réussi à sortir du magasin, le système m'a laissée en plan comme une femme seule : Je n'ai tout simplement pas existé. Qu'est-ce que j'étais, où j'étais, qui j'étais et qu'est-ce que j'avais apporté dans le cercle de travail en premier lieu ? Rien. Le système disait aussi : "Vous n'avez rien fait, Mme Bauer ! Parce que vous n'existez pas du tout. Vous n'êtes inscrit nulle part.
Mon absence nous avait permis d'économiser des impôts. Une fois travailleur indépendant, toujours travailleur indépendant. Un couple de contribuables un jour, un couple de contribuables toujours. Et moi, une partie sans nom du système fiscal familial.
Je n'étais pas censé avoir une vie à moi. Cet obstacle à de nouveaux projets de vie aurait pu être surmonté après un certain temps de transition - mais avec plusieurs enfants ? Où ai-je obtenu une aide - si ce n'est auprès de mon mari ? Il n'y avait pas d'organisme officiel responsable de moi qui pouvait travailler pour moi sans preuve d'emploi ou d'inscription sur la carte d'impôt sur le revenu. Bureau de placement : haussement d'épaules.
Pour Karl-Hubert, l'affaire était claire :
Il ne pouvait pas me payer. Si je ne voulais plus travailler au Gourmetrion, je devais voir par moi-même où je pourrais trouver de l'argent.
Jusqu'à présent, je n'avais qu'à mettre la main dans ma caisse - d'une manière ou d'une autre, l'argent manquant dans ma déclaration d'impôts était toujours justifiable.
Les fronts semblaient insurmontables. Karl-Hubert ne pouvait pas me comprendre, je ne le comprenais pas.
Que je travaille trop et que nos enfants souffrent, c'était ma position. Que j'avais étudié l'éducation et que j'avais mis mes convictions de côté assez longtemps, car son rêve et le Gourmetrion m'avaient complètement absorbé. Que tout continuerait de la même manière pendant longtemps si je ne changeais rien. Je voulais me consacrer davantage aux enfants, ils ont plus que jamais besoin de moi.

L'attitude de Karl-Hubert est restée à l'opposé : j'étais plus paresseux que jamais. Après tout, je n'avais pas mal vécu, a-t-il dit, je n'avais pas du tout besoin de me plaindre.
Si nous vendions le Gourmetrion, il resterait quelque chose ! Je leur ai assuré que nous n'étions pas des pauvres après tout ! Après tout, nous avions déjà beaucoup payé ces dernières années, et la valeur de l'entreprise, un gain considérable, ai-je ajouté.

J'aurais dû prêter plus d'attention à son expression pétrifiée à ce moment qu'à ses paroles. J'étais assis là, à la maison, comme je le voulais. Où, après douze ans de vie dans une famille de six personnes, avec beaucoup, beaucoup d'invités, il y avait assez, assez à faire : éliminer les taches, les trop nombreuses, du tapis ; faire poncer la table en chêne égratignée ; remplacer l'abat-jour cassé sur la table à manger ; faire refaire les chaises en paille effilochée ; repeindre la main courante de la rampe qui est éclatée ; nettoyer les ustensiles du Gourmetrion dans les placards de la cuisine ; archiver les étagères du bureau du Gourmetrion, qui n'existait plus ; vérifier l'anglais et le latin des enfants ; prendre avec eux des rendez-vous chez le dentiste aussi correctement que le prévoyait le plan de soins préventifs.
L'argent comptable n'était vraiment décisif que pour ma valeur, me suis-je demandé sérieusement.
"Vous ne valez rien si vous ne créez pas de valeur." Et je suppose que la phrase de cet homme d'affaires était probablement vraie aussi !

Dans un coin de mon cerveau, deux cellules discutaient également du besoin de Karl-Hubert de rester à la maison en tant que domestique. Résultats du travail cellulaire : Négatif. Pas possible. Il ne voulait pas s'occuper des enfants comme je le voulais. Il restait au lit le matin et comptait sur les enfants pour se réveiller avec leur réveil et préparer leur déjeuner. Lorsqu'il se levait à neuf heures, il lisait le journal à côté de sa tasse de café et n'amenait le petit à l'école maternelle qu'à dix heures ou dix heures et demie, alors que les rituels quotidiens dont les enfants ont tant besoin pour leur bien-être étaient déjà terminés. Après tout, j'avais, oui, étudié l'éducation. Je n'ai pas réussi à lui communiquer mon inquiétude. J'ai souffert sans cesse à cette idée. Je ne pensais tout simplement pas qu'il aurait pu s'occuper de nos enfants comme je l'avais imaginé.
A midi, oui, il faisait la cuisine ! Il faisait la cuisine. Il y aurait un repas de trois à cinq plats par jour.
"Qui a besoin de ça ?" a été ma réponse furieuse lorsque nous en avons parlé.
"Mais alors, nettoyez la cuisine", ai-je dit.
"La cuisine ? C'est ce que font les enfants", a-t-il crié avec conviction, et à mon interjection : "Devoirs ? Je peux le faire seul".
Oui, un Karl-Hubert n'aurait pas jugé nécessaire de faire surveiller ses devoirs.
Pratiquer le piano ? Pourquoi as-tu besoin d'un piano ? C'est juste une idée folle de toute façon.
Eh bien, Karl-Hubert ne pouvait rien tirer de la musique ; chanter une séquence de notes propre, sans parler de les apprécier, n'était pas possible pour lui après tout.

Et soudain, la Provence

La typique, la façon dont je veux la sentir : la voici. La Provence.

La dernière fois que je suis venu, j'étais occupé à m'occuper de mes enfants encore petits, pour que Karl-Hubert puisse se consacrer à ses vignerons, dont il importait du vin pour le magasin. Je n'ai guère remarqué ce qui m'intéressait. Avant tout, nos voyages en France avaient une mission et une exigence : comprendre la "Nouvelle Cuisine" française autour de Paul Bocuse, qui était si à la mode à l'époque, la goûter dans des restaurants branchés et la cuisiner chez soi.
Maintenant, j'ai le droit de faire un pèlerinage seul avec moi-même et mes intérêts à travers ce paysage très loué, très décrit, très peint, très photographié pour des livres sur papier glacé, et je peux faire ma propre photo, oui surtout une photo. J'essaie des petites routes minuscules, je viens à Eyragues, je me transforme en route agricole, où, comme je le remarque, un champ de récolte et une zone agricole après l'autre sont alignés. Maintenant, j'apprends aussi à quoi ressemble un mas. Au fond de mon esprit, j'avais l'image romantique d'une grande ferme ou d'un domaine délabré et ludique. "Mas Dembert" est attaché à une maison comme un signe - probablement une maison typique de la région, comme je le verrai plus souvent : La couleur extérieure est un vieux rouge rosé friable et cassé ; un large toit en saillie composé de vieilles poutres épaisses avec des tuiles fanées sur le dessus ; simple, parfois avec une clôture, parfois pas, mais toujours avec beaucoup de terre autour. J'entre dans un nouveau domaine de développement. Les nouvelles maisons ont également un aspect usagé, simplement parce que leurs toits sont couverts de tuiles fanées. Posséder son propre mas, en Provence, qui ne voudrait pas de cela ! Si c'est le cas, je voudrais une maison plus ancienne qui a déjà connu l'histoire et qui rayonne donc de caractère. Mon cœur s'élève avec tant de flair, comme je l'ai vécu dans les Cévennes quand j'ai vu les merveilleuses maisons légendaires abandonnées. Rester ici, oh, ce serait un luxe mûr.
Le soleil brille à merveille. Mais il n'est que 10 heures. Vers midi, il fera probablement encore beaucoup, beaucoup, beaucoup plus chaud. Comment vais-je gérer cela ? Une toute nouvelle question vient à l'esprit : Comment puis-je me protéger de la chaleur ?
Je m'oriente par un panneau vers Saint-Rémy-de-Provence. Ça a l'air bien. Combien de campings y a-t-il le long de cette route ! Les moins chers à côté des plus exclusifs. Dans tant de lieux charmants, dans tant de paysages différents, pour tant de demandes différentes.

Oui, je le fais. Non, je ne veux pas. Le faites-vous ?

Saint-Rémy, oui, c'est comme ça qu'on imagine une petite ville en Provence : Des boutiques invitantes avec toutes sortes de produits à base de lavande, d'huiles d'olive, de vins, des galeries d'art d'artistes et d'artisans, et des restaurants avec de charmantes terrasses ombragées au bord de la route, où hommes et femmes s'assoient et, bien sûr, dégustent un rosé dans le petit verre ballon de 0,1 litre à onze heures du matin, tout en se laissant emporter par le contenu bien frais.
Je sens un sourire sur mes lèvres. Parce que je ne suis pas seulement enthousiaste pour Saint-Rémy, mais aussi pour moi-même et pour mon intuition, qui m'a conduit ici, toujours

sur le bout du nez. Les craintes qui étaient encore très présentes à mon esprit au début de mon voyage ne me dérangent plus. Je ne dors pas dans ma voiture à l'intérieur d'un camping, mais à côté, pour économiser de l'argent ; j'ai développé un oeil pour savoir où je peux faire mon travail d'urgence en paix et sans être observé ; je peux faire beaucoup de choses ici qui seraient inhabituelles chez moi. Pour une fois, je ne verse pas d'argent à l'Horodateur sur le parking. Je rentre de mes courses à Saint-Rémy à Merkür : une fois de plus, pas de ticket de parking. Le pire n'arrive pas toujours. Je le sais maintenant. Garder l'esprit ouvert sur ce que je veux vraiment dans la vie.
Qu'est-ce que je veux, cette question se rapporte à la tête. Mais elle m'a déjà conduit ces dernières années, en s'efforçant de raisonner, plutôt dans l'impasse actuelle. J'aimerais discuter avec Descartes, car le "cogito ergo sum" exclut beaucoup d'humanité. "Je pense, donc je suis" ne me suffit pas aujourd'hui. Au lieu de "Qu'est-ce que je pense" et "Qu'est-ce que je veux", je me demanderai : quel est mon besoin ? Qu'est-ce que je ressens ? Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce qui m'excite ? Qu'est-ce qui me fait sentir bien ?
Comme si je cherchais un exemple pratique, un signe me tombe dans les yeux, qui déclenche ce très bon sentiment en moi, qui m'inspire, me rend heureux, parce qu'il dit ce que je ressens constamment, ce qui correspond à mes besoins. Cela me fait marcher sur le gaz et le mercure commence à rouler : Le lac de Peïroou, un lac, un réservoir, un lac ! Je suis déjà la route, elle me mène au bout de la ville, passe devant la caserne des pompiers, serpente à travers une forêt de pins jusqu'à une colline et perd finalement son sol en asphalte. Je sais déjà ce que je "veux" aujourd'hui. De l'eau ! De bonne humeur, je sors sur un grand parking en terre sous les pins. Le voici, mon lac de barrage, tel qu'il est peint, entre des rochers calcaires abrupts et des arbres clairsemés et, comme je peux le voir sur la carte mise en place comme vitrine, au milieu d'une zone de randonnée. Je me souviens de cette place de parking pour ce soir. Comme il est agréable de voir briller le soleil. Je reste ici. Ma Merkür est le seul véhicule ici, peu importe, je sors. Enfin, j'utilise à nouveau les pieds, qui me portent directement au lac. Ne pas nager, c'est clairement écrit sur le panneau. Bien sûr, c'est un réservoir, malheureusement.

Quelque part, c'est aussi là que

J'essaie de prendre le chemin dans l'autre sens, en laissant le lac derrière moi. Une porte d'entrée haute de deux hommes termine déjà le large chemin. Acier épais et massif, décoré de vignes surélevées, qui ne s'ouvriront qu'à un code secret. "Mas de Reincord" est écrit en lettres ondulantes sur le mur d'enceinte. Là où le mur décrit une courbe sur le côté droit, je découvre un chemin qui me mène le long du mur du Mas pendant ce qui semble être un quart d'heure. Quand j'arrive sur une colline, je peux voir le vaste domaine du Mas, qui se termine dans une pinède, et au milieu de celui-ci un court de tennis avec son propre siège haut pour l'arbitre - donc probablement un professionnel du tennis qui s'entraîne sur le court de tennis interne vit ici. Ou est-ce que ce mas spacieux n'est que sa maison de campagne ? Parce qu'il n'y a personne à voir ici, aucune trace d'activité.

Le chemin me mène à travers une forêt de pins, lumineuse et conviviale, les arbres sont clairs.
Je marche déjà depuis au moins une demi-heure sur ce chemin, personne ne m'a rencontré depuis que j'ai quitté la route principale en direction du Lac. Je quitte le chemin, la petite forêt m'attire dans son charme. Je veux m'asseoir un peu, sentir l'endroit. Au-dessus de moi, les cigales scient, en dessous un sol recouvert d'un épais maquis, devant moi, de l'autre côté de la vallée, s'élèvent les roches calcaires brutes qui, déjà pendant tout mon voyage, satisfont un morceau de sauvagerie en moi. Mais le seul tronc d'arbre qui semble convenir pour s'asseoir est situé le long de la pente, et il faudrait que je le pose en travers pour m'asseoir confortablement. Lorsque je le soulève, des milliers d'épais scarabées noirs se dispersent - et je le laisse rapidement retomber. Maintenant, ayez le hamac sous le bras ! Une pensée séduisante.
Prenez-la dans la voiture et allongez-vous ici, entre les arbres, et passez la nuit dans la forêt. Ça, oh, ça serait génial ! Je n'ai pas à avoir peur des gens qui me font fuir pour faire du camping sauvage. Personne ne me trouvera ici, car personne ne me cherche.
Je décide de garder cette pensée pour un moment. Je suis encore trop étranger ici. J'ai passé la dernière nuit à Villeneuve lès Avignon et un mistral violent, froid et orageux m'a fait tirer la couverture sur ma tête. Est-ce seulement aujourd'hui qu'il fait si agréablement chaud ici, ou est-ce tous les jours ? Seulement le jour ou aussi la nuit ?
Et de toute façon : dormir dans un hamac, c'est du camping sauvage ? Je ne sais pas. Le camping a en fait quelque chose à voir avec les camps et le terrain ? De toute façon, il est dommage que les activités passionnantes soient toujours interdites. Interdit ou déraisonnable. En général, les deux.
Un hamac dans une pinède, ce n'est pas le goût de tout le monde. Beaucoup de gens aiment rester à l'hôtel et se laisser dorloter. Je me sens gâté quand on me permet de m'allonger au chaud en plein air. Serait-ce une idée commerciale ? Je pourrais accompagner des personnes qui souhaitent quelque chose comme ça, mais qui n'osent pas y aller seules. Ou qui n'ont pas le temps de faire les préparatifs nécessaires pour faire face aux rigueurs imprévisibles de la nature, sans parler de l'équipement ?

Une chute d'eau

Le spectacle des gorges de la Jonte, dans les gorges du Tarn, a été bouleversant. Elle éclaboussait et applaudissait, se précipitait, pulvérisait et sifflait, prenait beaucoup de place et ne cessait de faire ce pour quoi la cascade est là : transporter la rivière d'un niveau à l'autre, pour ensuite la laisser couler.
L'eau ne se soucie pas qu'il y ait des pierres sur son chemin. Elle les contourne sans y penser, elle se fraye un chemin et au fil des siècles, des millénaires, des millénaires, elle broie même les pierres et les rochers et rend son chemin encore plus agréable. Naturellement, elle s'abandonne à la force de gravité

Je me suis fatigué au cours de mes décennies. Je ressens en moi le besoin de prendre un chemin plus agréable, de ne pas me laisser arrêter, de suivre mon intuition, oui, mon destin, de m'y abandonner - dès que je ne connais et ne ressens que ce que je dois faire. Une chute d'eau ne cesse de pousser. N'y pensez pas. Ne jamais avoir à se justifier, c'est être soi-même. Lorsque la falaise arrive, il saute simplement par-dessus et emporte des débris de gauche et de droite avec lui ; même lorsque de plus gros rochers arrivent, il tombe de plus en plus loin et fait son chemin. L'eau ne peut rien faire d'autre. Sa direction est déterminée par les conditions physiques, il tombe, jamais en arrière. Traduit pour moi, cela signifie : son progrès vers le bas est mon progrès vers le haut. Moi aussi, je veux progresser, me développer, être vivant et suivre mon destin vers le haut.
J'ai 52 ans. En fait, j'ai déjà passé la chute d'eau, l'heure de pointe de la vie. J'ai éclaboussé et applaudi, pulvérisé, étincelé et éclaboussé, exercé beaucoup de pouvoir dans tous les domaines de la vie, et je suis probablement maintenant dans une phase de la vie où la chute d'eau monte dans la vallée et de là, elle se trie et coule sur des chemins plus modérés jusqu'à ce qu'elle devienne finalement une rivière calme et au débit tranquille.
Mais je n'aime pas vraiment cette image. Tempéré, calme. Tempéré, calme. Moi ?
Pour travailler comme entraîneur en plein air ! Une telle chose existe ! Soyez toujours dans la nature ! Travailler avec les gens sur leur développement personnel - surmonter leurs peurs ! - Travailler alors que la nature imprévisible, souvent si arbitraire, agit sur nous, ce serait un épanouissement ! C'est l'épanouissement !
J'ai vu quelque chose à la télévision une fois. Pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ! Comment les entraîneurs de plein air vont dans la nature avec des groupes, et les gens apprennent, grâce à des tâches communautaires inhabituelles, à très bien agir en équipe, parce qu'ils ne peuvent pas accomplir les tâches seuls, parce qu'ils doivent communiquer, coordonner, s'approcher les uns des autres, s'entraider ou demander du soutien. Ne serait-ce que lorsque les gens veulent préparer un repas ensemble dans la nature sauvage - ou même dans la nature normale. Quel genre d'interactions cela requiert ! Combien de viande, combien de végétariens, quel matériel peut-on emporter, qui transporte quoi, quelles boissons, y a-t-il un ruisseau pour se laver ? Trouvez le chemin - et retrouvez votre chemin. De nombreuses tâches doivent être convenues, sauf si quelqu'un fait tout, qui est payé pour organiser des mules ou un Unimog. Comment traiter avec mon prochain si je ne l'aime pas ? Est-ce que je reste poli, ou quand est-ce que je perds mon sang-froid et comment ? Ces expériences se reflètent dans le groupe. Il s'agit d'une formation de groupe, mais surtout d'une formation de la personnalité. Une réflexion approfondie permet de faire une impression durable et les comportements nouvellement acquis peuvent être transférés au travail quotidien.
Oui, proposer une formation à l'équipe, je pourrais le faire ! Je veux savoir quelles sont les conditions requises pour cela ; il doit y avoir une formation pour ce travail. Soyez toujours à l'extérieur dans la nature, comme ici, et donnez cette joie aux autres ! Un sourire se dessine sur mon visage.

Croix du mérite non incluse

"Je voudrais une définition précise de mes tâches, ai-je dit à Karl-Hubert, de mes horaires de travail et de ce que vous attendez précisément de moi en conséquence. Et j'aimerais être payé pour cela. Deux mille marks, par exemple".

"Êtes-vous fou ! Où vais-je trouver ça ?"

"Tu as toujours dit que je ne méritais rien. Apparemment, j'ai gagné pas mal d'argent en travaillant pour le Gourmet Trion".

"Vous ne méritez rien ! Jamais !

"Apparemment, vous êtes à court d'argent maintenant, ou vous pourriez facilement me payer pour mon, ce que vous appelez, travail de secours. Apparemment, je gagne bien ma vie grâce à mon travail".

"Vous en avez bien vécu, oui, vous, vivant comme un asticot dans du bacon !"

"Eh bien, je ne ressemble pas à ça. Vous ressemblez à ça."

Bien sûr, je n'aurais pas dû dire cela de son apparence. Oui, il avait grossi, il avait presque doublé son poids pendant notre mariage. J'étais tellement en colère. Oui, j'étais aussi en colère parce qu'il avait tellement grossi que c'est sorti tout seul. Mais ma proposition n'a pas pu être discutée plus avant. Comment puis-je rendre ma demande compréhensible ? Que j'avais besoin d'un budget pour nos dépenses quotidiennes, maintenant que le compte professionnel et la caisse n'existent plus ?

Lors d'une tentative suivante, après la vente du Gourmetrion, je lui ai de nouveau fait la proposition d'être payé pour mon travail. Ce n'est pas la première fois que je me suis rendu compte que je pouvais être plus souverain avec plus d'accords, que je pouvais obtenir plus de reconnaissance avec plus d'indépendance si seulement nous pouvions nous mettre d'accord sur les procédures.

"Pour votre paresse, vous voulez de l'argent ? Tu es fou ?" a-t-il réagi avec colère. J'ai pu rester calme et réaliser ma suggestion.

"Nous pourrions définir mon nouveau lieu de travail, l'appeler lieu de travail familial. "Et nous pourrions aussi définir mon travail : Six heures par jour dans la maison. Cela comprend le rangement, le nettoyage, l'organisation des armoires, le jardinage, le rangement de la cave, les courses et aussi, par exemple, l'achat de nouvelles serviettes et de nouveaux outils de jardinage ou d'une brosse à dents électrique ou de chaussures et de vêtements pour les enfants. De sorte que même les choses qui ne sont pas quotidiennes sont incluses dans le temps passé.

Cuisiner des aliments, passer un jour ou deux à le faire.

Vérifiez les devoirs et pratiquez les instruments de musique. “

Horrifié, il est arrivé en voiture. Non, une telle chose, de tels emplois subalternes ne sont que pour les femmes de la main d'œuvre bon marché. Moi, Rosi, je suis une femme qui a de la classe !
Comme j'ai été flatté ! J'étais déjà prêt à jouer le jeu à nouveau.
Mais je ne savais pas non plus vraiment ce qu'était la classe. Y avait-il au moins une définition, des règles que je pouvais suivre pour atteindre le résultat souhaité "une femme avec de la classe" ?
Les enfants ont grandi seuls, c'était son attitude, je le sais. Mon souhait d'avoir au moins une nounou à nouveau quand je vais travailler est exagéré.
Qu'est-ce que je veux de plus, après tout, je suis toujours super habillé, chez Hermès, chez Escada, chez Bogner, parfois en soie et en soie sauvage, parfois en loden, au moins cher. Pour cela, il me suffit d'avoir les enfants sous contrôle, rien d'autre. Avec quelques employés, j'ai pu créer une entreprise lucrative grâce aux connaissances qu'il m'avait enseignées. N'aurais-je pas envie d'une maison chic avec une piscine, un escalier ouvert, une roseraie ?
"Je préfère être à la lisière d'une forêt avec un grand terrain de jeu sauvage", ai-je interposé.
"Terrain de jeu" ? Pré ? Pour quoi faire ? Les enfants peuvent déjà faire beaucoup ! Ils pourraient aller travailler et jouer sur le terrain de jeu le week-end. Ça suffit".
La rage qui se manifestait autrefois dans de tels endroits n'était plus qu'un affaissement des épaules. Je n'aurais jamais pu obtenir ce que je voulais.
Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi, me suis-je demandé parfois ? Lequel d'entre nous était fou ?
Pour lui, j'étais fou. Pour moi, il l'était. Mais je ne pouvais pas lui échapper. Quelles en seraient les conséquences ? Je ne savais pas exactement, mais je suis sûr que ce serait terrible. Je n'ai pas eu le courage de le faire.
Peu après, lorsque j'ai commencé à faire beaucoup de travail pour obtenir un emploi rémunéré et que j'ai rédigé des demandes d'emploi détaillées, j'ai été approché par un consultant en candidature masculin. Il a examiné attentivement mon CV soigneusement rédigé, a hoché la tête ici et là, mais à un moment donné, il a fait une grimace de scepticisme et a secoué la tête.
"Non, vous devez arrêter ça", a-t-il dit. "Je supprimerais vos enfants. Les enfants n'ont pas leur place sur un CV", a-t-il déclaré avec conviction. J'ai bronché à l'intérieur. Je l'ai regardé avec incrédulité. Et voilà, c'était reparti ! Avoir mis au monde et élevé quatre enfants, cela ne vaut pas la peine d'être mentionné ? Ce n'était donc pas suffisant pour combler les lacunes de votre vie ? Comme je détestais cet homme ! J'ai senti que les larmes voulaient soudain monter, que ma gorge se refermait et que bientôt je ne pourrais plus rien dire, j'ai vite fait de croasser un "merci", de prendre mes documents, de respirer un "au revoir". Puis, à peine sorti, j'ai dû pleurer, j'ai presque sangloté fort, ça m'a secoué violemment, non, en aucun cas sangloter fort !, je pouvais à peine éviter cela, ici dans le couloir devant cette porte laide

devant cet homme laid. J'avais l'impression d'être lavé. L'horreur, la perplexité, la tristesse, la résignation - et puis j'ai senti monter une rage irrépressible.
Là où tant d'amour, de passion et d'énergie vitale m'avaient été transmis pendant tant d'années, cela semblait vraiment n'avoir aucune valeur ? Cet homme était également d'accord avec Karl-Hubert. Là aussi, j'étais seul avec mes sentiments, avec mon engagement et aussi avec ma vitalité apparemment sans valeur. Les enfants ont donc été élevés à l'écart ! Vous n'aviez pas besoin de vous occuper d'eux ! Ils n'avaient aucun besoin, n'avaient jamais faim ou soif, ne mouillaient jamais leurs pantalons et les couches venaient d'elles-mêmes dans la maison ! Lorsqu'ils étaient bébés, ils n'ont jamais pleuré, n'ont jamais été malades, ne sont jamais rentrés sales du terrain de football, n'ont jamais eu mal aux genoux et n'ont jamais eu besoin de mots de consolation de la part de leur mère !
L'inscription à l'école maternelle, à la garderie et à l'école secondaire était une pure coïncidence, et les devoirs étaient de toute façon faits par eux-mêmes dans toutes les tranches d'âge ! Cette personne pensait probablement aussi que ces petites choses étaient faites en peu de temps, environ trois semaines ! Ils réglaient toujours les disputes entre les frères et sœurs seuls, et dès leur plus jeune âge, ils mettaient leurs culottes, chemises, chaussettes, qu'ils avaient prises directement dans la machine à laver pour leurs propres besoins de propreté, dans un endroit sec de l'armoire où ils trouvaient tout eux-mêmes !
Jamais cette personne n'a créé le chaos pour quatre petits enfants, jamais ! Mettre des poussettes dans la voiture, attacher des sièges pour enfants, emmener les enfants chez le dentiste ou à des rendez-vous préventifs chez le pédiatre et toujours avoir assez à boire et à manger ! Les jalousies entre frères et sœurs s'apaisent, les nuits blanches avec des rhumes fiévreux se réveillent ! Les anniversaires des enfants pouvaient être annulés, et ils ont appris à faire du vélo dans la rue, où les passants s'occupaient des petites et grandes chutes !
"J'ai crié à haute voix, en posant mon pied sur le sol, "Je n'y crois pas, c'est indigne !
La production enfantine, ce genre de production ne valait rien ! Lorsque je peaufinais la moyenne des enfants par couple dans ce pays pour plusieurs familles à un seul enfant et probablement aussi pour cet affreux bouche-trou derrière la porte ! Je ne voulais pas de croix du mérite. Je voulais juste voir la naissance d'enfants, avoir des enfants et élever des enfants comme une réussite.
"Non", ai-je dit à voix haute, "Je laisse les enfants à l'intérieur. Je ne changerai pas mon CV !"

Beaucoup d'argent pourrait être agréable aussi

Me mettre ici n'est pas une bonne solution. Seule la garrigue épineuse s'étend sur le sol, comme on dit de la lande arbustive d'ici - qui tire son nom d'un paysage du sud des Cévennes - ou des aiguilles de pin pointues et sèches couvrent le sol. Et aussi les grosses pierres qui se trouvent ici sont très anguleuses. Continuez donc à marcher jusqu'à ce que vous trouviez un endroit plus approprié.

Je grimpe, je grimpe et je grimpe, je ne peux pas sortir de l'étonnement, une végétation différente, des bruits de forêt différents, des pierres différentes sur le sol, même le ciel au-dessus de moi semble différent. Le soleil brille chaud, très chaud, sa lumière est vive et claire. Des montagnes calcaires stériles et sauvages dépassent des bois. Je me retrouve soudain au sommet. De toute la tension sur le chemin, je n'ai remarqué aucun effort. Le chemin était mon but.
Ici, la garrigue n'est plus aussi dense, et sous un seul pin, je trouve un endroit agréable à l'ombre.
Devant moi s'étend tout autour de moi l'immensité des vallées, derrière elles des sommets lointains, mes yeux peuvent s'égarer loin, pour recueillir des impressions, ne voir que de l'ouverture, de la nature sauvage, des rochers sauvages, sans affectation, aucune limitation ne me limite, j'ai beaucoup d'espace, de l'espace libre comme symbole de liberté, de liberté de l'œil et des pensées, tel qu'il est, tel qu'il est bon ; tel que je suis, je suis bon si je ne fais toujours que ce que j'aime.
Mon chemin est mon but, la connaissance du jour. Ai-je découvert un besoin que je peux nommer, auquel je peux aspirer à l'avenir ?
Oui.
Puis-je orienter ce besoin de manière ordonnée afin qu'il puisse être satisfait encore et encore ? Peut-être comme ça :
Quels adjectifs les amis utiliseraient-ils pour me décrire ? Des collègues ? clients ?
Qu'est-ce qui est important pour moi, juste moi ?
Dans quelles situations est-ce que je me sens mal à l'aise ?
Dans quelles situations est-ce que je me sens à l'aise ou même très à l'aise ? (Oh, il y en a !)
Bien sûr, j'ai déjà eu du plaisir au travail. Qu'est-ce que je faisais ?
Quelles sont mes valeurs ? Qu'est-ce qui me rend différent ?
Et j'en jaillis à l'intérieur.
J'ai besoin de quelque chose que je peux bricoler, que je peux créer, que quelque chose peut émerger, où je peux choisir l'approche, mais pas quelque chose de préfabriqué, pas de routine, de préférence quelque chose de différent chaque jour. Ce serait une tâche, ce serait une mission, de trouver des solutions chaque jour, de réinventer la roue chaque jour.
La créativité est-elle donc une de mes valeurs personnelles ? Quoi d'autre ?
C'est sûr : l'aventure. La joie du désert. Être un nomade. La famille, elle a une place ferme dans mon cœur et mon esprit.
Et d'ailleurs ? Ce qui est important pour moi, alors, a à voir avec moi en tant que personne ?
Oh, passer à autre chose est important pour moi, très important, cela me pousse littéralement à travers les jours. Vivre des succès, surmonter des défis, devoir faire preuve de courage, avoir accompli quelque chose. Oui. Mon travail d'entraîneur en plein air pourra-t-il me donner tout cela ? Le vent chaud me caresse le nez. Je respire profondément le sentiment de liberté. Je n'ai pas peur. Je suis là où je suis.

Là-haut, sur cette impressionnante montagne de plaisir au milieu de la Provence, je suis frappé par une déclaration révolutionnaire : l'argent me dérange. L'argent m'a fait des choses négatives. Jusqu'à présent, l'argent n'a été associé qu'à des choses qui étaient obligatoires. Occupé par l'apathie, les tâches que je n'aime pas faire, doivent être faites, l'essentiel est de gagner de l'argent, d'être toujours occupé. Ce n'est pas ma mère qui m'a renvoyé avec la sentence : Nous espérons que vous travaillerez un peu pendant votre voyage ! Elle a probablement elle-même la crainte dans son cou que je puisse retomber sur elle dans la boucle d'approvisionnement. Faire quelque chose, toujours faire quelque chose et gagner de l'argent avec, n'a pas besoin d'être amusant du tout, au contraire, si c'est amusant, ce n'est pas du travail, vous n'êtes pas payé pour cela. Je ne dois pas être surpris si je n'aime pas le travail ! Si j'estime que le travail et l'argent sont tous deux de mon devoir. Ma mère disait que le travail était la seule chose qui me maintenait en vie. Limité, dit-elle, pas "maîtrisé".
Je suis assis là avec un système de croyances dépassé dans un endroit confortable et ensoleillé, dont je pourrais profiter, mais la prise de conscience associée à l'impuissance me coule dans le dos comme un frisson. Qu'est-ce que j'en fais maintenant ? Avec moi et mon attitude négative envers l'argent que je viens de découvrir ? Cette crainte est profonde, je le sais. Comment s'est déroulée la Via Ferrata en Ardèche ?
Tout d'abord : reconnaître qu'elle est là, la peur, y compris l'inconfort. N'ai-je pas enfin le temps et le loisir de me débarrasser de ces vieux déchets obstructifs de l'âme, tout comme on nettoie l'ancien appartement pour un déménagement en meublant le nouvel appartement dans son esprit ?
Ma réflexion sur l'argent neuf a besoin d'une nouvelle adresse :
Quand il s'agit de gagner de l'argent, je deviens ce que je suis.
Je n'ai pas besoin de faire des courbettes et de gratter pour gagner ma vie.
Je suis sociable quand je gagne de l'argent.
Lorsque je gagne de l'argent, si j'en ai envie, j'ai le droit de me comporter de manière non civilisée.
Je n'ai pas besoin d'être à l'aise pour gagner de l'argent.
J'ai l'occasion d'être comme un canard sauvage : Le canard ne peut pas voler loin, il fait des saccades quand il nage, se dandine quand il marche. Et pourtant, il est apprécié et reconnu comme tel (pas seulement parce qu'il a bon goût). Et je peux aussi voler, nager, marcher, selon mon humeur, mais rien de tout cela ne doit être parfait. En tant que canard, j'ai le droit d'être hésitant, jusqu'à ce que je sache ce que je veux - et même jusqu'à ce que je sache ce que j'aime !
Au travail, c'est-à-dire quand je gagne de l'argent, j'ai le droit de me perdre dans les détails ou de m'agiter à ma guise.
Quand il s'agit de gagner de l'argent, je pouvais me déplacer toute la journée quand je le voulais.

Je pourrais être un plaisantin, un penseur, un consultant, un vendeur de rue, un professeur, un comptable, un alpiniste, un explorateur, un artiste, un concepteur sur PC. On me permettrait de me promener, d'être idiosyncrasique, de ne pas avoir à m'orienter vers qui que ce soit, en d'autres termes : de ne pas me plier.
Je n'aurais pas à vérifier constamment avec d'autres personnes. Je n'aurais pas besoin d'être un joueur d'équipe, mais je pourrais le faire quand je le voudrais. Je pourrais simplement faire quelque chose parce que je pense que c'est la bonne chose à faire. Je serais libre de prendre mon temps. Je n'aurais pas à demander de l'argent, on me le donnerait volontairement. Si je n'avais que quelques rendez-vous qui me mettent la pression ("S'il n'y avait pas de dernière minute, aucun travail ne serait terminé", Marc Twain a déjà sonné). Je n'ai pas besoin de rendre service aux autres, je le fais parce que j'aime ça. J'y renoncerai volontiers. Je confiais les travaux de routine à des gens qui les faisaient pour moi.
Je n'ai pas besoin de faire de grands efforts, mais je peux le faire avec plaisir.
Oui, gagner de l'argent est merveilleux parce que je peux être libre et indépendant.
Je ne veux pas suivre d'instructions, mais tout au plus je reçois des recommandations.
Je n'ai avec moi que des gens sympathiques.
Je choisis mon environnement en fonction de l'endroit où je me sens très à l'aise.
Ce n'est pas grave si je me perds, car j'ai des conseillers qui peuvent me guider sur mon chemin.
Mais je peux aussi rejeter les bons conseils d'autrui s'ils ne me conviennent pas : Non, je ne le ferai pas.
Ce n'est pas formel, avec mon argent.
Je n'ai pas besoin d'écouter les discours des autres quand ils m'ennuient (les réunions !), j'écoute juste aussi longtemps que j'en ai envie.
Lorsqu'il s'agit de gagner de l'argent, une partie importante de mon objectif est le chemin, et je veux choisir ce chemin moi-même. Ma route n'est pas asphaltée, mais je marche à travers des prairies, et s'il y a de grosses pierres sur le chemin, je choisis le chemin tout seul, autour ou au-dessus, et je n'utilise pas la pierre de mon prédécesseur. À moins qu'il ne soit plus rapide, et à ce moment-là, la vitesse serait importante pour moi.
Je veux être dehors par temps ensoleillé, dehors, dehors, dehors, et quand il fait mauvais, je suis à l'intérieur. Mais je veux beaucoup de soleil !
Je veux poursuivre mon humeur actuelle tout en gagnant de l'argent. Quand je m'amuse, je ressens un bon stress et je communique une attitude joyeuse face à la vie, et tout le monde aime travailler avec moi. Je veux faire mon travail en toute sérénité et être en mouvement tous les jours.
Oui, et je veux de l'argent pour ça, tu entends, chère maman !

Alors que je me suis livré à une libre réflexion dans mon lieu d'ombre, le désir se forme de gravir complètement le sommet et d'atteindre l'endroit où l'on peut déjà voir une petite tour.

La jeep jaune qui se trouve devant elle s'avère maintenant être la police des forêts et des incendies. Ils veillent à ce que les éventuels incendies soient détectés immédiatement et que des mesures immédiates puissent être prises par radio auprès des autres postes de police partout dans le monde. Ce n'est que maintenant que je réalise à quel point le sol et les plantes sont vraiment secs. Et je me rends compte qu'il serait dangereux pour moi de passer la nuit dans un hamac dans la forêt. Il m'est donc facile d'abandonner l'idée. Et comme il sent, comme le thym, comme le romarin ! Lors de ma prochaine excursion, j'emporterai un sac pour en choisir.
Le soir, à huit heures et demie, je suis de retour à mon beau lac de Saint-Rémy en Provence. Rester ici dans cet isolement serait très attrayant - et comme il y a entre-temps un petit camping-car sur le vaste parking, je pourrais aussi être rassuré. Juste derrière, s'étend le spacieux paddock qui appartient au Mas de Reincord. Je pense que rien ne m'arrivera ici. Calme et retiré, le lac est en train de rêver. Mais c'est un réservoir, vous n'avez pas le droit de vous y baigner. Un cavalier avec deux chiens passe par là. Sinon, c'est le silence absolu. De temps en temps, certains poissons espionnent à la surface, ou des araignées d'eau l'écrasent. Le rocher devant moi est toujours illuminé par le soleil, il se reflète dans l'eau lisse devant moi, on peut aussi reconnaître une grotte loin derrière. À gauche de mon calcaire, derrière mon calcaire, à droite de ma forêt, il fait encore clair, la lumière du jour. Sur toute la rive du lac sont dispersés quelques visiteurs individuels avec des paniers de pique-nique. Je ressens une paix totale en moi. Je respire profondément, très, très profondément.

Monique, où es-tu ?

Monique était l'une des Françaises avec lesquelles je passais souvent une soirée sociable et conviviale à Ismaning. Entre-temps, elle a écrit un livre et Danielle à Vienne m'a donné son propre exemplaire à lire. J'ai passé une autre heure à le parcourir. Je ne connais pas beaucoup de mots français, mais je trouve tout de même cela passionnant, car je peux sentir l'atmosphère. Monique écrit sans détour de sa propre vie, de l'époque où elle a quitté Ismaning pour acheter une maison à Grenoble avec son mari André. L'atmosphère du livre me déprime. Ma fille Lisa s'était liée d'amitié avec sa fille Yvette à Ismaning et lui avait rendu visite à plusieurs reprises à Grenoble alors qu'elle était adolescente.
Les deux sont toujours en contact aujourd'hui. Mais quand ma Lisa m'a parlé de l'atmosphère conflictuelle entre les parents d'Yvette, j'ai été surpris - j'avais tellement admiré l'orientation internationale de la famille et je ne voulais rien savoir d'autre.
Entre-temps, Monique et André sont divorcés et Monique vit à Marseille, donc pas si loin d'ici.
Oui, j'aimerais passer chez Monique, la revoir. Mais je ne veux pas de rendez-vous ! Je ne veux pas de rendez-vous à ma libre existence ! Calculez pour moi une heure à laquelle je dois partir, où la voiture doit être emballée, préparez le trajet et, peut-être, mettez de beaux

vêtements. Sera-t-il suffisant de me réserver à court terme, comme Danielle à Vienne quelques heures auparavant ?

Il est neuf heures et demie et le soleil s'est couché derrière les montagnes. Toujours lumineuses, elles montrent clairement leurs contours dans le lac qui a absorbé l'obscurité naissante.
Derrière la forêt, la lune sort lentement, mon Dieu, la deuxième moitié est presque pleine. Il semble que beaucoup de temps ait passé depuis que je suis en tournée. En réalité, les deux dernières semaines me semblent très courtes.
Je n'aime pas me séparer de mes observations de rêve, mais je préfère visiter Merkür avant qu'il ne fasse complètement nuit, afin de pouvoir préparer mon lieu de sommeil avec suffisamment de lumière.

MONTAGNE NUMÉRO TROIS

Si l'âne est trop bien((nouveau côté droit))

Si l'âne est trop bon, il va sur la glace.

Cette déclaration de mon père me semble menaçante. C'est un avertissement. Ne le faites pas ! Reste sur la terre ferme, mon enfant. Les choses qui peuvent arriver quand vous frappez une plaque de glace, mon enfant. Vous savez que j'ai le coeur fragile. Ensuite, je dois retourner à l'hôpital !

As-tu, papa, toujours pensé uniquement à ton cœur, et jamais au mien ? Oh, comme votre main a vite glissé, et pas très doucement, si on ne vous a pas immédiatement montré de l'obéissance !

Ce que vous semblez avoir oublié : Tu m'as acheté toi-même des patins à roulettes quand j'avais 10 ans. Et j'ai fait en sorte d'apprendre à patiner. Oui, je peux très bien me déplacer sur la glace. Même sur la glace bosselée d'un lac gelé. Peut-être que je vais tomber - je peux me relever tout seul, papa. Et bien sûr, je ne vais pas patiner sur de la glace fine. Même un âne ne ferait pas ça !

Randonnée en montagne

Tôt le matin, et je me tiens déjà bien au-dessus du lac vert qui se trouve en bas. Il m'a été difficile de reconnaître le chemin au milieu des roches calcaires en tant que tel, il ne se démarque pas du paysage à certains endroits. Apparemment, il ne va pas plus haut qu'ici, le chemin mène déjà à nouveau vers le bas. Mon plan était seulement de trouver un endroit agréable pour lire au-dessus du lac, de mettre le hamac, il était encore tôt dans la journée, et de toute façon, marcher est ennuyeux dans la chaleur de midi. Aujourd'hui, j'ai voulu essayer mon sac à dos encore tout neuf, qui pèse près de trois kilos dans tous les endroits imaginables avec ses innombrables poches latérales, ses fermetures éclair et ses sangles, et je l'ai chargé sans réfléchir avec rien d'autre que des ustensiles d'écriture et de lecture et le hamac.

Et maintenant, elle est d'une beauté étonnante et irrésistible ! J'allais de plus en plus loin, une fois de plus le chemin était le but, et j'ai donc atterri au sommet de cette montagne. J'ai la meilleure vue et le meilleur aperçu, les cigales chantent partout et font comme si elles étaient pressées d'abattre tous les arbres, devant moi je vois Saint-Rémy-de-Provence, derrière moi le réservoir scintille, il y a les paddocks de chevaux, des pentes vertes, des forêts de pins, des pins, des pins, des pins.

Je me sens un peu étourdi. Je suis surpris, ma circulation est généralement stable, mais rien ne semble être la règle ici. Peut-être à cause de la chaleur, du climat. Je suis seul et je suis très prudent, je préfère attendre un pas de plus jusqu'à ce que je sois à nouveau en sécurité et lucide dans ma tête, je préfère ne pas aller plus loin, ne pas prendre de risques. Encore une fois, je n'ai pas de sac plastique ! Au moins, j'ai emballé mon couteau de chasse. Des bâtons de romarin et des tapis de thym jalonnent le chemin. Je coupe généreusement et je surmonte rapidement ma timidité pour mettre les herbes sèches directement dans une

poche gratuite du nouveau sac à dos, qui est très cher. Finalement, il est utilisé et je ne le ressens plus comme un sac à dos de frimeur. Hm, comme ça sent, le romarin et le thym en masse dans le sac.
Dans un petit reste de titre, j'ai laissé mes chaussures de randonnée dans la voiture. Pourquoi ne les ai-je pas mis ? Parce que j'ai pensé : comme c'est embarrassant, des chaussures de montagne maladroites dans le sud de la France. Mais ils auraient été bons. Des pierres pointues qui percent la semelle de mes baskets. Je me penche légèrement sur les gradations irrégulières du calcaire. Une fois de plus, j'ai pensé : des chaussures de montagne ! Qu'en pensent les gens !
L'instant d'après, je réalise : il n'y a personne ici.

Sur la route avec Reinhold Messner

Une fois de plus, je suis attiré par le sentier hors-jeu, car il semble si merveilleusement rocheux en contraste avec le sentier principal proprement gravillonné. Il semble que cela mène à un sommet secondaire, alors : montons. Mais il s'avère rapidement être raide et non sécurisé à une hauteur qui me fait respecter ceux qui ne sont pas à l'abri du vertige, d'autant plus qu'il semble assez glissant et n'offre aucune corniche à laquelle s'accrocher. Ce serait amusant. Je pourrais laisser le sac à dos encombrant sous un arbre, qui viendrait le prendre ?
Mais n'ai-je pas envie de m'entraîner enfin à aller en montagne avec un sac à dos qui me tire si effroyablement vers le bas, pour que je puisse enfin faire des randonnées de plusieurs jours seul ? Je dois donc procéder différemment. Je veux juste m'amuser tout le temps - c'est là que je suis coincé dans la vie de tous les jours. Je veux plus. Oui, je commence à grimper. La pente s'accentue vers le sommet. Au secours ! Je n'y arriverai pas, le vertige me tire vers le bas. Je ferais mieux de faire demi-tour. Seulement trois pas plus tard, je pense à une conférence de Reinhold Messner. Il a dit : "Faites face à cette situation limite et pensez à un moyen de vous rendre au sommet". Bien sûr. C'est comme ça que je le fais. Je me tourne à nouveau vers le sommet. Je regarde attentivement autour de moi. Soudain, je réalise clairement que plus à gauche là-bas, une ascension semble tout à fait possible. Est-ce dangereux ? Cela pourrait être dangereux. Je vais marcher si lentement que la chaleur ne provoquera pas de vertiges. Je tiendrai compte de mon sac à dos à chaque pas. Je vais marcher pour me sentir en sécurité. Qui me presse de me dépêcher ?
Quelle sensation ! La fierté et la grande satisfaction ont étiré ma posture. En descendant, je vais marcher dos à la montagne, malgré toute la pente, pour pouvoir voir ce qui est devant moi, mon sac à dos me tirera vers l'avant, pas vers le bas.
Toutes ces solutions ne me sont venues que lorsque j'étais déjà dans une situation dangereuse, je ne pouvais rien prévoir à l'avance. Le risque est toujours un jeu avec des étrangers. Vous pouvez l'estimer un peu, mais il reste encore une part de danger. Quelqu'un avec encore moins d'expérience que moi n'aurait pas envisagé le risque de s'écarter du chemin. Mes facteurs de peur personnels sont définis par ma situation : vertige, zone

inconnue, seul ici, loin du chemin, peut glisser, peut tomber, personne ne vous cherche et vous sauve. D'un autre côté, pour un vrai mordu de la montagne, ce qui pour moi est un défi - après tout, déjà estimable - aurait été des choses quotidiennes. En un rien de temps, il aurait été au sommet, il se serait ennuyé, n'aurait pas eu à y penser du tout. Un danger, un risque est quelque chose de très individuel.
Très heureusement, je me régale d'une banane écrasée quand j'arrive au pied de la montagne.

La liberté, me voilà !

Pourquoi cet autocar en provenance d'Allemagne est-il garé là ?
Peu après avoir regardé au coin de la rue, après les touristes, il y a le célèbre mausolée de Glanum à contempler, car je peux écouter discrètement les explications de la visite guidée allemande. Comme je veux déjà commencer mon retour, je vois les gens qui traversent la rue et qui affluent avec leur guide devant de petites planches. Je les suis - et d'un seul coup, je suis ravi : c'est ici que passe le chemin Van Gogh, qui contourne la clinique Saint-Paul-de-Mausole devant nous, où l'artiste a été soigné dans les dernières années de sa vie. Certains de ses dessins et peintures sont placés le long de ce chemin dans la position où ils ont été créés, avec des explications détaillées sur la façon dont il les a peints et le moment où il l'a fait. Depuis lors, d'autres bâtiments ont été construits qui ne sont pas visibles dans ses tableaux. Et comme les arbres ont grandi entre-temps !
Les explications sur les tableaux sont en français et en anglais. J'en lis d'abord un en français, puis en anglais, et je prends un temps infini pour traduire le vocabulaire dans les deux langues. J'aime beaucoup m'occuper de ces objets et apprendre la langue en même temps. Beaucoup de mots de remplissage que j'avais oubliés en français, mais qui reviennent si souvent dans la vie quotidienne, comme pourtant, à la fois, tandis que, telque, je ne savais plus, et je les ai récupérés de l'anglais. Avoir du temps pour de telles astuces - quelle expérience. Me serais-je laissé pousser par la présence d'un accompagnateur ? Bien sûr ! Dès le départ, je n'aurais pas eu le courage de dire : j'aimerais lire ces tableaux pendant encore une heure. Laisser l'autre personne attendre ? Comme c'est désagréable ! Je n'aurais donc jamais pu remarquer à quel point j'aime faire des pauses, lire et traduire. Oui, j'ai de nouveau découvert un besoin. Le mien. Seulement le mien.
Il y a deux heures, il faisait plus beau, mais il était aussi plus agressif. Le ciel est maintenant fortement couvert, ce qui donne à mon autre sentier de randonnée un agréable rafraîchissement. Accompagné par le sciage incessant des Cigales.
Franche et rêvant librement et facilement devant moi, je continue à marcher avec les sens ouverts le long du chemin donné. Soudain, elle se termine par des rochers escarpés. Je suis confronté à une très haute échelle rouillée, qui est fixée exactement à la verticale sur le rocher avec des attaches rouillées. Est-ce la fin de mon voyage d'exploration si réussi jusqu'à présent ? Je me sens mal à l'aise quand je lève les yeux : Après le rebord où elle mène, il y a une autre échelle, également d'au moins huit à dix mètres de haut. J'essaie cinq

ou six échelons et je me sens : impossible avec un sac à dos. Et de nouveau le Reinhold Messner disant : "Faites face à cette situation limite et pensez à un moyen de vous rendre au sommet. Comme si ce dicton était une formule magique, la solution me vient à l'esprit : J'ai mis plusieurs harnais et mousquetons dans mon sac à dos avec le hamac.

Je redescends mes quelques échelons et j'applique à nouveau le principe que j'ai appris plus tôt : Prenez du temps pour vous amuser ! Oui, je vais prendre beaucoup de temps ! Je m'efforce de construire un ensemble de via ferrata. Attacher deux sangles parallèles autour de mes hanches de manière à ce que rien ne puisse s'écraser sur moi, me concentrer sur le fait de veiller à ce que les sangles ne s'emmêlent pas, prendre le temps de travailler soigneusement, je m'assure, comme je l'ai appris dans le cours rapide du Club alpin allemand, que les coutures des sangles ne sont pas au niveau des nœuds et qu'aucune bande n'est tordue au niveau du nœud. Je fais un double nœud en forme de huit, dans lequel je peux accrocher un mousqueton pour monter l'échelle, toujours un mousqueton bien tenu sur l'échelon, un pour accrocher le prochain échelon disponible. La curiosité me pousse, je veux aller là-haut, oui, je veux tout regarder là-haut aussi ! Cette fois, j'ai posé le sac à dos encombrant au bas de l'échelle. Personne ne l'enlèvera. Même ici, les randonneurs ne sont pas une espèce luxuriante. Avec la démarche d'écoute lente, très en moi, expérimentée en Ardèche, je parviens, étape par étape, à ne pas laisser ma peur de la hauteur vertigineuse m'affecter et à monter au sommet.
Pas à pas, j'entre à nouveau dans ma peur, patiemment je lui demande : Que voulez-vous me dire ? Ai-je vraiment besoin de vous ici ? Avez-vous un sens, ou êtes-vous juste un vestige des temps que j'ai depuis longtemps dépassés ? C'est très simple, je m'en rends compte : le truc, c'est de prendre mon temps. À chaque échelon que je gravis, je regarde en haut, puis en bas. Lentement, plus lentement encore que la terre ne tourne, je m'éloigne de la terre ferme. J'observe et je me demande sans cesse : comment je me débrouille sur cette marche, comment je me sens à ce stade, puis-je aller un peu plus loin, à quel point mes genoux tremblent. Je ne pourrais jamais gravir cette échelle si d'autres personnes me poussaient derrière, elles seraient certainement impatientes maintenant - ou auraient voulu me donner une leçon. Encore un peu plus loin. En regardant vers le bas. C'est déjà assez profond. Plus je monte, plus j'ai une vue d'ensemble de toute la profondeur jusqu'à la vallée. A chaque étape, je m'arrête. J'ai besoin de temps pour m'habituer à la vue sur la vallée. Avec cette lente accoutumance, je ne me sens plus aussi mal. Je peux donc encore arriver à monter un peu plus haut. De cette façon, j'arrive aussi à monter le deuxième escalier encore plus lentement qu'un escargot.
Sur la plate-forme supérieure, une rampe me guide maintenant plus loin. Je vois des grottes spectaculaires s'ouvrir, des arcs rocheux calcaires aux conditions climatiques excitantes, des niches et des passages excitants qui m'attirent, c'est là que je dois aller ! Mais je n'ai pas besoin de grimper dans des grottes, n'est-ce pas ? Complètement envoûté, je me trémousse sous un arc de roche. C'est là que la rampe s'arrête, même si elle descend soudainement en

pente raide. Il n'y a que des crochets dans le mur, dans lesquels je ne peux accrocher qu'un doigt, à hauteur de tête, à une distance de deux mètres, mais pas mon set de via ferrata fait maison, il est trop court. Damnée curiosité. Elle me pousse, elle me tire dessus, le contre-courant menaçant me tire. Je meurs d'envie de savoir ce qui se passe là-haut !
Mais un regard dans les profondeurs dit : "Stop ! Je n'y arriverai pas !
C'est là qu'intervient ma soif d'expérience : essayez votre nouvelle stratégie !
Prenez le temps d'entrer dans la peur, de réfléchir : Que peut-il arriver, pouvez-vous le faire ? Sinon, vous pouvez revenir en arrière à tout moment. Vous n'allez pas plus loin que vous ne le pouvez. Et si vous ne le faites pas, c'est très bien. Pas de pression, pas besoin de prouver quoi que ce soit à qui que ce soit. De toute façon, il n'y a personne ici. Juste vous. Juste vous. Faites-le. Allez, on y va.
Et puis je mets un mousqueton dans le crochet, dans lequel je mets une courte sangle nouée, dans laquelle je peux me soutenir d'une main et regarder dans le prochain virage. Où je peux voir que le chemin le plus long est sans danger.

Des sons terrifiants

Quel était ce son ? Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ? Relativement calme au début, mais clairement audible. Et alors ? Mes succès passés me poussent à continuer.
Le même son maintenant mais encore une fois, plus fort. Mais encore une fois. Si fort que j'ai été surpris et que j'ai conduit ensemble. Un sniffer comme un cheval. Dans cette zone inaccessible ? Ce n'est pas possible. Et ensuite ? Ce doit être un être plus grand, mais quoi ? Ours, loup, lynx, sans filtre, je peux penser à n'importe quel grand animal. Si seulement je m'étais renseigné avant ! Je ne peux pas penser à ce genre de sniff. Mon imagination fonctionne sans retenue. Tigre, lion, rhinocéros ? Ou alors là, dans la grotte, de l'autre côté de la paroi rocheuse, une énorme carotte avec un long bâton ? Peut-être une marmotte qui m'attend ? Aussi vite que je peux, je m'abandonne à ma panique, je me penche en arrière, en bas de mon échelle, ne regarde pas en arrière, puis la deuxième échelle, toujours soignée, mais toujours pressée, j'accroche mes mousquetons de via ferrata en dedans et en dehors, en dedans et en dehors, à quelle vitesse ça va soudainement, je ne me soucie pas de la profondeur, une nouvelle peur éclipse la précédente, l'essentiel est de survivre, presque là, le voilà, mon sac à dos, le sol sous mes pieds !
Je vérifie soigneusement les environs pour voir si quelqu'un m'a suivi. Il n'y a personne, ni humain, ni animal, juste moi, tout seul, moi et mon sac à dos. Soulagé et étonné de moi-même, je respire un soupir de soulagement. Fier d'avoir gardé mes nerfs. Il ne s'est rien passé, j'ai pris soin de moi, j'ai bien géré une situation de panique. Respirez profondément, bras levés, étirez-vous fortement, détendez-vous ! Tout cela pour rien ?
Maintenant, je peux aussi profiter consciemment de la vue d'ici, en admirant en silence les roches calcaires qui présentent des cavités excitantes à droite, à gauche, au-dessus et en dessous de moi, modelées de manière imaginative par le vent, le temps et l'eau.

Là, je reconnais aussi une bifurcation sur le chemin de randonnée, que je n'avais jamais vue auparavant. Un chemin mène confortablement le long de la vallée, j'aurais pu le prendre. Mais j'aurais manqué une aventure palpitante, un picotement, qui a une fois de plus renforcé ma confiance en moi - et confirmé ma décision : oui, j'irai. Seul. Avec Merkür. Au sud de la France.

Un couple fait irruption dans mes pensées, se précipite sur le chemin, s'approche de l'échelle.
Ils me dépassent sans bruit. La jeune femme a peur de grimper. L'homme grimpe déjà un peu devant elle, mais ce n'est pas si mal, dit-il, pour lui donner du courage. Je suis déjà attaché à eux, je cours déjà après eux, je ne fais plus attention à mon chemin, pas à la direction, je n'ai pas besoin de décider par moi-même ce qu'ils peuvent faire, je peux le faire, et je deviens un suiveur : je suis déjà inattentif et serein à nouveau, mais aussi rassuré : c'est une façon de surmonter ma peur. En d'autres termes, le même chemin, déjà éprouvé, par-dessus les échelles une fois de plus.
"Pourquoi n'y a-t-il pas de police des incendies ici", leur demande-je.
Ils coupent court, puis le jeune homme demande à revenir :
"Ils sont allemands, n'est-ce pas ?" Tous les deux me sourient.
"Oui, j'entends ça tout de suite", répond-je en souriant.
"L'accent, chaque nationalité a son accent. Eh bien, la protection contre l'incendie est un système de sécurité sophistiqué", répond-il ensuite. "Vous observez du sommet de la montagne, dans la plaine et depuis les airs et vous court-circuitez rapidement, de sorte que les avions de lutte contre l'incendie qui avalent l'eau de la mer obtiennent rapidement l'emplacement et savent où l'envoyer."
Je vous remercie et je me concentre à nouveau sur l'ascension.
Cette fois, j'ai pris mon sac à dos avec moi. Nous arrivons à un endroit où je vois une autre échelle verticale attachée - mais cette fois sur un endroit extrêmement raide et exposé, loin dans la vallée. Je n'aurais pas pu y grimper seul - mais je n'aurais pas connu le déclencheur de ma panique.
Le jeune homme prend l'échelle avec le panneau "Belvédère". Je ressens une vue grandiose sur les montagnes et les vallées environnantes - et aussi la résolution de mon fantasme d'animal sauvage : là, il accroupit, pensif, tout à fait calmement, un vieux bouc gigantesque, tout au fond de ce rocher exposé, ses cornes adultes tendues loin vers le haut, son regard nous lançant des mépris pesant des tonnes et parlant fort : Ce que nous imaginons, c'est de se présenter ici, à son poste d'observation, où il voulait profiter de la soirée à venir dans un silence complet, sans inscription ! Et il confirme ce mécontentement visible par un horrible sniffage qui choque ma moelle et mon os, que je connais déjà.

La convoitise de la nature

Cette beauté me comble ! La vue sur les montagnes karstiques blanches et déchiquetées, brillamment éclairées par le soleil, me fait ressentir un émerveillement contemplatif. Le couple est déjà reparti. Passer la nuit ici ? Regarder le monde avec le soleil couchant, vivre une aventure silencieuse par excellence ? Dois-je le faire ?
Je suis gêné par l'ignorance de la manière de répondre aux besoins physiques normaux : où puis-je trouver de l'eau, comment me réchauffer quand il fait vraiment froid ici la nuit ? Je suis un parfait débutant en matière d'aventure. Employé de bureau. Dépendant de la civilisation.
Mon horloge civilisée indique un peu avant cinq heures. Et me fait peur. Parce que quand je regarde la région, je me rends compte que j'ai escaladé deux pentes de montagne aujourd'hui, et tous les raccourcis que je pourrais prendre : En tout cas, je dois descendre jusqu'à la vallée, traverser la route et monter et descendre une crête avant de pouvoir redescendre et atteindre le bord de mon lac, Merkür, que j'aimerais avoir autour de moi ce soir.
Cette réflexion me pousse à sortir de ma contemplation et à suivre le chemin qui s'ouvre devant moi. Comment puis-je faire cela le plus rapidement possible ? Je ne sais pas si je trouverai toujours une direction sur le chemin. Chaque petite élévation peut me bloquer la vue de ma direction et me faire prendre la mauvaise décision à des bifurcations sur le chemin. Sur certains d'entre eux, il y a des panneaux - mais les destinations qui y sont indiquées ne me disent rien. Il fait encore terriblement chaud. Pourquoi n'ai-je emporté que si peu d'eau avec moi ! Beaucoup de randonneurs sont morts horriblement dans les montagnes parce qu'ils étaient déshydratés ! Personne ne me trouverait ici par hasard, et encore moins ne me chercherait !
Quand je vois la route depuis une colline en bas, rien ne m'arrête en chemin, et je passe sous les arbres, le sol de la forêt est doux et apaisant, puis sur les pentes de garrigue ou de maccha, à travers les buissons de macchia ou de garrigue, peu importe comment ils s'appellent, l'essentiel est d'affronter la route. De l'autre côté de la montagne, je vois un chemin qui serpente et je m'y dirige. Comme la chance me sourit encore ! Il me conduit à travers un creux, de sorte que je n'ai pas besoin de grimper jusqu'à la crête pour la traverser. Quelque temps plus tard, je me trouve de l'autre côté du creux, et me voilà debout au-dessus d'un pâturage pour chevaux, et la joyeuse pensée me vient : "Ce sont les chevaux de château de la maison des joueurs de tennis ? Oui, un peu plus loin, il y a déjà le lac devant moi, mon lac !
Oh, c'est si beau, comme ça me rend heureux, mon lac. Je l'ai trouvé ! Sens de l'orientation, bienvenue !

Pas de temps pour l'amour

Karl-Hubert et moi étions jeunes, nous avions beaucoup d'énergie et d'ambition pour profiter au maximum de Noël et de la demande pour nos produits, que nous avons

sélectionnés avec amour et savoir-faire. Grâce à l'augmentation du chiffre d'affaires, nous avons été en mesure de combler certains mois de l'année où le marché était moins favorable. Nos quatre jeunes enfants ont dû nous manquer pendant la période de Noël, qui est très chargée. Pas de maman, pas de papa pour les accompagner à la fête de la Saint-Nicolas au jardin d'enfants ou à la fête de Noël de l'école, et encore moins pour participer à des soirées d'artisanat. En effet, Karl-Hubert a réussi à obtenir la grâce des institutrices du jardin d'enfants, qui étaient agacées parce qu'elles devaient souvent nous attendre à la fin du travail, parce que nous laissions régulièrement - au fil des ans - nos enfants être les derniers à attendre qu'on vienne les chercher - parce que vers 17 heures, heure à laquelle on devait venir les chercher, le magasin était plein de clients impatients, j'ai soutenu Karin, notre vendeuse employée en permanence, qui à son tour serait agacée si elle devait alors travailler seule pour tous ces clients. Au moins, Karl-Hubert a réussi à nous convaincre les institutrices de maternelle lors de la parade de la Saint-Martin, en faisant participer les enfants et les parents à une soirée de bricolage supplémentaire - avec les parents, bien sûr, mais sans nous ! - Il installe de grandes bouilloires en cuivre sur de grandes cuisinières à gaz et accueille les parents et les enfants qui reviennent avec le vin chaud fumant et le punch pour enfants qu'il a lui-même préparé. Grâce à cela, les enseignants se sont réconciliés avec nous.
Parce que nos enfants ont dû vivre une période vraiment défavorisée en cette période d'avant Noël, nous avons pensé à eux la veille de Noël avec tous les plus grands cadeaux. Il y avait la grue Lego extra large pour Dominik et la pelle Playmobil extra large pour Markus, la poupée Käthe Kruse extra large pour Lisa et le cheval à bascule extra beau pour le petit Raffael. Plus tard, quand les enfants ont grandi, ils ont eu le meilleur vélo BMX du marché, le plus récent et le plus grand modèle de la Kettcar, la grande piste de Carrera avec des accessoires choisis, le plus récent ordinateur avec les jeux de la rosée, le magasin en XXL, la plus grande peluche possible.
Nous nous étions levés à 4 heures du matin la veille de Noël pour être dans le magasin à 5 heures du matin à l'heure, où le personnel à plein temps et les cinq employés temporaires qui étaient déployés tout au long de l'année étaient déjà arrivés pour traiter les nombreuses commandes anticipées des clients. Cela leur a évité de longues files d'attente un jour où nous avons servi 500 clients dans notre petit magasin ce jour-là au lieu des 100 clients qui ont fait leurs achats chaque bon jour de soldes pendant l'année avec notre gamme spéciale de produits. Toutefois, en raison des contraintes d'espace décrites ci-dessus, il n'a pas été possible d'installer une autre machine à trancher pour les 200 g de jambon de Parme, de Bündner Fleisch, de San Daniele, de Westphalie et de Forêt-Noire, qui sont souvent très volumineux. Nos merveilleux et laborieux vendeurs les coupent entre quatre et sept heures du matin, car à sept heures, les premiers clients sont arrivés et ont voulu exactement cela : du jambon, très finement tranché, s'il vous plaît. Des charcuteries traitées à l'azote et soudées en plastique, disponibles dans tous les supermarchés - cela n'avait pas encore été inventé. Certes, il y avait aussi beaucoup de plastique...

Et le fromage. Le joli Ziegentaler de France, oui, ceux-là, s'il vous plaît emballés séparément pour ma mère, cocktail de crevettes dans la tasse fourre-tout (pas comme d'habitude, sous l'année, en portions de 100 g), ce qui signifie qu'il voulait toujours être rechargé pour les prochains clients, juste ne montrent aucun vide, oui, il y a de tout en abondance, des ventes, des ventes, des ventes ...

Mais cette veille de Noël serait le dernier jour d'une longue chaîne de journées extrêmement épuisantes. Avec cette prise de conscience, nous nous sommes tous levés tôt ce matin-là, et nous avons ainsi rayonné une grande joie paisible. Une aura similaire de la spéciale entourait nos clients. Ils étaient prêts à rejoindre une file d'attente très tôt le matin, qui s'étendait loin de la porte de notre magasin dans la zone piétonne qui s'illuminait lentement devant notre magasin. Là, où Karl-Hubert se tenait déjà sous l'auvent largement déployé avec de nombreux côtés joliment disposés de saumon fumé, il était prêt à en ouvrir 200 g frais devant les yeux d'un client pour un client et 500 g pour l'autre. Et parce qu'il n'avait pas de balance, en ce jour spécial, il était toujours permis de prendre 100 grammes de plus de ce saumon très cher.

J'avais apporté la grande couronne de l'Avent familiale de la maison et j'ai sacrifié pour elle l'espace précieux de la table de bistro du magasin, et dès que je suis entré, à cinq heures du matin, j'ai allumé les quatre bougies. Je me suis senti solennel. Plus que quelques heures. Comme nous voulions rester ouverts jusqu'à midi, c'est ce que nous avons annoncé aux clients et à nos assistants commerciaux. Après tout, ils devaient encore compter avec deux heures supplémentaires de nettoyage et de rangement avant de pouvoir eux aussi rentrer dans leur famille pour la veille de Noël.

En fait, le flux de clients a diminué après cinq heures de ventes intensives. Mais comme nous ne pouvions pas fermer la porte à clé, qu'il y avait aussi des postes de vente à l'extérieur et que les éléments devaient être nettoyés et rangés à nouveau, il était inévitable qu'entre les boîtes empilées avec les fromages, jambons, saucisses et salades de traiteur qu'il fallait retirer et mettre dans des bols en plastique empilables avec des couvercles, il y ait encore des clients qui suppliaient d'être répondus rapidement, car ils pensaient que nous serions ouverts jusqu'à 14 heures.

Et puis nos employés ont fait preuve d'une grande rapidité lorsqu'ils ont amené les marchandises, qui avaient été remplies et exposées de la cave jusqu'à la fin même pour le dernier client, dans les caisses de transport avec le camion à sacs jusqu'à l'entrepôt frigorifique de la cave. Et puis à notre lave-vaisselle et femme de ménage, qui était arrivée à onze heures et demie, les quinze bols à oignons et cuillères à salade vides du Hutschenreuther, les grands plateaux de service vidés, les planches de présentation en bois et en ardoise, les planches à découper à longueur de bras et à largeur de main, les longs et courts couteaux de boucher, les feuilles des trancheurs, les planches à saumon et les trop longs couteaux à saumon, tout, tout avait été utilisé jusqu'au tout dernier moment ce jour-là pour finalement remettre tout cela dans les petites toilettes pour le dernier rinçage.

Un chaleureux adieu à nos aides. Cet effort et cette tâche communs nous avaient une fois de plus tous unis d'une manière particulière. Une autre bouteille de champagne supplémentaire pour la soirée festive a été offerte à chacun d'entre nous. "Merci, nous ferons le reste nous-mêmes", puis, à 14 heures, lorsqu'ils laissent éclater leur indignation. Oui, ils rentraient chez eux. Pour leur veille de Noël.
L'homme d'Allianz, comme nous l'appelions parce qu'en tant que directeur des ventes de son entreprise, il nous achetait souvent des cadeaux très généreux au cours de l'année, était un très bon client et venait tous les samedis à onze heures avec sa femme. Ce fut également le cas la veille de Noël. Il y a été invité par Karl-Hubert à une coupe de champagne et à une autre et une autre. Il aimait regarder le grand bouillonnement dans ce magasin, la traction qu'il exerçait, et puis, vers douze heures, alors que nous voulions tous nettoyer avec la dernière once d'énergie, il a fait un grand geste et a fait établir personnellement par le patron et le patron lui-même son menu de vacances pour les prochaines vacances, sans être affecté par les remontrances de sa femme : "Allez, ils veulent nettoyer et rentrer chez eux, ils ont des enfants et des familles à la maison !
La dame aux chats, c'est ainsi que nous l'appelions, car elle achetait toujours la bonne saucisse de foie de charpentier et 100 g du bon saumon fumé pour ses trois chats, qui ne pouvaient plus en acheter par eux-mêmes en raison de son âge, avait commandé à nouveau par téléphone à douze heures. Si nous ne pouvions pas lui en parler rapidement, elle ne pourrait plus y aller elle-même. Mais bien sûr ! je lui ai apporté le colis à 16 heures après tout le travail de rangement qui nous a été laissé à la fin, elle m'a écouté, que son chat préféré avait vomi ce soir et qu'elle ne savait pas ce qui allait lui arriver pendant les vacances, je l'ai interrompue brusquement, je voulais rentrer chez moi, seulement chez moi, chez mes enfants, à ma veille de Noël, même si elle était une cliente chère pour nous.
Les restes dans le comptoir dont nous savions qu'ils ne survivraient pas aux deux prochains jours de fermeture du magasin ? Nous sommes arrivés dans notre classe S, que Karl-Hubert avait déjà conduite dans la zone piétonne à 13 heures. Pourquoi la classe S ? Que ce soit pour des raisons de représentation ou parce que l'on avait besoin d'être dédommagé de ses souffrances pendant tout le travail personnel et constant - dans leur grand coffre et sur les sièges arrière en cuir noir, en tout cas, un ramassis de quelques canards de Barbarie, plusieurs cailles, la pintade, la demi oie grise restante, les derniers lambeaux de jambon empilés, qui n'étaient plus vendus, les derniers restes des crabes de Büsum, les crevettes d'eau froide et les salades de crevettes, les seuls morceaux de fromage restants, que les employés ne pouvaient plus utiliser, car ils étaient également autorisés à emballer ce dont ils pouvaient encore avoir besoin à partir des restes - tout cela et bien d'autres choses encore se sont retrouvés dans notre cuisine à la maison vers 17 heures. Là où Karl-Hubert veillait rapidement à ce que la viande délicate soit marinée pour la conservation ou, si elle était susceptible de survivre, pressée directement dans le réfrigérateur de la cuisine, les douze à dix-huit membres de la famille de Karl-Hubert, qui venaient régulièrement chez nous le lendemain de Noël, pouvaient en être approvisionnés jusqu'à la fin. Le premier jour

de fête, nous étions toujours invités avec nos enfants et mes frères et sœurs, qui étaient préparés de manière soignée, à l'oie, que ma mère préparait de manière traditionnelle avec des boulettes de pommes de terre crues faites maison. Il était bien sûr important pour les enfants de ramasser les cadeaux.
Enfin à la maison pour la veille de Noël ! Non, pas pour faire une pause, pas pour se détendre après la tension, pas pour s'allonger, Karl-Hubert et moi nous serions endormis immédiatement et ne pourrions pas être réveillés à nouveau. Nous nous sommes donc préparé encore et encore un autre café fort du nouveau Gastro-Saeco, déductible des impôts, en appuyant sur un bouton, puis j'ai commencé à décorer le salon avec les branches de sapin que nos enfants plus âgés avaient entre-temps reprises de la cabane en bois où nous avions vendu beaucoup de vin chaud et de saucisses chaque week-end pendant le marché de l'Avent dans la zone piétonne. Bien sûr, les enfants avaient aussi d'autres tâches plus ou moins importantes à accomplir dans le magasin. Et à la maison ? Ont-ils eu principalement pour tâche de ne pas se disputer, de ne pas se crier dessus, de ne pas se frapper les uns les autres. Car eux aussi ont été mis à rude épreuve, depuis l'état d'urgence de la période précédant Noël dans notre Gourmetrion jusqu'au seuil de la douleur. Là où d'autres parents allumaient des bougies, racontaient des histoires ou lisaient à voix haute à leurs enfants dans une atmosphère chaleureuse au crépuscule, leurs parents étaient occupés à travailler, planifier, discuter, cuisiner des rôtis, faire des pâtisseries pour la boutique, concevoir plusieurs dizaines de paniers cadeaux jusqu'à minuit, ou encore préparer et suivre les fêtes d'entreprise ou livrer des buffets froids.
Ainsi, après que la voiture ait été déchargée et que son contenu ait été stocké dans un endroit frais, après que non seulement le magasin mais aussi la maison aient été décorés, les cadeaux des enfants pouvaient être emballés - ou, quand il était déjà 20 heures et que je n'avais pas encore mangé et qu'aucun cadeau n'était encore en vue, mes mains se sont mises à trembler, j'ai simplement jeté une couverture sur les cadeaux pour les cacher des yeux curieux des enfants. Au moment le plus beau, la récitation des poèmes des enfants, qu'ils avaient si laborieusement répétés sans l'aide de papa et maman, j'ai eu du mal à dormir. Et une heure plus tard, Karl-Hubert et moi nous étions endormis sur le canapé du salon, dans un repos de Noël béni. Pendant que les enfants, après avoir suffisamment testé les nouveaux jouets, regardaient "Jaws" dans la salle de télévision jusqu'à la nuit de Noël, alors que le petit Raphaël désemparé se confiait à moi le lendemain - je n'ai pas le droit de vous le dire, m'a dit Markus.

Journée du camping

Le lit est déjà fait, Merkür est impeccablement propre, mes vêtements bien rangés, les dents brossées, le déodorant utilisé. L'ordinateur portable est rangé et protégé de tout accès tentant depuis l'extérieur. L'argent que j'ai récupéré avant-hier au distributeur automatique que j'ai distribué sous les ailes de Merkür de telle manière que les voleurs, au moins, n'auraient pas un travail facile. J'ai également pris mon petit déjeuner à huit heures ce

matin. Je retourne au lac de Peïroou parce que j'ai laissé mon bikini et ma serviette au lac. Oui, je me suis lavé de ma sueur hier malgré l'interdiction de baignade. Et mon maillot de bain était au même endroit.
Mon endroit pour dormir la nuit sur une route, à côté de deux camping-cars, s'était révélé être un bon endroit, je me sentais en sécurité. Au lac en dessous, j'aurais eu peur, car hier soir, je me trouvais seul dans la vallée, entouré de rochers, d'un lac et d'un grand parking ; l'idée d'y passer la nuit tout seul me faisait peur. Parce que, en cas d'urgence : Comment s'échapper en cas d'incendie de forêt ? Chasser Merkür sur les chemins forestiers bosselés, à peine visibles la nuit, jusqu'à la route goudronnée ? Non. Plusieurs étrangers sont passés, comme joggeurs, cavaliers, marcheurs - est-ce que je savais quel genre de tempérament avaient ces gens ? Qu'il s'agisse d'un fou ou d'un fou, ou d'un groupe de jeunes qui voulaient se saouler au lac ? J'aurais toujours flanché à Merkür, si seul dès qu'une voiture s'y est garée, dès que j'ai entendu des pas, dès qu'un chiot a aboyé. J'aurais toujours eu cette pensée : avec un peu de chance, personne ne remarquerait que moi, une femme, j'étais couchée seule dans la voiture et que ma porte arrière était juste appuyée contre le dos.

Je suis de très bonne humeur. Aujourd'hui, je vais passer une journée à l'ombre. Un peu de lecture, un peu de hauteur. Quelle belle journée hier ! Peut-être que je retournerai à la montagne demain ? Parce qu'aujourd'hui, c'est le jour du camping. La batterie du téléphone portable est vide, j'ai dû surcharger le convertisseur de courant dans l'allume-cigare, il ne fonctionne plus. Je dois vérifier mes e-mails. S'il y a une enquête ou même un ordre, peut-être encore une fois de la part de Sanofi-Aventis, je pourrais organiser quelque chose aujourd'hui, jeudi. Demain, vendredi, il serait déjà tard dans la semaine - alors cela pourrait déjà causer des problèmes pour obtenir une autre tâche.

Garantie Camping

Quand j'ai garé ma voiture sur le terrain de camping ici à Maussane, j'ai respiré un nouveau souffle : le mien. Enfin sauvé. Mais je n'ai jamais vraiment passé la nuit en plein air, dans la nature, toujours à Merkür. Être libre ? Et aussi gratuit ? Tenez-vous bien ! D'accord, donc le plan pour aujourd'hui est le comportement.
Mon terrain, comme les autres terrains, est entouré d'une haie de charmes opaque, les prises de mon tambour de câble sont équipées d'un téléphone portable, d'un ordinateur portable, d'un Kindle, d'une glacière ; j'ai installé ma table pliante pour transférer mes notes de voyage dans le carnet. Je me sens en sécurité. Avoir payé pour cela. C'est ainsi que cela devrait être.
Le soleil s'est couché, il est déjà juste avant la nuit. Un petit animal se précipite sur mon terrain sous ma voiture. Un rat peut-être ? Cela arrive. Je ne pense que brièvement à la martre à poitrine rouge du Mont Aigoual, qui a grignoté mon chou, et je continue à taper dans mon carnet. Qu'est-ce qui touche mon pied ? Quand je lève le pied, le petit animal court dans les buissons. Ce qui m'intrigue, c'est qu'elle venait d'une direction différente de

celle où elle avait disparu auparavant. Cela signifie qu'il y a un deuxième animal. Une horreur s'empare de moi. Je mets mes pieds sur le dévidoir de câble et je m'en tiens à mes notes. Mais cela ne prend pas longtemps, il y a un bruissement dans les buissons de charmes. Je me lève et je regarde attentivement dans la haie. Un autre petit animal est assis là, pas un rat, mais plutôt une grosse souris, probablement une espèce très spéciale de souris du sud ? Est-ce qu'ils mordent ? Sont-ils toxiques ? Combien d'entre eux vivent dans ma haie ? Est-ce qu'ils mâchouillent mon câble ou même mes pneus ? Mon sentiment de sécurité commence à être relativisé, je développe des pensées d'évasion, un camping ne semble pas être la vérité à la fin, mes hébergements sauvages étaient bien meilleurs ! Un camping offre l'électricité et des douches, rien de plus.
Un bâillement chaleureux accompagne mes pensées. Je veux aller dormir, mais quelque chose me retient encore. Jusqu'à présent, sur mon terrain de jeu, chaque soir, ma porte arrière ouverte me faisait peur parce que j'étais claustrophobe. Pendant les derniers jours sur mes terrains sauvages, j'ai pu me surpasser pour laisser les deux portes des ailes ouvertes à cause de la grande chaleur. Ma peur avait diminué, rien ne s'est passé. Et aujourd'hui ? Est-ce que je me demande soudain, dans un endroit aussi officiel que celui-ci, si je peux laisser ma porte ouverte ici ? Ou si les souris peuvent sauter dans ma voiture à deux mètres de la brousse ? Ou bien, lorsqu'ils contournent Mercure, ils grimpent à un demi-mètre du sol ? Grimper à ma porte, grimper jusqu'à mon... Uahhh, cette pensée me dégoûte. De grosses souris de la taille d'un rat - uahhh. Uahh.
Pendant la nuit, de lourds rêves m'ont déprimé, et à l'aube, je me suis réveillé plusieurs fois, car dans le silence de la nuit, il bruissait à nouveau autour de moi. Cela m'a secoué d'horreur. Les petits rats, les grandes souris ! J'ai enroulé mon sac de couchage autour de moi pour le protéger et j'ai remonté la fermeture éclair jusqu'au cou, bien que je l'aie déjà utilisée ici dans le sud chaud, je l'ai dépliée comme une couverture et je me suis appuyé contre les portes arrière, bien que j'aurais aimé les garder ouvertes à l'abri du camping en raison de l'air agréable.
Bien avant sept heures, je me suis réveillé parce que j'avais trop chaud. Le crépuscule est passé depuis longtemps, et c'est le calme dans les buissons. Une belle matinée a déjà commencé, le ciel est clair, le soleil est agréablement chaud, mais pas encore.
Je peux maintenant prendre mon petit-déjeuner sans être gêné par les créatures qui se précipitent sur moi et me doucher dans le plus grand luxe. Avec de l'eau courante et chaude du robinet, avec du gel douche et du shampoing pour les cheveux, mmh ! Civilisation !
À la caisse, je perçois un profond soupir de soulagement. Mon camping n'a pas été pour moi un soulagement aussi grand que je l'avais imaginé. Ma vie sur la route m'est maintenant familière, je m'y sens très à l'aise. Je sais quels ustensiles j'ai dans quelle boîte, et si j'ai besoin de quelque chose, je le trouve avec une seule poignée. Soudain, tout est différent au camping, plus compliqué, je dois me réorganiser, m'arranger avec des directives, ne serait-ce que pour transporter la brosse à dents, -le gobelet et la serviette et le gel douche et le shampoing et la crème aux toilettes. Plusieurs fois, j'ai oublié de prendre quelque chose avec

moi. Et ce n'est pas tout : je dois "me comporter", être prévenant, je suis surveillé par mes voisins. Être libre, c'est autre chose.

Cliquez sur "Erreurs

J'attends un après-midi confortable, jusqu'à ce que la chaleur se dissipe un peu, avant de commencer mon voyage. Parce que j'ai décidé de rendre visite à Gisèle, la conseillère culturelle qui m'a invité à un événement à Avignon à la table voisine, et je suis en route pour Toulon, en Méditerranée. Je suis de très bonne humeur car j'ai hâte d'y être, mais en même temps je suis curieux de savoir comment je vais procéder et ce que je vais trouver. Même si je suis fatigué de conduire autant.

Quand je pense que je ne rends visite à mon amie Beate, qui vit à Memmingen, de Munich, qu'une ou deux fois par an, parce que les cent vingt kilomètres qui la séparent de moi sont trop loin, et que je ne rends pas plus souvent visite à ma sœur, qui vit à cent quatre-vingts kilomètres de là. Mais ici : Pour voir quelque chose d'intéressant, je roule une centaine de kilomètres sur un coup de tête sans y penser : je veux le voir tout de suite ! Et la même centaine de kilomètres en arrière, pour respecter au moins approximativement mon plan de voyage.

Je suis venu en Provence sans grande connaissance préalable. Ce que je connaissais : une région de vacances populaire ; trois cents jours de soleil par an ; des champs de lavande ; et ces jolies maisons que l'on connaît grâce aux cartes postales et aux livres d'ameublement. Et, bien sûr, qu'on y cultive beaucoup de vin, qu'on y boit beaucoup de Rosé de Provence, que je vends dans ces bouteilles typiques, élégantes, en forme de carafe, incolores et transparentes, chez Gourmetrion. Ce que je ne savais pas, c'est qu'ici, dans le sud, il y a une chaîne de montagnes qui lui est propre, les Alpilles, une jolie chaîne de calcaire. Sur ma route, ils m'accompagnent sur le côté gauche. Ce ne sont plus les formations extrêmes que j'ai connues dans le nord des Cévennes, selon la carte elles ne font que cinq cents mètres de haut, et pourtant elles s'élèvent clairement, car après tout je suis à peu près au niveau de la mer. Ce que j'aime : blanc, roches nues, robuste, plein de caractère, ensoleillé, drôle, parsemé de touffes de pins verts rampants.

Je suis déjà sur la dernière partie de l'autoroute 50 avant qu'elle ne se dirige vers Toulon. La prochaine ville sur la route doit déjà être sur la mer. Et c'est là que je serai. La mer ! Comme ça, ma fille, au bord de la mer. Comme la vie est belle ! Et je peux déjà voir la silhouette. Quels grands gratte-ciel ! Je suis stupéfait. Ils sont nombreux. Il doit y avoir au moins 30 miles jusqu'à Toulon.

Et puis soudain, le clic familier dans la tête. Je n'avais rien soupçonné, dans ma bonne humeur. Ce n'est pas la route de Toulon. Je suis à Marseille. Et choqué. J'ai une crampe aux mains sur le volant, soudain elles sont mouillées. Mon cœur bat la chamade.

J'avais été si fier auparavant parce que j'avais fait un plan de l'autoroute que je devais prendre à tel ou tel carrefour ; parce que j'avais noté la sortie au carrefour, et j'étais si sûr d'avoir raison. Le panneau à la jonction indiquait clairement l'A50.

Peu après la première sortie, il y a une station-service. J'achète un billet de 100.000 euros "Provence". J'aime bien l'homme de la caisse, il a l'air bien soigné et sympathique, mince, cheveux noirs, yeux bleus ; extrêmement charmant, il m'explique le chemin en français clairement compréhensible, sans le dialecte du Midi, si difficile à comprendre, quand j'arrive à l'autoroute. Tout droit, puis à gauche, puis toujours suivre les panneaux bleus, dit-il, tandis que je me détends sensiblement, car je peux toujours lui répondre par un "Oui" compréhensible. Pas si mal, ce Marseille, je me dis. Des gens si gentils ! conclut-je, en me rassurant, d'une personne à toutes. Jamais je n'aurais choisi Marseille tout seul ! Ville pirate, gangs criminels, trafic de drogue, trafic d'êtres humains et même trafic de filles, c'est quelque chose que j'avais à l'esprit depuis des temps immémoriaux. Quelles craintes j'aurais eues si j'étais entré consciemment à Marseille. Non, en d'autres termes : je n'aurais pas du tout conduit.

En consultant la nouvelle carte avec ses grandes vues d'ensemble dans la voiture, je reconnais que j'ai raté une petite déviation supplémentaire de l'autoroute qui vient de me conduire à Marseille - mais ma direction aurait été Toulon.

Peu importe. Je suis déjà de bonne humeur. Parce que je sais ce que j'ai décidé de faire. J'ai décidé d'essayer. Pas beaucoup de planification. Et avec cela, beaucoup d'essais et d'erreurs et de chaos ici et là. Si je devais d'abord réfléchir à tous mes souhaits et idées, les élaborer et les structurer, les repérer et les pré-organiser, puis préparer le plan B, ma vie ne suffirait pas ! Il n'est pas nécessaire de tout savoir à l'avance. Je ne regrette pas d'avoir commis cette "erreur". Qu'est-ce que la réalité ? Raison ? Les plus belles choses sont toujours les plus déraisonnables. Et j'apprends aussi que je n'ai pas toujours besoin de savoir ce que je veux, quels sont mes besoins, ce que je dois viser. Certaines choses s'arrangent d'elles-mêmes, et c'est bien aussi.

Avec la description claire du Marseiller depuis la station-service, j'atterris clairement sur la bonne autoroute.
Complètement détendue, insouciante et irréfléchie, je roule sur l'autoroute, toujours occupée par mon expérience involontaire de Marseille - quand au sommet d'une montagne, un fort cri de surprise m'échappe : Devant moi, en pleine vue, se trouve la grande et large mer bleue azurée, mer, mer, mer, de gauche à droite, brillante, clignotante, scintillante, chatoyante, scintillante. Loin à gauche, là-bas, décoré par des rochers, loin à droite, atteignant aussi des rochers, entre les deux, jusqu'à l'horizon, seulement la mer, mer scintillante, bleue, infinie. J'aimerais bien lever les bras pour applaudir, mais je préfère tenir la roue. Sur plusieurs kilomètres, le tracé de l'autoroute me donne une vue fantastique de ce fond d'écran photographique : montagnes, mer et soleil, tout à la fois dans la plus luxuriante des beautés.
Oui, ce sera bien avec Gisèle ! Et Toulon est déjà signalisé.

Mais aujourd'hui, après le choc de Marseille, je ne veux pas repartir dans une ville étrangère et la journée est déjà avancée. Je vais sortir de l'autoroute et me construire sur les petites places côtières et je vais sûrement me jeter dans la mer aujourd'hui ! Après tout, je suis sur la Côte d'Azur ! Je l'aurais situé plus à l'ouest, à Nizza et à Saint-Tropez, etc., mais la vue que j'ai eue plus tôt sur la carte me l'a appris : officiellement, il commence déjà à Marseille. Ma chère Côte d'Azur, je suis là !

Les mangeurs d'argent - toujours bon pour une surprise

Je pars à Saint-Cyr-sur-Mer. Insouciant, j'arrive au poste de péage et je me demande pourquoi je dois à nouveau récupérer une carte à la fin de mon trajet. Mais non, ici je ne dois pas prendre une carte mais payer directement. Je ne veux pas perdre plus de temps à me demander pourquoi, car une voiture pourrait venir derrière moi et me klaxonner avec impatience. "Payez soit avec une carte de crédit à péage, soit avec des pièces de monnaie", ai-je lu. Je n'ai pas de carte de péage. "Payez 2 euros aux pièces", l'écran numérique me fait clignoter sans cesse. Elle veut que je lui donne une pièce de 2 euros. Bon sang, il n'y a pas de fente dans la machine ! Impatiemment, j'appuie plusieurs fois sur tous les boutons qui sont là. Je regarde nerveusement dans le rétroviseur, heureusement personne ne vient derrière moi. Une fois de plus, j'appuie sur tous les boutons. Les Français ! Ne peuvent-ils pas...

Quand je regarde en arrière - j'étais allé un demi-mètre trop loin en avant - je découvre un énorme bol en laiton intégré au système, du genre qui ferait très bien dans ma salle de bains à la maison. Au lieu de l'eau qui s'écoule au fond du bol, une gorge ouverte me baille. Celui-ci veut prendre ma pièce, me dit la flèche. Amusé, je jette ma pièce de deux euros et je regarde, envoûté, la faim assouvie du dragon en laiton faire s'ouvrir la barrière.

Comme le paysage est beau ici ! Palmiers très hauts et uniformes ; cactus à grandes fleurs et colorés ; orchidées à feuilles nombreuses et abondantes. Ce qui fait un tel bruit de fond, c'est la mer. Je suis ce bruit et je laisse Merkür au bord de la route, je mets mon bikini et ma serviette sous le bras et je marche sur le sable chaud, et c'est merveilleux ! Il jette violemment ses vagues sur la plage. Une seule étincelle sous le soleil brûlant jusqu'à l'horizon, quelques pas de plus, et je peux déjà goûter l'eau salée sur mes lèvres - la baignade prolongée me fait penser : Pourquoi ne pas visiter Monique après tout ? Presque juste au coin de la rue ! Marseille n'est pas si mal du tout...

Sur le chemin, j'avais par hasard - ou non ! bien sûr, grâce à mon intuition désormais prononcée - déjà regardé un endroit favorable et j'ai eu l'impression qu'il pouvait m'offrir une nuit sans dommage. Je n'ai donc pas encore besoin de m'en inquiéter, mais je peux rester sur la plage pendant des heures. C'est ce que je fais. On se voit le soir. Il est neuf heures et demie et il fait encore bien jour, probablement une autre demi-heure. Je me promène le long du rivage dans l'air chaud du sud et j'apprécie les nombreuses personnes qui se promènent encore sur la plage. Les familles nombreuses sont assises par terre, sur

des tissus qui ressemblent à de simples draps blancs. Ils sont assis là, avec plein de baguettes, avec leur nourriture, du fromage et des gâteaux apportés dans des sacs réfrigérés, en buvant leur vin. Les restaurants de la plage sont également très fréquentés, l'ambiance est bonne - mais je dois me détendre et aller me coucher, c'est-à-dire chez Merkür, et me préparer avec lui à temps pour la nuit, afin de ne pas avoir à allumer l'éclairage intérieur. Cela attirerait l'attention sur moi et sur mon lieu de sommeil ouvert, je veux éviter cela.

Souhait, coïncidence, coïncidence

Bien que je conduise déjà deux heures le long de la route, je suis sans cesse impressionné par les grands palmiers, les petits palmiers, les jolis ports et la netteté de tout. Des lauriers roses et des clématites aux couleurs vives illuminent le bord de la route. Des fleurs suspendues ressemblant à des géraniums, dont je ne connais pas le nom, bordent également les rues des villes côtières suivantes. Des couleurs vives, rose, rouge, violet, bleu, suspendu, debout, luxuriant, en masse, je suis fasciné par la façon dont tout peut pousser comme ça. Sur le dernier camping, j'ai parlé à un homme qui y a une caravane permanente et qui y vit en permanence. Il est ouvrier de montage pour une entreprise franco-allemande. Il a confirmé mes soupçons : vous pourriez facilement vivre ici dans une caravane, vous n'avez pas besoin de beaucoup pour vivre, vous aimez beaucoup être dehors, vous n'avez pas besoin d'équipements coûteux pour vous mettre à l'aise à l'intérieur, parce que dans la nature et la chaleur, c'est tellement beau.
D'énormes murs de pierre autour des maisons et des installations, de hauts cyprès élancés, des palmiers ondulants, des cèdres saillants au bord des routes et sur les places, d'énormes agaves, des pins en tout cas. Ici, à Sanary-sur-Mer, j'ai l'impression d'être "riche et soignée", et c'est aussi l'impression des Françaises qui visitent les magasins avec une connaissance du terrain.
Les lieux vont de l'un à l'autre. Je remarque en moi que si je prends mon temps, je ne me laisse pas bousculer par les voitures qui me suivent, je ne roule qu'à 50 km/h et non à 70 comme d'habitude, mon attention peut être plus grande à gauche et à droite, je suis plus concentré, je ne me perds pas tout le temps, je suis bien dans ma peau. Je suis heureux de cette observation : je peux le faire si je me donne du temps.

Je vais rester à Sanary-sur-Mer. Une journée à la mer n'a jamais fait de mal à personne, me dis-je. Je vais reporter Toulon à demain, dimanche. À Avignon, Gisèle a dit qu'il y avait un spectacle de danse extraordinaire en ce dimanche soir, que je veuille venir, elle pouvait me donner des billets à tout moment, même à partir du moment.

Une curiosité damnée

Et maintenant, c'est dimanche, je suis en déplacement, je pourrais prendre une douche au bord de la mer, je suis fraîchement habillé, ça me va. J'approche de Toulon. Mais je ne veux

toujours pas appeler Gisèle. Je viens ou je ne viens pas, impertinent ou pas, non, je ne veux pas de rendez-vous !

Instinctivement, je roule en direction des montagnes, où de belles villas ont été construites sur des rochers pour avoir une bonne vue sur la ville et la mer. Les grandes et riches villas se protègent, ainsi que leurs habitants, derrière de hauts murs. Comment dois-je passer la journée jusqu'à ce que je rejoigne Gisèle le soir ? Une route mène au Mont Faron. "Corniche" était écrit sur un panneau supplémentaire ci-dessous. Une Corniche ! Oui, je veux y aller ! J'avais beaucoup lu et entendu parler des spectaculaires routes de montagne taillées dans la roche.

Je ne roulais pas loin quand j'ai eu la nausée. La route étroite mène directement le long d'une pente raide, je souhaitais désespérément une balustrade, une barrière contre la chute. Il est approuvé pour deux voies, mais je ne peux pas imaginer où il y aurait eu de la place pour une deuxième voiture. Avec une tension extrême, je continue jusqu'à ce que j'arrive enfin à un virage en épingle à cheveux où une large zone de virage est prévue. A partir de ce virage, la route se poursuivra en voie unique, comme le promet un panneau. Des sentiers de randonnée passionnants serpentent vers la montagne opposée, ils traversent des roches karstiques anguleuses et sont - dab dab dab - parsemés de petits pins, ce qui me rappelle le Causse Méjean. Et cela au-dessus de la grande ville ! L'enthousiasme suscité par les magnifiques sentiers de randonnée me fait oublier mes feux de signalisation intérieurs.
En tournant ici et en revenant au lieu de cela, ça me traverse la tête. Pourquoi abandonner est ma prochaine pensée. Quel coin bombardé ici ! C'est une rue officielle, qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?
Je passe donc à autre chose. Je le regretterai amèrement ! La route se rétrécit visiblement en montant, et une rampe, une barrière de sécurité, même ici, n'en est pas une. Merkür s'adapte parfaitement à la route sur toute sa largeur, mais pas de largeur de main plus à droite, alors nous tomberions tous les deux dans la pente. Un épisode d'un livre de Françoise Sagan, "Bonjour tristesse", me trotte dans la tête, où la voiture n'a tout simplement pas fait le tour de la Corniche. L'endroit avait été décrit de façon dramatique et il est extrêmement présent pour moi en ce moment. Je dirige la voiture le plus loin possible vers la gauche, mais sur la gauche, la route est limitée par des rochers qui dépassent à différents degrés. Mes nerfs sont à vif, je me distrais en me réprimandant bruyamment. Quelle que soit l'aventure que je dois chercher, au moment où j'aurais pu faire demi-tour, je crie à Merkür.
Ne déviez pas d'un pouce ! C'est une bonne chose qu'il n'y ait personne derrière moi.
Cela doit sûrement s'arrêter bientôt, cela ne peut pas continuer comme ça !
Mais cela continue. Comme un escargot, je rampe sur la colline à vingt kilomètres à l'heure. Mes mains sont mouillées, mon cœur bat la chamade, mon attention est entièrement

concentrée sur le parcours de la route. Ne manquez aucune irrégularité qui pourrait me jeter dans l'abîme ! Je n'ai jamais eu aussi peur, j'imagine. Et puis je ne peux pas retenir mes larmes. Non, je ne peux pas le faire ! Maintenant, ils brouillent ma vision. Je ne peux pas le faire ! Je me parle à moi-même en désespoir de cause. Mais ici, je ne serais même pas sorti de la voiture, si près du rocher gauche, pour ne rester qu'à quelques centimètres de l'abîme. Non, ne t'arrête pas, sinon il va falloir recommencer, ici sur la pente raide, avec le frein à main, il faut continuer, ne t'arrête pas, les larmes, je les pince d'un fort clignement de paupière, pour qu'elles sortent enfin de mes yeux, pour que je n'aie pas à retirer ma main du volant, tu peux le faire, tu peux le faire ... Mon visage se rapproche de plus en plus du pare-brise, parce que je pense que je pourrais contrôler l'action encore plus directement avec lui. J'entends aussi Mercure pleurer. Parce que je n'ose pas passer de la première à la deuxième vitesse, car sinon j'aurais dû lâcher le volant. Et là, non, la plus grande concentration, oui, je vois bien, un cycliste vient vers moi ! Est-il fatigué de la vie, il ne peut pas faire ça, non, je ne peux pas faire d'écart, je suis désolé pour vous, ou dans un instant il va entrer dans ma voiture et nous allons tous les deux glisser en bas de la colline - non, s'il vous plaît, s'il vous plaît, pas de réflexe d'effroi ...
Le cycliste m'évite courageusement en utilisant la largeur de la route à côté de moi. Non, je ne l'aurais pas esquivé. Surtout pas s'il était à cheval sur le flanc de la colline. Non -
Il faut en finir rapidement ! Mon Dieu, faites-moi monter ici en toute sécurité, je vous en prie.
Le mot "haut" fait tourner mon imagination à l'idée de redescendre - et le contenu de mon estomac est alarmant et désagréable. J'aurais alors la vue complète vers le bas, probablement une vue magnifique, dont je ne me soucie pas pour l'instant. Comment pourrais-je jamais réussir à descendre ! Mais une fois que je me lève, je ralentis mes pensées qui font peur.
Depuis quelque temps, je sens une petite voiture bleue derrière moi, elle colle à mon pare-chocs. Je ne regarde pas dans le rétroviseur. Je ne dois pas me soucier si quelqu'un me pousse ! Je n'irai pas plus vite, non, on ne me poussera pas !, je m'entends parler tout haut. Il y a un endroit, qui est probablement un mètre plus large que la route précédente, où la Renault Clio me dépasse. Une femme avec deux enfants est au volant. Mon cœur s'arrête pour la énième fois. Elle est stupide ! Ou bien y a-t-il quelque chose qui ne va pas avec ma perception ? En fait, elle a effectué le dépassement rapidement et accélère la montée à grande vitesse. Je continue à m'accrocher à la pierre gauche et à me gronder. Vous saviez que vous aviez le vertige ! Au diable votre curiosité ! Parce que je veux tout essayer ! Au diable votre soif d'aventure ! Vous êtes si naïf et si ignorant ! C'est plus que limite, je me gronde bruyamment, en criant par-dessus le moteur hurlant pour me distraire de ma peur.

Finalement, un grand plateau s'ouvre et je me rends compte que j'ai atteint le sommet. Je suis tellement soulagé que je m'arrête au milieu de la place. J'embrasse le volant avec tout le haut de mon corps et j'y pose ma tête. Fermez les yeux et prenez une grande respiration.

Marmonnez un merci. Et je me demande quand j'ouvrirai à nouveau les yeux, au-dessus du grand parking là-bas, où je vais m'étaler. D'où viennent toutes ces voitures ? Je, j'ai dû prendre la Corniche !
Là-haut, une magnifique vue s'ouvre à moi, de bas en haut, sur un tapis scintillant sans fin, mais aussi sur les navires de guerre dans le port. Des centaines de bateaux lugubres aux couleurs de la nature sont en mer, et je me demande si ce spectacle oppressant valait la peine d'être redouté en arrivant. Mais non, c'était la Corniche que je mourais d'envie de voir. Il y a une exposition de chars et d'autres équipements de guerre, à laquelle les pères et leurs fils s'intéressent depuis longtemps, puis il y a un théâtre en plein air avec des représentations en soirée et un énorme restaurant qui alimente la grande foule de touristes venus en téléphérique.
Il y a aussi un grand zoo ici, dans lequel je vois entrer la femme de la Renault Clio bleue avec ses deux enfants. Je reste ici un peu plus longtemps, je prépare une baguette avec quelque chose dessus sur le parking, parce que l'après-midi est déjà bien avancé, et une fois l'horreur passée, je me fais un café. Avec un grand soulagement, je vois sur un tableau noir que le chemin du retour est marqué à l'est, alors que l'allée était à l'ouest. C'est seulement maintenant que je remarque que, dans ma grande peur, ma pensée a été à nouveau bloquée : la route menait à sens unique, comment devrais-je redescendre ?
Comme le mot Corniche m'avait semblé mystérieux ! Je ne pouvais pas vivre sans savoir ce qu'il y avait derrière. La route était bordée de beaucoup de forêt et - oh merveille ! - sécurisé par de solides barrières de sécurité.
De retour en ville, je me retrouve dans des quartiers sombres et mal entretenus. Si je voulais participer au spectacle de danse recommandé par Gisèle, je devrais partir maintenant, mais il faudrait que je définisse au préalable un endroit où dormir. Je trouve plusieurs endroits pour dormir, même avec des espaces verts autour. Mais je ne me sens nulle part à l'aise. Dans aucun des endroits, j'ai le sentiment que je me tiendrai ici sans être dérangé et en sécurité. Les maisons me semblent plus battues que partout ailleurs, les gens sont rusés. Je m'attendais à être assailli par les jeunes pendant la journée, qui jouent au football de manière agressive, et seulement la nuit ! À l'inverse, les femmes qui se tiennent devant leur porte me regardent de façon suspecte.
Pendant deux heures, je fais le tour du pays en voiture, je vérifie les lieux, si Merkür veut rester ici, non, il ne veut pas. L'air de Toulon n'est pas bon pour lui, me dit-il avec une grande confiance. Il dit qu'il se ferait voler sous mon nez. Et un récital de danse ne peut pas le compenser. Je suis désolé, Gisèle, si Merkür le dit - mais merci encore pour votre offre, je me dis tout haut, satisfait de ne pas m'être inscrit chez elle, donc je ne suis ni obligé ni obligé d'annuler.
Je préfère donc accepter les 60 kilomètres et aller voir Monique à Marseille ? Pour préférer une visite à la tristement célèbre Marseille à la morne Toulon ?

La moitié est presque entière

Je sais que j'ai besoin d'un endroit pour dormir ce soir, et pas seulement à Marseille. Si je ne pars pas à temps, cela va devenir risqué - il ne reste que 30 kilomètres, comme le montre un panneau. Vite encore la courbe avant, ici à La Ciota / Cassis, peut-être y a-t-il encore un bain du soir dans la mer ? Oui, je prends cette sortie. Comme c'est bien que les soirées soient si longues et lumineuses. Encore un peu à l'aise sur la plage, quelques minutes de nage vigoureuse, regarder la mer, faire une pause mentale après une journée épuisante à bien des égards.

Malheureusement, je n'ai pas encore bien compris le système de paiement des routes à péage. Le panneau d'affichage indiquait "Péage", mais il n'y avait pas de station. Il faut parfois tirer les cartes à la gare, parfois non. Parfois, vous êtes payé dès que vous êtes sur la route à péage. Quoi qu'il en soit, je pensais pouvoir m'en sortir avec un seul paiement. Mais j'ai dû payer à nouveau. Et maintenant, je n'avais plus de monnaie. La machine ne prend pas de carte de débit. La panique ! À ma gauche le distributeur de billets, à ma droite l'arrière du distributeur de la voie de paiement parallèle, devant moi la barrière verrouillée, qui ne s'ouvrira jamais si je ne donne pas d'argent au distributeur. Derrière moi, d'autres voitures sont sur le point d'arriver et veulent passer. Je suis coincé, je ne peux pas avancer, je ne peux pas reculer. Heureusement, il n'y a plus de voitures derrière moi, mais à ma grande malchance, je ne peux pas demander à une personne locale ce qu'il faut faire maintenant. Je dois faire quelque chose !
Je recule Merkür de quelques mètres jusqu'à un endroit où d'autres voitures peuvent me dépasser en toute sécurité jusqu'à la barrière, cliquer sur les feux de détresse, sortir et traverser la vaste zone de Péage, passer devant environ six ou sept stations de distributeurs automatiques, et avoir l'impression de traverser une autoroute comme un piéton, ce qui est certainement au moins aussi dangereux ici - et interdit ! - comme pour nous. Mais au bord, il y a un parking, j'y ai vu des gens, je veux leur demander. Je ne vois pas d'autre issue, je dois passer par là.
"Il y a toujours un comptoir où quelqu'un s'assoit, regardez, là-bas, au comptoir un-deux-trois-quatre-douzième, vous voyez, vous pouvez payer avec des factures, ils les changent là." Et maintenant, je le vois aussi. Comme j'ai encore été myope dans ma panique ! Soulagé, je traverse une nouvelle fois les voies d'autoroute, je prends le poste de chauffeur à Merkür, je recule sur l'autoroute et je m'engage sur la voie d'échange occupée par une âme.

Le Nobel abrogé

Mais Cassis s'avère être le noble lieu de villégiature par excellence. Seules les meilleures personnes vivent dans les belles résidences, fraîchement douchées dans de beaux vêtements de loisirs, mangeant à des tables blanches avec cinq verres par couvert - pas pour moi. La plage est aménagée avec des appartements de vacances, je ne la trouve pas - elle serait ombragée maintenant, à sept heures et demie de toute façon. Néanmoins. Je ne veux même pas faire ça, parce que cela signifierait devoir marcher sans fin, parce que les voitures des

marseillais du week-end sont garées à chaque coin de rue, le parking est surpeuplé et j'aurais dû marcher longtemps - je n'ai jamais aimé ça. J'aurais préféré faire dix kilomètres à vélo jusqu'à un lac de baignade plutôt que de marcher cinq cents mètres sous un soleil de plomb. Je suppose donc que je ne trouve pas ici la solitude que je recherche.
On me refuse également la possibilité de faire une randonnée dans cette charmante région montagneuse : j'avais lu "Parc national des Calenques" sur le panneau indicateur à l'entrée du village, et au cours de ma tournée, j'avais appris qu'un parc national est toujours quelque chose qui vaut la peine d'être vu et vécu. Mais les Calenques - quelles qu'elles soient - sont fermées en raison du danger absolu d'incendie de forêt, car non seulement les cigarettes jetées peuvent provoquer un incendie, comme je l'avais appris du couple lors de la randonnée "Au bouc", mais même les fragments de verre brisé qui ont été laissés sur place peuvent provoquer un léger incendie sur le sol sec comme de la paille sous le soleil brûlant en raison de l'effet du verre brûlant. Ce n'est pas l'orange, ni le rouge, non, le noir et le plus haut des niveaux d'alarme incendie. Je prends cela au sérieux. Cela me rappelle les avalanches dans les montagnes bavaroises. Après tout, s'il y a un avertissement officiel d'avalanche, je ne vais pas faire de randonnée.
Alors, que faire ce soir ? Outre la recherche d'un endroit où dormir à nouveau, avec toute l'incertitude et l'effort qui accompagnent mes portes arrière ouvertes ?
À ce moment-là, je suis heureux d'avoir déjà passé plus de la moitié de ma retraite.
Au-delà de mes préoccupations prudentes, de nombreuses voitures ont déjà dit au revoir, et un parking après l'autre devient gratuit pour Merkür. Avec ce choix, je prends celui où se trouve le grand panneau : La plage. Et je peux nager merveilleusement pendant vingt minutes de plus, puis prendre une douche à l'eau claire. Je ressens déjà un grand soulagement et un grand bien-être à nouveau et j'ai une énorme envie d'allumer le capteur de places de parking de Merkür. Peut-être un peu plus haut, en dehors de l'étroitesse du lieu ? me demande-t-il. J'aime bien l'enseigne "Presqu'île", à la presqu'île. La route nous mène à travers un quartier de villas très soigné, une porte d'entrée de maison plus soignée que l'autre, un mur de protection plus haut que l'autre, les ronds-points exactement symétriques, pas de saleté sur le sol. Oui, on peut se sentir en sécurité ici. La route me mène de plus en plus loin, plusieurs voitures viennent vers moi, il doit donc y avoir une plage devant. Jusqu'à ce qu'un grand parc naturel couvert de pins s'ouvre devant moi. Il y a un restaurant à l'arrière de la maison. C'est bien d'être ici, je le sais tout de suite. Et Merkür est du même avis. J'envoie un examen minutieux de l'autre côté de la place. Seules quelques voitures sont encore garées sur le sol sec, non loin de moi je vois une voiture zurichoise qui veut probablement passer la nuit ici aussi. Cela me rassure plutôt que de me faire peur. Décroché ! Oui, je vais rester ici la nuit prochaine.

Eureka !

Lundi matin, je vois les choses différemment. Merkür et moi, nous sommes presque à la plage ici à Cassis. Hier soir, je voulais tout retrouver : pas de gens autour de moi, les beaux

endroits sur la plage juste pour moi et mon sac à dos, moi et la mer, tous les deux. Que voulaient tous ces gens sur la plage et dans le restaurant ! Mais je suis déjà venu ici !
Et soudain, tout ce que je voulais, c'était rester ici ! Ici c'est beau, d'une beauté indicible, ici je veux rester !
Cassis et la mer deviennent soudain l'équipe du bonheur ultime. J'ai déjà visité la plage, combien les rochers blancs sont merveilleusement lisses et chauds. D'où les jeunes gens sautent dans l'eau bleu-vert, donc moi aussi. L'eau est chaude et claire. L'idée de monter mon hamac m'a aidé à éprouver un sentiment de bonheur qui durera encore quelques jours. La tête fièrement relevée grâce à mon professionnalisme (en ayant un hamac avec moi !), je la fixe entre deux pins. Je peux non seulement m'y coucher merveilleusement, mais aussi m'y asseoir. Loin du sol dur, il est très confortable et accueillant. J'y mange mon Fromage blanc, je peux y lire, y écrire mes pensées, je peux faire ce que je veux - et cette vue sur la mer ! Si jamais j'ai besoin d'une maison dans le sud de la France, ça me monte à la tête. Eureka ! Je l'ai trouvé ! Que dit l'âne de papa ? Pas de glace à enfiler.
A peine suis-je sur la route pour une quinzaine de jours que j'arrive. Tout est à sa place ici. Des rochers sauvages, un soleil chaud et beaucoup d'eau devant moi. J'aime laisser le froid des belles Cévennes derrière moi. Dans le hamac, avec une fantastique mer de cartes postales devant moi, au-dessus de laquelle le soleil brille, avec le vent qui souffle doucement sur lui et fait apparaître de douces vagues.
Les gens se rassemblent à nouveau en famille, rencontrent la nature, étalent leur piquenique, prennent leur déjeuner, s'assoient sur un drap par terre de manière très simple. Puis ils font leur sieste sur ce drap, malgré les pierres dures et inégales. Plusieurs familles se trouvent dans mon champ de vision.
Je ne manque de rien non plus, je suis entièrement satisfait, c'est aussi simple que cela. Quand j'ai trop froid, ici dans mon hamac ombragé et venteux, je me lève et me mets au soleil pour me réchauffer.
Quand je dois faire des affaires, je dois juste trouver un endroit où me loger, comme je le vois avec les familles françaises : une par une, elles disparaissent pour un court moment, reviennent, se recouchent. Une fois levé, je profite de l'exercice pour faire cuire des pâtes, une fois à midi et une fois le soir - il est cinq heures et demie en attendant. À six ans, je suis déjà de nouveau allongé dans le hamac et je suis stupéfait : de moi, parce que je peux m'allonger si longtemps, et de la mer, telle qu'elle se présente devant moi de façon si immaculée. Un autre mouvement provient de quelques aiguilles de pin qui tombent des branches sèches, car le vent souffle très fort aujourd'hui. Après tout, je suis déjà allé à la mer. J'ai nagé longtemps et fort. Pas une marche éternelle depuis la plage de sable peu profonde. Ici : de la roche calcaire chaude et lisse, j'ai sauté directement dans l'eau rafraîchissante et humide et j'ai nagé dans l'eau profonde et claire, avec une douzaine de jeunes qui s'amusent autant que moi.
J'ai été trop paresseux pour la beauté toute la journée, mais je ne suis pas vraiment mécontent de mon apparence dans le miroir de la peinture automobile. Les gens quittent

peu à peu la plage pour rentrer chez eux, mais j'ai le droit de rester ici pendant au moins trois heures de plus, de rester ici jusqu'à ce qu'il fasse nuit, de ne pas avoir à prendre de douche, de ne pas avoir à m'habiller pour qui que ce soit, de m'amuser avec moi, de ne pas avoir à décider quelle combinaison de vêtements serait la plus chic aujourd'hui. En bikini, je peux rester au lit, malgré mes rides du ventre à quatre pattes, je n'ai pas à faire mes preuves, la veste en polaire à côté pour les rafales de vent frais.

Maintenu dans le Tyrol du Sud

Karl-Hubert avait toujours veillé à ce que nous allions au moins une fois par an au lac Kaltern, généralement plus souvent, à partir de la Pentecôte. En seulement trois heures de route dans une Benz rapide, nous avons traversé l'autoroute, et en un rien de temps, nous nous sommes retrouvés dans un climat méditerranéen au milieu des vignes dans la petite maison d'hôtes préférée de la famille, qui a fait ses preuves, où après un coup de téléphone spontané, une grande chambre pouvait toujours être mise à notre disposition, que ce soit dans la maison de la sœur, du frère, de l'oncle ou de la tante. La voiture a trouvé le chemin toute seule. Il s'est installé dans le petit restaurant familial au bord du lac, où il a pu passer tout l'après-midi sur la terrasse ensoleillée, à déguster du Pinot Blanc frais sans même se lever une seule fois. De notre vie professionnelle et familiale trépidante, dans laquelle nous gagnons notre vie avec des délices, au plaisir de savourer les délices de l'Italie du Tyrol du Sud, si proche.

"Enfin la possibilité d'avoir du temps pour nous et les enfants et de parler à Karl-Hubert en toute tranquillité", c'est ce que j'ai pu constater lors de ses excursions, organisées pour la plupart à court terme, les premières années. C'est pourquoi je me suis attelée à la tâche fastidieuse de faire mes valises : quatre vêtements de rechange pour les enfants, des couches, mais n'oubliez pas un doudou, des biberons et des produits d'entretien, certaines années le tire-lait, des articles de bain et beaucoup de serviettes, des jouets de sable, des ailes d'eau et des matelas pneumatiques, des cassettes et des magnétophones pour les plus grands, des livres de puzzle et des jeux de cartes pour tous les âges.

"Enfin l'occasion d'échanger des idées avec Karl-Hubert et de parler en paix de l'éducation de nos enfants", me suis-je dit. Comment gérer l'argent de poche (Karl-Hubert a rapidement dit dans la vie de tous les jours : "Pourquoi l'argent de poche ? Je n'en ai pas eu non plus, j'ai toujours dû gagner mon argent !), combien l'aide des enfants dans les affaires et le ménage est judicieuse (Bien sûr que les enfants aident dans les affaires, a dit Karl-Hubert, je devais le faire !), comment améliorer les notes à l'école (Les enfants le font déjà, personne ne m'a aidé non plus !). Promotion de la musique et du sport ? (Pourquoi la promotion ? Dois-je dépenser de l'argent pour cela aussi ? Comment imaginez-vous cela ?)

Pendant plusieurs années, j'ai vraiment vécu dans l'espoir de trouver enfin le temps, dans le calme des vacances, de pouvoir discuter avec Karl-Hubert de toutes ces choses qui étaient négligées dans la vie quotidienne et que je pensais être des questions de mariage, de partenariat et de famille.

Comme c'est ennuyeux, Karl-Hubert a dû penser. Car avant que je ne m'en rende compte, il avait déjà appelé son frère : "Viens aussi, nous avons un temps magnifique ici, oublie la pluie à la maison. Du pinot blanc frais sur la terrasse du lac !"
Souvent, le même jour, son frère Hans-Dieter est apparu avec ma sœur Nicole (oui, elle est mariée au frère de Karl-Hubert), qui dirigeait une entreprise d'ameublement et a pu organiser rapidement leur retour à la maison avec du personnel temporaire. Hans-Dieter l'a dit à sa sœur (et à celle de Karl-Hubert) Ulrike, qui tient un magasin de chaussures à Stuttgart. Ulrike est donc apparue avec son mari Rainer. "Ma vendeuse doit parfois se débrouiller sans moi", dit-elle. Ses parents étaient également heureux de venir, n'hésitant jamais à trouver un remplaçant dans leur pharmacie de Nuremberg et à passer quelques jours dans le Tyrol du Sud. "Après tout, nos enfants sont là", ont-ils répondu avec joie à l'appel de Karl Hubert.
Et une fois de plus, une joyeuse troupe s'est réunie sur la terrasse du petit restaurant du bord du lac pour déguster des spaghetti aglio e olio et du Pinot Blanc fruité ou du délicieux Kalterer See. Pour les spectateurs, une merveilleuse idylle de famille élargie, comme dans un livre d'images pour les Italiens.
C'est drôle, c'était toujours drôle.
La belle-mère voulait dîner à 19 heures, "grâce aux pilules, je peux mieux dormir".
Comme si cette annonce était une loi, leurs enfants adultes ainsi que leurs partenaires et deux enfants chacun se tenaient prêts à partir à 18 heures sous la douche et quarante minutes plus tard dans une veste décontractée Brioni ou un costume en lin Armani, maquillés et au parfum le plus branché en BMW, Jaguar, Mercedes. Pour Karl-Hubert, cela ne fait aucun doute non plus.
"Allez les enfants, habillez-vous, on sort pour le dîner !" J'ai commencé à quatre heures de l'après-midi. Aucune réaction. Qui a pensé à un dîner en milieu d'après-midi sur un lac chaud ! Avec le soleil qui brille si fort et l'eau qui éclabousse si joliment. Quand il faisait encore jour pendant des heures. Et pour elle, sortir dîner signifiait simplement s'asseoir tranquillement et bien se comporter à table.
Pour moi aussi, il n'y avait rien de plus agréable que d'avoir devant moi un lac ensoleillé par des températures estivales chaudes, de nager, de ramer, de jouer à des jeux d'eau, de se pousser les uns les autres sur la jetée, de jouer au ballon. Pas étonnant que les enfants m'aient désobéi.
Karl-Hubert venait de commander un cappuccino avec son frère après avoir bu beaucoup de Pinot Blanc pour avoir "les idées claires pour le trajet en voiture" jusqu'au restaurant, qui était le plus chaud cette année, avec les dernières compositions de pâtes, et qui présentait les dernières tendances de la carte des vins.
De toute façon, Rosi était encore en retard ! Comme à chaque fois, il avait fallu plus de temps que prévu pour serrer les enfants indisciplinés dans des vêtements de fantaisie.
Karl-Hubert s'est vu confier la tâche de faire avancer la voiture et d'appeler avec impatience :

"De combien de temps avez-vous encore besoin ? Tout le monde est prêt et nous attend". Ma réaction irritée "Vous pourriez m'aider à préparer les enfants" n'a pas contribué à une progression détendue et a tout au plus provoqué des regards pitoyables et gracieux dans le cercle des frères et soeurs, beaux-frères, oncles, tantes, beaux-parents. Et une fois de plus, je ne pouvais pas suivre les autres personnes bien soignées du restaurant et je me sentais comme la fille de la campagne. Des cheveux non décorés, à peine séchés, Dominik et Markus, nos deux adultes, poussant devant moi, Raphaël à mon bras, le grand sac à couches autour de mon cou, Lisa au bout de ma jupe, la seule phrase de moi : "J'ai besoin d'une place pour le landau". Je m'étais au moins rapidement aspergé avec le dernier parfum Bulgari, que Karl-Hubert m'avait offert pour Noël, pour ne pas être inférieur en quoi que ce soit.
Probablement qu'aucun d'entre eux n'avait le même besoin que moi, de s'asseoir plus longtemps au lac, de regarder l'inclinaison du soleil, de manger peut-être seulement de la salade de pommes de terre, de retourner au lac le soir. La supériorité était trop grande. Il ne m'est même pas venu à l'esprit de me battre pour mon besoin

Château Ciel

Quel endroit formidable ! La mer tombe sur de puissantes falaises, d'où les jeunes s'encouragent mutuellement à sauter audacieusement dans l'eau même le soir. Moi aussi, j'avais nagé plusieurs fois, loin dans la petite baie, d'un rocher à l'autre, dans de l'eau chaude, puis j'en étais ressorti quelque part et j'étais retourné à ma serviette sur le sol rocheux lisse. Les rochers brillants reflètent le soleil et caressent la plante de mes pieds avec une chaleur agréable. En marchant, je dois faire attention à ne pas glisser, car les abondants rinçages de la mer depuis des temps immémoriaux ont poli les rochers jusqu'à une surface lisse. Ainsi, des dépressions semblables à une baignoire ou des élévations plus petites se sont formées, de sorte que l'on marche comme sur des marches, parfois en haut, parfois en bas, parfois plus haut, parfois plus bas. J'aime bien, j'aime bien et j'aime bien. Oui, ce sentiment qui me vient ici a probablement été inconsciemment une partie d'un vieux souhait. Je poursuivais cela depuis des décennies. Maintenant, je suis enfin arrivé !
Ici, directement sur la plage, passer une nuit à ciel ouvert, ce serait le summum ! Avec le clair de lune et les étoiles, le bruit de la mer et une vue sur l'horizon nocturne, ce serait vraiment romantique !
N'ai-je pas attendu cette opportunité pendant plusieurs décennies ? Il me suffit de trouver une auge adaptée et de disposer mon matelas pneumatique. Dans ce vaste paysage de creux rocheux, je peux vraiment me sentir en sécurité et sans être observé. Quelles vues charmantes !
À huit heures, je reviens à Merkür et je fais chauffer les nouilles restantes.
Il est temps que j'utilise la lumière du jour restante pour chercher un creux approprié où personne ne peut me voir. Les rochers sur la plage sont de toute façon assez larges, alors je trouve quelque chose. Il y a suffisamment de dépressions longues dans le corps. Et d'en

haut, du parking, on ne peut pas regarder dans le virage. Oui, je vais dormir tout seul en bas cette nuit !
J'ai essuyé la vaisselle avec du papier de cuisine humide et je l'ai rangée, puis j'ai sorti mon matelas pneumatique, mon sac de couchage et mon oreiller. Je devrais peut-être prendre une veste avec moi, au cas où il ferait frais pendant la nuit. Il y a aussi une bouteille d'eau contre la soif et une bouteille de vin rouge en guise de bouchon de nuit, avec un gobelet en plastique. Une lampe de poche. Et bien sûr, le couteau sauvage pointu et aiguisé. Il est toujours à mes côtés. On ne sait jamais.
Mais comment transporter tout cela sur le quai ? Sur les larges rochers où l'on peut trébucher ou glisser ? Non, je dois laisser l'air sortir du matelas gonflable Oui, cela fonctionne. J'espère que personne ne me verra non plus. Je continue à regarder autour de moi. Non, personne n'a besoin de me surprendre pour m'attraper.
Sous plusieurs auges, j'essaie celles qui me semblent les plus adaptées à ma taille. Je gonfle à nouveau mon matelas gonflable et je mets le sac de couchage en place. Un autre regard vers le parking. Personne. Il n'y a plus personne ici. Même les cinq ou six pêcheurs, qui étaient encore assis sur le rocher avec leurs appâts légers au crépuscule, sont déjà à la maison avec leur proie. Non, personne ne peut me voir ici et me faire peur.
Comme c'est agréable ! Un soupir agréable. Les vagues éclaboussent paisiblement la côte rocheuse. Comme je sens la chaleur des pierres sur ma main ! Et au-dessus de moi, en effet, un ciel clair et étoilé, à perte de vue, à portée de main. Une gorgée de vin rouge de la coupe complète mon sentiment de détente absolue. Je me laisse enfin aller une fois de plus. Il suffit de peu pour être heureux. Heureusement, je ferme mon sac de couchage et je ne regarde que les étoiles.
C'est seulement à ce moment-là que j'ai pris autour de moi un bruit que je n'avais pas entendu auparavant en raison de toute cette activité. Un fort bourdonnement et un vrombissement. Sans équivoque. Les moustiques ! Ouf, il faut que je m'enveloppe plus serré. Oh, juste une bouchée de mon doigt. Sucez-le, ça aide toujours, et remontez le sac de couchage. Une autre bouchée. Sur mon cou. Couvrez-le davantage ! Un point sur le front et en même temps un autre d'une largeur de main plus loin. Une grande armée de moustiques s'est soudain amassée autour de moi au clair de lune. N'ai-je pas un gel anti-moustique dans ma voiture ? Oh non, ne déballez pas tout à nouveau, montez, prenez-le, redescendez, non, c'est bon. Comme ça démange ! Et encore. Une morsure sur la main avec laquelle je viens de fermer le sac de couchage. Non, je n'ai pas pris ce gel contre les insectes à la maison, je me souviens. Je n'aime pas le poison.
Encore un point de suture, dans les sourcils. Je me suis gratté, mais j'ai aussi rapidement mouillé cette zone avec de la salive. Alors maintenant, je tire le sac de couchage sur mon front, en espérant que je n'aurai pas trop chaud ! Je frotte alternativement les points de démangeaison sur mon doigt, mon cou, mon front, ma main, mon front et encore sur mon doigt, je suce, j'humidifie avec de la salive. Une nouvelle piqûre dans la paupière !

Le ronronnement autour de moi semble être devenu plus fort, plus intense. Ou suis-je déjà plus sensible ? Oui, bien sûr, les animaux font un festin avec moi, la seule nourriture dans ce paysage rocheux, et la communication entre eux semble bien fonctionner.
Je veux gratter, griffer, me couvrir les doigts de crachats et m'en servir pour traiter les morsures, une bête comme ça me mord en plein milieu du mouvement de grattage ! Entre-temps, je me suis assourdi pour ne laisser que le bout de mon nez aux moustiques. Mais ils les trouvent aussi.
Non, n'abandonnez pas ! Je me suis installé dans un endroit si splendide, si tranquille, que personne ne peut me trouver ici. C'est possible. Il faut que cela fonctionne.
Buzz !
Un seul, incessant grattage et frottement ici et là, léchage et mouillage de la salive. Bourdonnements, bourdonnements, fredonnements autour de moi. Les démangeaisons dans les zones touchées se transforment en une sensation de démangeaison introuvable, que je ressens déjà sur les orteils, les jambes et les bras, les fesses, le ventre, la poitrine et le dos et simplement partout sur tout mon corps, en fait couvert. Il y a longtemps, je n'entends plus le ronronnement seulement dans mes oreilles, non, maintenant je l'imagine de l'intérieur de mon sac de couchage.
Je ne dirai pas quelle était la formulation du cri fort et furieux avec lequel j'ai mis la fermeture éclair du sac de couchage dans un sac à dos quand je sens une autre piqûre sur mon nez. Ouvrons ! Avec des mouvements rapides, je me déchaîne, un seul ventilateur, loin de vous, il n'y a plus des centaines mais des milliers, sortons d'ici, mes sept choses, rapidement l'air du matelas pneumatique, sous le bras, et loin d'ici, loin d'ici -
Aussi vite que je peux, avec mes bagages, je marche sur les rochers blancs et lisses.
En haut du talus - bourdonnez - secouez - vite ! il y a déjà Mercure qui se tient là et qui attend avec impatience, tout seul, gonfle le matelas gonflable, ferme la porte, l'homme de Zurich est également parti, plus personne ne m'attrapera ou ne me volera ici, et alors -

Une petite erreur qui a un grand impact

Le lendemain, il fait chaud et reste chaud. Le soleil caresse mon corps et me donne la sensation aimée de chaleur, de bien-être. Quel plaisir que le vent caresse ma peau et la refroidisse en même temps !
Je suis resté longtemps allongé dans le hamac, interrompu seulement par la promenade derrière le buisson et par le déjeuner. Hamac ! Un plaisir nouveau et inconnu ! Ce n'est qu'en fin d'après-midi que l'avidité quotidienne pour l'exercice m'a rattrapé. Encore capable physiquement de faire quelque chose aujourd'hui, peut-être un peu de jogging ? Laisser le vent froid me tourner autour du nez ?
Dans le parc, j'avais vu un sentier de triage, mais la zone était fermée au drapeau noir. Le vent fort provoquerait une minuscule étincelle, qui ferait se propager un incendie très rapidement.

Je pouvais courir sur cet immense parking, sous les pins, caressé par le vent, je pouvais courir contre la tempête.
Oui, je peux enfin sentir mon corps. Avec exubérance, je jette mes bras en avant, en arrière en courant, avec des articulations exagérément balancées, juste pour pouvoir profiter de chaque mouvement sans limites. Il n'y a pas de spectateurs sur le terrain et aucun prix à gagner pour une course particulièrement gracieuse. Je pousse à grands pas à travers le vaste parking. Quelle agréable sensation sur la peau que crée l'orage ! Non seulement moi, mais tout ce qui se trouve sur le site est en mouvement. Le papier d'emballage et les sacs à ordures tombent sur le sol sec. Les branches se penchent profondément vers moi et tremblent fortement devant mes yeux. Le vent pousse les aiguilles de pin qui tombent en tas autour des troncs. De petites branches sont cassées par la force de la nature pour les faire traverser la place à grande vitesse, tandis que ma tempête intérieure en a aussi pour son argent en faisant du jogging. Je prends de plus en plus de plaisir, me laissant aussi dériver, tandis que mon corps laisse voler mes bras et mes jambes. Quel rugissement ! La poussière tourbillonnante m'entoure de nuages. Les quelques voitures sur la place se penchent d'un côté à l'autre. Je sursaute devant de nombreuses branches qui gémissent.
Et pour la première fois, je reçois la pensée d'avertissement, si ce n'est pas un peu dangereux, alors que la tempête fait plier les arbres ! Mais c'est si beau, dit l'enfant qui est en moi. Et ça fait tellement de bien de vivre la brise rafraîchissante dans et sur mon corps. Mais peut-être devrais-je m'éloigner des arbres qui grincent de façon menaçante et me diriger davantage vers l'espace ouvert, où derrière le restaurant il n'y a rien d'autre qu'un désert de pierres inutilisé, dit la raison en moi.
Les clients, qui étaient auparavant assis sur la terrasse du restaurant, ont déjà fui vers l'intérieur sans exception, les serveurs ont depuis longtemps couvert les tables et rassemblé les nappes pour les sauver dans la maison. Sur le court de tennis voisin, derrière la maison, un dernier couple lutte pour passer les balles à contrecœur.
Je me sens libre, si libre, si merveilleusement libre, ici, ces pierres calcaires ici, formant un escalier naturel vers le niveau suivant, plus bas, aussi ces pierres usées et brillantes comme les rochers de la plage, depuis des milliers d'années les gens semblent avoir changé de niveau à cet endroit, et maintenant moi aussi, en tant que l'un d'entre eux, au XXIe siècle, dans la lignée des Romains et des Gaulois, une balustrade serait bien ici, mais les Français n'en ont pas besoin, les pierres sont si lisses, la marche est si libératrice, comme je suis léger -
rip - oh non ! - ça fait mal ! - ne peut pas respirer - impossible de bouger - paraplégie - sans garde-fou - crier à l'aide - les gens au court de tennis - saluer - cassé - appeler le court de tennis - maintenant ! - ils entrent - restent en bas - seuls - des pas lisses - si douloureux ! -
Je suis allongé dans les escaliers et je ne peux pas bouger. Je sais encore que je ne suis pas paralysé. Je peux sentir mon dos. Il est là. Mais je ne peux pas bouger. Personne ne me voit, personne n'est plus là. La tempête continue de balayer l'espace ouvert, secouant le filet du court de tennis. Je ne peux pas bouger. Combien de minutes ai-je passé allongé ici ?

Combien de minutes ai-je passé allongé ici ? Oui, vous pouvez, avec vos bras, ils fonctionnent. Avec eux, je peux me pousser des escaliers jusqu'au talon. Couché sur le sol plat, je peux aussi diriger les jambes. Je peux tourner la tête. Mais pas loin. Une douleur énorme au niveau de la colonne vertébrale moyenne. Puis-je crier ? Je suis tellement seul ! Je ne manque à personne. Peut-être que quelqu'un m'entendra. Je ne peux pas être aussi bruyant. La tempête hurle sur tout. Restez couché pour l'instant. Quoi d'autre ? Restez couché pour l'instant. Prenez une grande respiration.
Un médecin ? Un hôpital ? Dans un restaurant ? En glissant vers le bas, peut-être ?
Mais ma voiture. Pas de résidence ici. Stationnement illégal ! Mais libre. N'abandonnez pas ! Clochard. Moi, Rosi ! Ne donnez pas votre nom ! Ne soyez pas reconnu. Ils vont me faire fuir ! Essayez-le d'abord seul. Il fait encore jour.
Je suis allongé sur un sol calcaire chauffé par le soleil et poli par les millénaires. J'essaie encore et encore de tourner prudemment, au moins d'une position couchée vers une position latérale. Si je plie la jambe, est-ce possible ? Pour ramper devant les phoques et s'appuyer contre les escaliers ? Et puis je me pousse du sol avec mes bras ? Le dos bien droit contre le petit mur ?
Oui, je le peux. Oh comme ça me fait mal au dos. Je ne peux pas utiliser cela. Debout, sans dos. Est-ce possible ? C'est bon. D'un pied à l'autre dans les escaliers Sans utiliser votre dos. Il n'y a que trois étapes Les Français ! Pas de rampe.
Mais qui pourrait penser à une telle chose ! Que s'était-il passé ?
J'avais sauté dans les escaliers avec des pieds faciles. J'avais remarqué que j'aurais pu m'y refléter. Cette prudence s'imposait. J'ai également choisi très consciemment les endroits où mes pieds pouvaient trouver une tenue sûre sans glisser, et j'ai utilisé ces endroits aussi - quand la tempête avait soufflé une touffe de cheveux devant mes yeux par derrière, de sorte que je ne pouvais pas exécuter la marche comme je l'avais pensé, de sorte que j'ai glissé et claqué violemment mon dos sur le bord de l'escalier.
Il m'a fallu quelques heures de plus pour parcourir la distance entre Merkür et le grand parking sous les pins. Il n'y a personne d'autre que moi. Quelle heure est-il ? La nuit va bientôt tomber ?

Merkür à l'aide !
Si vous aviez été là, cela ne me serait pas arrivé !
La douleur me coûte beaucoup de force et me rend extrêmement fatigué. Je dois arrêter tous les pas que je fais. Une jambe derrière l'autre, j'ai avancé en gémissant à chaque demi-pas, car le fait de soulever une jambe pour tendre la partie arrière douloureuse me traînait vers la voiture. Dans une lenteur insupportable, j'ai pu redresser mon lit, même pas le bras que je pouvais bien lever pour pousser la couverture sur le côté, je ne dois pas m'allonger dessus. Fermer toutes les fenêtres - comme j'ai trouvé maladroitement mon ordre précédemment si avantageux. Il fait encore clair dehors, et je suis déjà couché dans mon lit et je suis heureux d'être entré.

Comme si le dos, entre les fesses et les omoplates, était divisé en lignes de douleur, le moindre écart par rapport à la position allongée précédente me tourmente par une autre trace. Pendant longtemps, j'ai essayé de faire de petits mouvements jusqu'à ce que je trouve un petit endroit qui ne me fasse pas mal. Enfin au repos !
C'est là que commence le carrousel des pensées : il fait encore jour dehors ! Si vous êtes arrivé jusqu'ici, vous pouvez retourner à la mer. Juste un petit coup d'oeil ! Il faut profiter au maximum de cet endroit de rêve ! Allongez-vous dehors sur un matelas gonflable. Je pourrais le faire !
Je constate avec consternation que cela ne peut tout simplement pas se faire. Non, je ne peux pas sortir. Il me faudrait au moins une heure pour sortir avec tous les tours de corps nécessaires - et douloureux. Et tout aussi longtemps en arrière. Non, je ne peux pas le faire. Soudain, je me sens très petit. Infiniment petit. Et je peux sentir les larmes monter. Ils courent de ma position latérale directement sur la feuille, je les laisse courir là, car chaque essuyage me coûte un mouvement. Je ne peux pas non plus avoir de mouchoir - je dois les laisser courir, je n'ai aucun moyen de les attraper, et aucun moyen de les arrêter. Comme un petit enfant, je sanglote pour moi-même. Mais cela me fait aussi mal au dos. Même l'apitoiement sur soi-même n'est pas possible, et il me secoue, de part en part, jusqu'à ce que je crie de douleur, stop, n'y avait-il pas une voiture qui entrait dans la place ? Non pas que quelqu'un m'entende - et veuille m'aider. Je n'ai besoin de personne !
Jusqu'à ce que je m'installe enfin. Mon oreiller est mouillé, le drap est mouillé et inconfortable, je devrais, je n'aime pas, je devrais le retoucher, conditions optimales -
Ne rien faire ? Ne rien faire du tout ? Vous laisser partir, me laisser partir ? C'est ce que j'avais à l'esprit quand j'ai commencé mon temps d'arrêt. Pour prendre soin de mes besoins. Maintenant, mon corps me dit de rester immobile. Mon esprit agité doit être prêt pour cela. Il n'y a pas d'autre moyen. Trouver l'harmonie me vient à l'esprit, mettre le corps, l'âme et l'esprit en harmonie, oh, ce serait idéal. Dans les minutes qui suivent, j'arrive à accepter la situation. Il faut trouver une nouvelle façon de me traiter, car rapidement, ce n'est pas possible pour le moment. Lentement ! C'est peut-être l'occasion de comprendre la lenteur ? Peut-être même a-t-elle des avantages ? Il se peut que je ralentisse. Et qu'est-ce que je viens d'apprendre ? Je ne m'ennuie pas du tout, je ne fuis rien pendant que je ne fais rien, juste allongé là, sur un oreiller mouillé, et alors. Avec stupéfaction, je dis la phrase à voix haute : Je décide moi-même de ce que je pense devoir faire, de ce que je dois faire.

Le lendemain matin, je me réveille à sept heures, mais je n'arrive pas à me lever, à sortir de la voiture. Mon imagination s'emballe. Et mon dos ? Une côte cassée, un rein écrasé, une paralysie, des choses terribles me sont venues à l'esprit et ont accru la douleur que je ressentais. A 9h30, je sais que je veux voir un médecin. Je dois voir un médecin. Je dois sortir, car les cabinets médicaux et les magasins ont une chose en commun : ils ferment pour la sieste. Jusqu'à ce que je me force à sortir et à m'habiller, huiui, je dois. En même temps, je sais : je n'arriverai jamais à midi !

Au moins, j'appelle l'office du tourisme de Cassis et je demande l'adresse des médecins. Je me bats au téléphone, j'en appelle d'autres, ils me comprennent même, mais il n'y a pas eu de rendez-vous. Ma grande douleur ne s'est pas un peu calmée.
Avec un grand effort, surtout lent, je me suis habillé en fonction de la ville. J'ai réussi à me glisser dans le siège du conducteur. Oui, il y avait une position où je pouvais bouger mes pieds et mes jambes pour actionner les pédales. De grandes inquiétudes me paralysaient en outre : à cause de la couverture d'assurance maladie, que se passe-t-il si, si tout cela est remboursé, si je dois payer beaucoup, éventuellement en reprendre une partie moi-même, la peur de l'argent, la peur de l'argent, la peur de l'argent.
Puis, tout à coup, tout est devenu très facile. Un très gentil médecin m'a examiné et a découvert qu'il s'agissait d'une contusion musculaire et d'une forte contusion, elle m'a prescrit un analgésique et deux autres médicaments qui réduisent la contusion et, et, et. Tout ira bien.
Et déjà ma soif de vivre est de retour, déjà je suis de bonne humeur, déjà la pensée se fait jour : est-ce que je vais à la plage ? Les craintes ont disparu, et voilà qu'une fois de plus, la faim anti-enfants se fait sentir.

Inévitablement, une nouvelle expérience s'impose à moi : la perte de temps. Très lentement, je descends une jambe après l'autre jusqu'à la plage de sable voisine du port de la ville. Je remarque avec surprise que les gens ne me regardent pas de travers quand je marche lentement. En fait, ils ne me regardent pas du tout ! Personne ne se soucie de moi ! À peine touché et décidé, déjà toutes mes craintes étaient vaines ! Très lentement, je m'allonge dans le sable chaud. Je lis le livre de Monique, et je prends mon temps pour le lire aussi. Je reste allongé, reconnaissant que rien de pire ne m'est arrivé. Cela me fait tellement de bien que j'ai le droit de passer beaucoup de temps sur tout ce que je fais - et de me retrouver en bonne compagnie avec le dicton de Goethe : "Rien ne doit t'arriver". Il suffit de se laisser faire, et les autres le feront, qu'ils le veuillent ou non". Que ce soit la douleur qui le permette ou mon libre arbitre, je m'en fiche.

Professions et vocations

Onze heures. L'analgésique agit lentement. Je suis assis dans mon hamac. Comme les pins sur lesquels je les ai accrochés fournissent de l'ombre au vent, je sors de temps en temps prudemment et très lentement et je vais en plein soleil pour me réchauffer. Sous cet angle du soleil, la mer commence à virer au bleu, atteignant progressivement le bleu azur, qu'elle a ensuite vers midi vers midi. Comme le soleil brille sur l'eau ! Un soupir profond et détendu m'échappe. Les bateaux du petit port de Cassis sortent régulièrement pour visiter les Calenques avec les touristes. Ils se dirigent délibérément vers Port Minou, qui est très proche de moi de l'autre côté du parking. Et moi au milieu de tout ça. J'ai eu de la chance de pouvoir m'y rendre. Mais ce n'est pas un hasard. Elle s'est appuyée sur une grande

expérience et sur la connaissance appliquée de ce dont j'ai besoin, de ce que je veux, de ce que je veux. Oui, je suis vraiment bon !

C'est donc ce que je "veux" sans "vouloir". Je dois juste me livrer au désir de mon cœur. C'est aussi simple que cela. Ai-je vraiment besoin du subjonctif pour dire cela ?
Dans la nature, je réussis déjà à ressentir ce que je veux. Il faudrait maintenant que j'applique le même sentiment à des personnes ou à des groupes de personnes. Je sais déjà, par exemple, que je ne suis pas attirée par les groupes professionnels qui se présentent avec les chemises repassées les plus propres et les chaussures les mieux cirées du monde. Là, je suis polie, mais pas complètement Rosi. Dans un groupe de jeunes mères, je n'ai plus rien à dire, elles ne peuvent pas m'inspirer. D'autre part, je reste là, la bouche ouverte, à m'étonner lorsque des sportifs racontent leurs exploits ou des aventuriers leurs expériences. C'est là que je veux appartenir, c'est là que je me sens bien, c'est là que je veux échanger des idées, c'est là que je veux apprendre, apprendre, apprendre d'eux, c'est là que la curiosité et le désir sont derrière tout cela.
Les personnes créatives en font-elles partie ? Oui.
Cela inclut-il les personnes qui sont entreprenantes : Oui.
Y a-t-il des gens qui font du bien-être et qui aiment être choyés ? Non.
Cela inclut-il les personnes qui sont des entrepreneurs ? J'y ai réfléchi et j'en suis arrivé à un oui clair.
Est-ce qu'ils incluent des personnes très riches ? Je n'en suis pas encore sûr.
Les personnes qui sont incroyablement curieuses et intéressées appartiennent-elles à ce groupe ? Oui.
Cela inclut-il les personnes qui aiment enseigner, écrire des concepts ? Oui. Sans aucun doute.
Cela inclut-il les personnes qui aiment aller à l'étranger ? Oui.
Qui prend des libertés ? Oui.
Qui cherche un domaine d'activité intéressant ? Oui.
Des gens qui essaient toujours de se sentir bien dans leur peau ? Oui.
Je les veux.
Je devrais en avoir un.
Je n'ai pas peur d'eux non plus ! Je n'ai peur que des gens à qui j'impose la politesse, où je dois être bon et obligeant et doux et gentil. Ew. Quel effort la simple pensée de cela me cause !
Pour apprendre à y échapper davantage. Trouvez d'autres personnes avec qui je suis doué. C'est une évidence ? Non, c'est un grand défi !
Est-ce que ce sont les schémas familiaux qui m'empêchent de me sentir bien ?
Ma mère s'est retirée dans la maladie quand quelque chose est devenu trop lourd pour elle, quand elle ne pouvait pas se défendre. Lorsqu'elle manquait de reconnaissance, avait besoin d'attention, elle tombait malade - et elle était très souvent dans sa vie. Jambes ouvertes,

phlébites, combien de fois a-t-elle dû s'allonger sur le canapé de la cuisine et être soignée par nous parce qu'elle gémissait de douleur.
Et moi ?
Je suis handicapé en ce moment, je ne peux pas faire grand-chose, je prends des médicaments qui me donnent la nausée, je ne suis pas libre, je dois m'allonger. Non, je peux m'allonger. Comme ma mère ? Mon corps m'a forcé à arrêter. Si j'étais en bonne santé, je me sentirais à nouveau poussé à faire quelque chose de "sensé", à donner un sens, une utilité et une valeur comptable à la journée. Et maintenant, comme je ne peux rien faire parce que je suis malade, je dois et j'ai le droit de m'allonger - et je trouve cela agréable. Seulement maintenant, au stade de la maladie, le mensonge a un sens. Je n'y peux rien. Je suis à la merci des autres. Je ne peux pas décider par moi-même. Je suis une victime.

La mère est allée voir le médecin et lui a fait part de son chagrin. On lui a prescrit des médicaments, elle a pris les mêmes, elle a eu la maladie suivante. Tout s'est déroulé comme sur des roulettes, comme prévu - et pour moi, c'était effrayant. Mère, la génération de la guerre. A été expulsée de sa patrie à l'âge de moins de vingt ans, s'est retrouvée directement en guerre avec beaucoup de contraintes et de manque de liberté et de faim. C'est une chose audacieuse que de leur reprocher de souffrir de maladies comme un mensonge de vie. Oui, c'est une accusation. Est-ce qu'elle est à blâmer ou est-ce que je suis à blâmer parce que j'ai toujours été en bonne santé ? Et maintenant : n'ai-je pas pris le temps de découvrir exactement les freins que sont les maladies des parents ?
Petit, ne contrarie pas papa, son coeur ! Je suis sûr que d'autres enfants ont entendu les mêmes phrases.
Mon enfant, sois obéissante maintenant. Tu vois comme ta mère est malade. Ne lui rendez pas les choses plus difficiles ! Aidez-la dans la cuisine. Apportez-lui les pantoufles. Non, mon enfant, pas ceux-là, aujourd'hui je préfère ceux qui sont à hauteur de cheville, ils sont encore plus chauds. Regarde, j'ai mal aux pieds, je ne peux pas prendre les chaussons moi-même. Bravo, tu es une bonne fille.

C'est là que j'ai appris à être occupé. Dès que j'avais des choses "importantes" à faire, les gens me laissaient tranquille. Les devoirs étaient une chose importante. J'ai donc fait mes devoirs tard dans la soirée, que cela soit nécessaire ou non. Il ne faut pas profiter de l'occasion pour être occupé.
Cependant, jusqu'à ce qu'elle devienne indépendante et passe dans la zone de confort. Sortir de la zone de confort d'être occupé est difficile, c'est fatigant.
L'épuisement professionnel d'il y a plus de dix ans et l'impuissance qu'il a entraînée sont toujours assis de façon effrayante près de mon cou et m'ont forcé à faire une pause. A supporter que je ne sois pas occupé. Pour endurer le temps mort. Temps d'arrêt autorisé. Et ? J'apprends encore - et je trouve cela passionnant et merveilleux.

Et rien d'autre

Il est deux heures et demie de l'après-midi, je me lève, effrayé, de mon hamac. Je dois avoir dormi au moins deux heures. Vraiment solide. Et je me suis senti infiniment satisfait. Entre-temps, j'ai été réveillé par les pas des gens qui passaient. Mon sentiment de confort était indescriptiblement apaisant, je ne m'étais pas sentie aussi satisfaite depuis longtemps, si profondément dans mon ventre, juste satisfaite - comme c'était agréable !

Pourquoi est-ce que je me lève ? Je dois faire pipi juste - un besoin physique auquel je ne peux pas échapper, ce qui m'oblige à céder rapidement à son envie.

Comme il faut être peu satisfait ! Peut-être cette compréhension me revient-elle lentement. Étant handicapé, je ne peux pas faire grand-chose. Je n'ai qu'à utiliser le beau temps ici dans le sud de la France pour ma satisfaction, à laquelle je n'ai rien à ajouter, absolument rien. Un peu de nourriture et un toit au-dessus de ma tête la nuit. Comme on a besoin de peu, comme c'est facile et comme c'est épanouissant, si peu !

Ai-je même besoin d'une maison ici ? Une maison qui m'attache, que je dois chérir et chérir ? Je suis balayeur, pas infirmier. Oui, je suis sûr que vous l'êtes.

La mer n'est presque pas déplacée, elle forme une grande surface plane et large, ici et là des navires passent. Ils partent du petit port de Cassis, ce ne sont pas de grands bateaux à vapeur mais de petits bâteaux accueillants. De plus, des voiliers partent de Port Miou. Entre les deux, sur l'eau, tout simplement rien, seulement de l'eau, ici et là une rangée de canoës de l'école de canoës de Cassis ou un seul canoéiste. Ce matin à huit heures, deux ou trois bateaux de pêche étaient sortis, mais pas plus. Le soir, deux ou trois pêcheurs se tiennent à nouveau ici sur les rochers et lancent leurs cannes à pêche, avec des lumières sur l'appât. De temps en temps, quelques personnes viennent ici, qui, comme moi, cherchent un endroit tranquille, sur cette plage naturelle rocheuse, d'où l'on ne peut pas accéder facilement à l'eau. La plage rocheuse la plus fréquentée se trouve une centaine de mètres plus loin sur la gauche. C'est là que je serais aujourd'hui. C'est là que j'avais passé mon temps avant ma blessure au dos, une plage rocheuse paradisiaque sur des rochers flatteusement lisses, où ont été créés les grandioses marches de calcaire, à partir desquelles, comme les jeunes, je sautais si souvent dans l'eau claire et me sentais aussi à l'aise qu'un poisson, bien sûr, il y a aussi les nombreux baigneurs. Mais aujourd'hui, je n'ose pas descendre. Il faudrait que je grimpe trop, mon dos ne le permet pas. Depuis ce matin, je suis assis ou couché dans le hamac toute la journée, avec une vue relaxante sur la mer Méditerranée. Ce n'est pas pour s'emporter, et pourtant cela me remplit d'un sentiment de bien-être inconnu, d'autant plus qu'une chaleur agréable me berce dans une accalmie ici à l'ombre. Au soleil, il ferait trop chaud et ne serait pas long à supporter. Ce silence ! Cela signifie aussi : avoir du temps. Cela signifie aussi le sentiment satisfait de ne rien manquer. Rien. Je n'ai pas besoin de me dépêcher pour quoi que ce soit, je n'ai pas besoin d'aller vite - de toute façon, je ne pourrais pas. Pour découvrir qu'il va aussi lentement ! Personne ne me pousse, personne ne peut me pousser. Même si quelqu'un veut descendre les escaliers étroits derrière moi qui mènent au

parking - je ne peux pas aller plus vite et cela ne me dérange pas. Faites-le, dites-moi ce dont j'ai besoin - o comme c'est facile, sans effort, sans complication, quel cadeau !
Je n'ai pas à être la personne que je pense devoir être parce que c'est ce que les gens attendent, parce que je pense que c'est la seule façon dont ils me perçoivent. Les gens se fichent de savoir si je vais vite ou lentement. Ici, sur mon étrange territoire, je peux essayer d'être une autre personne, un homo langsamus.
Je peux le faire moi-même. J'en suis très fier. Je suis bien organisé, je ne laisse pas mes clés de voiture n'importe où, je bois toujours et partout avec moi, n'oublie pas mes lunettes de soleil sur la plage. Je trouve tout ce dont j'ai besoin très rapidement. Je n'utilise pas plus de dix euros par jour, à part l'essence. Niveau un atteint.
L'étape suivante consiste à répondre à mes besoins même lorsque d'autres personnes sont présentes.

J'ai dû rater la pleine lune, les arbres derrière lesquels je me tiens avec Mercure ont dû la couvrir. Aujourd'hui, je constate qu'il perd à nouveau du poids. Et alors ? Le temps est éphémère, mais la prochaine pleine lune est sûre d'arriver - et j'ai toujours une nouvelle chance.

Consultez le site
Une fois de plus, je me suis torturé en sortant du hamac parce que la curiosité m'y poussait. Il fallait que ce soit très proche ! Je me suis faufilé après le bruit du sciage, que j'ai entendu si souvent que je ne le remarque même plus. Le sciage rapide était assis sur un tronc de pin gris et déchiqueté à hauteur d'épaule, que j'ai dépassé. J'ai fouillé intensivement l'écorce de l'arbre, il n'y avait rien à voir, seulement de l'écorce. C'est seulement lorsque j'ai littéralement mis mon oreille sur l'écorce et que je me suis concentré sur le tronc de l'arbre qu'elle s'est installée, la partie parfaitement camouflée, la mouche géante, qui, comme dans une image en 3D, ne pouvait être reconnue qu'au cinquième ou sixième ou septième coup d'œil. Aussi gros qu'une boîte d'allumettes, et je continue à le regarder, pour voir avec quelle partie de son corps il fait ce bruit, ce grincement, ce sciage. J'avais supposé que c'était une espèce de grillon qui faisait ce bruit en battant des ailes, mais maintenant je pouvais entendre l'insecte, mais je ne pouvais pas détecter de mouvement, sauf que l'arrière de son corps bougeait de haut en bas comme s'il respirait. La Cigale, une ventriloque ? Avec un bâton, j'ai essayé de les faire fuir pour examiner leurs mouvements. En fait, ce petit animal peut voler, avec de grandes ailes fines, très claires et transparentes qui se posent sur la cigale comme un voile. Le secret est résolu pour moi. Là, au stand de fruits sur la rivière Gardon, l'animal que j'ai vu ramper maladivement sur le sol et que j'avais pris pour une mouche géante, c'était une Cigale. Cet animal n'a rien à voir avec les répliques de céramiques peintes à la main, disponibles dans les magasins de souvenirs du monde entier. C'est seulement ici, à l'arbre, que j'ai compris. Dans sa stratégie de marketing, la Provence prend les cigares pour elle. Cigale est son nom allemand - mais

où, dans l'espace germanophone, puis-je utiliser ce mot ? Que la Provence le garde pour elle.

Affaires importantes

C'est vendredi, douze heures et demie, et je suis sur la route depuis onze heures, l'heure du camping.

Je m'étais déjà réveillé vers sept heures, mais les mouvements étaient difficiles et j'étais encore infiniment lent jusqu'à ce que le comprimé contre la douleur fasse effet. C'est pourquoi j'ai pris un petit déjeuner agréable. J'avais aussi besoin de beaucoup de temps pour faire mes affaires, j'ai marché longtemps, j'ai cherché un endroit abrité pendant longtemps et finalement je n'ai pu trouver qu'un seul buisson assez grand et adapté à tous ceux qui devaient se dépêcher. Au cas où je verrais quelqu'un arriver - ma vitesse de levée est très lente - comment pourrais-je me protéger ? Crier un "Occupé !" fort et largement audible depuis le buisson ? Ou bien, dans l'excitation, ferais-je juste sortir un brave "Occupé !"?

Beaucoup y sont allés avant moi cette saison. Les bandes de papier toilette sont disposées, en rose clair sur rose foncé, en bleu clair, illustrées, tachetées, en blanc avec et sans impression de prime. J'ai ajouté le mien, j'ai ramassé quelques pierres par-dessus à la manière allemande, terminé.

La Cigale - encore une fois la Cigale -, le seul camping de Cassis, était malheureusement déjà "complet", c'est déjà le week-end. Selon le guide du camping, les emplacements ne sont pas luxuriants et je dois me rendre à La Ciota en voiture. La douleur m'a déjà beaucoup fatigué. Donc, je sais, je n'ai pas besoin d'être près des montagnes ou de la mer pour me baigner, le site n'a pas besoin d'avoir quelque chose de spécial. Je veux seulement prendre une douche, j'ai besoin d'électricité pour recharger mes appareils électriques et d'internet pour les e-mails.

Déjà le samedi midi, je repars en voiture. Comme c'était agréable : pouvoir faire mes affaires dans un endroit fermant à clé ce jour-là et non derrière un des rares buissons aérés où une autre personne dans le besoin pourrait apparaître à tout moment et me mettre dans le pétrin.

Soudain, le Tibet

Le week-end approche. Dois-je appeler Monique à Marseille ? La solitude pourrait me rattraper. Lorsque je traverse le centre de La Ciota, je vois des affiches annonçant une semaine tibétaine et je cherche une place de parking.

Chansons du Tibet, nourriture du Tibet, spectacles gratuits sur la place du marché. Les librairies publient des livres sur le Dalaï Lama, le bouddhisme, le yoga, les exercices de relaxation et autres. Les passants s'emparent avec reconnaissance de la situation. Ils aiment naviguer, ils achètent et achètent, ils voient cela comme un merveilleux service des

magasins. Ils adorent le libraire pour avoir pensé à ce choix, et le restaurateur pour avoir proposé des plats étrangers passionnants aux goûts nouveaux. Le public se sent bien servi par ce service, il fait l'expérience de la variété. Mes connaissances en marketing résistent à ce commercialisme greffé. Je sais qu'un libraire ne fait pas son travail par philanthropie, mais que c'est une occasion bienvenue d'inciter les gens à acheter plus que d'habitude. Mais qu'est-ce qu'il y a de si mal à cela ? Qu'est-ce que j'ai ? À quoi est-ce que je résiste ? Vendre et acheter, échanger est la chose la plus normale au monde depuis le début de l'humanité. Qu'est-ce que je trouve de si négatif ? Qui profite de qui ? Les gens lui en voudraient même s'il ne participait pas à l'action ! Un bon libraire à succès se fait une bonne réputation précisément parce qu'il est orienté vers la vente, offrant toujours quelque chose de nouveau aux gens. Vendre n'a rien de négatif ! Il s'agit d'un don et d'une prise. Les gens veulent, oui, ils veulent acheter ! Ils veulent documenter leurs expériences avec quelque chose de tangible. Mme Rosi ! Ce qui est négatif pour vous, c'est que vous ne gardez pas vos offres ! Vous devriez y réfléchir.

Un lit involontaire

Puis j'ai appelé Monique. Si je pouvais passer chez elle en fin d'après-midi, je dors aussi dans ma voiture, elle n'a rien à préparer.

Avec toute sa joyeuse surprise, je remarque qu'elle trébuche brièvement.

"Je suis en train de nettoyer ma maison. Je veux le louer parce que je pars en vacances le mardi", m'explique-t-elle en français.

Mais alors :

"Bien sûr que vous pouvez venir. "Je vais vous donner un lit. Nous irons à la plage, nous dînerons. Demain matin, nous prendrons le petit déjeuner ensemble. Venez ! Je suis heureux".

Lorsque nous avons raccroché, je me demande encore une fois si je n'ai pas été impertinent, dans un délai aussi court - mais alors une grande anticipation me gagne, et ma fantaisie s'envole.

À quoi ressemblera Monique ? Est-elle la même qu'il y a onze ans, à quoi puis-je m'attendre ? Elle n'est plus non plus avec André, j'ai également reçu cette information, comme avec Danielle à Vienne, par un échange de lettres entre-temps. Sa maison commune près de Grenoble, où Karl-Hubert, les enfants et moi rendions visite à la famille sur le chemin de l'Espagne, est maintenant occupée par André seul, et Monique a emménagé dans la maison de vacances commune ici près de la plage de Marseille, qu'il lui a "gentiment" laissée. C'est comme ça qu'elle l'avait mis dans une lettre pour moi, tout comme Danielle : gentiment. Et encore une fois, comme pour Danielle, j'ai été surpris qu'elle y voie une affection amicale et non son droit à obtenir quelque chose de leur mariage. Après tout, elle est maintenant propriétaire de la maison. Moi, en revanche, qui ai insisté sur mon droit au moment du divorce, je n'ai rien obtenu, aucune part dans l'entreprise commune, aucun soutien pour moi, même pour les jeunes enfants de l'époque, aucun "legs amical". Aurais-je dû le

reconnaître plus gentiment dans sa performance ? Aurais-je dû m'incliner davantage ? Aurais-je dû être plus amical avec Karl-Hubert ? Quand je me suis senti si injustement traité ! Néanmoins ?
Que va-t-il se passer avec Monique maintenant ? Certaines personnes changent de manière choquante au fil des ans, d'autres pas du tout.
Lors des réunions de classe, j'ai été très surpris de voir à quel point certains de mes anciens camarades de classe avaient changé en dix ou vingt ans, et encore plus après trente ans. Uschi, qui était la plus jolie de toute la classe à l'époque, marchait maintenant penchée, son teint autrefois velouté et doux était devenu pâle, ses dents et le bout de ses doigts avaient jauni à cause de la fumée et ses yeux ne brillaient plus. Simone était devenue très corpulente, ce n'était plus le visage de Simone qui me parlait. Je n'ai pas reconnu Lieselotte parce qu'elle portait
maintenant ses cheveux longs, autrefois touffus, coupés courts : ...ce qui a changé de façon frappante l'effet de son visage autrefois si doux. Montrer ma surprise de manière flagrante n'a pas été bien accueilli lors de la réunion.
Il y a quelques années, lorsque je suis arrivé de manière inattendue dans le quartier et dans la rue de mon ancienne meilleure amie Edith et que j'ai voulu voir sans réfléchir ce qu'était devenu l'appartement, le panneau de la cloche portait toujours le même nom qu'à l'époque : Weihinger. J'ai appuyé sur la sonnette et j'ai attendu les parents âgés, qui seraient heureux de recevoir une visite de leur ancienne vie. Mais il s'est ouvert à moi, les deux parties étant très surprises, Edith. Mais elle n'était pas satisfaite de moi. Elle semblait très déprimée quand elle m'a dit que l'histoire avec Norbert s'était terminée peu après ses études. Elle vit depuis avec ses parents, mais ils sont morts tous les deux il y a deux ans, peu de temps après. Elle n'avait pas encore voulu changer leur mobilier. Non, j'ai vu ça, elle n'avait vraiment pas fait ça, ça ressemblait encore à ce que nous avons rencontré en tant que filles dans l'appartement de ses parents il y a trente ans. Et moi, comment suis-je perçu ? La pourriture est-elle aussi écrite sur mon visage ? Je n'aime pas du tout cette idée.
Maintenant, j'ai fait une bonne expérience avec la visite spontanée à Danielle à Vienne. Néanmoins, je suis enthousiaste quant à ce que je vais ressentir avec Monique.
Lorsque nous nous affrontons, Monique est toujours Monique. Elle ressemble à ce qu'elle était à l'époque. Toujours la petite figure, le visage nettement dessiné, certes un peu plus âgé. Ses yeux énergiques... Les cheveux raides d'un blond légèrement pâle. Les bras musclés d'un nageur.

Monique me regarde aussi avec une curieuse joie alors que nous nous saluons avec des baisers à droite et à gauche et à droite.
"Tu es comme je me souviens de toi", dit-elle. "Comment vas-tu ?"
Elle dit que j'ai l'air de la façon dont elle se souvient de moi. La question qui suit est déjà : Comment va Lisa ? Je pense beaucoup à elle, et à tous vos enfants !

Ma fille Lisa et sa fille Yvette ont été inséparables pendant les deux années où Monique a vécu à Ismaning avec son mari André et leurs deux enfants. Ils étaient inconsolables que la famille d'Yvette soit retournée en France. Même après leur départ, nous avons continué à faire en sorte que les enfants se rendent visite à plusieurs reprises, au-delà des frontières nationales. Jusqu'à ce que le contact avec l'enfance des filles diminue.

Pas de vie facile

J'ai vu la plaque à l'entrée de la maison : Thibeau.
Monique a également repris son nom de jeune fille, tout comme Danielle à Vienne, car André lui a demandé de rendre son nom de mariée, me dit-elle plus tard lorsque je lui demande. Oui, c'est comme ça en France, elle dit que ça ne la dérange pas.
Elle était très impatiente d'entendre l'histoire de mon divorce. Comment était-ce alors, comment avez-vous tout arrangé, avec les enfants, pourquoi n'avez-vous pas continué à travailler dans l'entreprise de Karl-Hubert, comment les enfants ont-ils réagi au divorce, pourquoi n'avez-vous pas reçu d'argent de Karl-Hubert, comment gérez-vous l'amour, comment pouvez-vous être à nouveau mariés ?
C'est là que j'ai commencé à parler.
"Vous ne pouvez pas imaginer à quel point notre trio de gourmets est devenu odieux pour moi au fil des ans. Oui, c'était notre gagne-pain, et j'aimais certainement organiser. Je connaissais mon chemin, j'étais devenu un professionnel, j'ai vraiment reçu beaucoup de reconnaissance, du moins de la part de mes clients et de mes amis. Mais je ne pouvais plus le supporter !
Ce que nous avions lancé lorsque nous avons démarré notre entreprise et que nous avions trouvé bon à l'époque, nous était maintenant sorti de la tête au fil des années où nous avions notre boutique. Le fleuve de la vie avait reçu de nombreux petits et grands affluents et était devenu un puissant ruisseau. Nous étions comme une masse tenace, une bouillie visqueuse et filante dont la vie avait tiré l'eau pour la rendre lisse. Tendus l'un dans l'autre, engloutis. Et maintenant, je pensais pouvoir sortir de cette masse difficile et la faire couler, et dans une direction que j'avais déterminée. Il s'est avéré que c'était un tour de bœuf. Il a fallu un effort incroyable pour maintenir le magasin dans un état frais, et aussi beaucoup de savoir-faire. Je n'ai pas eu de personnel ! Karin, la vendeuse qui travaillait dans la boutique depuis de nombreuses années, est tombée malade, plusieurs mois. Nos aides horaires ne pouvaient pas être laissés seuls dans le magasin, ils étaient submergés par le grand assortiment. J'ai dû le remplir trop souvent, vraiment trop souvent, et cela m'a épuisé - au fil des ans, c'était devenu trop pour moi. J'ai formé un apprenti après l'autre, ils sont repartis vers d'autres emplois plus faciles. Toute ma connaissance de l'organisation n'était d'aucune utilité si je devais en faire trop tout seul. Karl-Hubert était de plus en plus impliqué dans le commerce de gros du vin, il ne pouvait m'aider qu'occasionnellement. Ces dernières années, j'étais trop souvent au magasin du lundi au samedi - et je m'y organisais

dans l'étroitesse, les commandes, le service des fêtes, les enfants, toujours interrompus par les clients.
Monique m'a regardé avec intérêt.
"Et ensuite ? Comment avez-vous fait pour le retourner ?

Déjoué

Pour le bien de Karl-Hubert, j'avais participé à la construction de notre existence pendant quelques années et aidé à la réalisation de la façade correspondante. Cette façade et ce rôle m'avaient coûté beaucoup d'énergie pendant longtemps, mais je ne voyais pas d'issue, j'y étais prisonnier. Comment s'en sortir, par où commencer ? Puis mon corps a tiré la corde de déchirure. Lorsque, une fois de plus, vingt invités se sont retrouvés dans la maison, qui devait être gérée avec un style de table parfait, un plan de menu exubérant et une quantité correspondante d'ustensiles de cuisine, avec beaucoup d'alcool et l'utilisation d'enfants et avec mon énergie - soudain, après un court repos, je ne pouvais plus me lever. Je ne pouvais plus bouger mes membres. Rien !
"Où es-tu, maintenant lève-toi et aide-moi !" s'écrie Karl-Hubert depuis la cuisine jusqu'à la chambre.
Je ne pouvais même pas répondre, la voix me faisait défaut.
Les invités allaient bientôt arriver, il avait besoin de moi, je le savais, il ne pouvait pas gérer tout ça tout seul. Dans le stress, il m'a crié : "Descends !"
Mais mes jambes et mes bras n'obéissaient toujours pas à ma volonté. Rien n'a fonctionné, rien du tout. Vous pouvez imaginer à quel point cela m'a effrayé et horrifié. Quand vous ne pouvez plus bouger ! Sans savoir pourquoi ! Je ne me suis pas soucié de Karl-Hubert à ce moment-là. Moi, je ne pouvais pas bouger ! Rien au monde ne valait la peine que je ne puisse pas bouger, pas même les invités qui étaient attendus. Je regrettais que les enfants aient dû prendre ma place de manière encore plus intensive, ils avaient l'air très inquiets et ont donné tout ce qu'ils pouvaient ce soir-là sans les querelles habituelles.
Le lendemain, après un long, long sommeil, j'ai pu me relever, mais une grande fatigue est restée dans mes membres. Mon énergie créative était vraiment brisée.
Avec cette horrible expérience dans la nuque, l'envie de sortir du magasin s'est accrue de plus en plus. Nous ne pourrons jamais rien faire d'autre que de vendre le Gourmetrion. Après tout, il faudra encore un an avant que Karl-Hubert ne puisse se lancer dans cette réflexion et s'occuper d'un acheteur. J'aurais été submergé par la vente, j'avais trop peu de connaissances de ces processus. Tous ces changements ont surchargé notre mariage.
Monique fait un signe de tête.
"Et ces dernières années, qu'avez-vous fait ?"
"En un mot : Il existe de nombreuses agences qui fournissent du personnel intérimaire aux grandes entreprises et aux sociétés. J'ai suivi une formation complémentaire, acquis des compétences en informatique et j'ai rapidement pu travailler comme assistante de bureau indépendante. J'ai fait un nombre incroyable d'expériences intéressantes, tout s'est passé si

différemment que dans notre petit trion gastronomique. La nécessité de déployer les employés à bref délai est très grande, je n'ai jamais eu de déficit d'emploi".
J'ai regardé en bas pendant un moment. Après tout, j'ai vécu dans un endroit comme ça. Mais je ne voulais pas surcharger l'attention de Monique avec des détails supplémentaires.
"Et maintenant ? Avez-vous gagné suffisamment ? Avec les enfants ?"
J'ai balancé ma tête.
"Quand est-ce que ça suffit ? Je pourrais prendre soin de moi et des enfants. Donc - je n'ai plus rien. Mais en attendant, les enfants ont grandi - je suis en voyage avec moi, pour me remettre en ordre, à 52 ans. Que veux-je faire du reste de ma vie ?
Là, elle a ri.
"Oui, le reste de notre vie a déjà commencé."

Un Allemand

La maison de Monique à la périphérie de Marseille n'est pas grande, mais ses enfants peuvent lui rendre visite là-bas. A seulement trois cents mètres de la mer, c'était important pour elle en tant que nageuse. Elle nage tous les jours, d'avril à octobre, dit-elle. Il se sent à l'aise et entre de bonnes mains. André lui donne la monnaie alimentaire pour son entretien, elle donne des cours de peinture et a un petit travail dans un bureau, elle dit qu'elle peut vivre avec ça.
Pourquoi aurais-je entrepris un voyage aussi aventureux tout seul, me demande-t-elle après que je lui ai parlé de ma douleur.
"J'aime le défi que représente un tel voyage", dis-je.
Elle me regarde, stupéfaite.
„Ça, c’est typiquement allemand!“
Je la regarde avec perplexité.
En tant qu'Allemand, je suis apparemment si typiquement allemand que je ne peux même pas commencer à imaginer ce qu'elle veut dire. Je suis tellement stupéfait que je ne trouve même pas les mots pour demander. Qu'est-ce qui est si typiquement allemand dans mon voyage ?
Elle a dû remarquer ma surprise, car elle traîne une explication.
Nous, les Français, dit-elle, essayons toujours de nous faciliter la tâche.

aller et venir

Monique avait ouvert le portail de la cour quand je suis arrivé.
"S'il vous plaît, vous êtes absolument en train de rouler dans ma cour", m'a-t-elle poussé.
"Par la route, il y a trop de voleurs ici, au bord de la mer ! Même dans ma cour, il y a eu des voleurs. Mais c'est mieux dans votre jardin".
Avant de rencontrer Thierry - une amie, dit-elle - pour le dîner, elle me fournit un lit fait dans sa maison, qu'elle avait déjà préparé pour le sous-louer pendant les prochaines semaines de vacances. Elle passera le temps sur l'océan Atlantique en Normandie, d'où elle

est originaire. Un lit confortable, dans lequel je n'ai pas besoin de me hisser de manière compliquée sur un lit en bois, dans lequel je n'ai qu'à m'allonger, et aussi une douche feront du bien à mon mal de dos.

Monique met du jambon, du fromage et de l'eau froide dans le sac réfrigérant et me demande
Vous préférez le vin blanc ou le rosé ?
"Rosé de Provence ?", je demande. Mes yeux ont dû briller, car elle rit et n'attend pas ma réponse. Elle prend deux bouteilles dans le réfrigérateur et les met dans le sac réfrigérant.
"On prend des baguettes sur le chemin, à la boulangerie une rue plus loin, il faut que ce soit frais !"
Drap, couverts, tasses et assiettes en papier, sac isotherme - pour la courte distance entre sa maison et la plage, elle prend un chariot dans le garage, dans lequel on met tout, et elle part. Alors maintenant, je peux moi aussi participer à un tel repas sur des draps !
Nous étalons la feuille sur le sable mou, mettons la "table", elle y met la nourriture, tandis que moi, ayant trouvé une position confortable pour mon dos, je coupe la première baguette.
La mer brille sous le soleil qui s'enfonce lentement et éclabousse doucement. Plusieurs groupes de personnes ou de familles se sont réunis pour un pique-nique du soir et profitent de l'atmosphère d'infini avec nous : nous aussi, nous avons une part d'histoire dans le sablage des coquillages sur la plage. Monique voit Thierry arriver. Un homme grand et maigre d'une cinquantaine d'années, dont le pas semble fatigué, qui s'agite et se fraye un chemin dans les airs.
Thierry se penche vers Monique, la salue avec des baisers à droite et à gauche, puis se tourne vers moi, me salue aussi, et s'assied avec nous sur le tissu.
"J'ai eu tellement de mal au travail", dit-il en se tournant vers Monique et en commençant à raconter son histoire du jour pendant que Monique nous verse du rosé.
"Santé !", nous portons un toast et mangeons la nourriture que nous avons apportée sur des tranches de baguette.
Thierry parle encore du travail.
J'aimerais laisser ces deux-là tranquilles et annoncer
"Je vais à la plage un peu, bouge mon dos."
Lentement et en travers, je me lève, Thierry me regarde avec émerveillement pendant un instant. Je vais sur le rivage, la mer commence à s'assombrir. Marcher sur un sable inégal qui cède la place à mes coups de pied me fait mal, pourtant je me promène au bord de la mer pendant une demi-heure avant de m'asseoir à nouveau avec eux.
Ma décision est claire : demain, dimanche, j'irai en ville le matin, ça ne me fait plus peur. "Si tu te sens seul, va à l'église", m'avait donné Peter. Peut-être y aura-t-il un service dans la célèbre Marienkirche de Marseille qui me donnera la paix et la tranquillité ? Sentir le bénéfice de l'insouciance, de la gratuité, de l'anonymat, oui, dans une église, je peux le faire. Après tout, Dieu est impliqué, quelque chose de plus élevé, de plus insensible que mes

semblables. Je veux chanter de vieilles chansons, me détendre en écoutant et laisser mes pensées vagabonder.
"Connaissez-vous les horaires de service à Notre-Dame-de-la-Garde ?" leur demande-je. En même temps, ils froncent les sourcils comme si j'avais dit quelque chose de complètement inapproprié. Un service religieux ? Monique secoue la tête.
"Notre-Dame-de-la-Garde est une grande église", dit-elle simplement.
"Et allez aussi sur la terrasse, la vue est superbe là-haut", ajoute Thierry.
Tôt le lendemain matin, Monique et moi étions assis à la table du petit déjeuner sur sa terrasse, elle a mis des croissants au four pour finir la cuisson et m'a laissé sortir un café au lait de la machine. J'attends le jour avec impatience, le soleil est déjà chaud. Maintenant, elle m'ouvre la porte de la cour et me laisse partir en paix. "À plus tard", nous nous appelons.

Protection de l'église avec essuie-glace

La ville est encore calme. Je trouve un parking en face d'une boulangerie. Un résident après l'autre entre et se procure des baguettes et des croissants. Il y a beaucoup de choses qui se passent. Ce sera bien de laisser Mercure tranquille, j'espère.
Néanmoins, je préfère rester dans la voiture quelques minutes de plus et surveiller la zone. Cet homme là-bas, vieilles chaussures, pantalon à ceinture négligé, chemise sale, que fait-il ? Le bricolage de l'essuie-glace d'une voiture. Puis il tient les essuie-glaces dans sa main, les regarde de près. Un peu plus tard, il met sa clé dans la serrure, ouvre le coffre et sort un nouveau paquet de balais d'essuie-glace.
Je m'en sors maladroitement avec un visage torturé. Mon dos ! Mais je ne peux pas me reposer pour cela ! Un autre regard sur Merkür : ai-je bien tout couvert ? Plus de câbles sur le tableau de bord, pas d'argent qui traîne, pas d'appareil photo, pas d'ordinateur portable, tout est joliment caché sous le plafond Ikea rayé jaune-bleu. Merkür, prends soin de toi !
Très lentement, mon dos me porte jusqu'à l'endroit où Notre-Dame-de-la-Garde est indiquée. Je me suis laissé dériver dans les rues, en m'en tenant à la direction. Façades de maisons délabrées, rues tortueuses et bosselées, trottoirs sales ou pas du tout - tout cela ne me dérange pas, au contraire, cela me donne la bonne impression d'être dans le sud. Mais ce qui me répugne, c'est l'odeur qui s'accumule entre les hauts murs des maisons. Il ne pleut pas pendant des mois en été, il n'y a pas de bandes vertes, et après tout, les chiens doivent être quelque part ...
Comme les Français sont amicaux ! J'obtiens toujours de bonnes réponses immédiatement lorsque je demande mon chemin, toujours courtois. Leur langage est très poli de toute façon, toujours un "ça va" sur les lèvres, toujours un "bonne journée, Madame" à la fin, mon cul, les Français sont arrogants ! C'est peut-être différent à Paris, mais ici, dans le sud, on ne peut pas être plus amical que ça !
La marche est très fatigante pour moi, surtout le genre de marche où je ne veux pas qu'on regarde la douleur. Non, je ne veux pas de regards de pitié !

Une fois arrivé au sommet, je traverse le portail de bronze massif et je choisis rapidement l'un des nombreux sièges libres d'où je peux admirer l'intérieur de l'église, déjà à première vue très belle et impressionnante. De riches mosaïques, beaucoup d'or, plusieurs statues de la Vierge Marie, dont l'une, à l'autel principal, est en argent, et d'autres saints disposés artistiquement. La basilique possède trois organes. De nombreuses offrandes votives, déposées principalement par les marins, sont censées témoigner de l'exaucement des prières dans les chapelles latérales.
Il est rare que je prenne du temps pour une vraie réflexion dans la vie de tous les jours. Trouver la paix pour une prière méditative le matin après le lever, pour un petit merci au moment des repas, pour un résumé le soir - comment je deviendrais plus conscient de certaines choses et comment d'autres deviendraient insignifiantes les unes par rapport aux autres. Je prends donc maintenant le modèle dans une église, qui a été créée exactement dans ce but, et je suis heureux qu'en une demi-heure, j'arrive à me séparer de l'action-action-action.
Pendant la promenade à l'extérieur, on passe par la boutique de souvenirs avec des objets de dévotion. Les visiteurs affluent avec enthousiasme autour des quelques offres proposées dans la boutique et sont reconnaissants pour les cartes postales, les livres, les cartes de prières, les souvenirs, les bougies à allumer et, et, et. Ils en sont reconnaissants et achètent. La même prise de conscience - avec tout le respect dû aux motifs religieux - que sur le marché tibétain de La Ciota : Oui, les gens veulent des souvenirs, ils veulent acheter, ils veulent dépenser de l'argent et peut-être obtenir une confirmation avec celui-ci : J'ai été ici, j'ai apprécié, et maintenant je vais conclure par un achat. Et moi ? Je devrais aussi vendre quelque chose. Comment puis-je rendre mes clients reconnaissants, satisfaits et heureux ? Vais-je réussir en tant qu'entraîneur en plein air ? Ou cette attente me mettra-t-elle sous pression ?
Je ressens une grande douleur. Je dois annuler ma visite de l'église.
Laissez-moi au moins aller sur la terrasse, comme Thierry l'a recommandé. Je vois la mer en flash. Et oui, quelle vue imprenable sur la grande ville m'y accueille, sur le vieux port avec ses chics yachts blancs, sur la mer. Et au loin, je lis avec surprise et excitation sur le tableau noir, là-bas, la majestueuse élévation sur une île, c'est le Château d'If, où "Le Comte de Monte Cristo" a dû passer tant d'années. Dans mes jeunes années, après ma phase Karl May, c'était l'un des livres qui m'empêchait de dormir pendant des nuits entières. Le château d'If magique !

Prenez tout !

La descente est plus facile pour moi. J'espère que Mercure est...
De loin, il brille à mes yeux. Dieu merci, il est toujours debout - et même à l'intérieur, tout est intact. Encore une fois, une courte prière de remerciement, Merkür, tu es le meilleur !
Sur le chemin du retour chez Monique, ma soif d'aventure me pousse vers le panneau "Marseille Europort". Jetez juste un coup d'œil. Le fameux port. Juste un petit coup d'œil

pour voir si c'est vraiment si mauvais. Le port est toujours intéressant ! Je suis déjà en plein dedans. Un grand malaise soudain. J'ai des crampes d'estomac. Je ressens soudain toutes mes réserves sur ce Marseille d'un seul coup, je pousse le volant loin de moi comme si je pouvais gagner de la distance. Très vite, je regrette à nouveau d'avoir été si naïf, de m'être plongé dans l'Afrique la plus profonde sans être préparé. Des milliers de personnes les plus pauvres vivent ici, dont les visages hagards et les postures voûtées montrent qu'elles ont accompli le travail le plus dur de leur vie. Beaucoup d'entre eux sont musulmans et portent de longs et larges caftans, la plupart à la peau noire. Dockworkers. Je ne me sens pas bien, je veux sortir rapidement, mais je suis coincé dans la circulation, je prends les mauvais virages dans les innombrables ronds-points - je ressens de la peur, comme si j'étais pris dans un filet, à la vue des nombreux hommes étranges aux yeux sombres et perçants, qui me regardent tous seuls, une femme seule, les hommes sombres sur le trottoir, les hommes lugubres dans les bars de rue, les hommes aux yeux étincelants dans les voitures à côté de la mienne, il n'y a que moi qui regarde, Mercure, protège-moi ! Comment sortir d'ici ? Un rond-point prend le relais du suivant, et quel panneau est le bon pour moi, après tout, il n'y a pas de panneau qui indique ce que je cherche comme indication : ici, c'est la sortie de l'enfer. Pendant une bonne heure, je me fraye un chemin dans le labyrinthe des rues, non, je ne regarde même plus les hommes, non, je me concentre seulement sur moi-même, non, oui, je trouve la sortie, je me dis tout le temps à voix haute - et ça aide à la fin.

Par-delà les frontières, les barrières et les blocages

"Je ne suis pas une grande cuisinière", dit Monique.

"Je réponds en riant : "Comme c'est gentil !

Mais un repas de 4 plats doit être obligatoire, vous êtes en France. Elle prépare une salade à partir de grains de maïs en conserve avec quelques morceaux de tomates fraîches, le brocoli surgelé passe au micro-ondes, elle avait acheté un poulet rôti la veille, et maintenant elle l'a réchauffé au four. Avec elle, on peut cuire le riz en sachet, ce qui fonctionne toujours. Des melons frais en bateau pour le dessert, je les coupe. En attendant, Thierry est également venu.

Avec tous les efforts déployés de toutes parts, il se peut qu'il n'y ait pas d'atmosphère cordiale pendant le repas.

"J'aimerais aller un peu à la mer", j'ose dire, "j'aime la mer - et à Munich nous n'en avons pas", je pense que je dois ajouter des excuses.

A quelques rues de là, j'ai besoin de marcher et j'y suis. La vue dans son immensité me fait du bien et m'aide à situer mon désir évident de conversations, de discussions, d'échanges de sentiments. J'ai tellement de pensées que je ne peux pas les clarifier par moi-même. Parler en français avec Monique s'est bien passé, mais ce n'est pas tout. Il y a d'autres limites auxquelles je me heurte. Je n'ose pas agir à son égard, je suis toujours sur mes gardes : que veut-elle, que veux-je. Au lieu de faire ce que je veux, je me retiens : qu'est-ce qu'elle attend ? Je m'efforce de toujours être bon et de ne pas l'offenser, car elle semble si fragile.

Quelque chose en elle me répugne. S'agit-il de problèmes relationnels ? Peur du contact ? Avec elle ou même avec moi ? J'ai autorisé une autre interruption de ma tournée en solo. Aurais-je préféré finir seul ? Je me demande. Me suis-je senti obligé de rendre visite à Monique lorsque j'étais dans la région ? Je me suis jeté hors de toute contemplation que je trouve si bénéfique. Bien sûr qu'elle ressent cela ! A elle, je n'ose pas dire ce que je veux. Cela la rend également peu sûre d'elle. Elle, Monique dans sa prudence, veut me faire du bien. Dans ma prudence, je peux difficilement l'accepter. Oui, je suis un mauvais invité. J'appartiens probablement davantage à la catégorie des "bons hôtes", comme je l'ai pratiqué avec Karl-Hubert à l'époque. Là, je peux développer des idées à l'avance, qui m'inspirent, je peux attendre des invités, je peux appliquer tout ce que j'ai imaginé, puis je suis occupé, je sers, j'ai le rôle de l'animateur, je suis dans la position du leader - c'est pour cela que je suis formé. Qui de nos amis pourrait nous inviter sans apporter beaucoup de chaos en la personne de nos quatre enfants irrépressibles, souvent peu instruits par manque de temps de leurs parents, très proches les uns des autres par l'âge, et qui de ce fait se disputaient beaucoup, se déchaînaient, s'ébattaient - qui voudraient se faire ça à eux-mêmes ? Karl-Hubert et moi sommes tombés d'accord : au lieu de devoir aller voir des amis pour contrôler nos enfants et s'assurer qu'ils ne font rien de mal, il vaudrait mieux que les amis viennent nous voir. Nous avions le plus de place, et leurs deux enfants tout au plus pouvaient facilement trouver un logement chez nous. Oui, être un invité a toujours été plus épuisant qu'être un hôte.
"Je vais nous faire du café dehors, près de la voiture", je propose à Monique, le visage enjoué, de me soulager de mon irrésistible irruption de mon point de vue.
Je veux donc jouer le renversement des rôles avec elle, la convaincre de ma vie de clochard heureuse, moi et Merkür. Je veux lui rendre ce qui est bon pour mon apparition soudaine, pour son hospitalité, même si elle devrait préparer ses vacances. Je veux qu'elle se sente aussi amusée que moi lorsque nous sommes dehors, à l'ombre de Merkür, à boire un café préparé sur mon réchaud à gaz dans une tasse en métal incassable. Le monde doit trouver cela aussi attirant que moi, elle devrait juste essayer une fois !
Mais Monique ouvre les mains d'horreur, secoue la tête avec véhémence.
"Mais pourquoi, dit-elle, j'ai une machine à café ! Vous voulez un cappuccino ou un café au lait ?
J'ai poliment réclamé un "cappuccino" et je me suis fait gifler.

L'esprit de montagne de l'argent

Dans toutes les conversations avec les femmes qui décrivent leurs problèmes, je remarque que la femme ne peut changer quelque chose que si elle-même, de son propre chef, fait quelque chose de différent qu'auparavant.
De tels changements sont souvent précédés par de longs processus de clarification, o oui ! Mais où trouver la clarté quand on est coincé dans un marécage !

Comme il est facile pour moi de tirer des conclusions des récits de Monique sur sa relation avec sa mère, sur le besoin de paix dans son mariage avec André, pour lequel elle a donné beaucoup d'elle-même, dit-elle.
Elle a beaucoup discuté de ses souhaits avec lui. Toujours dans le but d'obtenir son approbation. Du moins, c'est ainsi que je l'ai perçu. Au lieu de promouvoir ses besoins. Au lieu de faire ce qu'elle veut sans demander. Pour supporter la discorde qui survient souvent lorsque vous voulez réaliser vos propres souhaits. Avec le succès d'avoir obtenu la satisfaction d'avoir créé quelque chose qui vous est propre.
Je voulais aider Monique. Je voulais lui faire comprendre mon interprétation de son histoire. Oui, j'ai tout compris - et en plus, je savais comment le monde fonctionne ! J'étais sûr d'une chose : il faut endurer ! Pour supporter que votre partenaire ne soit pas d'accord. Et faites-le quand même ! Mais bien sûr, Monique ne voulait pas en entendre parler. Bien sûr. Ça ressemblait à un sermon.

Après avoir formulé mes pensées et réalisé que je n'avais pas atteint Monique avec cela, j'ai soudain compris que tout mon sermon portait en fait sur moi-même.
Endurer ? Endurer des situations difficiles pour surmonter ses craintes ? Faire ce qui est important pour vous ? Même si je suis le seul au monde qui s'en soucie ? Pour endurer ? Pour durer !
Et mon souhait ? N'est-ce pas ce qu'on appelle l'indépendance ? Pour avoir assez d'argent à moi ?
Il faudrait que je change quelque chose, oui moi. Dans mes peurs qui me retiennent. qui limitent mon champ visuel et donc ma pensée. Comment obtenir une vue d'ensemble des choses pour savoir enfin ce que je pourrais changer ? Comment reconnaître la bonne montagne à partir de laquelle je peux changer de perspective ? Où je peux tenir, précisément parce que j'ai une nouvelle vue de dessus ? Que diriez-vous d'avoir "beaucoup d'argent" ? Pour supporter cela ? Cela signifierait d'abord accepter beaucoup d'argent. Et endurer l'acceptation. Quel défi !
N'ai-je pas peur d'avoir beaucoup d'argent ? Toute cette responsabilité est tout simplement trop grande pour moi. Aidez-moi, alors je ne dépense pas peu d'argent, comme c'est le cas actuellement, mais je vais certainement dépenser relativement plus d'argent. Et une fois de plus, il a disparu. Je suis à nouveau dépendant de l'argent que je gagne. N'ai-je pas choisi un homme qui gagne peu d'argent comme professeur dans une école privée ? Pour que ce problème de "beaucoup d'argent" ne se pose pas en premier lieu ? Peut-on continuer à garder le contrôle tout en gérant de grosses sommes d'argent qui m'intimideraient ? Je n'ai donc même pas pris le risque de rencontrer un homme qui m'emmènerait dans un restaurant avec beaucoup d'argent lorsque nous nous sommes rencontrés, car je craignais à l'époque que cela ne finisse automatiquement par aboutir à nouveau au désastre de la "cage dorée". Je n'aurais pas pu accepter plus de courtoisie. Je me serais alors senti à nouveau

délivré. Sous pression. Oh, sur quelle montagne dois-je grimper pour pouvoir reconnaître la sortie de ce labyrinthe ?

Questions à la femme

N'ai-je pas vécu dans une cage dorée et n'ai-je pas été heureux avec de l'argent seulement ?
Si je prends, je dois donner infiniment pour cela, n'était-ce pas inconsciemment ma devise ?
N'aurais-je pas dû travailler sans arrêt ?
Aurais-je pu faire en sorte que Karl-Hubert se sente bien avec d'autres choses que le travail, par exemple avec une simple reconnaissance, avec des éloges ? Avec plus de sexe ?
C'est précisément cette reconnaissance que je voulais obtenir de lui par la performance. Les hommes peuvent-ils même reconnaître la performance d'une femme ? Ou bien la beauté est-elle déjà une performance suffisante ? Ne doit-elle pas se produire davantage ? Que ce soit simple, qu'elle ne s'occupe que d'elle-même ?
Ne doit-il pas faire son devoir jour et nuit ? Ils pourraient aussi apprécier leur travail et être payés aussi bien que lui ?
Le désastre de nombreuses mères célibataires occupant des mini-emplois, de nombreuses femmes vivant dans la pauvreté à l'âge de la retraite parce qu'elles n'ont fait "que" du travail éducatif et infirmier en dit long.
Ou peut-être doit-elle simplement être jolie et être là pour lui, et le louer vigoureusement pour toujours ? (Comme cela semble épuisant !)
La demande tacite qui m'a été faite en tant qu'épouse de Karl-Hubert, ce n'était pas celle-là : Une femme qui est toujours forte, qui est impliquée dans les affaires, qui lui évite les coups de téléphone ennuyeux, qui contrôle les enfants, qui gère en quelque sorte le ménage pour qu'il ne lui semble pas ennuyeux, qui, pour ne pas être oubliée, est belle, le met au-dessus de tout, l'aime et est équilibrée en tout, est gaie et le divertit intelligemment quand il a besoin de se détendre dans une atmosphère élégante.

Avoir confiance, être capable de lâcher prise, c'est en revanche très bénéfique. Être autorisé à prendre et ne pas être exclu à un autre niveau. N'ayez pas peur. Aucune tension. Faites votre propre travail. Pour savoir : En cas d'urgence, je peux me défendre.
Le combattre, contre lui, l'homme ? Le langage de la guerre ?
Se battre au lieu de se laisser tomber ?
Avec les armes d'une femme, également langage de guerre.
Est-ce que cette expérience me manque ? Parce que je m'occupais d'enfants ?
Ai-je toujours été bien élevé sans réfléchir, et le serai-je toujours jusqu'à un âge avancé ?
Ne pas avoir à être bon, c'est la liberté que je veux acheter avec mon propre argent ?
La liberté de choix ? Pour quoi que ce soit : pouvoir décider sans nécessairement avoir besoin du consentement du partenaire.
Est-ce que je veux le pouvoir ? Et si oui, pourquoi pas ?
Mais quelle serait l'autre variante ?

Comment les autres femmes gèrent-elles le fait que leur mari rapporte beaucoup plus d'argent qu'elles ? Sont-ils réellement plus efficaces ou plus représentatifs, ou même créent-ils "plus de valeur", comme dirait Karl-Hubert ?
Il suffit d'accepter les autres femmes avec confiance : Je suis une femme et je lui donne assez avec ça seulement. Ou bien, d'un autre côté, supportent-ils beaucoup de choses pour la commodité de "se faire payer" et ne résistent pas ?
N'est-ce pas déjà un sujet du mouvement des femmes de ma jeunesse, des années 60, 70 ? Suis-je en retard sur mon temps ?
Ou bien la politique et la société sont-elles à la traîne, les anciens modèles de rôles étant confortablement maintenus et cultivés ?
Où puis-je trouver suffisamment d'argent pour moi-même ? Ne peut-on pas tenir pour acquis qu'en tant que femme, j'y pense toujours et pour toujours ?
Je ne veux pas être le facteur économique "La femme chère", gâtée par l'homme qui est fier de pouvoir s'offrir cette femme. Non, avec mon savoir-faire et aussi ma capacité à être une mère, à servir l'économie et à gagner mon propre revenu. Un grand, aussi ! Qu'est-ce qui m'en empêche ?
Peut-il vraiment y avoir des femmes qui ne veulent pas de cela ? Et pourquoi pas ? Comment deviennent-ils heureux ? Que les femmes ne veulent pas avoir d'enfants, est-ce la solution ? Les jeunes femmes, les étudiants d'Europe de l'Est de l'histoire de Sibylle : Je trouverai un homme qui s'occupera de moi. Cela ne peut pas être bon, tant de dépendance ! Ou est-ce que je ne respecte pas une loi de la nature ? Un contre lequel on se bat en vain, comme quand on ne veut pas accepter qu'une pierre tombe et ne se relève pas ? Ou bien est-ce simplement un slogan du genre "Tous les piétons marchent au milieu du trottoir". Ou encore : "Toutes les tables de bord du restaurant sont les premières à être remplies". Vous pouvez changer ce comportement.
Quel est le nom du point non résolu en moi qui m'empêche de gagner un revenu suffisant ? Que me répondraient d'autres femmes à ce sujet ?
Par où commencer pour clarifier ?
Une autre femme a-t-elle mes questions ?
Ou est-ce le mien seulement, en raison de l'histoire de ma vie spécifique ? L'argent est un moyen d'échange. Que dois-je échanger, volontairement et de plein gré, si ce n'est d'avoir élevé quatre enfants ? Ou est-ce suffisant ? De quoi est-ce que je vis alors ?
Avec toute l'utilité de ma voiture, une bibliothèque de philosophie aurait été appropriée. Mais mes points d'interrogation me ramènent à mes propres conclusions.

Angélique

Le concert de Noël, que l'orchestre philharmonique de Gasteig offrait chaque année en décembre, et auquel nous assistions toujours avec Patrice et sa femme Doris, était terminé. Karl-Hubert avait ouvert au fil des ans plusieurs boutiques de vin qu'il appelait "Le Vinosophe" et qui étaient devenues son nouveau hobby. En tant que partenaire, il avait

trouvé Patrice, le sympathique jeune œnologue bordelais, qui s'était installé à Munich. Avec l'ingénieur viticole, Karl-Hubert avait réussi à gagner quelques restaurants de Munich comme clients, afin de pouvoir vendre encore mieux les vins auto-importés et de les faire mieux connaître.
Après le concert, Patrice avait réservé une table dans la noble cour royale du Stachus et marchait devant nous, en nous tenant la porte ouverte - lui-même était presque aussi grand que la porte et, avec son corps maigre sous ses cheveux noirs et ses yeux bleus, il ressemblait à un garçon peu sûr de lui. Doris, si elle pouvait l'organiser, était heureuse d'être présente à toutes les dégustations professionnelles de vin que les deux hommes organisaient, et toujours une attraction pour les hommes de la majorité. Elle a su mettre en valeur sa silhouette dodue, ainsi que ses longues boucles blondes.

C'était donc Angélique ! J'avais souvent entendu ce nom tomber lorsque Karl-Hubert et Patrice lui préparaient une livraison de vin, car Angélique était chargée d'acheter le vin à la cour royale.
C'était une femme française parfaite. Des boucles noires et épaisses à mi-longueur encadraient un teint foncé et velouté du sud, dans lequel les yeux bruns étaient disposés comme des marrons ronds. Lorsqu'elle conduisit la bouteille vers le haut verre de vin pour que Karl-Hubert, qui était assis à l'avant de la table, puisse la goûter, son bras forma un habile angle droit avec le verre. Pour la vider, elle a donné une torsion à la bouteille, qu'elle a soutenue avec sa hanche, en se soulevant légèrement sur ses orteils.
La jeune femme avait 24 ans - et en tant que sommelière, elle était naturellement très versée dans le vin. Karl-Hubert nous l'a décrite, à Patrice et à moi, comme étant mignonne, ce qui était évidemment embarrassant pour Patrice. Son accent français était très particulier ; lorsqu'elle parlait, elle faisait la moue, puis, après avoir prononcé les consonnes finales allemandes avec un O final français, elle laissait sa bouche légèrement ouverte.
"Que voulez-vous boire ?"
Le vin était sa spécialité, elle s'y connaissait. J'ai été surpris car je n'avais jamais rencontré de sommelier français auparavant. La communication entre Karl-Hubert et Angélique s'est déroulée comme sur des roulettes.
Angélique. Il avait souvent parlé d'elle. Il l'adorait. Elle l'adorait. Oh oui, il pourrait être très charmant. L'apparence en dit long. J'ai remarqué que Doris me regardait avec pitié.
Karl-Hubert veut du champagne en apéritif, un Dom Ruinart devrait l'être. Mais il n'est pas au menu. Angélique obtient un 85 de la cave.
Karl-Hubert sélectionne avec dévotion l'homme blanc pour le poisson qui l'accompagne. Ils choisissent un Sancerre 89 du Val de Loire, oui, Bonnard est bon, un grand vigneron !
"Vous voulez passer une soirée spéciale", dit Angélique. "À l'agneau, savez-vous ce que nous allons créer aujourd'hui ? Une bouteille magnum de la Romanée-Conti '83. Il est dans la cave.
Karl-Hubert roule les yeux et soupire avec dévotion.

Angélique n'est là que pour notre table.
Karl-Hubert a besoin de nouvelles lunettes maintenant. Angèlique les apportera.
Les côtelettes d'agneau sont trop bien faites pour lui. Angélique fait encore cuisiner le cuisinier.
Pour son cigare, le Davidoff n°1, il veut son propre cendrier. Angélique regarde autour d'elle pendant dix minutes.
"Que ce soit un de Cohiba", lui demande-t-elle malicieusement en posant sur la table le luxueux cendrier en céramique au motif jaune-blanc-noir typique de Cohiba.
Karl-Hubert acquiesce avec beaucoup de bonheur. Je le regarde : il aime le fait qu'Angélique fasse un tel effort pour réaliser ses souhaits.
Il cherche maintenant une terrine de foie gras qui n'est pas au menu. Angélique aura une tranche épaisse en cuisine. Le Sauternes, mondialement connu, est un château d'Yquem d'une grande richesse et d'une grande douceur.
"Un premier cru supérieur", explique Patrice à sa femme Doris avec un air étonné. "Le Château d'Yquem est le seul à Bordeaux à avoir ce classement Il n'y a rien au-dessus".
Doris fait un signe de tête amical et désireux d'apprendre.
Maintenant, un autre cognac.
"Je suppose que vous voulez le Delamain, 1973 ?"
"La Grande Champagne ?" demande Karl-Hubert.
"Grande Champagne", rit Angélique, qui se réjouit aussi de tant de savoir-faire et qui, peu après, donne l'or brun de la bouteille élancée aux gros becs bulbeux.
"Comment il s'incline !"
„Comme il jambe!“, surrt Angélique.
J'ai souvent entendu cette description lors de dégustations de vin par des experts chez nous - lorsque le jus de raisin se trouve le long de la paroi intérieure du verre et laisse une trace claire, c'est-à-dire des jambes, des "jambes".
Angélique nettoie les grandes assiettes et fait ressortir les assiettes encore plus grandes.
Angélique nettoie les verres et fait ressortir les verres encore plus ronds.
Angélique est toujours là pour lui quand il l'appelle.
Angélique est une personne charmante. Comment pourrais-je être jaloux ? Je ne veux plus faire sa part. Plus maintenant. Non, plus jamais. Je ne veux vraiment plus de la boutique. La vente est prévue pour le 31 décembre. Oui, prenez Angélique pour les services. Ce n'est plus moi.

La mère d'Yvette

Lundi matin, je compte me rendre à nouveau à Cassis, et Monique se rendra en Normandie demain. Elle me montrait encore des photos d'Yvette, et les larmes me venaient aux yeux. Vraiment ! Elle est devenue une jeune femme très séduisante, la jeune fille de 13 ans de l'époque, cool, grande, mince, habillée avec élégance, avec de longs cheveux blonds raides, qu'elle porte tantôt ouverts, tantôt en queue de cheval.

Yvette vit dans un tout petit appartement à Paris, dit Monique.
Elle a étudié la philosophie pendant tant de semestres qu'elle n'arrête pas de parler.
Elle gagne son argent en tant que serveuse ! L'horreur résonne dans sa voix.
Elle vit avec son petit ami. Il est noir. De l'Algérie. Au moins, il parle français. Monique essaie un sourire impuissant.
J'essaie de tout comprendre, dit-elle.
J'aime beaucoup ma fille et je lui souhaite tout le meilleur pour elle.
Elle fait une pause entre chaque phrase.
Yvette ne veut pas m'en parler.
La voilà qui hausse les épaules et je hoche la tête. La compréhension dans le sens où j'essaie toujours de comprendre mes enfants. Je réussis souvent aussi peu que Monique. Ils veulent trouver leur propre voie.
Oui, notre voyage dans le passé a été intense, nous en sommes tous les deux conscients. Même si Monique semblait parfois un peu distante et distante. Peut-être que mon effet sur elle a été tout aussi néfaste ?
Au cours de notre rencontre, mes propres complications sont devenues désagréablement apparentes en moi, ce que je n'ai pas encore clarifié pour moi-même : pour garder ma confiance en moi, même si mon homologue est hostile. Je ne peux pas faire cela. Je veux toujours être aimé, je ne peux pas faire confiance avant cela.

Un tel dictionnaire Pons

Merkür, j'ai vraiment besoin de mon carnet ! Mes pensées ne me lâchent pas, même dans ma rue. Je ne cherche pas de place particulière pour longtemps, mais la prochaine place de parking doit être celle-là, un peu d'ombre est ma seule exigence. Je dois le faire immédiatement.
Comment ai-je pu rencontrer Peter ? me demande-je dans mon journal. Comment pourrais-je surmonter ma méfiance après un mariage raté ? Après de nombreuses années passées à essayer de gérer au mieux l'entreprise, le mariage, les enfants et à devoir ensuite les classer comme "non gérés" ?
Depuis, j'ai lu de nombreux livres sur les relations amoureuses, j'ai analysé de nombreux films sur les relations amoureuses : Comment font les autres ?
"Maintenant, c'est mon tour ! Seul moi" était la seule chose dont j'étais sûr. Je préfère être seul et sans partenaire jusqu'à ce que je sache ce dont j'ai besoin.
J'avais besoin d'un homme qui n'exige rien.
J'avais besoin d'un homme qui puisse me laisser tranquille.
J'avais besoin d'un homme qui ne mette pas de conditions à son amour que je pensais devoir remplir. Oui, je sais ça comme la gelée, n'est-ce pas, Mercure ?
Néanmoins. Pour être libre : Dois-je sacrifier quelque chose avant de pouvoir l'utiliser ?
La liberté existe-t-elle vraiment ? Oui, pendant une courte période, parfois seulement pendant 40 jours et 40 nuits, mais même ici, j'éprouve des dépendances, et que ce soit des

directions de rue que je ne peux pas comprendre ; que ce soit la nature que je rencontre, avec les impondérables de laquelle je dois composer ; que ce soit des gens dont les rencontres me permettent d'échanger des idées, de recevoir des impulsions, de me sentir en harmonie.
Être libre et vivre une relation - ce n'est pas possible. Se permettre la liberté quand même - c'est inévitable, sans elle la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Accorder la liberté aux autres malgré une relation intime - laquelle et dans quelle mesure ? C'est une chose très individuelle entre partenaires.
De toute façon, Peter me laissera partir. Et moi ? Est-ce que je me libère ? Ne suis-je pas trop souvent dans la position de l'observateur : combien peut-il supporter, combien puis-je attendre de lui, comme je l'ai fait avec Monique ? Être capable de supporter qu'il ou elle ne peut pas le supporter. Quel est le degré de risque possible avant que la catastrophe n'éclate parce que les sentiments de l'autre personne ont été épuisés ?
Et Monique ?
Il y a des choses que je n'ai pas osé faire, parce qu'elle, Monique, n'était pas aussi chaleureuse que je l'aurais souhaité. En observant ce que Monique attendait de moi - pour avoir le sentiment qu'elle était d'accord avec moi - je n'ai pas réussi à sentir mes besoins et à les exprimer. Pour prendre ce dont j'avais besoin ou pour le demander.
Bien sûr, j'ai apprécié la douche soignée après mon bain de mer, j'ai pu utiliser son confortable lit d'invité, et le café - pas de problème. Mais juste comme ça, juste pour le prendre, cela aurait été très, très, difficile pour moi. Je suis si heureuse que je viens de me rappeler de lui laisser mon dictionnaire PONS en cadeau d'adieu, pas le petit, mais le grand, le nouveau dont j'étais si fière - pour qu'elle puisse le consulter quand nous nous écrivons. Cela me fait sentir libre.
Vous et moi ne devrions pas penser que je l'ai utilisé pour y dormir gratuitement. Je voulais confirmer à elle et à moi Je l'aime, je la chéris et je suis prêt à sacrifier quelque chose pour elle. Et ce fut pour moi un sacrifice : rendre le grand Dictionnaire, que j'avais acheté neuf et pour beaucoup d'argent avant ce voyage.

Mères

Ma naissance en janvier 1956 allait devenir une question de vie ou de mort pour ma mère. Un caillot de sang était entré dans son poumon et sa respiration risquait de s'effondrer, son cœur s'est arrêté - les médecins devaient agir rapidement. Un cas pour l'unité de soins intensifs - aujourd'hui. Ce n'était pas la norme médicale à l'époque, et elle a dû subir de nombreux traitements à la clinique pendant une période aussi longue. Pour elle - et pour moi - la chance, la clinique gynécologique munichoise de la Maistraße était déjà bien équipée à l'époque, et elle pouvait être aidée. Bien sûr, elle n'a pas pu s'occuper elle-même de son nouveau-né, mais j'ai pu être logée et soignée dans le même complexe de clinique, dans le service des nourrissons.

"Les infirmières étaient si enthousiastes à ton sujet parce que tu étais si bien élevée", disait souvent maman avec un fier sein gonflé, "sinon elles n'auraient pas pu te garder si longtemps, et elles t'auraient emmenée loin de moi beaucoup plus tôt et t'auraient amenée dans un orphelinat !
Le fait qu'elle ait eu les larmes aux yeux en le racontant, même des décennies plus tard, m'a toujours beaucoup ennuyé, même enfant. Combien de fois m'a-t-elle raconté en détail toute la procédure d'accouchement, si souvent que je ne voulais plus écouter et que je me suis enfui de la pièce dès qu'elle a fait part de son histoire médicale "avec moi" à d'autres personnes. Au cours de ma jeunesse et des dernières décennies, j'ai acquis une grande capacité d'évanouissement, les détails liés à ma naissance étaient ennuyeux et j'ai décidé, probablement inconsciemment, de ne pas m'en souvenir. Par conséquent, maintenant que je veux écrire cette histoire, je dois écouter ma vieille mère tout me raconter à nouveau. Ce qui n'est pas difficile pour elle. Et me laisse enfin chevaucher une vague de gratitude. Je peux même dire : "Merci, maman, de m'avoir laissé vivre !" Elle pleure à nouveau, mais cette fois-ci, je pleure aussi.
J'ai donc passé les trois premiers mois de ma jeune vie sous les soins d'infirmières sympathiques à la clinique gynécologique (Merci !) jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus me payer mes soins et que je sois envoyée dans un foyer pour enfants. Mon père m'y rendait visite à intervalles réguliers, il était également malade, avait ramené un handicap sévère de la guerre et avait guéri d'autres dommages de guerre, ce qui au cours des années suivantes a assez souvent conduit à une pleurésie dangereuse.
Ma mère a dû rester à l'hôpital, et dans la maison des enfants, je n'étais probablement pas bien. Je perdais du poids régulièrement, les cheveux à l'arrière de ma tête ont disparu après avoir été couchés si longtemps dans le lit de camp - on a dit à mes parents de me chercher des parents d'accueil.
Ils semblaient prendre bien soin de moi, comme je peux le voir sur une photo de cette année-là, où je suis intronisé correctement et bien nourri au bras de la grand-mère d'Obermüller. Et voilà ! L'enfant grandit et prospère. Bien sûr, les soins ont consommé une grande partie de l'argent que mon père, malade et célibataire, ramenait à la maison. Entre-temps, ma mère avait été libérée de son domicile, avec les soins quotidiens d'un service de soins aux malades, mais elle m'a quand même ramenée chez elle quand j'avais un an et demi. Je peux supposer sans risque que ce n'est pas seulement grâce à l'argent économisé. J'ai mes propres enfants...
Mère était encore si faible qu'elle ne pouvait pas me soulever, me porter et me tenir dans ses bras. Je me demande si cette irrégularité dans les premiers mois de ma vie n'a pas été la cause d'un déséquilibre de toute une vie avec ma mère ? En tout cas, je rendais visite à ma grand-mère Obermüller, comme je l'appelais affectueusement, régulièrement une fois par semaine jusqu'à mes 13 ans. Non seulement parce qu'elle me donnait toujours un Fuffzgerl comme argent de poche. Quand grand-mère et grand-père sont morts peu de temps après,

ce fut un coup terrible pour moi. Pendant les semaines qui ont suivi, j'étais encore profondément triste.
Avec ma mère, d'autres thromboses ont suivi. Dans les années qui ont suivi ma naissance, des veines bloquées ont à plusieurs reprises provoqué une phlébite fébrile et, dans son cas, une "jambe ouverte", c'est-à-dire une plaie ouverte immensément grande sur la partie inférieure de la jambe gauche, qui lui a causé de grandes douleurs. Je ne connais pas ma mère autrement que par le fait qu'elle prend quotidiennement des médicaments pour éclaircir le sang. Dans mes souvenirs d'enfance, le canapé de notre cuisine-salon est nécessairement relié à ma mère couchée, une couverture sur ses jambes. En raison de sa tendance à former des caillots de sang, elle est restée sous observation médicale pour le reste de sa vie, et tout ce qui est douloureux chez une personne en bonne santé mais qui guérit rapidement était dangereux pour elle. Bien sûr, cela la rendait prudente, même si elle a fait beaucoup de travail dans sa vie. Mais chez nous, les enfants, un comportement douteux s'est installé : Je dois l'aider, ou elle va mourir ! J'espère qu'elle ne mourra pas ! Que puis-je faire pour l'empêcher de mourir ? Je ferai tout ce qu'elle me demandera !
Quelle peur terrible j'avais pour elle ! Une fois, je me souviens que lorsqu'elle se promenait "seulement" dans l'appartement en souffrant à cause d'hémorroïdes, je criais moi aussi de peur - enfant, je ne savais pas encore faire la différence entre dangereux et non dangereux. Et lorsqu'elle a été "seulement" à nouveau enceinte, mon père s'est senti extrêmement coupable, plein de peur pour sa femme, parce qu'elle n'aurait pas dû avoir d'autres enfants - les médecins avaient prédit qu'elle ne survivrait pas à un autre accouchement. Les choses évidentes d'aujourd'hui comme la pilule n'existaient pas encore, ou n'ont pas été prises en considération, je ne me permettrai pas de porter un jugement. Cette fois, nous avons tous eu de la chance : ma sœur Nicole est née en parfaite santé, et notre mère aussi.
Cependant, des complications dues au risque de caillots sanguins se sont produites à maintes reprises, et les phlébites nous ont accompagnés tout au long de notre vie. L'épée de Damoclès continue de pendre au-dessus de nous, les enfants : "Mère se sentira mal si nous ne l'aidons pas.
Comme ma naissance de toutes choses avait causé le mauvais état de ma mère, je me suis sentie coupable, bien sûr sans m'en rendre compte, pour le nommer. Pourquoi serait-il surprenant que, même dans ma jeunesse, je n'ai pas pu suivre le processus normal consistant à quitter la maison de mes parents avec toute l'énergie d'une fille pubère ? "Mon enfant, tu ne peux pas me laisser tranquille ! Vous savez que je suis malade !"
Ce que je soupçonnais déjà à l'époque, c'est que la mère était aussi une personne normale et qu'elle utilisait mon inclination à être obéissante même lorsque ce n'était pas absolument nécessaire.
Puis elle avait oublié ses lunettes à la maison pour une visite à l'église, où nous allions toujours ensemble à vélo. Elle pouvait faire du vélo partout, mais en marchant, elle était limitée par sa jambe.

"Mon enfant, sois gentil et va me chercher mes lunettes. Je les ai laissées sur la table à la maison."
Nous nous étions faufilés dans l'église juste à temps, mais sur le premier banc, il restait des sièges. Non, je n'ai pas réussi à contredire sous les yeux de la congrégation assemblée : Prenez-le vous-même. Elle s'est ensuite assise à temps pour le service, mais je suis arrivé trop tard et j'ai eu terriblement honte lorsque je me suis poussé à dépasser les personnes présentes et que je lui ai tendu les lunettes. Ma colère contre elle n'a pas suffi pour qu'elle soit offensée. Toujours dans le cou la peur de dire : je suis si malade après tout.

Maintenant, je suis dans le sud de la France, tout seul avec moi-même. Je peux choisir mes actions, profiter de ce que j'ai choisi, je n'ai pas besoin d'être prévenant envers qui que ce soit. Mais je me demande comment va ma mère. Il semble que cette question m'ait accompagné toute ma vie. Je suis heureux qu'il y ait aussi Peter. Il y a beaucoup de choses que je pourrais changer avec lui, aborder - je ressens le besoin de m'arrêter sur un parking pour lui envoyer un petit SMS : Cher Peter, je suis bien avec toi. Je t'aime parce que je suis moi.
Salut, Rosi

Au secours ! Le luxe !
Monique n'a pas pu faire face à ma soif d'indépendance débridée. Je ne voulais pas être un fardeau pour elle ! Je faisais très attention à ce que je fasse tout seul, que je mange dans ma glacière, que je ne lui prenne pas trop de temps, après son annonce au début de ma visite, elle avait beaucoup à faire en partant en vacances, en préparant les locataires qui allaient louer sa maison entre-temps. Elle avait dit que depuis son divorce, elle ne devait plus s'occuper de personne d'autre. Je voulais m'adapter à cela. Qu'elle ne se souciait tout simplement pas de moi !
Si elle s'était jetée sur moi, j'aurais pu sortir plus de moi-même, me montrer plus chaleureusement, j'aurais pu dire, j'aurais aimé pouvoir dire "untel ou untel", j'aurais pu clarifier les choses. Eh bien, aucun de nous n'aurait pu le faire.

Je suis soulagé d'être à nouveau seul avec Merkür. Il m'offre le luxe que j'aime. Mercure crache d'un seul coup tout ce dont j'ai besoin. Je viens de me casser un ongle. J'ai immédiatement trouvé ma lime à ongles et j'ai pu la limer, la redresser en un rien de temps. Pour Monique, j'ai dû trouver les articles de toilette, si faciles à ramasser un par un dans la voiture, et les mettre dans un récipient digne d'une salle de bain bien entretenue. Et : ce t-shirt n'est pas assez bien et ce pantalon pourrait être plus propre, je pensais. Que dois-je porter pour ne pas passer pour un clochard ? Deux mondes. Un soupir.

Retour à la maison

Le soir, un vent agréable et très chaud souffle et je pose mon matelas gonflable sur le sol à côté de Merkür. Je peux enfin dormir à ciel ouvert ! Est-ce que je pense pouvoir le faire ? Si j'ai peur ? Bien sûr que j'ai peur. Pendant longtemps, j'observe les voitures qui entrent et sortent, celles qui se trouvent près de moi, les personnes qui vont dans quelle direction, même si je ne le vois pas très bien dans l'obscurité.
Pendant longtemps, je profite du ciel étoilé au-dessus de moi, puis je m'endors vraiment, malgré la peur et malgré les moustiques qui pullulent autour de moi. Le matin au crépuscule, ce sont eux qui me réveillent à cinq heures et demie. J'avais imaginé qu'il était plus romantique de dormir dehors. Sur le parking, poussiéreux à cause de la sécheresse, il ne sentait pas non plus la lavande, mais la pisse, qu'aucune pluie n'a pu laver au cours des trois derniers mois de sécheresse.

Lorsque mes voisins m'ont invité à prendre un café dans leur bus VW construit par eux-mêmes à dix mètres de là, un jeune couple très sympathique, j'avais malheureusement déjà fini mon petit déjeuner. Oui, en effet, malheureusement ! Je me sens déjà de nouveau en compagnie. Qu'est-ce que je veux vraiment ?
Très lentement et malgré la douleur, je me suis mis en tenue correcte, j'ai envoyé un autre SMS à la maison. J'ai le mal du pays ! Je me sens seul. Je me sens triste. Je me languis de ma vraie maison, de Peter, de mes deux petits-enfants, de mes enfants heureux, et j'ai presque envie de pleurer un peu. Je pense devenir grand-mère pour la troisième fois à la fin du mois de septembre. Et sur le petit déjeuner varié que Peter apporte dans mon lit avant de partir pour l'école. Pain au levain fort, petits pains croustillants aux céréales. Miel de forêt acidulé, fromage de montagne et jambon cru. Ici, sans réfrigération, je ne pouvais pas conserver de telles choses, je me suis même passé de beurre, et tous les jours seulement des baguettes de la veille avec du miel doux, pah, comme c'est fade.

Avec Charles et Juliette dans le hamac

J'ai écouté un CD de Charles Aznavour et un autre de Juliette Gréco, tous deux achetés il y a une vingtaine d'années et provenant du même ménage que Karl-Hubert.
Comme un dos écrasé peut être instructif !
Parce que jamais auparavant je n'avais pris le temps de m'asseoir et de vraiment écouter. Avant, je n'avais perçu que la musique, la voix, le son de la parole. Avec beaucoup de plaisir, je découvre maintenant, avec le loisir qui m'est imposé, que les paroles sont aussi extrêmement intéressantes, sont présentées de façon comique et artistique et examinent la société de leur temps. Vous devez prendre votre temps, je le répète pour moi, extérieurement avec une secousse de tête surprise à cause d'une si longue période d'ignorance et intérieurement avec la perspicacité qui a été reconnue à maintes reprises au cours des dernières semaines : si vous prenez votre temps, vous obtiendrez de bien meilleurs résultats. Vous êtes plus heureux.

Pas une brindille ne bouge, la lumière du soleil brille dans mon âme, les taches de lumière sur la mer rivalisent dans leur mouvement avec les ondes sonores des Cigales.
Puis je sens venir mes saignements menstruels. Je suis maintenant bien au-delà de quatre semaines sur la route. Je dois aller à la voiture, prendre des mesures d'hygiène. Et je réfléchis à la manière dont je pourrai gérer cette question cette fois-ci dans les prochains jours.
Encore et toujours, j'ai l'impression d'être dans une grotte sombre, tâtonnant sans savoir où je vais avec la prochaine étape. Certaines choses sont dues à ma curiosité, d'autres me dépassent.

L'arrière est aussi à l'avant

Je remarque que je suis de plus en plus détendue alors que mes 40 jours de solitude touchent à leur fin. Nous sommes le mercredi 30 juillet. J'ai accompli beaucoup de choses, j'ai surmonté de nombreuses craintes et j'ai souvent été soumis à une grande pression. Je n'ai pas toujours pu profiter pleinement de mon temps en solo. Et rire avec moi seul - ça n'a pas marché.
Hier encore, j'avais une chanson sur les lèvres, hier encore, je pouvais lire un livre drôle et rire en le lisant. Sans vraiment le remarquer, j'étais constamment sous tension. Tout s'est bien passé et j'ai souvent, très souvent, été fier de moi et très satisfait de mes progrès. J'étais très concentré et je prenais bien soin de moi pour que rien ne se passe. Eh bien, rien de grave. J'ai appris à connaître de nombreuses coutumes françaises. Entre-temps, j'ai appris qu'il est assez courant, ici comme à la maison, de se déshabiller sur la plage, ne serait-ce que pour se tenir là en culotte. Peut-être que pour les campeurs du sud de la France, ce qui était si étrange pour moi est évident. Plusieurs jours de suite sans tente, je n'avais jamais été sur la route auparavant. Que les Français du sud ensoleillé s'asseyent sur le parking et à côté de leur voiture - pas seulement à côté des camping-cars - ou aussi sur la plage et étalent leurs draps, s'assoient par terre et mangent là en rond, je ne le savais pas. Au début de mon voyage, j'avais honte de m'asseoir par terre à côté de ma voiture et de manger un en-cas. En attendant, je ne suis plus gêné non plus, car je mange partout ce que je viens de préparer. C'est seulement avec le temps que la tension à ce sujet s'est dissipée. D'autres tensions nouvelles, déclenchées par d'autres insécurités, se sont ajoutées - et je les ai subies moi aussi.

Je le suis, donc je suis

Nous, les humains, avons tous tendance à résoudre les situations dans lesquelles nous avons peur avec les mêmes tactiques. La règle est d'éviter les situations où cette méthode éprouvée et sophistiquée de lutte contre l'anxiété ne fonctionne pas. Pourquoi me suis-je mis autant de stress ces dernières semaines ? Inconsciemment, je me suis probablement douté de l'importance pour mon développement, mon bien-être futur, pour ma vie dans la vie, d'apprendre plusieurs techniques pour m'affirmer, m'affirmer, me défendre, avoir un choix

de stratégies selon la situation. De cette façon, mes possibilités limitées, qui m'empêchent si souvent d'essayer de nouvelles choses, peuvent se multiplier. Pour que je puisse m'autoriser davantage, pour que je puisse enrichir ma vie avec des joies qui m'étaient auparavant refusées à cause de ma peur. Combien je me laisse souvent réduire par ma peur ! Combien de fois ai-je limité mes possibilités à un niveau trop prudent et n'ai donc ressenti qu'une vitalité limitée. Combien de fois n'ai-je pas épuisé la vie ces dernières années parce que je suis tombé trop souvent sur le nez dans ma jeunesse et que je voulais éviter cette horrible expérience dans les décennies suivantes !

Oui, je me suis protégé. Jusqu'au dernier jour, j'avais ma défense à portée de main : le sifflet autour du cou, mon couteau aiguisé de sauvageon, le marteau du géologue de Peter et son téléphone portable. J'étais extrêmement alerte et j'observais mon environnement de très près, plus avec mon cœur qu'avec mes yeux. Je me suis installé dans le pays étranger, je me suis senti de plus en plus à l'aise ici et j'ai constaté que même les Français ne cuisinent qu'avec de l'eau lorsqu'ils campent. Je n'ai plus honte, je suis l'un d'entre eux. Ma phase de service à l'hôtel, telle que je l'ai vécue avec Karl-Hubert, est terminée.

Et oui, dix euros par jour me suffisaient. Je n'avais vraiment pas besoin de plus. C'est l'été partout. Il fait chaud, le ciel au-dessus de moi me donne son immensité, la nature m'offre d'abondants cadeaux, comme la nourriture élaborée est sans importance pour moi !

Je suis heureux et très confiant. Je ressens une puissance infinie en moi.
Je suis assis dans un endroit de rêve au bord de la mer, avec une vue de rêve. J'ai choisi cet endroit moi-même ! A savoir, exactement l'endroit qui me convient. Une longue plage de sable avec de nombreux parasols et chaises longues alignés en rangée pourrait convenir à d'autres personnes. Il m'en faut un avec des roches lisses d'où je puisse sauter dans l'eau chaude. Je suis libre et je peux décider par moi-même. Beaucoup de gens savent de telles choses depuis leur jeunesse. Je ne le sais que maintenant. Au moins, je le sais déjà maintenant.

Émancipation

J'ai passé beaucoup de temps avec moi-même, j'ai reconnu beaucoup de choses, j'ai appris à connaître beaucoup de choses sur moi que j'aurais aimé connaître plus tôt. J'étais déshabillée, je n'ai pas appris à avoir peur. Ai-je oublié ?
Après quatre semaines d'absence, j'ai appelé maman. Bien sûr, elle a demandé l'inévitable après des échanges généraux et banals : Alors, faites-vous des progrès dans votre travail (nous n'avons jamais parlé du type de travail qu'il devrait ou pourrait être) ou avez-vous plus tendance à vous promener qu'à travailler ?
Avec un sourire dans la voix.

J'ai reçu le message : "Mon enfant, tu ne vas pas seulement faire un tour en voiture, mais j'espère que tu feras quelque chose de plus significatif.
Contrôlez ! Tachycardie ! Je ne sais pas comment répondre à cette question !
Une distraction rapide. Ne répondez pas à cette question. Venez directement à leurs maladies. Ou à ses petits-enfants, qui lui sont chers.
Et je suis très fier de moi. J'ai réussi à rester ici sans la pression de devoir faire quelque chose, de réaliser quelque chose. Ai-je le droit de me sentir aussi bien ? Quelques secondes de silence.
"J'ai réussi à être ici, maman, sans la pression de devoir faire quelque chose, de réaliser quelque chose. Je me débrouille très bien, maman ! Et j'ai vraiment hâte de vous revoir. C'est juste quelques jours de plus".
Surpris, je tiens mon téléphone encore plus serré que ce que j'entends :
"Je suis heureux de mon cœur ! Que vous vous assurez que vous allez bien ! Vous faites tout comme il faut ! J'ai hâte de vous voir aussi !
Il fait déjà nuit, mais la clarté du crépuscule se présente encore dans des dégradés sans faille de jaune à bleu à bleu foncé dans le ciel, et les montagnes se détachent fortement et anguleusement sur les hauteurs.

Vendredi et août

Je suis sur la route depuis une demi-heure. Je me suis réveillé à sept heures pour un moustique, ssssssssssss. Jusqu'au bout du nez, je m'étais enveloppé dans mon sac de couchage, mais je l'entendais encore. Sans défense, je me suis abandonné à mon destin matinal en sachant qu'arriver tôt dans un camping me donnerait des avantages. La haute saison avait commencé.
Merkür est emballé et prêt. La tasse de café à la main, je descends sur la plage pour la dernière fois, je saute dans l'eau une fois de plus - parce que mon dos a récupéré. Je vous dis au revoir encore et encore, les larmes aux yeux. Tout cela avait été si important pour moi.
Les belles roches calcaires que j'aime tant, dans leurs gradations, celles qui sont irrégulières, parfois il fallait lever le pied pour monter, parfois il fallait le baisser pour descendre une marche, rien d'uniforme, la nature par excellence, un paysage très varié. C'est aussi une contrepartie de mon être intérieur, tout comme je pouvais m'identifier au rocher sauvage des Cévennes. Ici, s'ajoute la chaleur agréable et la mer, cette mer sans fin, scintillante, chaude, limpide, vivante, dans laquelle je peux sauter et me mettre immédiatement à nager sans avoir à patauger longtemps dans des eaux peu profondes.
Ma mission est terminée, je le sens clairement. Je suis fini. Hier soir, je suis allé à Cassis, je me suis mêlé aux masses de touristes, j'ai commandé une coupe de champagne, ils appellent cela un coup ou une coupette - tout comme on parle d'une coupe de bière à Munich. Il m'était difficile de m'asseoir seul à une table vide au milieu des tables occupées, alors que tous les autres se produisaient à deux ou avec des amis. On voit rarement

quelqu'un assis seul, et encore moins une femme. Déjà sur la plage, les Français se produisaient en couple, en famille, avec des amis. En tant que personne seule, j'étais une grande exception. Soupir profond. 40 jours et 40 nuits de jeûne social. Je veux trouver mon prochain camping près de Nîmes - et y rester jusqu'à ce que Peter arrive en TGV. Pour lui, non, pour nous, de planter la tente qui m'a toujours accompagné dans les régions arrière de Mercure. Je ne serai seul que quelques jours encore, puis il arrivera à la gare de Nîmes. Un jour plus tard, ce sera notre deuxième anniversaire de mariage. Je suis très heureux.

FIN

Merci...
Maman, j'ai pu atteindre le sommet de la montagne et j'ai fait un travail très gratifiant.
Père, puis-je vous dire Les Cévennes regorgent d'ânes glorieux et gênants. Quand ils vont bien, ils sortent sur la glace.
Merci de m'avoir élevé en bonne santé pour que je puisse faire ce merveilleux voyage vers moi-même. Vous vouliez le meilleur pour moi. Invitez-moi au restaurant, je peux l'accepter dès maintenant. Je vous donne moi et mon temps pour le faire. Je le sais maintenant : C'est suffisant.
Et merci, Merkür. Vous avez maîtrisé votre rôle de compagnon de voyage avec brio.

Merci...
à mon mari Thomas et à ma rédactrice en chef, le Dr Claudia Kuzla, qui m'ont mise sur la bonne voie, notamment en ce qui concerne les questions délicates des relations entre femmes et hommes.

Les histoires actuelles
sont basées en partie sur des événements réels de ma vie.
Qu'est-ce qui est sous-estimé, exagéré, aliéné ou écrit en toute vérité, pour savoir - ou ne pas savoir - que je laisse à mes lecteurs.
Les personnes réelles ont beaucoup changé et ont été placées dans un environnement différent pour préserver leur vie privée. Tous les noms sont fictifs. En revanche, les lieux et les expériences de voyage décrits sont tout à fait réels, et Rosi et ses questions, pensées et craintes sont réelles ...

Merci...
pour votre grand et si important engagement, pour les précieux conseils et suggestions, chères Marion, Margit, Hilde, Gisela et Gisela ! Vous m'avez été d'une grande aide.

Une suite de mes histoires
est en cours de planification. Suivez-moi sur Instagram et Facebook et visitez mon site web, je serai heureux de vous informer de l'état actuel des nouveaux projets.
www.irmgardrosina.de

coaching en plein air
Pour tous les lecteurs qui se retrouvent dans mes livres et qui veulent se perfectionner, je propose un coaching en plein air.
Où ?

- Journées dans les montagnes bavaroises

- Hebdomadaire sur ma vaste propriété dans le sud de la France avec une pousse de thym et de romarin

Vous pouvez trouver des informations à ce sujet sur mon site web (www.irmgardrosina.de).

Par l'auteur a déjà été publié :

La vie peut être si dure

Tredition Verlag, Hambourg 2016 (livre de poche)